LIBRARY OF PRINCETON
SEP 28 1909
THEOLOGICAL SEMINARY.

BR 65 .A6 F8 1900 v.3
Augustine,
Les confessions

v.3

947.

LES CONFESSIONS

DE

SAINT AUGUSTIN

TOME III

LIBRARY OF PRINCETON
MAY 29 1909
THEOLOGICAL SEMINARY

ŒUVRES CHOISIES

DE

SAINT AUGUSTIN

LES CONFESSIONS

TRADUCTION FRANÇAISE ET COMMENTAIRES

D'après Mgr PÉRONNE, évêque de Beauvais,

Par M. le chanoine PIHAN, ancien vicaire général

ET TEXTE LATIN

TOME III

De tous mes ouvrages, le livre de mes *Confessions* n'est-il pas celui qui a été le plus répandu et accueilli avec le plus de faveur?
(*Du Don de la Persévérance*, ch. xx.)

PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

LIVRE IX

LIVRE IX

Augustin raconte ce qui suivit sa conversion arrivée au commencement du mois d'août 386 : le projet qu'il forma de renoncer à l'enseignement de la rhétorique et dont il différa toutefois l'exécution jusqu'à l'époque des vacances d'automne qui n'était pas éloignée; sa retraite à Cassiacum, dans la maison de campagne de son ami Verecundus, avec sa mère et quelques autres jeunes gens de ses amis, ses occupations dans cette retraite, les divers livres qu'il y compose. Après y avoir passé environ deux ans, il revient à Milan aux approches du Carême et reçoit le baptême des mains de saint Ambroise, avec Alypius et son fils Adéodat. Puis il se dispose à retourner en Afrique avec sa mère. C'est dans cette même année de son baptême que, étant arrivé à Ostie, il y perd sa mère, sainte Monique, dont il retrace les derniers moments, les vertus et la douleur profonde que lui causa cette mort. Il était alors dans sa trente-deuxième année.

CHAPITRE PREMIER

Augustin célèbre la bonté de Dieu qui a changé sa volonté, lui a fait porter le joug de Jésus-Christ et trouver une douceur soudaine dans le renoncement aux fausses délices de la vanité.

1. — O Seigneur, je suis votre serviteur; je suis votre serviteur et le fils de votre servante. Vous avez brisé mes liens : je vous offrirai un sacrifice de louanges. (*Ps.* CXV, 16-17.) Que mon cœur, que ma langue vous louent, et que tous mes os vous disent : « Seigneur, qui est semblable à vous? » Qu'ils parlent,

LIBER NONUS

Dicit de capto a se consilio professionem rhetoricam abjiciendi, sed non tamen antequam vindemialium feriarum, quod proxime instabat, tempus advenisset. Tum de suo in Verecundi amici villam secessu, de suo baptismate, et de matris suæ Monicæ virtutibus atque obitu, qui, baptizato ipso, incidit in eumdem huncce annum, ætatis nempe Augustini trigesimum tertium.

CAPUT PRIMUM

Laudat Dei bonitatem, suam agnoscens miseriam.

1. — O Domine, ego servus tuus, ego servus tuus et filius ancillæ tuæ. Dirupisti vincula mea; tibi sacrificabo sacrificium laudis. Laudet te cor meum, et lingua mea; et omnia ossa mea dicant : Domine, quis similis tibi? Dicant, et responde mihi; et dic animæ meæ : Salus tua ego sum. Qui ego, et qualis ego? quid non mali ego, aut facta mea; aut si non facta, dicta mea; aut si non dicta, voluntas mea fuit? Tu autem, Domine, bonus et misericors, et dextera tua respiciens profunditatem mortis meæ, et a fundo cordis mei exhauriens abyssum corruptionis. Et hoc eram totum nolle quod volebas, et velle quod nolebas.

2. — Sed ubi erat tam annoso tempore, et de quo imo altoque secreto evocatum est in momento liberum arbitrium meum, quo subderem cervicem leni jugo tuo, et

et vous, mon Dieu, répondez-moi, dites à mon âme : « Je suis ton salut. » (*Ps.* XXXIV, 3.) Qui étais-je et quel étais-je? Qu'est-ce qui n'était pas mauvais en mes actions, ou du moins en mes paroles, ou du moins en mes désirs? Mais vous, Seigneur, vous êtes miséricordieux et bon; vous avez mesuré du regard l'abîme de ma mort, et rejeté de mon cœur des flots de corruption. Tout mon être, c'était de ne pas vouloir ce que vous vouliez et vouloir ce que vous ne vouliez pas (1).

2. — Mais où était donc, durant ces longues années, mon libre arbitre? De quel réduit obscur et caché l'avez-vous évoqué tout à coup, pour qu'il inclinât mon front sous votre aimable joug et mes épaules sous votre fardeau léger, ô Christ Jésus, mon soutien et mon rédempteur? Comme soudainement il me fut doux d'être sevré des vaines douceurs d'ici-bas! J'avais craint de les perdre, et je les quittais avec joie. Car vous les chassiez loin de moi, douceur véritable et souveraine : vous les chassiez, et vous entriez à leur place, plus suave que tout plaisir pour l'âme affranchie de la chair et du sang; plus brillant que toute lumière, et plus intime que ce qu'il y a de plus caché (2), plus sublime que toute élévation, mais non pas aux yeux de ceux qui s'exaltent eux-mêmes. Déjà mon esprit était libre du dévorant souci de parvenir, de m'enrichir, de rouler dans la fange des passions mon âme lépreuse (3). Déjà je bégayais vos louanges, ô ma lumière, ma richesse, mon salut, mon Seigneur et mon Dieu!

(1) *Tout mon être, c'était de ne pas vouloir*, etc. La plupart des autres éditions, à l'encontre de celle des Bénédictins, portent : *Et hoc erat totum nolle quod volebam, et velle quod volebas :* et tout se réduisait à ne plus vouloir ce que je voulais. Le sens est peu différent, puisque le principe de la corruption est toujours dans l'opposition secrète de la volonté humaine contre la volonté divine.

(2) *Plus intime que ce qu'il y a de plus caché.* La grâce de Dieu jette un vif éclat, mais dans le secret du cœur et non au milieu du tumulte des affaires et de la multitude des choses sensibles.

(3) *De rouler dans la fange des passions mon âme lépreuse*, c'est-à-dire d'envenimer, en l'irritant, la lèpre de mes débauches : métaphore on ne

humeros levi sarcinæ tuæ, Christe Jesu, adjutor meus et redemptor meus? Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum! et quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium erat. Ejiciebas enim eas a me, vera tu et summa suavitas : ejiciebas, et intrabas pro eis omni voluptate dulcior, sed non carni et sanguini : omni luce clarior, sed omni secreto interior; omni honore sublimior, sed non sublimibus in se. Jam liber erat animus meus a curis mordacibus ambiendi, et acquirendi, et volutandi, atque scalpendi scabiem libidinum : et garriebam tibi claritati meæ, et divitiis meis, et saluti meæ, Domino Deo meo.

peut plus juste. Les lépreux, ceux qui sont couverts de dartres, sont considérés comme impurs; ils cherchent leur plaisir dans cette malheureuse démangeaison, qui est beaucoup moins une satisfaction que le témoignage d'une maladie honteuse.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Que celui que la grâce divine ressuscite, comme Augustin, du tombeau de ses habitudes criminelles, rende comme lui grâces à Dieu, qu'il reconnaisse la grandeur du bienfait qu'il a reçu, et sache bien que ce changement merveilleux est véritablement l'œuvre de la main de Dieu.

2. Que ceux qui s'imaginent que la vie, sans toutes ces voluptés coupables, serait plus amère que la mort, soient bien persuadés, comme saint Augustin converti, que la pénitence a des douceurs inexprimables. Voyez, le saint Docteur ne trouve rien de plus suave que d'être sorti de cette boue, dans laquelle il était plongé. Une âme à laquelle sa propre douleur procure une telle grâce peut-elle regretter ses larmes? dit Bossuet. (*Efficacité de la pénit.*) Ne se croira-t-elle pas plus heureuse de pleurer ses péchés aux pieds de Jésus, que de rire avec le monde et se perdre parmi ses joies dissolues? Et combien donc est agréable la vie chrétienne, « où les regrets mêmes ont leurs plaisirs, où les larmes portent avec elles leur consolation! » *Ubi et fletus sine gaudio non est,* dit ailleurs saint Augustin. (*Explic. du ps.* CXLV.)

Ce chapitre sera utilement lu par ceux que Dieu appelle à lui, et qui sont décidés à obéir à sa voix, comme aussi par ceux qui, ayant purifié leur conscience par une sérieuse confession, sont décidés à faire la volonté du divin Maître plutôt que leur volonté propre. Le joug du Seigneur est plein de douceur; il remplace les plaisirs qu'on lui sacrifie.

CHAPITRE II

Il remet aux vacances d'automne son projet d'abandonner l'enseignement de la rhétorique, pour ne point attirer sur sa démarche l'attention du public.

1. — Je résolus, en votre présence, de dérober doucement et sans éclat le ministère de ma langue au trafic d'une vaine rhétorique (1), ne voulant plus désormais que des enfants préoccupés, non de votre loi, de votre paix, mais de mensonges, de folies, de disputes de forum, vinssent m'acheter les armes que ma parole vendait à leur fureur (2). Il ne restait heureusement que fort peu de temps jusqu'aux vacances d'automne (3). Je me décidai à prendre patience jusqu'au congé annuel, pour ne plus revenir mettre en vente votre esclave racheté. Tel était notre commun dessein, à mes amis et à moi, dessein connu de vous et ignoré des hommes. Nous étions convenus de n'en rien ébruiter. Sans doute, au sortir de la vallée des larmes (4), chantant le *Cantique des degrés* (5), armés par vous de

(1) *Au trafic d'une vaine rhétorique*, mot à mot, au trafic que faisait ma parole, les artifices d'un vain langage, c'est-à-dire à la profession de rhéteur, digne assurément d'être aussi durement stigmatisée si l'on s'y propose pour fin la vanité.

(2) *Les armes que ma parole vendait à leur fureur.* L'éloquence et les autres arts libéraux sont des instruments de vertu si on les rapporte à la gloire de Dieu ; mais ils deviennent des armes qui servent aux ardentes passions des hommes, entre les mains des enfants de la vanité, qui ne se proposent pour fin de leurs études que les richesses et les honneurs. De tels hommes sont d'autant plus mauvais qu'ils sont plus savants, surtout s'ils sont avec cela dominés par l'hérésie et par l'opiniâtreté.

(3) *Fort peu de temps jusqu'aux vacances d'automne.* Ces vacances s'ouvraient le seizième jour de septembre, comme nous le voyons dans le livre des *Lois des Visigoths :* « Nous ordonnons qu'à raison des vendanges, il y ait vacances depuis le seizième jour des calendes d'octobre jusqu'au quinzième jour des calendes de novembre. »

(4) *Au sortir de la vallée de larmes*, c'est-à-dire de la pénitence ou des misères de ce monde, qui est une véritable vallée de larmes. Saint Augustin fait ici allusion à ce verset du psaume LXXXIII : « Heureux l'homme qui,

CAPUT II

Deserere professionem rhetoricam differt usque ad vindemiales ferias.

1. — Et placuit mihi in conspectu tuo non tumultuose abripere, sed leniter subtrahere ministerium linguæ meæ nundinis loquacitatis, ne ulterius pueri meditantes, non legem tuam, non pacem tuam, sed insanias mendaces et bella forensia, mercarentur ex ore meo arma furori suo. Et opportune jam paucissimi dies supererant ad vindemiales ferias; et statui tolerare illos ut solemniter abscederem, et redemptus a te, jam non redirem venalis. Concilium ergo nostrum erat coram te, coram hominibus autem nisi nostris non erat. Et convenerat inter nos, ne passim cuiquam effunderetur : quanquam tu nobis a convalle plorationis ascendentibus, et cantantibus *Can-*

dans cette vallée de larmes, dispose en son cœur des degrés pour s'élever jusqu'au lieu qu'il se propose. »

(5) *Chantant le Cantique des degrés.* Ce cantique comprend quinze psaumes, depuis le CXIX^e^ jusqu'au CXXXIII^e^. Quinze psaumes portent ce titre, parce que, au témoignage de saint Augustin, il y avait autant de degrés au temple de Salomon, et qu'en montant ces degrés on chantait ces psaumes, appelés pour cela le *Cantique des degrés* ou des montées. Théodoret, Euthymius, et plusieurs autres interprètes pensent que ces cantiques signifient le retour des Juifs de Babylone à Jérusalem; et, selon l'opinion le plus généralement reçue, ils étaient chantés sur la fin de la captivité, lorsque les Juifs avaient l'espérance d'un prochain retour, ou même l'époque où ils se mirent en marche pour revenir à Jérusalem. Bellarmin affirme comme certain que « quelle que soit l'interprétation qu'on adopte, cette double ascension est la figure des élus qui, par les degrés des vertus et surtout de la charité, montent de cette vallée de larmes jusqu'à la céleste Jérusalem; et que c'est surtout de cette ascension que le Saint-Esprit a voulu parler. » (*Sur le ps.* CXIX.) C'est la raison pour laquelle on chante si souvent ces psaumes dans l'Eglise. Il est vraisemblable que saint Augustin, après sa conversion, les récitait souvent, avec le désir d'avancer de plus en plus dans l'amour de Dieu.

flèches perçantes et de charbons ardents (*Ps.* CXIX, 4), nous étions forts contre la langue d'amis perfides qui nous arrêtent par leurs conseils et nous énervent par leur tendresse. Sans doute, vous aviez blessé notre cœur de votre amour (1), vos paroles restaient fixées en nous comme autant de traits; les exemples de vos serviteurs, que vous aviez rendus de ténébreux resplendissants, et de morts vivants, assiégeaient notre pensée, nous enflammaient, secouaient la torpeur qui nous eût fait pencher vers les choses basses. L'ardeur qu'ils nous inspiraient était si vive, que tout vent de contradiction soufflé par ces bouches trompeuses l'aurait attisée au lieu de l'éteindre.

2. — Cependant notre pieux projet, une fois divulgué, aurait aussi trouvé des approbateurs parmi ceux qui louent votre nom, glorifié par toute la terre; et, dès lors, n'y aurait-il pas eu, de notre part, quelque apparence d'ostentation, à ne pas attendre les prochaines vacances, et à quitter brusquement une charge publique, au risque d'attirer sur nous les regards? N'aurait-on pas dit que, en prévenant de quelques jours la clôture des classes, nous cherchions à nous faire valoir? Et à quoi bon livrer ainsi nos secrets aux commentaires de la foule et appeler le blasphème sur une œuvre sainte? Aussi bien, cet été-là même, l'extrême fatigue de l'enseignement (2) avait épuisé ma poitrine; ma respiration était devenue très pénible, les douleurs internes témoignaient de la lésion du poumon, et ma

(1) *Vous aviez blessé notre cœur de votre amour.* Quelques auteurs croient que Jésus-Christ, pour affermir l'amour de saint Augustin, lui fit un jour, à trois reprises différentes, la même demande qu'à saint Pierre : « Augustin, m'aimes-tu? — Vous savez, Seigneur, que je vous aime, quoique mon amour soit indigne de vous; mais comme vous méritez d'être aimé, faites que mon amour soit digne de vous!..... — Que ferais-tu pour moi? reprit le Sauveur. — Je consentirais volontiers, reprit Augustin, à ce que le feu du ciel descendît sur moi et me dévorât entièrement sur vos autels, afin d'être un holocauste agréable à votre divine Majesté!..... — Que ferais-tu encore pour moi? continua Jésus-Christ. — Ah! s'écria cet amant de la beauté incréée, s'il se pouvait que je fusse Dieu, et que vous fussiez Augustin, je choisirais de tout mon cœur d'être Augustin, afin que vous fussiez Dieu!..... »

(2) *L'extrême fatigue de l'enseignement.* Le travail excessif qu'exigeait

ticum graduum, dederas sagittas acutas, et carbones vastatores adversus linguam subdolam; velut consulendo contradicentem, et sicut cibum assolet amando consumentem. Sagittaveras tu cor nostrum charitate tua, et gestabamus verba tua transfixa visceribus : et exempla servorum tuorum (quos de nigris lucidos, et de mortuis vivos feceras), congesta in sinum cogitationis nostræ urebant et absumebant gravem torporem, ne in ima vergeremus; et accendebant nos valide, ut omnis ex lingua subdola contradictionis flatus inflammare nos acrius posset, non extinguere.

2. — Verumtamen, quia propter nomen tuum, quod sanctificasti per terras, etiam laudatores utique haberet votum et propositum nostrum, jactantiæ simile videbatur, non operiri tam proximum feriarum tempus : sed de publica professione atque ante oculos omnium sita ante discedere, ut conversa in factum meum ora cunctorum intuentium, quam vicinum vindemialium diem prævenire voluerim, multa dicerent, quod quasi appetissem magnus videri. Et quo mihi erat istud, ut putaretur et disputaretur de animo meo, et blasphemaretur bonum nostrum? Quin etiam, quod ipsa æstate litterario labori nimio pulmo meus cedere cœperat et difficulter

l'enseignement public l'avait affaibli. Il fallait continuellement élever la voix, ce qui avait déterminé une fatigue du poumon et une douleur de poitrine, dont il parle encore dans un autre endroit. La Providence divine lui ménagea elle-même cette excuse qui lui permettait de renoncer à ses fonctions sans blesser personne.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Le premier devoir difficile qui se présente après la conversion est de mépriser les jugements des hommes et le blâme qu'ils peuvent déverser sur notre conduite. Saint Augustin nous enseigne à la fois, par ses discours et par ses exemples, à remplir ce devoir avec courage. (Liv. Ier, *contre les Acad.*, ch. Ier; *Livre de la Vie heur.*; liv. Ier *de l'Ordre*, ch. Ier.)

voix avait perdu de sa limpidité et de son étendue. J'avais été d'abord très troublé de mon état, craignant d'être réduit à renoncer à ma profession, ou du moins à en interrompre quelque temps l'exercice pour essayer de rétablir ma santé. Mais du moment où j'eus conçu et fortement arrêté la résolution de tout abandonner pour m'occuper uniquement de vous, ô mon Dieu, vous le savez, Seigneur, je fus heureux d'avoir cette sincère excuse pour modérer le mécontentement des parents qui, ne songeant qu'à leurs fils, ne m'auraient jamais permis d'être libre.

3. — Plein de cette joie, je pris patience pendant le peu de temps qui restait encore, une vingtaine de jours peut-être. Ils me parurent bien longs! Je n'avais plus pour me soutenir la passion qui naguère allégeait mon fardeau; il m'aurait accablé, si la patience ne fût venue à mon secours. Quelqu'un de vos serviteurs, mes frères, me reprochera-t-il d'avoir pu, le cœur déjà brûlant de vous servir, m'asseoir encore une heure dans la chaire du mensonge? Je ne prétends pas me justifier. Mais, Seigneur très miséricordieux, n'avez-vous pas effacé ce péché dans l'eau sainte, avec tant d'autres hideuses et mortelles souillures?

Cette vertu est une partie de la force et elle est d'une nécessité indispensable aux commençants, s'ils ne veulent bientôt abandonner leur dessein de conversion.

2. Il nous enseigne encore admirablement avec quelle prudence il faut éviter, autant qu'il est possible, de froisser ou de mécontenter les hommes. Le doute qu'il exprime, à la fin du chapitre, sur le péché qu'il craint d'avoir commis, indique une conscience délicate et pleine d'humilité; car le motif de charité qui le faisait agir et cette profession elle-même, où il ne se proposait plus que la gloire de Dieu, rendaient sa conduite non seulement irré-

trahere suspiria, doloribusque pectoris testari se saucium, vocemque clariorem productioremve recusare, primo perturbaverat me, quia magisterii illius sarcinam pene jam necessitate deponere cogebat : aut si curari et convalescere potuissem, certe intermittere. Sed ubi plena voluntas vacandi et vivendi, quoniam tu es Deus, oborta mihi est atque firmata (nosti, Deus meus), etiam gaudere cœpi, quod hæc quoque suberat non mendax excusatio, quæ ostensionem hominum temperaret, qui propter liberos suos me liberum esse nunquam volebant.

3. — Plenus igitur tali gaudio, tolerabam illud intervallum temporis, donec decurreret. Nescio utrum vel viginti dies erant, sed tamen fortiter tolerabantur : quia recesserat cupiditas, quæ mecum solebat ferre grave negotium : et ego premendus remanseram, nisi patientia succederet. Peccasse me in hoc, quisquam servorum tuorum, fratrum meorum, dixerit : quod jam pleno corde militia tua, passus me fuerim vel una hora sedere in cathedra mendacii. At ego non contendo. Sed tu, Domine misericordissime, nonne et hoc peccatum, cum cæteris horrendis et funereis, in aqua sancta ignovisti, et remisisti mihi?

prehensible, mais digne de louanges. La chaire où il enseignait n'était plus une chaire de mensonge, mais de vérité, parce que la vérité était le seul but qu'il poursuivait.

CHAPITRE III

Verecundus cède à Augustin l'usage de sa maison de campagne. Augustin raconte la conversion et la mort de Verecundus et de Nebridius.

1. — Notre bonheur était pour Verecundus la cause d'une anxiété cruelle (1) : retenu dans le monde par le plus étroit lien, il se voyait sur le point d'être séparé de nous. Encore infidèle, il trouvait dans sa femme, qui était chrétienne, la plus forte entrave qui le retardât à l'entrée de la voie où nous allions marcher, et il ne voulait être chrétien que de la manière dont il ne pouvait l'être (2). Mais avec quelle bienveillance il mit à notre disposition l'une de ses villas, pour toute la durée de notre séjour ! Vous l'en récompenserez pleinement, Seigneur, à la résurrection des justes, car une partie de la dette est déjà payée. En effet, après notre départ, tandis que nous étions à Rome, Verecundus, étant tombé malade, se fit chrétien et sortit de cette vie avec la foi. Ce fut ainsi que vous eûtes pitié et de lui et de nous; car la pensée qu'un ami si tendre et si dévoué ne faisait point partie de votre troupeau eût été pour notre âme un intolérable tourment.

2. — Grâces à vous, ô mon Dieu, nous sommes vôtres; témoins des encouragements et des consolations que vous nous donnez (3), fidèle à vos promesses; en retour de l'hospitalité de Cassiacum (4), paisible asile contre les orages du siècle, vous

(1) *Pour Verecundus la cause d'une anxiété cruelle.* Il ressentait la plus cuisante amertume, parce qu'il se voyait privé du commerce et de la société intime de ses plus chers amis, dont les chaînes du mariage le tenaient éloigné. Il ne voulait être chrétien que lorsque ces chaînes seraient brisées, ce qui ne pouvait se faire du vivant de son épouse.

(2) *Il ne voulait être chrétien que de la manière dont il ne pouvait l'être.* Combien aussi en est-il dans le monde qui, avec des dispositions bien plus imparfaites, déclarent ne vouloir être chrétiens que d'une manière inconciliable, incompatible avec les conditions et les devoirs de la vie chrétienne !

CAPUT III

Verecundus concedit illi rus suum.

1. — Macerabatur anxietudine Verecundus de isto nostro bono, quod propter vincula sua, quibus tenacissime tenebatur, deseri se nostro consortio videbat, vel deseruisse nostrum consortium videbatur. Nondum christianus, conjuge fideli, ea ipsa tamen, arctiore præ cæteris compede, ab itinere quod aggressi eramus, retardabatur : nec christianum esse alio modo se velle dicebat, quam illo quo non poterat. Benigne sane obtulit, ut quamdiu ibi essemus, in rure ejus essemus. Retribues illi, Domine, in resurrectione justorum, quia jam ipsam sortem retribuisti ei. Quamvis enim absentibus nobis, cum Romæ jam essemus, corporali ægritudine correptus, et in ea christianus et fidelis factus, ex hac vita migravit. Ita misertus es non solum ejus, sed etiam nostri; ne cogitantes egregiam erga nos amici humanitatem, nec eum in grege tuo numerantes, dolore intolerabili cruciaremur.

2. — Gratias tibi, Deus noster; tui sumus: indicant hortationes et consolationes tuæ : fidelis promissor, reddes Verecundo pro rure illo ejus Cassiciaco, ubi ab æstu sæculi requievimus in te, amœnitatem sempiterne virentis

(3) *Les encouragements, les consolations que vous nous donnez.* Ces consolations qu'éprouvent les justes sont le signe évident de leur élection divine.

(4) *Cassiacum,* près de Milan. Les manuscrits des Bénédictins l'appellent Cassiciacum; mais, d'après les témoignages du pays même, c'est Cassiacum qu'il faut dire.

accorderez à Verecundus l'éternel et délicieux printemps de votre paradis, puisque vous lui avez remis ses péchés ici-bas, l'établissant sur votre montagne (1) abondante en biens, féconde en fruits. J'ai dit les angoisses de cet ami. Pour Nebridius, il partageait notre joie, bien qu'il ne fût pas encore chrétien, pris au piège de cette pernicieuse erreur qui lui faisait regarder comme un fantôme le corps du Verbe vraiment incarné (2). Il s'en retirait néanmoins; étranger aux sacrements de votre Église, il se montrait infatigable investigateur de la vérité. Peu de temps après ma conversion et ma renaissance par le baptême, devenu lui-même fidèle catholique, il retourna en Afrique, où il vivait dans la continence et la chasteté parfaite, avec toute sa famille qu'il avait rendue chrétienne. Vous l'avez, Seigneur, délivré des liens du corps, et il vit maintenant dans le sein d'Abraham (3).

3. — Quoi qu'on doive entendre par ce sein d'Abraham, c'est là qu'il vit, mon Nebridius, mon doux ami, de votre affranchi devenu votre fils (4), ô mon Dieu! C'est là qu'il vit. Et quel autre lieu digne d'une telle âme? Il vit dans ce séjour au sujet duquel il me posait tant de questions, à moi, homme ignorant et misérable. Il n'approche plus l'oreille de ma bouche, mais il approche la bouche de son âme de votre source, et il y boit la sagesse, selon son pouvoir et son désir, heureux sans fin. Je ne pense pas toutefois que cette sainte ivresse lui fasse oublier

(1) *Sur votre montagne* fertile et féconde. Saint Augustin entend par cette montagne Jésus-Christ, qui est la montagne grasse et fertile, comme il l'explique ailleurs (*sur le Ps.* LXVII), ou l'Eglise catholique, dans laquelle Verecundus a reçu, avant sa mort, le pardon de ses péchés par les mérites de Jésus-Christ et par le baptême. Suivant Bellarmin, cette montagne est aussi la figure de l'Eglise.

(2) *Comme un fantôme le corps du Verbe vraiment incarné.* Nebridius, sans donner dans l'erreur des Manichéens, lesquels, comme nous l'avons dit plus haut, prétendaient que Jésus-Christ n'avait pas pris un corps véritable, mais une chair fantastique, s'était laissé surprendre par d'autres hérétiques qui niaient la réalité de l'Incarnation.

(3) *Il vit dans le sein d'Abraham.* Cette locution est empruntée à saint Luc, XVI, 22. Le sein d'Abraham, qu'on appelle aussi les *limbes des pères*, qu'il ne faut pas confondre avec les *limbes des enfants*, est, suivant les théolo-

paradisi tui, quoniam dimisisti ei peccata super terram, in monte incaseato, monte tuo, monte uberi. Angebatur ergo tunc ipse; Nebridius autem collætabatur. Quamvis enim et ipse nondum christianus, in illam foveam perniciosissimi erroris inciderat, ut veritatis Filii tui carnem phantasma crederet : tamen inde emergens, sic sibi erat, nondum ullis Ecclesiæ tuæ sacramentis imbutus, sed inquisitor ardentissimus veritatis. Quem non multo post conversionem nostram, et regenerationem per baptismum tuum, ipsum etiam fidelem catholicum, castitate perfecta atque continentia tibi servientem in Africa apud suos, cum tota domus ejus per eum christiana facta esset, carne solvisti, et nunc ille vivit in sinu Abraham.

3. — Quidquid illud est, quod illo significatur sinu, ibi Nebridius meus vivit, dulcis amicus meus, tuus autem, Domine, adoptivus ex liberto filius, ibi vivit. Nam quis alius tali animæ locus? Ibi vivit, unde me multa interrogabat homuncionem inexpertum. Jam non ponit aurem ad os meum, sed spirituale os ad fontem tuum; et bibit, quantum potest, sapientiam pro aviditate sua, sine fine felix. Nec sic eum arbitror inebriari ex ea, ut obliviscatur mei, cum tu, Domine, quem potat ille, nostri sis memor.

giens, le séjour où les âmes saintes étaient retenues avant la venue de Jésus-Christ et avant que le ciel leur fût ouvert par son ascension. Saint Augustin paraît avoir placé les âmes dans ce même séjour, même après l'ascension de Jésus-Christ; car bien qu'il fût persuadé qu'elles voyaient Dieu, et qu'elles jouissaient d'un bonheur parfait, comme le prouvent les paroles suivantes, il doutait cependant du lieu où elles étaient. Il exprime ainsi ce doute : « Quel que soit le sens qu'on attache à ce qu'on appelle le sein d'Abraham. » A une certaine époque de sa vie, il ne croyait pas que ce lieu fût sous terre. (*De la Vie heur.*, liv. Ier, ch. v.) Ailleurs (*Serm. XIV*, 110.....), il dit que le sein d'Abraham, c'est le lieu secret et mystérieux qu'il habite, le ciel où il se cache en Dieu. — Voir Suarez et Bellarmin.

(4) *D'affranchi devenu votre fils*. Il donne à Nebridius le nom d'affranchi, parce qu'il avait été délivré par le baptême de la servitude du démon; et il

ses amis, puisque vous, Seigneur, source où il s'enivre (1), vous ne m'oubliez pas! Voilà où nous en étions, consolant Verecundus attristé de notre changement sans nous en aimer moins, et l'exhortant au degré de perfection compatible avec son état, c'est-à-dire la vie conjugale. Quant à Nebridius, nous attendions qu'il suivît notre exemple; il le pouvait, il en était près, il allait le faire. Enfin ils s'écoulèrent, ces jours d'attente qui nous avaient semblé si nombreux, si longs, impatients que nous étions de cette liberté, de ce loisir aimé, où nous pourrions chanter: Mon cœur vous appelle; j'ai cherché votre visage, Seigneur; je le chercherai toujours. (*Ps.* xxvi, 8.)

l'appelle fils adoptif de Dieu, parce qu'il avait obtenu, par la grâce divine, l'adoption des enfants.

(1) *Source où il s'enivre* par la vision béatifique.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Apprenez à pratiquer la reconnaissance envers vos amis et vos bienfaiteurs après leur mort, et priez Dieu qu'il les mette en possession des récompenses éternelles.

Sic ergo eramus, Verecundum consolantes tristem, salva amicitia, de tali conversione nostra; et exhortantes ad fidem gradus sui, vitæ scilicet conjugalis : Nebridium autem opperientes, quando sequeretur, quod de tam proximo poterat, et erat jam jamque facturus : cum ecce evoluti sunt dies illi tandem. Nam longi et multi videbantur præ amore libertatis otiosæ, ad cantandum de medullis omnibus : Tibi dixit cor meum, quæsivi vultum tuum; vultum tuum, Domine, requiram.

2. Saint Augustin combat et renverse ce ridicule raisonnement des hérétiques qui prétendent qu'il ne faut point invoquer les saints parce qu'ils n'entendent pas nos prières et ne voient pas quels sont nos besoins. Mais non, dit le saint Docteur, ils ne nous oublient pas, parce que vous-même, Seigneur, ne nous oubliez jamais. (*Du Soin qu'on doit avoir des Morts*, ch. II.) C'est avoir de Dieu des sentiments indignes de lui que de penser qu'il ne veuille point, ou qu'il ne puisse point accorder à ses amis heureux avec lui la connaissance des choses humaines et surtout de nos prières.

CHAPITRE IV

Augustin se retire avec les siens à Cassiacum. Livres qu'il y compose. Lettres à Nebridius. Il lit les Psaumes de David et donne du psaume IV[e] une explication opposée aux erreurs des manichéens. Comment il est délivré d'une violente douleur de dents.

1. — Enfin, le jour arriva où je quittai de fait ma profession abandonnée déjà en désir. C'était fini! Vous affranchissiez ma langue après avoir affranchi mon cœur. Et, plein de joie, vous bénissant, ô mon Dieu, je me rendis à la campagne (1) avec tous les miens. Dans cette solitude, je repris l'étude des lettres, la consacrant à votre service, mais y respirant encore l'orgueil de l'école (2), semblable au coureur qui reste essoufflé quand déjà il a fait halte. C'est ce que témoignent les livres où sont consignées nos communes discussions (3) et mes méditations solitaires, ainsi que les lettres que j'adressais à Nebridius durant son absence (4). Mais le temps suffirait-il à rappeler toutes les grâces dont vous m'avez alors comblé? Aussi bien je me hâte d'arriver à des objets plus importants. Ma mémoire me rappelle à vous, Seigneur, et il m'est doux de vous pro-

(1) *Je me rendis à la campagne* de Cassiacum, près de Milan. Il a fait au chapitre précédent l'éloge de cette villa paisible qui appartenait à Verecundus. « Un tel lieu, une telle paix, une telle réunion d'amis, une si douce consonance de toutes choses avec les dispositions, les attraits, les aspirations d'Augustin, il n'y a qu'une mère pour préparer un tel nid à l'âme de son fils qui renaît..... » (De Beauregard, *Au Pays de saint Augustin*, p. 94.) Augustin s'y retira, ayant pour compagnon de solitude sa mère, son fils Adeodatus, son frère Navigius, ses parents Lastidianus et Rusticus, ses amis Alypius, Licentius et Trigetius. (*Liv. de l'Ordre, de la Vie heureuse, contre les Académiciens*, etc.) Le souvenir entre autres d'un de leurs entretiens est conservé dans le traité *De Beata Vita*. C'était le 13 novembre 386, Augustin venait de terminer sa trente-deuxième année, et l'on fêtait, dans la plus douce intimité, son « jour de naissance ». Après le repas familial, on en vint à causer de *la vie*, et comme si Dieu eût aidé de l'assistance de son Esprit chacun des interlocuteurs, tour à tour Augustin et ses amis s'élevèrent dans cette merveilleuse conférence aux spéculations les plus hautes.

CAPUT IV

Libri apud Cassiciacum scripti; epistolæ ad Nebridium; quas dederit voces cum Psalmos legeret; quomodo tunc dolore dentium liberatus fuerit.

1. — Et venit dies, in quo etiam actu solverer a professione rhetorica, unde jam cogitatu solutus eram. Et factum est. Et eruisti linguam meam unde jam erueras cor meum: et benedicebam tibi gaudens, profectus in villam cum meis omnibus. Ibi quid egerim in litteris, jam quidem servientibus tibi, sed adhuc superbiam scholæ tanquam in pausatione anhelantibus, testantur libri disputati cum præsentibus, et cum ipso me solo coram te: quæ autem cum absente Nebridio, testantur epistolæ. Et quando mihi sufficiat tempus commemorandi omnia magna erga nos beneficia tua in illo tempore, præsertim ad alia majora properanti? Revocat enim me recordatio mea, et dulce mihi fit, Domine, confiteri tibi, quibus

(2) *Respirant encore l'orgueil de l'école.* Saint Augustin fait ici allusion à ce qui arrive aux fuyards qui, lorsqu'ils commencent à s'arrêter, sont quelque temps sans pouvoir reprendre haleine. Les livres dont il parle ici sont ceux dont il est question dans ses *Rétractations*. (Liv. VI, ch. Ier, II, III, IV.)

(3) *Où sont consignées nos communes discussions,* etc. Les ouvrages qui les renferment sont ses livres *contre les académiciens,* de la *Vie heureuse,* de l'*Ordre,* ceux qui comprennent les entretiens qu'il eut avec lui-même en présence de Dieu, ses *Soliloques*. (Voir la traduction française de M. Pélissier, agrégé de philosophie, Paris, 1853.) Ils ont été écrits, ou du moins commentés à Cassiacum, comme il l'atteste lui-même. Or, bien que ces livres aient été composés dans un excellent esprit, cependant ils ne sont point encore entièrement conformes à la règle de l'humilité chrétienne, le saint Docteur l'avoue lui-même dans ses *Rétractations*. (Liv. Ier, ch. Ier, II, III, IV, V.)

(4) *Durant son absence.* On a vu (*Confessions,* liv. VIII, ch. VI) que Nebridius était alors retenu à Milan, où il suppléait Verecundus dans sa chaire de grammairien.

clamer par quels secrets aiguillons vous m'avez dompté, comment vous avez abaissé, aplani les montagnes et les collines de mes pensées, comment vous avez redressé mes voies tortueuses et adouci mes aspérités; comment enfin vous avez soumis Alypius, mon frère de cœur, au joug de votre Fils unique, Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, dont il voulait d'abord que le nom fût dédaigneusement écarté de nos écrits (1). Il aimait mieux y respirer l'odeur de ces cèdres de la philosophie dont le Seigneur a brisé l'orgueil, que ces humbles plantes de l'Évangile dont les sucs salutaires guérissent de la morsure des serpents.

2. — Quels étaient mes transports, ô mon Dieu, quand je lisais tout haut les Psaumes de David, ces cantiques de la foi, ces hymnes de la piété qui bannissent l'orgueil! Novice encore dans la science de votre amour, je partageais les loisirs de ma retraite avec Alypius, catéchumène comme moi, et avec ma mère, compagne inséparable, femme à la foi virile, unissant à la sérénité de la vieillesse la charité d'une mère et la ferveur d'une sainte. Avec quel enthousiasme je récitais ces Psaumes et de quelle flamme ils m'embrasaient pour vous! Je brûlais de les chanter à toute la terre, s'il était possible, pour confondre l'orgueil du genre humain. Et ne se chantent-ils pas dans le monde entier? Et qui peut se dérober à votre chaleur? Quelle violente et douloureuse indignation m'animait contre les Manichéens, quelle pitié m'inspiraient leur ignorance de ces mystères et le délire de leur fureur contre le remède qui pouvait leur rendre la raison! J'aurais voulu qu'ils se fussent trouvés là, près de moi, m'écoutant à mon insu, observant mon visage, le ton de ma voix, quand je lisais le psaume IV^e^ (2) et remarquant ce que ce psaume faisait de moi.

(1) *Le nom dédaigneusement écarté de nos écrits,* et cela par un goût passionné pour l'érudition profane. Alypius, encore catéchumène, a un grand nombre d'imitateurs, parmi ceux des hommes nourris dans la foi chrétienne, pour qui aucun mot n'est de bonne latinité qu'autant qu'il se trouve dans les auteurs profanes, et qui s'abstiennent avec soin, comme d'autant de solécismes et de barbarismes, de toutes les locutions en usage

internis me stimulis perdomueris; et quemadmodum me complanaveris humiliatis montibus et collibus cogitationum mearum, et tortuosa mea direxeris, et aspera lenieris; quoque modo ipsum etiam Alypium fratrem cordis mei subegeris nomini Unigeniti tui, Domini et Salvatoris nostri Jesu Christi, quod primo dedignabatur inseri litteris nostris : magis enim eas volebat redolere gymnasiorum cedros, quas jam contrivit Dominus, quam salubres herbas ecclesiasticas, adversas serpentibus.

2. — Quas tibi, Deus meus, voces dedi, cum legerem Psalmos David, cantica fidelia, et sonos pietatis excludentes turgidum spiritum : rudis in germano amore tuo, catechumenus in villa, cum catechumeno Alypio feriatus, matre adhærente nobis muliebri habitu, virili fide, anili securitate, materna charitate, christiana pietate! Quas tibi voces dabam in psalmis illis; et quomodo in te inflammabar ex eis : et accendebar eos recitare, si possem, toto terrarum orbe, adversus typhum generis humani! Et tamen toto orbe cantantur, et non est qui se abscondat a calore tuo. Quam vehementi et acri dolore indignabar Manichæis! Et miserabar eos rursus quod illa sacramenta, illa medicamenta nescirent, et insani essent adversus antidotum, quo sani esse potuissent. Vellem ut alicubi juxta essent tunc, ignorante me utrum audirent, et me nesciente quod ibi essent, intuerentur faciem meam; et

dans la langue de l'Eglise. Mais est-ce que la foi de Jésus-Christ qui a triomphé des erreurs de tous les peuples n'a pas le droit de mêler ses expressions consacrées au langage des auteurs profanes ? Et serait-il convenable d'obscurcir et de ternir la pureté de nos saints mystères en ne les revêtant plus que d'expressions idolâtriques et profanes ? De nos jours, hélas ! sous le prétexte de neutralité, n'a-t-on pas biffé jusqu'au nom de Dieu dans certains livres d'instruction primaire ?.....

(2) *Quand je lisais le psaume* IV. Ce psaume, dit Bellarmin, David le chante au nom et dans la personne de l'Eglise ou de toute âme fidèle qui

3. — Je l'ai invoqué, et il m'a entendu, ce Dieu de ma justice (1); dans la tribulation, il a élargi ma voie. Ayez pitié de moi, Seigneur, exaucez ma prière. Que n'étaient-ils là pour m'entendre, mais à mon insu, pour qu'ils n'eussent pas lieu de croire que je leur adressais les réflexions dont j'entrecoupais ces divines paroles! Et dans le fait, je me serais exprimé autrement si j'avais eu conscience qu'ils me voyaient et m'entendaient; et quand j'eusse prononcé les mêmes paroles, elles ne les auraient pas autant frappés que s'ils les avaient surprises au milieu d'un solitaire et familier épanchement de mon cœur avec vous. Je frémissais d'épouvante, et tout ensemble je tressaillais d'espérance et de joie en votre miséricorde, ô Père! Ces sentiments s'échappaient par mes yeux, par ma voix, quand j'entendais votre esprit d'amour nous dire : « Fils des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? » J'avais aimé la vanité, j'avais cherché le mensonge! Et cependant, Seigneur, déjà vous aviez exalté votre Saint (2), le ressuscitant des morts en le plaçant à votre droite, pour qu'il envoyât d'en haut le Consolateur promis, l'Esprit de vérité; déjà il l'avait envoyé, et je ne le savais pas!

4. — Il l'avait envoyé, parce qu'il était déjà glorifié, ressuscité des morts et monté au ciel. Car avant la glorification de Jésus, le Saint-Esprit ne nous avait pas été donné. Et le prophète s'écrie : « Jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? Apprenez donc que le Seigneur a exalté son Saint. » Il s'écrie : « Jusques à quand? » Il s'écrie : « Apprenez. » Hélas! si longtemps j'avais, dans mon ignorance, aimé la vanité, cherché le mensonge! C'est pourquoi j'écoutais tout tremblant à la pensée

engage, par son exemple, les pécheurs à se convertir, à mettre leur confiance en Dieu, à fuir le mal et à faire le bien. C'est ainsi que le saint Docteur le récita contre les erreurs des Manichéens avec un cœur brûlant d'amour. On voit ici, comme en plusieurs autres endroits des écrits de saint Augustin, que le saint Docteur, entre tous les livres de l'Ancien Testament,

audirent per voces meas, quando legi quartum psalmum in illo tunc otio, quid de me fecerit ille psalmus.

3. — Cum invocarem, exaudivit me Deus justitiæ meæ; in tribulatione dilatasti mihi : miserere mei, Domine, et exaudi orationem meam. Audirent, ignorante me utrum audirent: ne me propter se illa dicere putarent, quæ inter hæc verba dixerim. Quia et revera nec ea dicerem, nec sic dicerem, si me ab eis audiri viderique sentirem: nec si ea dicerem, sic acciperent quomodo mecum et mihi coram te, de familiari affectu animi mei. Inhorrui timendo, ibidemque inferbui sperando et exultando in tua misericordia,Pater. Et hæc omnia exibant per oculos meos et vocem meam, cum conversus ad nos spiritus tuus bonus ait nobis: Filii hominum, quousque graves corde? Utquid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium? Dilexeram enim vanitatem, et quæsieram mendacium : et tu, Domine, jam magnificaveras Sanctum tuum, suscitans eum a mortuis, et collocans ad dexteram tuam, unde mitteret ex alto promissionem suam, Paracletum Spiritum veritatis; et miserat eum jam, sed ego nesciebam.

4. — Miserat eum, quia jam magnificatus erat, resurgens a mortuis, et ascendens in cœlum. Ante autem Spiritus nondum erat datus, quia Jesus nondum erat clarificatus. Et clamat propheta: Quousque graves corde? Utquid diligitis vanitatem. et quæritis mendacium? Et scitote quoniam Dominus mirificavit Sanctum suum.

avait choisi les Psaumes, si remplis d'idées sublimes et de sentiments de piété, pour en faire une étude plus particulière et plus approfondie.

(1) *Dieu de ma justice*, source de ma justice, auteur de ma justification. (*Enarr. in ps. IV.*)

(2) *Vous aviez exalté votre Saint*, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui est le Saint des saints.

que j'avais été un de ceux que ces paroles accusent. J'avais pris pour la vérité des fantômes de vanité et de mensonge. Aussi, quels accents profonds et véhéments m'inspirait la douleur de mes souvenirs! Oh! que n'ont-ils été entendus de ceux qui, maintenant encore, aiment la vanité et cherchent le mensonge! Peut-être en eussent-ils été troublés, peut-être eussent-ils vomi le poison de leur erreur! Et vous les eussiez exaucés, s'ils avaient crié vers vous. Car il est vraiment mort pour nous de la mort de la chair, Celui qui intercède près de vous en notre faveur.

5. — Je lisais : Mettez-vous en colère, mais sans pécher. Comme j'étais ému de ces paroles, ô mon Dieu, moi qui déjà avais appris à me mettre en colère contre mes iniquités passées (1) pour n'y plus tomber à l'avenir! Sainte et juste colère, puisque ce n'était pas une autre nature, issue des ténèbres, qui péchait en moi, comme le disent ceux qui, ne voulant point se mettre en colère contre eux-mêmes, amassent sur leur tête des trésors de vengeance pour le jour où éclateront votre fureur et la juste sévérité de vos jugements. Déjà les biens que j'aimais n'étaient plus ceux du dehors; mes yeux corporels ne les cherchaient plus dans ce soleil qui nous éclaire. Ceux qui veulent trouver leur joie au dehors se dissipent comme la fumée, se répandent sur les objets visibles et temporels, dont leur esprit affamé effleure le fantôme comme du bout des lèvres. Oh! s'ils se fatiguaient de leur indigence en disant : « Qui nous montrera le bien? « Oh! s'ils entendaient notre réponse : » La lumière de votre face s'est imprimée en nous, Seigneur! Car nous ne sommes pas cette lumière qui éclaire tout homme, mais c'est vous qui nous éclairez, afin que de ténèbres que nous étions, nous devenions lumière en vous. »

6. — Oh! s'ils voyaient cette lumière intérieure, éternelle!

(1) *Moi qui déjà avais appris à me mettre en colère contre mes iniquités passées*, etc. Le premier sentiment qu'éprouve par rapport à soi tout pécheur véritablement converti, c'est la haine de soi-même. Cette haine naît principalement de son amour pour Dieu. Après son baptême *in extremis*,

Clamat, Quousque : clamat, Scitote : et ego tamdiu nesciens, vanitatem dilexi et mendacium quæsivi. Et ideo audivi, et contremui : quoniam talibus dicitur, qualem me fuisse reminiscebar. In phantasmatibus enim, quæ pro veritate tenueram, vanitas erat et mendacium. Et insonui multa graviter ac fortiter, in dolore recordationis meæ. Quæ utinam audissent, qui adhuc usque diligunt vanitatem, et quærunt mendacium : forte conturbarentur, et evomerant illud : et exaudires eos, cum clamarent ad te : quoniam vera morte carnis mortuus est pro nobis, qui te interpellat pro nobis.

5. — Legebam : Irascimini, et nolite peccare. Et quomodo movebar, Deus meus, qui jam didiceram irasci mihi de præteritis, ut de cætero non peccarem? Et merito irasci ; quia non alia natura gentis tenebrarum de me peccabat, sicut dicunt qui sibi non irascuntur, et thesaurizant sibi iram in die iræ et revelationis justi judicii tui. Nec jam bona mea foris erant, nec oculis carneis in isto sole quærebantur : volentes enim gaudere forinsecus, facile evanescunt ; et effunduntur in ea quæ videntur, et temporalia sunt ; et imagines eorum famelica cogitatione lambunt. Et si fatigentur inedia, et dicant : Quis ostendet nobis bona? Et dicamus, et audiant : Signatum est in nobis lumen vultus tui, Domine. Non enim lumen nos sumus, quod illuminat omnem hominem ; sed illuminamur a te, ut qui fuimus aliquando tenebræ, simus lux in te.

6. — O si viderent internum lumen æternum, quod

avec sincérité et humilité, Littré, l'auteur du dictionnaire français, disait : « Si j'étais mort il y a quatre ans, je serais mort content de moi ; maintenant je meurs mécontent de moi ! » (1881) Quelque temps auparavant, il avait dit à un prêtre de ses amis : « Ah ! j'aimerais mieux n'avoir été rien de ce que j'ai désiré être et n'avoir fait aucun péché dans ma vie. »

Je l'avais goûtée, et je frémissais de ne pouvoir la montrer. L'aurais-je pu, si distrait de vous, tout au dehors, le cœur pour ainsi dire dans leurs yeux, ils étaient venus me dire : « Qui nous montrera le bien? » Car c'est là, dans l'intime réduit de l'âme, où je m'étais irrité contre moi-même; où, pénétré de repentir, je vous avais sacrifié le vieil homme; où, plein de confiance en vous, je vous offrais les prémices du renouvellement de ma vie; c'est là que j'avais commencé à savourer votre douceur et que vous aviez donné à mon cœur l'allégresse. Ainsi, je poussais des cris au dehors en lisant ces vérités reconnues au dedans. Je ne voulais plus me perdre dans la multiplicité des biens terrestres, abusant du temps, usé par lui, lorsque je trouvais en votre Unité, en votre Éternité, l'abondance du froment, de l'huile et du vin.

7. — Et le verset suivant arrachait à mon cœur un long cri : Oh! dans la paix! Oh! en lui-même (1). Douce parole! Je m'endormirai, je me reposerai en Dieu! Et qui pourra nous résister, quand s'accomplira cette autre promesse : La mort a été engloutie dans la victoire! (*I Cor.* xv, 54.) Vous êtes, Seigneur, celui qui est, celui qui ne change pas; en vous on trouve le repos et l'oubli de toutes les peines, parce que nul n'est semblable à vous, et qu'il est inutile de chercher tout ce qui n'est pas vous. Vous seul, Seigneur, m'avez affermi dans mon unique espérance. Je lisais et mon cœur brûlait, et je ne savais comment me faire entendre de ces sourds, de ces morts, dont j'avais été l'un des pires, aboyeur aveugle (2) et acharné contre vos Saintes Écritures qui distillent le miel céleste et brillent de votre lumière. En pensant à leurs ennemis, je séchais de douleur.

8. — Mais quand épuiserai-je tous les souvenirs de cette heureuse retraite? Ce que je n'ai pas oublié, ce que je ne passerai pas sous silence, c'est la rigueur du fouet de votre justice

(1) *Oh! en lui-même.* Saint Augustin entend ces paroles : *In idipsum*, de Dieu lui-même, bien qu'elles signifient plus littéralement; ensemble, éga-

ego, quia gustaveram, frendebam, quoniam non eis poteram ostendere; si afferrent ad me cor in oculis suis foris a te, et dicerent : Quis ostendet nobis bona? Ibi enim, ubi mihi iratus eram intus in cubili, ubi compunctus eram, ubi sacrificaveram mactans vetustatem meam, et inchoata meditatione renovationis meæ sperans in te, ibi mihi dulcescere cœperas, et dederas lætitiam in corde meo. Et exclamabam, legens hæc foris, et agnoscens intus. Nec volebam multiplicari terrenis bonis, devorans temporalia, et devoratus temporibus, cum haberem in æterna simplicitate aliud frumentum, et vinum, et oleum.

7. — Et clamabam in consequenti versu clamore alto cordis mei : O in pace! O in idipsum! O quid dixit : Obdormiam et somnum capiam? Quoniam, quis resistet nobis, cum fiet sermo qui scriptus est : Absorpta est mors in victoriam? Et tu es idipsum valde, qui non mutaris : et in te requies obliviscens laborum omnium, quoniam nullus alius tecum : nec sunt alia multa adipiscenda, quæ non sunt quod tu : sed tu, Domine, singulariter in spe constituisti me. Legebam, et ardebam : nec inveniebam quid facerem surdis mortuis, ex quibus fueram, præ istis latrator amarus et cæcus adversus litteras de melle cœli melleas et de lumine tuo luminosas : et super scripturæ hujus inimicis tabescebam.

8. — Quando recordabor omnia dierum illorum feriatorum? Sed nec oblitus sum, nec silebo flagelli tui asperitatem, et misericordiæ tuæ mirabilem celeritatem. Dolore dentium tunc excruciabas me : et cum in tantum

lement. Saint François passa toute une nuit à dire : « *Mon Dieu et mon tout !* »

(2) *Aboyeur aveugle*, détracteur surtout de l'Ancien Testament, qu'il avait rejeté avec les Manichéens.

et la merveilleuse célérité de votre miséricorde. Vous me torturiez un jour par un mal de dents si violent que je ne pouvais parler. L'idée me vint de demander à mes amis présents de vous adresser pour moi une prière, ô Dieu de qui vient tout soulagement et tout salut. J'écrivis mon désir sur une tablette que je leur donnai à lire. A peine un sentiment pieux nous eut-il fait fléchir le genou que la douleur disparut (1). Et quelle douleur! Et comme elle s'évanouit! J'en fus épouvanté, je l'avoue, Seigneur mon Dieu; de ma vie, je n'avais rien éprouvé de semblable. Je fus dès lors pénétré bien profondément de la puissance de vos moindres volontés, et, plein de foi et d'allégresse, je bénis votre nom. Mais cette foi même (2) ne me permettait pas d'être sans inquiétude au sujet de mes iniquités passées, qui ne m'avaient pas encore été remises par le baptême.

(1) *La douleur disparut* par une espèce de miracle, car ce fut aussitôt que ses amis eurent prié et, de sa vie, comme il l'atteste lui-même, il n'avait rien éprouvé de semblable. La douleur lui rendait l'étude presque impossible. (*Soliloques*, liv. Ier, ch. XII.)

(2) *Cette foi même* ne m'ôtait pas l'inquiétude. Car bien qu'il soit certain et que ce soit un dogme de la foi catholique, dit Suarez, que pour obtenir la rémission de ses péchés il suffit au catéchumène d'avoir la contrition avec le désir du baptême, cependant, comme il est difficile d'avoir cette contrition parfaite, la rémission des péchés avant la réception du baptême en devient aussi moins certaine.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous recommande ici par ses paroles, comme par ses exemples, les Psaumes, qu'il appelle avec raison les cantiques des fidèles, c'est-à-dire qui sont propres aux fidèles ou qui sont pleins des mystères de la foi. Le livre des Psaumes est, en effet, comme le sommaire et l'abrégé de tout l'Ancien Testament; il renferme tout ce qui a rapport à l'histoire, aux

ingravesceret, ut non valerem loqui, ascendit in cor meum admonere omnes meos qui aderant, ut deprecarentur te pro me, Deum salutis omnimodæ, et scripsi hoc in cera et dedi eis, ut legeretur. Mox, ut genua supplici affectu fiximus, fugit dolor ille. Sed quis dolor? aut quomodo fugit? Expavi, fateor, Domine Deus, Deus meus; nihil enim tale ab ineunte ætate expertus fueram. Et insinuati sunt mihi in profundo nutus tui, et gaudens in fide laudavi nomen tuum. Et ea fides me securum esse non sinebat de præteritis peccatis meis, quæ mihi per baptismum tuum remissa nondum erant.

prophéties, à la morale. Ce qui faisait dire à saint Basile que « les Psaumes pourraient arracher des larmes même à un cœur de pierre » (*Sur le ps. I*er), et à saint Chrysostome que « ceux qui chantent convenablement les Psaumes s'unissent aux chœurs des anges et rivalisent avec eux pour chanter les louanges de Dieu. » (*Sur le ps. CXXXVII.*)

« Qu'il est beau, dit Bossuet (*Or. fun. d'Anne de Gonz.*), de méditer l'Ecriture Sainte, et que Dieu y sait bien parler non seulement à toute l'Eglise, mais encore à chaque fidèle selon ses besoins! Augustin, encore catéchumène, lit les psaumes que l'Esprit-Saint a remplis des idées les plus sublimes et des plus tendres sentiments de piété. En les lisant, il est pénétré d'amour pour Dieu; il n'est pas maître de ses mouvements et de ses transports. Cette lecture est pour lui une oraison continuelle, où son âme ravie en Dieu se livre à une douce et profonde contemplation de ses bienfaits. Il s'applique à lui-même ce qu'il y a trouvé; il y voit son état passé et son état présent; il admire la bonté de Dieu à son égard; il lui rend mille actions de grâces de sa délivrance; sa langue ne peut suffire à exprimer les affections de son cœur. »

2. Voici un principe certain dans la vie spirituelle: ceux qui veulent mettre leur joie dans les créatures sensibles et dans les biens extérieurs, se dissipent, se répandent au milieu de ces biens visibles et périssables; leur esprit affamé ne peut en effleurer, pour ainsi dire, que les images; ils restent vides de toute consolation divine, de là les innombrables distractions de leurs prières.

CHAPITRE V

Augustin fait savoir aux habitants de Milan qu'il renonce à professer la rhétorique. Il consulte sur les lectures qu'il doit faire saint Ambroise, qui lui conseille de lire le prophète Isaïe.

Quand arriva la fin des vacances, je fis savoir aux habitants de Milan qu'ils eussent à pourvoir leurs écoliers d'un autre *vendeur de paroles* (1), parce que j'avais résolu de me consacrer entièrement au service de Dieu, ma poitrine souffrante et une respiration gênée m'interdisant d'ailleurs l'exercice de ma profession. J'écrivis au saint pontife Ambroise pour lui confier mes erreurs passées et mes dispositions présentes, le priant de m'indiquer ce que je devais lire de préférence dans les Saintes Écritures pour me préparer à l'immense grâce que j'allais recevoir. Il me recommanda le prophète Isaïe, sans doute comme le héraut qui a le plus clairement annoncé l'Évangile et la vocation des Gentils. Mais ne l'ayant pas compris au début (2) et pensant qu'il était partout aussi obscur, j'en remis la lecture au temps où j'aurais une plus grande expérience du langage divin.

(1) *Vendeur de paroles.* C'est le nom qu'il donne aux professeurs de rhétorique, qui enseignaient l'éloquence moyennant un prix convenu.

(2) *Ne l'ayant pas compris au début.* Dès les premières lectures, n'en pouvant pénétrer le sens, Augustin, malgré la sublimité de son génie et l'étendue de ses connaissances, éprouva ce qu'avait éprouvé l'eunuque de Candace, reine d'Ethiopie, et dont il est écrit : « Philippe, accourant,

CAPUT V

Ambrosium consulit quid legendum.

Renuntiavi, peractis vindemialibus, ut scholasticis suis Mediolanenses venditorem verborum alium providerent ; quod et tibi ego servire delegissem, et illi professioni rhetoricæ præ difficultate spirandi ac dolore pectoris non sufficerem. Et insinuavi per litteras antistiti tuo, viro sancto Ambrosio, pristinos errores meos, et præsens votum meum : ut moneret quid potissimum mihi de libris tuis legendum esset, quo percipiendæ tantæ gratiæ paratior aptiorque fierem. At ille jussit Isaiam prophetam, credo, quod præ cæteris Evangelii vocationisque gentium sit prænuntiator apertior. Verumtamen ego primam hujus lectionem non intelligens, totumque talem arbitrans, distuli repetendum exercitatiori in dominico eloquio.

entendit l'eunuque qui lisait le prophète Isaïe et dit : « Croyez-vous comprendre ce que vous lisez ? » L'eunuque répondit : « Comment le pourrai-je si quelqu'un ne me l'explique ? » Cet aveu si simple et si modeste d'Augustin condamne la présomption téméraire de toute l'école protestante qui prétend que l'Ecriture est partout claire et facile à comprendre pour tous, et qui la met sans discernement dans les mains des simples fidèles les plus étrangers aux connaissances élémentaires nécessaires et indispensables pour lire avec fruit les livres sacrés.

CHAPITRE VI

De retour à Milan, Augustin reçoit le baptême avec son fils Adeodatus et Alypius. Joie et consolation dont son âme est inondée.

1. — Le temps était venu de m'enrôler dans l'armée du Christ. Nous quittâmes Cassiacum pour retourner à Milan (1). Alypius voulut renaître en vous avec moi. Déjà il avait revêtu cette humilité qui rend digne de vos sacrements; intrépide à dompter son corps jusqu'à fouler pieds nus, prodige d'austérité, ce sol d'Italie couvert de glace. Nous nous associâmes le jeune Adeodatus, ce fils de mon iniquité, que vous aviez comblé de vos dons. A peine âgé de quinze ans, il surpassait en génie des hommes avancés dans la vie et dans la science. Ce sont vos dons que je publie, Seigneur mon Dieu, Créateur de toutes choses, dont la puissance réforme nos difformités. Car en cet enfant, il n'y avait de moi que le péché; si je l'avais élevé dans votre crainte, nul autre que vous ne me l'avait inspiré. Oui, ce sont vos dons que je publie. Il est un livre écrit par moi, intitulé *Le Maître;* mon interlocuteur est cet enfant, les réponses faites sous son nom sont, vous le savez, ses pensées de seize ans. Il s'est révélé à moi par des signes plus merveilleux encore. Son génie m'effrayait. Et quel autre que vous ne serait l'artisan de pareils prodiges?

(1) *Nous quittâmes Cassiacum pour retourner à Milan.* Environ deux ans après sa conversion. En effet, à l'époque de sa conversion, douze ans s'étaient écoulés depuis sa dix-neuvième année et il avait alors trente et un ans et quelques mois. (Liv. VIII, ch. 1er, et liv. VII, ch. v.) Or, comme dans ses *Soliloques,* qu'il acheva à son retour de Milan, il compte quatorze ans depuis le temps où, âgé de dix-neuf ans, il entreprit la lecture de l'*Hortensius,* Augustin serait donc resté près de deux ans à Cassiacum. Là, il composa des ouvrages dont nous avons déjà parlé et se prépara, par la pratique des vertus chrétiennes, à la grâce du baptême. De retour à Milan, il composa, en attendant le jour de son baptême, les livres de la *Grammaire,* de la

CAPUT VI

Mediolani baptizatur cum Alypio et Adeodato.

1. — Inde, ubi tempus advenit, quo me nomen dare oporteret, relicto rure, Mediolanum remeavimus. Placuit et Alypio renasci in te mecum, jam induto humilitate sacramentis tuis congrua, et fortissimo domitori corporis usque ad Italicum solum glaciale nudo pede obterendum insolito ausu. Adjunximus etiam nobis puerum Adeodatum, ex me natum carnaliter de peccato meo. Tu bene feceras eum. Annorum erat fere quindecim, et ingenio præveniebat multos graves et doctos viros. Munera tua tibi confiteor, Domine Deus meus, creator omnium, et multum potens reformare nostra deformia : nam ego in illo puero, præter delictum, nihil habebam. Quod enim enutriebatur a nobis in disciplina tua, tu inspiraveras nobis, nullus alius. Munera tua confiteor. Est liber noster, qui inscribitur *de Magistro :* ipse ibi mecum loquitur. Tu scis, illius esse sensa omnia quæ inseruntur ibi ex persona collocutoris mei, cum esset in annis sexdecim. Multa ejus alia mirabiliora expertus sum. Horrori mihi erat illud ingenium : et quis præter te talium miraculorum opifex?

2. — Cito de terra abstulisti vitam ejus; et securior

Dialectique, du *Maître*. (*Rétract.*, liv. Ier, ch. VI et suiv.) Il fut baptisé avec Alypius et Adeodatus, à la fête de Pâques, par saint Ambroise lui-même, comme il l'atteste (liv. Ier, *cont. Jul.*, ch. IX), la trente-quatrième année de son âge, l'an 388 de Jésus-Christ, suivant les calculs de Baronius. Cependant, des historiens modernes placent le baptême de saint Augustin à la fête de Pâques de l'année 389, et ne le font rester que sept mois à Cassiacum. (*Histoire de sainte Monique*, par Mgr Bougaud.)

2. — Vous n'avez pas tardé à l'enlever à la terre (1); son souvenir me laisse plein d'assurance, je suis sans inquiétude sur son enfance, sa jeunesse, sa vie entière. Nous nous l'étions donc associé comme un frère en votre grâce, voulant l'élever pour vous. Et nous fûmes baptisés! Tout remords du passé s'enfuit loin de nous! En ces jours-là, je ne me rassasiais pas de contempler la profondeur de vos desseins sur le salut du genre humain. Que de larmes j'ai versées en écoutant vos hymnes, vos cantiques, vivement ému des mélodieux chants de votre Église! Ces chants, coulant dans mon oreille, épanchaient la vérité dans mon cœur, y soulevaient des élans de piété et m'arrachaient des larmes, larmes bienheureuses!

(1) *Vous n'avez pas tardé à l'enlever à la terre.* C'était une de ces natures précoces, dont les organes sont bien vites épuisés par une végétation trop riche et trop luxuriante. Ces sortes d'esprits parcourent en un jour l'espace de plusieurs mois et s'empressent de rendre à la nature trop généreuse envers eux les qualités extraordinaires qu'ils en avaient reçues. On se demandait ce que Dieu réservait à son Eglise au jour où le cœur et l'esprit d'Adeodatus auraient atteint leur développement. Ce jour ne devait pas venir. Une enfance angélique, une jeunesse plus pure encore, le baptême reçu avec les dispositions d'un saint, voilà quelle devait être la courte existence de cet enfant comblé des dons de Dieu et « dans lequel, dit saint Augustin, il n'y avait rien de moi que mon péché. » Dans son repentir, il « aime cet enfant comme un perpétuel avertissement de ses faiblesses, comme un devoir né de sa faute même; et ce devoir, qu'il lui a été doux de l'accomplir! Combien il a chéri ce fils qu'il ne pouvait regarder sans s'humilier à la fois et sans s'attendrir! Comme le père s'est retrouvé dans le chrétien! Aussi avec quelle ferveur il l'a offert à Dieu! Dieu a trop vite accepté l'offrande, car il l'a retiré de cette terre qu'il avait seize ans à peine; et maintenant il ne reste plus de lui, au cœur de saint Augustin, qu'un souvenir plein de douces et tristes émotions. » (Saint-Marc Girardin, *Essais de littérature et de morale*, t. II, p. 14.)

« Avec le temps, le christianisme n'a rien perdu de sa vertu et de sa puissance sur les cœurs coupables. Dix siècles plus tard, la France connut une célèbre pénitence. Mlle de la Vallière crut que Dieu seul pouvait succéder à Louis XIV dans son cœur et sa vie. Bossuet étant venu au Carmel annoncer à Sœur Louise de la Miséricorde la mort du duc de Vermandois, ce fils qu'elle avait eu du roi, elle répandit beaucoup de larmes, suivant ainsi le mouvement de son cœur de mère; mais, revenant tout à coup à elle, elle dit à l'évêque ces belles paroles : « C'est trop pleurer la mort d'un fils dont je n'ai pas encore pleuré la naissance. » (Mme de Caylus.) Le christianisme a donc le secret de concilier les devoirs les plus opposés. » (Mgr Douais, *loc. cit.*, p. 61.)

eum recordor, non timens quidquam pueritiæ, nec adolescentiæ, nec omnino homini illi. Sociavimus eum coævum nobis in gratia tua, educandum in disciplina tua : et baptizati sumus, et fugit a nobis sollicitudo vitæ præteritæ. Nec satiabar illis diebus dulcedine mirabili, considerare altitudinem concilii tui super salutem generis humani. Quantum flevi in hymnis et canticis tuis, suave sonantis Ecclesiæ tuæ vocibus commotus acriter! Voces illæ influebant auribus meis, et eliquabatur veritas tua in cor meum : et exæstuabat inde affectus pietatis, et currebant lacrymæ, et bene mihi erat cum eis.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Cette tranquille et paisible assurance de la rémission des péchés que Dieu répand dans l'âme, après la réception du sacrement du baptême et de la pénitence, est une des preuves les plus frappantes de l'action de la grâce divine et de la vraie foi. Mais cette sécurité n'est donnée ni aux pécheurs impénitents, ni aux hérétiques, ni aux païens.

2. La petite église de Milan, qui servait en ce temps-là de baptistère, portait alors le nom de Saint-Jean-Baptiste. Depuis on l'a dédiée à celui dont elle fut, ce jour-là, le berceau. On la visite encore avec émotion.

Ces suaves accents qui produisaient dans l'âme d'Augustin régénéré de si vives émotions, c'était l'hymne du *Te Deum*, suivant une tradition si ancienne, si appuyée, si vénérable qu'on ne peut la rejeter à moins de preuves du contraire, preuves qui n'ont pas encore été données, dit Fr. Archange de la Présentation (*Comment. in Confess.*, édit. Florent., 1757, *op. et studio Fr. Archangeli a Præsentatione, Carmel excalceati*, t. II, p. 612, cité par Mgr Bougaud.) « Le titre d'hymne ambroisienne donné au *Te Deum*, dit J. de Maistre, pourrait faire croire que cette belle prière appartient exclusivement à saint Ambroise; cependant on croit assez généralement, à la vérité sur la foi d'une simple tradition, que le *Te Deum* fut, s'il est permis de s'exprimer ainsi, improvisé à Milan par les deux grands et saints Docteurs, Ambroise et Augustin, dans un transport de ferveur religieuse, opinion qui n'a rien que de très probable. En effet, ce cantique inimitable ne présente pas la plus légère trace du travail et de la méditation. Ce n'est point une *composition*, c'est une *effusion*, c'est une poésie brûlante, affranchie de toumètre : c'est un dithyrambe divin dû à l'enthousiasme, volant de ses propres ailes, méprisant toutes les ressources de l'art. Je doute que la foi, l'amour, la reconnaissance aient parlé jamais de langage plus vrai et plus pénétrant. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, *Ent. VII.*)

Dans l'église Saint-Augustin, à Paris, on remarquera les tableaux modernes du baptême de saint Augustin, par M. Maillart Diogène ; à gauche, saint Ambroise, au centre saint Augustin et son fils, à droite sainte Monique.

CHAPITRE VII

A quelle occasion fut introduit le chant ecclésiastique dans l'Église de Milan. Découverte et translation des corps des saints Gervais et Protais.

1. — L'Église de Milan venait d'adopter cette pratique consolante et sainte : dans un même concert, les fidèles mêlaient avec amour leurs voix et leurs cœurs. Il y avait un peu plus d'un an, Justine, mère du jeune empereur Valentinien (1), séduite par les ariens, persécutait votre serviteur Ambroise. Le peuple fidèle passait les nuits dans l'église, prêt à mourir avec son évêque, votre serviteur; et ma mère, votre servante, la première à prendre sa part d'angoisses et de veilles, n'y vivait que d'oraisons. Nous-mêmes, dont la flamme du Saint-Esprit n'avait pas encore échauffé la tiédeur, nous étions émus de ce trouble, de cette consternation de toute une ville. Alors, pour prémunir le peuple contre l'abattement et l'ennui, on résolut de chanter des hymnes et des psaumes, selon l'usage de l'Église d'Orient (2), qui, retenu parmi nous, s'est répandu

(1) *Justine, mère du jeune empereur.* Pour le détail de cette persécution contre saint Ambroise, consultez les différentes histoires de l'Eglise, et en particulier Baronius, qui, à cette occasion, défend admirablement l'antiquité du chant des psaumes et des hymnes dans l'Eglise.

(2) *On résolut de chanter... selon l'usage de l'Église d'Orient.* Il ne paraît pas que le chant, auquel le peuple prenait part, c'est-à-dire le chant à deux chœurs, soit passé des Églises d'Orient à celles d'Occident avant la fin du quatrième siècle. Saint Ambroise en eut l'initiative, d'après le prêtre Paulin, auteur d'une *Vie* du célèbre évêque de Milan, et saint Augustin nous révèle ici que ce fut pour charmer les longues heures qu'il passait dans l'église durant la persécution de l'impératrice Justine.

Saint Chrysostome indique formellement (*In ps. XLI*), quel but éminemment moral les Pères avaient en associant les peuples aux chants d'Eglise. On vient de publier à ce sujet :

« Le chant antiphoné recevait à Milan un développement semblable à celui que nous constatons à Antioche. Saint Ambroise, pour augmenter l'éclat des vigiles quotidiennes de son Eglise, y faisait exécuter les psaumes *secundum*

CAPUT VII

Ecclesiastici cantus institutio Mediolani. Inventa corpora sanctorum Gervasii et Protasii.

1. — Non longe cœperat Mediolanensis ecclesia genus hoc consolationis et exhortationis celebrare, magno studio fratrum concinentium vocibus et cordibus. Nimirum annus erat, aut non multo amplius, cum Justina Valentiniani regis pueri mater, hominem tuum Ambrosium persequeretur hæresis suæ causa, quæ fuerat seducta ab Arianis. Excubabat pia plebs in ecclesia, mori parata cum episcopo suo, servo tuo. Ibi mater mea, ancilla tua, sollicitudinis et vigiliarum primas partes tenens, orationibus vivebat. Nos adhuc frigidi a calore Spiritus tui, excitabamur tamen civitate attonita atque turbata. Tunc hymni et psalmi ut canerentur secundum morem Orientalium partium ne populus mœroris tædio contabesceret, institutum est; et ex illo in hodiernum

morem orientalium partium, ne populus mœroris tædio contabesceret. Et cette innovation s'étendait rapidement à « presque toutes les églises de l'Occident. » Combien ai-je pleuré, écrivait plus tard saint Augustin, combien ai-je pleuré, au son de cette psalmodie, remué que j'étais par les voix de ton harmonieuse Eglise : *quantum flevi..... suave sonantis Ecclesiæ tuæ vocibus commotus acriter!* Et cependant le même Augustin n'est pas loin de considérer cette psalmodie en musique comme une invasion inquiétante de l'art dans l'austérité traditionnelle du culte. « Oui, j'ai pleuré aux accents de cette voix, et j'ai trouvé de la douceur dans mes larmes. Mais, pardonnez-moi ma sévérité si ma sévérité est une erreur, je voudrais bien souvent éloigner de mes oreilles, et des oreilles de l'Eglise elle-même, toute la mélodie suave de ces chants avec laquelle on exécute maintenant la psalmodie davidique. » (Voir *Confessions,* liv. X, ch. XXXIII.) Et ce lui est l'occasion de rappeler le mot de saint Athanase, *qui tam modico flexu vocis faciebat sonare lectorem psalmi, ut pronuncianti vicinior esset quam canenti,* et d'ajouter : « Le goût d'Athanase était le plus sûr. »

» Ce qu'était cette musique antiochienne et cette musique milanaise, il ne nous appartient pas ici de le rechercher. Nous ne devons que remarquer l'illusion dont était victime le beau génie de saint Augustin. Il regrettait la simplicité antique

de proche en proche dans presque toutes les parties du bercail catholique.

2. — A la même époque, vous révélâtes en songe à votre évêque le lieu qui recélait les corps des martyrs Gervais et Protais (1). Vous les aviez conservés à l'abri de la corruption pendant tant d'années dans le trésor de vos secrets, voulant les produire en temps opportun pour réprimer la fureur d'une femme, mais d'une femme qui portait le sceptre. Retrouvés, exhumés, on les transfère solennellement à la basilique ambrosienne, et les possédés sont délivrés des esprits immondes, de l'aveu même de ces démons. Un citoyen très connu, aveugle depuis longtemps, demande et apprend la cause de l'enthousiasme du peuple; il se lève et prie son guide de le mener à ces reliques. Arrivé là, il est admis à toucher avec un mouchoir le cercueil où reposent les restes de vos saints dont la mort fut précieuse devant vous. Il le fait toucher à ses yeux, qui s'ouvrent à l'instant. Le bruit s'en répand, vos louanges éclatent, et si le cœur de la femme ennemie n'est pas rendu à la santé de la foi, il est du moins réprimé dans ses fureurs de persécution. Grâce à vous, ô mon Dieu! D'où avez-vous rappelé mon souvenir, pour que je révélasse à votre gloire ce grand prodige que, par oubli, j'avais omis de raconter? Hélas! lorsque tous exhalaient ainsi la vive odeur de vos parfums (2), je ne courais pas après vous! Et

de la psalmodie, se rendant, semble-t-il, mal compte que cette simplicité n'était plus séante à la pompe du culte chrétien triomphant. L'art chrétien naissait sous toutes ses formes : architecture, peinture, cérémonial. A ces foules de fidèles assemblés sous les marbres et les mosaïques étincelantes de l'Anastasie ou des Saints-Apôtres, à ces longues théories de clercs en vêtements blancs, « plus blancs que ceux du peuple et de préférence éclatants, » il fallait l'attrait et le prestige d'une musique chorale pénétrante et ornée, comme l'était de même l'éloquence de saint Jean Chrysostome et aussi celle de saint Ambroise.

» Il n'est pas désirable que les arts, qui sont un langage, en se mettant au service de l'Église, deviennent indépendants des révolutions du goût et des mœurs, et se fixent un canon immuable. Cela est vrai surtout de la musique. Saint Augustin avait tort contre saint Jean Chrysostome et contre saint Ambroise, comme à leur tour auraient tort les plain-chantistes d'aujourd'hui, qui voudraient nous donner le plain-chant du VIIIe siècle, comme l'expression dernière de la musique chrétienne et dire à leur tour : « Le goût de saint Ambroise ou de saint Grégoire était le plus sûr. » (P. Batiffol, *Histoire du Bréviaire romain*, p. 27-29.)

(1) En 387, l'évêque Flavien, se rendant à Constantinople pour solliciter la

retentum, multis jam ac pene omnibus gregibus tuis et per cæteras orbis partes imitantibus.

2. — Tunc memorato antistiti tuo per visum aperuisti quo loco laterent martyrum corpora Gervasii et Protasii, quæ per tot annos incorrupta in thesauro secreti tui recondideras, unde opportune promeres, ad coercendam rabiem femineam, sed regiam. Cum enim propalata et effossa digno cum honore transferentur ad Ambrosianam basilicam, non solum quos immundi vexabant spiritus, confessis eisdem dæmonibus sanabantur, verum etiam quidam plures annos cæcus civis civitatique notissimus, cum populi tumultuantis lætitiæ causam quæsisset atque audisset, exsilivit; eoque se ut duceret, suum ducem rogavit. Quo perductus impetravit admitti, ut sudario tangeret feretrum pretiosæ in conspectu tuo mortis sanctorum tuorum. Quod ubi fecit, atque admovit oculis, confestim aperti sunt. Inde fama discurrens : inde laudes tuæ ferventer lucentes : inde illius inimicæ animus, et si ad credendi sanitatem non applicatus, a persequendi tamen furore compressus est. Gratias tibi, Deus meus. Unde et

grâce des habitants d'Antioche menacés de la colère de Théodose, afin de mieux toucher le cœur du grand empereur, demande « aux jeunes gens qui ont coutume de chanter à la table du prince d'exécuter les psalmodies suppliantes d'Antioche. » Théodose est saisi par le caractère de cette musique religieuse si expressive et si nouvelle; des larmes d'émotion tombent dans la coupe qu'il tenait à la main.

(1) *Les corps des martyrs Gervais et Protais.* L'Eglise célèbre leur fête le 19 juin. Voyez les notes de Baronius sur le martyrologe romain, où il conclut avec assez de probabilités qu'ils souffrirent le martyre sous les empereurs Marc-Aurèle et Lucius Verus, la neuvième année de leur règne)172 après J.-C.), lorsqu'ils avaient déjà commencé la guerre contre les Marcomans.

Les corps des saints martyrs restèrent donc plus de deux cents ans à l'abri de la corruption, jusqu'à l'an 387, où Dieu révéla l'endroit de leur sépulture à saint Ambroise. (*Cité de Dieu,* XXII, 8; *Serm. XXXIX,* etc.)

(2) *Hélas! lorsque tout exhalait la vive odeur,* etc. Lors de cette trans-

c'est ce qui me faisait tant pleurer en écoutant vos cantiques. J'avais soupiré si longtemps après vous! Enfin, je respirais autant qu'on le peut sur la terre (1), vile cabane de chaume!

lation, Augustin était encore à Cassiacum; c'est ce qui lui fait dire qu' « il ne courait pas encore après Dieu » parce qu'il différait encore de recevoir le baptême, délai qu'il déplore bien qu'il n'eût probablement rien de coupable.

(1) *Je respirais autant qu'on le peut,* etc. Autant que votre souffle, Seigneur, peut pénétrer dans une « maison de chaume ». Il veut parler de son corps, « car toute chair, dit le prophète, est comme l'herbe des champs. » (*Is.* IV, 6.) Il s'y trouvait comme à l'étroit, enflammé du feu de l'amour divin et de la douceur de la psalmodie chrétienne.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. On peut se convaincre ici de l'utilité des psaumes et des hymnes pour exciter dans l'âme les sentiments de la piété. Il en sera encore question plus loin, liv. X, ch. XXXIII.

2. On voit la dévotion de l'Eglise primitive pour les reliques des saints martyrs, dévotion attestée et confirmée par les miracles authentiques qui

quo duxisti recordationem meam, ut hæc etiam confiterer tibi, quæ magna oblitus præterieram? Et tamen tunc, cum ita fragraret odor unguentorum tuorum, non currebamus post te, et ideo plus flebam inter cantica hymnorum tuorum, olim suspirans tibi, et tandem respirans, quantum patet aura in domo fœnea.

s'opéraient à leurs tombeaux et que le saint Docteur rapporte ici. Si les hérétiques de nos jours refusent d'y ajouter foi, ils montrent qu'ils ne valent pas mieux que les Ariens, qui, au rapport de saint Ambroise, (*Serm. XCI*), n'affectaient que du mépris pour ces glorieux témoignages des saints martyrs. Si, au contraire, ils admettent la vérité de ces miracles, ils sont forcés d'avouer que le culte des reliques et l'invocation des saints ne sont point opposés à la vraie foi; car Dieu ne peut autoriser et confirmer par de vrais prodiges un culte idolâtrique, puisqu'il est le Dieu de vérité et non seulement l'ennemi, mais le vengeur de l'idolâtrie.

La raison d'ailleurs ne permet pas de supposer que des docteurs de l'Eglise aussi grands en science et en vertu que saint Ambroise et saint Augustin, aient été la dupe de prodiges opérés par le démon, ou d'une superstition vulgaire, tandis que Dieu aurait, après tant de siècles, révélé la fausseté de ces prodiges à un Luther et à un Calvin.

CHAPITRE VIII

Au moment où Augustin se préparait à retourner en Afrique avec Evodius et d'autres amis, Monique, sa mère, meurt à Ostie. Il décrit la naissance et l'éducation de Monique.

1. — O vous qui rassemblez dans une seule maison ceux qui n'ont qu'une âme, vous nous avez associé alors un jeune compatriote, Evodius, officier de l'empereur (1), converti et baptisé avant nous, qui avait quitté la milice du siècle pour servir dans la vôtre. Réunis, saintement résolus à vivre en commun, nous cherchions un lieu propice au dessein de vous servir, prêts à retourner ensemble en Afrique (2). Nous arrivions à Ostie, à l'embouchure du Tibre, quand ma mère mourut. J'abrège, j'ai hâte de finir. Recevez mes confessions, mon Dieu, et les actions de grâces que je vous rends, même en silence, pour vos innombrables bienfaits. Mais je ne tairai pas tout ce qui naît en mon âme de pensées et d'affections au sujet de votre servante, qui m'a enfanté dans son sein à la vie du temps et dans son cœur à la vie éternelle. Ce ne sont point ses mérites, mais vos faveurs que je dirai. Aussi bien ne s'est-elle point faite ni élevée elle-même.

2. — C'est vous qui l'avez créée, et ni son père ni sa mère ne savaient ce que leur enfant devait être un jour. Qui l'instruisit dans votre crainte? (3) La houlette du Christ, la direc-

(1) *Officier de l'empereur.* Voir plus haut, liv. VIII, ch. VI, note 3.

(2) *Prêts à retourner ensemble en Afrique.* Augustin demeura cependant quelque temps à Rome. En attendant un temps favorable à la navigation, il écrivit ses deux livres des *Mœurs de l'Eglise catholique* et des *Mœurs des Manichéens*, le livre de la *Quantité de l'âme* et aussi ses trois livres sur le *Libre arbitre*, où il a pour interlocuteur Evodius dont il fait ici mention. Ce ne fut toutefois qu'en Afrique, et alors qu'il était déjà ordonné prêtre, à Hippone, qu'il termina le deuxième livre et le troisième. Il passe sous silence tout ce qu'il fit d'ailleurs à Rome et en Afrique, « offrant à Dieu l'expression de ses louanges et des vives actions de grâces qu'il lui

CAPUT VIII

Evodii confessio. Matris obitus, ejusque a teneris educatio.

1. — Qui habitare facis unanimes in domo, consociasti nobis et Evodium juvenem ex nostro municipio. Qui cum agens in rebus militaret, prior nobis ad te conversus est, et baptizatus; et relicta militia sæculari, accinctus est in tua. Simul eramus, simul habitaturi in placito sancto. Quærebamus, quisnam locus nos utilius haberet servientes tibi. Pariter remeabamus in Africam. Et cum apud Ostia Tiberina essemus, mater defuncta est. Multa prætereo, quia multum festino. Accipe confessiones meas et gratiarum actiones, Deus meus, de rebus innumerabilibus, etiam in silentio. Sed non præteribo quidquid mihi anima parturit de illa famula tua, quæ me parturivit: et carne, ut in hanc temporalem; et corde, ut in æternam lucem nascerer. Non ejus, sed tua dicam dona in ea. Neque enim seipsam fecerat, aut educaverat seipsam.

2. — Tu creasti eam: nec pater, nec mater sciebat qualis ex eis fieret. Et erudivit eam in timore tuo virga

rend pour tant de bienfaits dans le calme de son cœur. » Il croit néanmoins devoir à la reconnaissance filiale de rappeler avec éloge la vie vertueuse et la sainte mort de sa mère.

Toutes les autres actions de la vie sacerdotale et de l'épiscopat de saint Augustin se trouvent racontées par les écrivains de sa vie : Possidius, Cornelius, Lancelot, Baronius, Tillemont, par les différents auteurs de l'histoire générale de l'Eglise et les historiens spéciaux de la vie de saint Augustin. Nous ne nous occupons ici que d'éclaircir ce qu'il peut y avoir d'obscur dans ses *Confessions* et de les mettre à la portée de tout le monde. Nous dirons cependant quelque chose de la vie du saint Docteur au livre X, où il raconte ses progrès dans la vertu.

(3) *Qui l'instruisit dans votre crainte?* Le disciple du Christ, par une

tion de votre Fils unique, dans une maison fidèle, portion précieuse du bercail de votre Église. Elle ne se louait pas tant du zèle de sa mère à l'élever, que des soins d'une vieille servante, qui avait porté son père tout petit ainsi que les jeunes filles ont coutume de porter sur le dos les petits enfants. Ce souvenir, sa vieillesse, ses mœurs exemplaires lui assuraient, dans une maison chrétienne, la vénération de ses maîtres, qui lui avaient commis la conduite de leurs filles. Son zèle répondit à tant de confiance; elle était, au besoin, d'une sainte rigueur pour les corriger, et toujours d'une admirable prudence pour les instruire. Hors les heures de leurs modestes repas avec leurs parents, fussent-elles dévorées de soif, elle ne leur permettait pas même de boire de l'eau, prévenant une funeste habitude, et disant avec un grand sens : « Vous buvez de l'eau maintenant, parce que vous n'avez pas de vin à votre disposition; mais, quand vous aurez dans la maison de votre mari les clefs des celliers, vous dédaignerez l'eau, sans renoncer à l'habitude de boire. »

3. — Par ces sages remontrances et par l'autorité de ses conseils, elle réprimait les convoitises du premier âge; elle apprenait aux jeunes filles à régler leur soif d'après l'exacte bien-

grâce toute particulière de la Providence divine, dont l'action se fait sentir merveilleusement sur les élus dès leur enfance, et qui, en faisant naître sainte Monique de parents chrétiens, la prévint et l'enrichit, d'ailleurs, de l'abondance de ses dons les plus précieux.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. On ne peut trop apprécier l'utilité d'une bonne éducation, qui souvent est due bien plutôt aux premiers maîtres, aux nourrices, à des serviteurs vertueux qu'aux parents eux-mêmes. Aussi, le plus grand service que ceux-ci puissent rendre à leurs enfants, c'est de confier leur instruction et leur éducation à des hommes qui les forcent, pour ainsi dire, à apprendre et à pratiquer la vertu. S'ils ont le bonheur de trouver de pareils maîtres, qu'ils se souviennent que c'est un devoir pour eux de les honorer suivant leurs mérites.

2. Il faut former les enfants aux règles d'une tempérance sévère dans l'usage du boire et du manger, et, en dehors des repas, leur permettre rarement de satisfaire leurs désirs. Si on ne les accoutume de bonne heure à

Christi tui, regimen unici Fili tui in domo fideli, bono membro Ecclesiæ tuæ. Nec tantam erga suam disciplinam diligentiam matris prædicabat, quantam famulæ cujusdam decrepitæ, quæ patrem ejus infantem portaverat, sicut dorso grandiuscularum puellarum parvuli portari solent. Cujus rei gratia, et propter senectam ac mores optimos, in domo christiana satis a dominis honorabatur. Unde etiam curam dominicarum filiarum commissam sibi, diligenter gerebat; et erat in eis coercendis, cum opus esset, sancta severitate vehemens, atque in docendis sobria prudentia. Nam eas, præter illas horas quibus ad mensam parentum moderatissime alebantur, etiamsi exardescerent siti, nec aquam bibere sinebat, præcavens consuetudinem malam, et addens verbum sanum : « Modo aquam bibitis, quia in potestate vinum non habetis : cum autem ad maritos veneritis, factæ dominæ apothecarum et cellariorum, aqua sordebit, sed mos potandi prævalebit. »

3. — Hac ratione præcipiendi et auctoritate imperandi, frenabat aviditatem tenerioris ætatis, et ipsam puellarum sitim formabat ad honestum modum, ut jam nec liberet

cette tempérance, ils tomberont dans l'ivrognerie, dans des sensualités grossières, et prendront ainsi le chemin qui conduit à la mort. Une personne qui aime à boire ne pourra jamais acquérir aucune vertu solide, ni conserver et défendre son innocence.

3. Sainte Monique nous apprend, par un exemple frappant, comment les fautes les plus légères peuvent conduire à des inclinations ouvertement vicieuses. Elle qui avait une profonde répugnance pour le vin, en était venue à en boire avec plaisir des coupes presque entièrement pleines. (Voir P. Grou, *Monique modèle des femmes mariées*, ch. LXVIII.)

4. La divine Providence, dont les voies sont aussi cachées qu'admirables, se sert souvent des défauts d'une personne pour corriger les inclinations vicieuses d'une autre. C'est à peu près de la même manière que le saint Docteur raconte qu'il guérit Alypius de sa folle passion pour les spectacles. Cette faute de la jeune Monique eut pour elle les plus heureux résultats. Elle lui inspira le goût de la mortification et la rendit humble et défiante d'elle-même.

5. Saint Augustin donne ici une grande leçon d'humilité à ceux qui

séance, qui exclut jusqu'au désir de ce qu'elle ne permet pas. Et néanmoins, c'est l'aveu que votre servante faisait à son fils, le goût déréglé du vin peu à peu s'empara d'elle. Quand ses parents l'envoyaient, selon l'usage, comme une sobre enfant, puiser le vin à la cuve, après avoir baissé le vase pour le remplir, et avant de le verser dans le flacon, elle y touchait du bout des lèvres, arrêtée aussitôt par la répugnance. Ce n'était pas l'effet d'un mauvais penchant, mais une de ces saillies de l'âge, une de ces espièglerie d'enfant que l'autorité doit réprimer.

4. — Or, le mépris des petites choses menant pas à pas à l'abîme (*Eccl.* XIX, 1), il arriva que, ajoutant chaque jour quelques gouttes, elle prit l'habitude de vider d'un trait une petite coupe presque pleine. Où était alors cette vieille gouvernante si sage? Où étaient ces austères défenses? Contre ce mal caché, quel autre remède, ô mon Dieu, que votre vigilante sollicitude? En l'absence de son père, de sa mère, de tous ceux qui prenaient soin d'elle, que fîtes-vous, Seigneur, toujours présent, qui créez, appelez et, par l'entremise même des méchants, procurez le bien et le salut des âmes? Quel fut le traitement? D'où vint la guérison? Par une secrète disposition de votre sagesse, un cruel sarcasme fut le fer aigu qui, d'un coup, trancha l'abcès.

5. — Une servante qui l'accompagnait d'ordinaire à la cave, se disputant un jour, comme souvent il arrive, avec sa jeune maîtresse, seule à seule, lui lança le reproche insultant de *buveuse*. Elle, percée de ce trait, reconnaît la laideur du défaut, le réprouve et s'en corrige. Tant il est vrai que, si la flatterie des amis nous perd, le plus souvent la censure des ennemis nous sauve. Toutefois, votre justice ne les traite pas

consacrent leur vie au salut des âmes, et leur apprend à n'attribuer jamais à leur puissance, à leur vertu personnelle, le bien que peut produire leur parole pour la conversion des cœurs. S'ils veulent y réfléchir sérieusement, ils verront, au contraire, qu'ils ont affaibli, paralysé, corrompu leurs discours, leurs leçons, leurs exhortations et les autres ministères qui ont pour

quod non deceret. Et subrepserat tamen, sicut mihi filio famula tua narrabat, subrepserat ei vinolentia. Nam cum de more tanquam puella sobria juberetur a parentibus de cuppa vinum depromere, submisso poculo, qua desuper patet, priusquam in lagunculam funderet merum, primoribus labris sorbebat exiguum, quia non poterat amplius sensu recusante. Non enim ulla temulentiæ cupidine faciebat hoc, sed quibusdam superfluentibus ætatis excessibus, qui ludicris motibus ebulliunt, et in puerilibus animis majorum pondere premi solent.

4. — Itaque ad illud modicum quotidiana modica addendo (quoniam qui modica spernit, paulatim decidit), in eam consuetudinem lapsa erat, ut prope jam plenos mero caliculos inhianter hauriret. Ubi tunc sagax anus, et vehemens illa prohibitio? Numquid valebat aliquid adversus latentem morbum, nisi tua medicina, Domine, vigilaret super nos? Absente patre et matre et nutritoribus, tu præsens, qui creasti, qui vocas, qui etiam per pravos homines boni aliquid agis ad animarum salutem, quid tunc egisti, Deus meus? Unde curasti? Unde sanasti? Nonne protulisti durum et acutum ex altera anima convicium, tanquam medicinale ferrum, ex occultis provisionibus tuis, et uno ictu putredinem illam præcidisti?

5. — Ancilla enim, cum qua solebat accedere ad cuppam, litigans cum domina minore, ut fit, sola cum sola, objecit hoc crimen amarissima insultatione, vocans *meribibulam*. Quo illa stimulo percussa, respexit fœditatem suam : confestimque damnavit, atque exuit. Sicut amici adulantes pervertunt, sic inimici litigantes ple-

but le salut du prochain, par une multitude de péchés d'orgueil, de vaine gloire, d'impatience, de sensualité, de négligence. A Dieu seul donc tout honneur et toute gloire, et à nous la honte et la confusion.

selon le bien que par eux vous nous faites, mais selon le mal qu'ils nous ont souhaité. Que voulait cette servante en colère ? Piquer sa maîtresse et non la guérir. Aussi le fit-elle en secret, soit que l'occasion décidât du temps et du lieu, soit qu'elle craignît elle-même un châtiment pour une révélation si tardive. Mais vous, Seigneur, qui gouvernez le ciel et la terre, qui faites servir à vos fins les flots profonds du torrent et réglez le cours troublé des siècles, c'est par la folie d'une âme que vous en guérissez une autre, pour nous apprendre à ne pas nous attribuer l'efficacité de nos conseils.

rumque corrigunt. Nec tu, quod per eos agis, sed quod ipsi voluerunt, retribuis eis. Illa enim irata, exagitare appetivit minorem dominam, non sanare; et ideo clanculo : aut quia ita eas invenerat locus et tempus litis : aut ne forte et ipsa periclitaretur, quod tam sero prodidisset. Atque tu, Domine, rector cœlestium et terrenorum, ad usus tuos contorquens profunda torrentis, et fluxum sæculorum ordinans turbulentum, etiam de alterius animæ insania sanasti alteram : ne quisquam, cum hoc advertit, potentiæ suæ tribuat, si verbo ejus alius corrigatur, quem vult corrigi.

CHAPITRE IX

Augustin continue à louer les vertus de sa mère. Il raconte comment, par sa douceur et par sa patience, elle triompha du caractère bouillant et emporté de son mari, et décrit le talent particulier qu'elle avait pour pacifier les différends.

1. — Formée à la modestie et à la sagesse, plutôt soumise par vous à ses parents que par ses parents à vous, dès l'âge nubile elle fut donnée pour épouse à un homme qu'elle révéra comme un maître. Jalouse de vous le gagner, elle lui parlait de vous par ses vertus, qui, par vous, mon Dieu, la rendaient belle, aimable, admirable aux yeux de son mari. Elle souffrit ses infidélités avec tant de douceur, qu'elle ne lui en fit jamais de reproches, attendant que votre miséricorde lui donnât la chasteté avec la foi. Naturellement affectueux, il était facilement irascible. Aux emportements, elle opposait le calme et le silence. Était-il remis et apaisé, elle lui rendait à propos raison de sa conduite, s'il arrivait qu'il eût trop légèrement cédé à sa vivacité.

2. — Plusieurs autres femmes de la ville, unies à des hommes plus doux, portant néanmoins sur leur visage la trace des sévices domestiques, accusaient dans l'intimité de l'entretien la conduite de leurs maris; ma mère accusait leur langue, et leur donnait avec enjouement ce sérieux avis que, à dater de l'heure où lecture leur avait été faite du contrat de mariage, elles avaient dû le regarder comme l'acte authentique de leur servage; ce souvenir de leur condition leur interdisait toute révolte contre leurs maîtres. Ces femmes, connaissant l'humeur violente de Patricius, ne pouvaient s'étonner assez qu'on n'eût jamais appris, ni même soupçonné qu'il eût frappé sa femme, ou qu'entre eux la paix domestique eût été un seul jour troublée. « Quel est donc ce secret? » demandaient-elles familièrement. Et ma mère le leur révélait comme je l'ai fait plus haut. Celles qui en faisaient l'essai avaient lieu de s'en féliciter; celles qui

CAPUT IX

Laudabilis matris suæ mores prosequitur.

1. — Educata itaque pudice ac sobrie, potiusque a te subdita parentibus, quam a parentibus tibi, ubi plenis annis nubilis facta est, tradita viro servivit veluti domino; et sategit eum lucrari tibi, loquens te illi moribus suis, quibus eam pulchram faciebas, et reverenter amabilem, atque mirabilem viro. Ita autem toleravit cubilis injurias, ut nullam de hac re cum marito haberet unquam simultatem. Expectabat enim misericordiam tuam super eum, ut in te credens castificaretur. Erat vero ille præterea, sicut benevolentia præcipuus, ita ira fervidus. Sed noverat hæc non resistere irato viro, non tantum facto, sed ne verbo quidem. Jam vero refracto et quieto, cum opportunum videret, rationem facti sui reddebat, si forte ille inconsideratius commotus fuerat.

2. — Denique cum matronæ multæ, quarum viri mansuetiores erant, plagarum vestigia etiam dehonestatâ facie gererent, inter amica colloquia illæ arguebant maritorum vitam; hæc earum linguam, veluti per jocum, graviter admonens, ex quo illas tabulas, quæ matrimoniales vocantur, recitari audissent, tanquam instrumenta, quibus ancillæ factæ essent, deputare debuisse : proinde memores conditionis, superbire adversus dominos non oportere. Cumque mirarentur illæ, scientes quam ferocem conjugem sustineret, nunquam fuisse auditum, aut aliquo indicio claruisse, quod Patricius cæciderit uxorem, aut quod a se invicem vel unum diem domestica lite dissenserint; et causam familiariter quærerent, doce-

n'en tenaient aucun compte demeuraient dans la servitude et l'oppression.

3. — Sa belle-mère, au commencement, s'était laissé prévenir contre elle sur les perfides insinuations de quelques servantes, mais, désarmée par une patience inaltérable, par de nombreux gages de douceur et de respect, elle dénonça d'elle-même à son fils ces langues envenimées qui troublaient la paix du foyer et sollicita le châtiment des coupables. Lui, dans l'intérêt de l'union et de l'ordre domestique, consentit à la correction réclamée par sa mère, qui promit même récompense à qui, pour lui plaire, lui dirait du mal de sa belle-fille. On s'en garda bien, et toutes les deux goûtèrent dès lors les charmes d'une bienveillante union. Votre fidèle servante, dans le sein de laquelle vous m'avez créé, ô Dieu si miséricordieux, avait encore reçu de vous un don bien précieux. Dans tous les dissentiments et les animosités, elle n'intervenait que pour pacifier. Confidente de ces propos pleins de fiel et d'aigreur que l'intempérance de la haine exhale en présence d'une amie aux dépens d'une ennemie absente, elle ne rapportait de l'une à l'autre que ce qui pouvait servir à les réconcilier.

4. — J'estimerais ceci peu de chose, si une triste expérience ne m'eût appris qu'un nombre infini de gens, frappés de je ne sais quelle contagion de péchés, ne se contentent pas de rapporter à l'ennemi irrité les paroles de l'ennemi irrité, mais en ajoutent encore qui n'ont pas été dites. L'humanité, au contraire, non contente de s'abstenir des mauvais propos qui excitent et enveniment la haine, ne doit-elle pas s'efforcer de l'éteindre par un langage affectueux? Ainsi faisait ma mère, instruite par le Maître divin, à l'école du cœur. Elle parvint à vous regagner son mari, vers la fin de sa vie temporelle, et elle n'eut plus à pleurer chez le croyant ce qu'elle avait supporté chez l'infidèle.

5. — Elle était aussi la servante de vos serviteurs. Tous ceux d'entre eux qui la connaissaient vous louaient, vous honoraient, vous aimaient en elle, tant ils sentaient en son cœur

bat illa institutum suum, quod supra memoravi. Quæ observabant, expertæ gratulabantur; quæ non observabant, subjectæ vexabantur.

3. — Socrum etiam suam, primo susurris malarum ancillarum adversus se irritatam, sic vicit obsequiis, perseverans tolerantia et mansuetudine, ut illa ultro filio suo medias linguas famularum proderet, quibus inter se et nurum pax domestica turbabatur, expeteretque vindictam. Itaque, posteaquam ille, et matri obtemperans, et curans familiæ disciplinam, et concordiæ suorum consulens, proditas ad prodentis arbitrium verberibus coercuit : promisit illa, talia de se præmia sperare debere, quæcumque de sua nuru sibi, quo placeret, mali aliquid loqueretur : nullaque jam audente, memorabili inter se benevolentiæ suavitate vixerunt. Hoc quoque illi bono mancipio tuo, in cujus utero me creasti, Deus meus, misericordia mea, munus grande donaveras, quod inter dissidentes atque discordes quaslibet animas, ubi poterat, tam se præbebat pacificam, ut cum ab utraque multa de invicem audiret amarissima (qualia solet eructare turgens atque indigesta discordia, quando præsenti amicæ de absente inimica per acida colloquia cruditas exhalatur odiorum), nihil tamen alteri de altera proderet, nisi quod ad eas reconciliandas valeret.

4. — Parvum hoc bonum mihi videretur, nisi turbas innumerabiles tristis experirer (nescio qua horrenda pestilentia peccatorum latissime pervagante), non solum iratorum inimicorum iratis inimicis dicta prodere, sed etiam quæ non dicta sunt addere; cum contra animo humano parum esse debeat inimicitias hominum nec excitare, nec augere male loquendo, nisi eas etiam extinguere bene loquendo studuerit : qualis illa erat, docente

votre présence, attestée par les fruits de sa sainte vie. Elle n'avait eu qu'un mari; elle s'était acquittée envers ses parents; elle avait pieusement gouverné sa maison, et les bonnes œuvres lui rendaient témoignage. (*I Tim.* v, 10.) Elle avait bien élevé ses fils, les enfantant de nouveau, chaque fois qu'elle les voyait s'éloigner de vous. Enfin, quand nous tous, vos serviteurs — votre bonté nous permet ce nom, ô mon Dieu — quand nous vivions ensemble, avant son dernier sommeil, dans l'union de votre amour et la grâce de votre baptême, elle soignait chacun de nous comme s'il eût été son fils, et le servait comme s'il eût été son père.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Si toutes les femmes mariées voulaient imiter sainte Monique, toute discussion, toute querelle entre époux deviendrait impossible. Or, voici les exemples qu'elle leur donne : 1° elle regarda son mari comme son maître, se souvenant que Dieu lui-même a inséré dans la première loi sur le mariage cet article : « Vous serez sous la puissance de votre mari » (*Gen.* III, 16); 2° elle n'opposa à sa colère aucune résistance, soit en actions soit en paroles; 3° si elle n'avait rien à se reprocher, elle attendait que son mari fût rentré dans le calme pour lui rendre compte de sa conduite; 4° elle supporta patiemment ses infidélités; 5° elle attendit longtemps, avec longanimité, la conversion de son mari, et adressa à Dieu, pour lui comme pour son fils, de ferventes et continuelles prières; car elle savait que c'est une folie de demander à un homme qui n'aime pas Dieu d'aimer fidèlement une créature.

« O malheur de ce siècle qu'il faille tant de temps à une chrétienne pour ouvrir des yeux si chers à une si belle lumière! Mais aussi, ô grande et touchante bénédiction de ce temps, que, à côté de ce jeune homme, on puisse un jour ou l'autre placer une jeune chrétienne pour lui servir d'ange gardien! Ah! qu'elle n'oublie pas son beau rôle! Qu'elle sache qu'elle aura la puissance des anges, à condition d'en avoir la patience, la fidélité, la délicatesse, le tendre et vigilant amour, le doux silence, la continuelle prière. « Le rôle des femmes chrétiennes, a dit un charmant écrivain, Oza-

te magistro intimo in schola pectoris. Denique etiam virum suum, jam in extrema vita temporali ejus, lucrata est tibi : nec in eo jam fideli planxit, quod in nondum fideli toleraverat.

5. — Erat etiam serva servorum tuorum. Quisquis eorum noverat eam, multum in ea laudabat et honorabat et diligebat te : quia sentiebat præsentiam tuam in corde ejus, sanctæ conversationis fructibus testibus. Fuerat enim unius viri uxor ; mutuam vicem parentibus reddiderat ; domum suam pie tractaverat ; in operibus bonis testimonium habebat : nutrierat filios, toties eos parturiens, quoties a te deviare cernebat. Postremo nobis, Domine, omnibus, quia ex munere tuo sinis loqui, servis tuis, qui ante dormitionem ejus in te jam consociati vivebamus, percepta gratia baptismi tui, ita curam gessit, quasi omnes genuisset ; ita servivit, quasi ab omnibus genita fuisset.

NAM, t. II, p. 93), ressemble à celui des anges gardiens. Elles peuvent conduire le monde, mais en restant invisibles comme eux. » (Mgr BOUGAUD, *Histoire de sainte Monique*, p. 119.)

2. Elle donne aux femmes chrétiennes un exemple non moins éclatant d'amour de la paix : 1° en triomphant de ses ennemis par ses bons offices ; 2° en imposant silence aux langues qui aiment à semer la discorde ; 3° en ne répétant jamais aucun propos qui pût retarder la réconciliation des esprits et des cœurs ; 4° en parlant toujours bien des autres. Nous devons tous imiter cet amour de la paix et de la concorde, si nous voulons être nous-mêmes proclamés bienheureux et faire partie du nombre des pacifiques et des enfants de Dieu.

CHAPITRE X

Entretien qu'il eut avec sa mère sur le bonheur du ciel, quelques jours avant qu'elle mourût.

1. — Le jour approchait où ma mère allait sortir de cette vie; ce jour connu de vous, nous l'ignorions, Seigneur. Il arriva, je crois, par une secrète disposition de votre sagesse, que nous nous trouvions seuls (1), elle et moi, accoudés à une fenêtre d'où la vue s'étendait sur les jardins de la maison où nous étions descendus, au port d'Ostie. Là, loin de la foule, après les fatigues d'une longue route (2), nous nous reposions en attendant la traversée. Nous étions donc seuls, conversant avec une ineffable douceur; oubliant le passé, tout entiers à ce qui était devant nous (*Phil.* III, 13), nous cherchions ensemble, en présence de la vérité qui est vous-même, ce que sera pour les saints cette vie éternelle dont l'œil n'a rien vu, ni l'oreille rien entendu, où le cœur de l'homme ne peut atteindre. (*I Cor.* II, 9.) Et la bouche de notre âme aspirait après l'eau céleste de votre fontaine, fontaine de vie qui est en vous (*Ps.* XXXV, 10), afin que, recueillant, selon notre mesure, quelques

(1) *Nous nous trouvions seuls,* appuyés contre une fenêtre qui donnait sur le jardin de la maison. « C'était par une de ces soirées d'automne qui ne sont nulle part plus splendides qu'en Italie. Le soleil se couchait et faisait étinceler de ses derniers feux les vastes et transparentes solitudes de la mer. Pour jouir de ce spectacle, Augustin vint s'asseoir près de Monique. Le silence du soir, la beauté du ciel, l'étendue illimitée des flots, l'infini plus grand encore qui remplissait le cœur de sainte Monique et de saint Augustin, la paix du dehors moins profonde que celle du dedans, tout cela éleva peu à peu leurs âmes et amena sur leurs lèvres une de ces conversations qui ne sont plus de la terre. » (*Histoire de sainte Monique,* ch. XV.) Ary Scheffer a reproduit et immortalisé cette scène, qu'on pourrait appeler une conversation aux portes du ciel, dans un tableau d'un grand mérite. « Avez-vous vu ce tableau représentant Augustin et Monique assis sur la plage? Le fils, désillusionné de la vie et courbé sous son poids, est appuyé sur sa mère. La mère tient sur ses genoux, serrée entre ses mains, la main

CAPUT X

Colloquium cum matre de regno cœlorum

1. — Imminente autem die, quo ex hac vita erat exitura, quem diem tu noveras ignorantibus nobis, provenerat (ut credo) procurante te occultis tuis modis, ut ego et ipsa soli staremus incumbentes ad quamdam fenestram, unde hortus intra domum quæ nos habebat, prospectabatur, illic apud Ostia Tiberina, ubi remoti a turbis, post longi itineris laborem, instaurabamus nos navigationi. Colloquebamur ergo soli valde dulciter : et præterita obliviscentes, in ea quæ ante sunt extenti, quærebamus inter nos apud præsentem veritatem, quod tu es, qualis futura esset vita æterna sanctorum, quam nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit. Sed inhiabamus ore cordis in superna fluenta fontis tui,

de son fils, et tous deux regardent le ciel..... Ah! même avec nos fronts ridés et nos cheveux gris, qu'il ferait bon s'asseoir ainsi sur la grève, les yeux fixés là-haut, d'où descendent les forces divines, le cœur reposé sur ce cœur où s'allument toutes les flammes d'ici-bas! » (P. Van Trïcht, *L'Enfant du Pauvre*, p. 21. Namur, 1845.) C'est par une longue et belle description de cette peinture que Mgr Bougaud a commencé l'introduction à l'*Histoire de sainte Monique*, « poème de l'amour le plus profond et le plus tendre, le plus élevé et le plus pur, et aussi le plus fort, le plus patient et le plus invincible, qui traverse vingt-cinq années d'épreuves et de larmes sans faiblir un instant, ou plutôt qui grandit avec les épreuves, devient plus ardent et plus obstiné en proportion même des obstacles, et qui, triomphant enfin, s'achève heureux dans une sorte de ravissement et d'extase. »

Quel effrayant contraste entre cette scène à jamais célèbre et l'aveu connu du chef du protestantisme! Un soir, Luther et Catherine de Bora regardaient le ciel. « Il n'est pas fait pour nous! » dit Luther.

(2) *Après les fatigues d'une longue route.* De nombreux auteurs concluent de ces paroles qu'Augustin se rendit de Milan à Rome et de Rome à Ostie. Après la mort de sa mère il revint à Rome.

gouttes de sa rosée, nous puissions méditer un peu une chose si grande.

2. — Et nos discours amenant cette conclusion que la plus vive joie des sens dans le plus grand éclat des splendeurs corporelles, loin de soutenir le parallèle avec la félicité d'une telle vie, ne mérite même pas d'être nommée; portés en haut par un élan d'amour, nous montâmes, gravissant l'échelle des êtres corporels, jusqu'au ciel même d'où le soleil, la lune et les étoiles nous envoient leur lumière. Et notre pensée, notre parole, notre admiration pour vos œuvres s'élevaient toujours; arrivés à notre âme et passant au delà, nous atteignîmes enfin la région de l'inépuisable abondance où vous rassasiez éternellement Israël du pain de la vérité, où la vie est la sagesse créatrice de ce qui est, de ce qui a été, de ce qui sera, sagesse incréée, qui est ce qu'elle a été et ce qu'elle sera toujours, ou plutôt en qui il n'y a ni passé ni futur, mais un éternel présent; car devenir ou avoir été, ce n'est pas être éternel. Et parlant ainsi, aspirant à cette vie heureuse, nous y touchâmes un instant dans l'élancement de tout notre cœur; puis, en soupirant, nous y laissâmes fixées les prémices de l'esprit, et nous redescendîmes dans le bruit de nos voix, où la parole commence et finit. Et qu'y a-t-il en cela de semblable à votre Verbe Notre-Seigneur, immuable en lui-même, qui, sans vieillir jamais, renouvelle toutes choses? (*Sap.* VII, 27.)

3. — Nous disions donc : « Qu'il y ait une âme en qui se taisent tous les tumultes de la chair, les fantômes de la terre, de l'air, des eaux, les cieux eux-mêmes; qui, muette au dedans, s'oubliant elle-même, passe outre, sans s'arrêter aux songes, aux visions de l'imagination, aux paroles, aux signes, à tout ce qui est passager, car tout cela crie à qui sait entendre : « Nous ne nous sommes pas faits, il nous a faits Celui qui demeure éternellement. » (*Ps.* XCIX.) Cela dit, si toute créature se tait, après nous avoir rendus attentifs au Créateur; s'il parle seul, non par ses œuvres, mais lui-même; si son Verbe nous parle, non par la langue de la chair, ni par l'oracle de l'ange, ni par la

fontis vitæ, qui est apud te : ut inde pro captu nostro aspersi, quoquo modo rem tantam cogitaremus.

2. — Cumque ad eum finem sermo perduceretur, ut carnalium sensuum delectatio quantalibet, in quantalibet luce corporea, præ illius vitæ jucunditate, non comparatione, sed ne commemoratione quidem digna videretur; erigentes nos ardentiore affectu in idipsum, perambulavimus gradatim cuncta corporalia, et ipsum cœlum unde sol et luna et stellæ lucent super terram. Et adhuc ascendebamus interius, cogitando et loquendo te et mirando opera tua; et venimus ad mentes nostras, et transcendimus eas ut attingeremus regionem ubertatis indeficientis : ubi pascis Israel in æternum veritatis pabulo; et ubi vita sapientia est, per quam fiunt omnia ista, et quæ fuerunt, et quæ futura sunt : et ipsa non fit, sed sic est, ut fuit, et sic erit semper : quia potius fuisse, et futurum esse, non est in ea, sed esse solum, quoniam æterna est : nam fuisse et futurum esse, non est æternum. Et dum loquimur et inhiamus illi, attigimus eam modice toto ictu cordis : et suspiravimus, et reliquimus ibi religatas primitias spiritus, et remeavimus ad strepitum oris nostri, ubi verbum et incipitur et finitur. Et quid simile Verbo tuo Domino nostro, in se permanenti sine vetustate, atque innovanti omnia?

3. — Dicebamus ergo : Si cui sileat tumultus carnis, sileant phantasiæ terræ et aquarum et aeris : sileant et poli, et ipsa sibi anima sileat, et transeat se, non se cogitando : sileant somnia et imaginariæ revelationes, omnis lingua et omne signum : et quidquid transeundo fit, si cui sileat omnino : quoniam, si quis audiat, dicunt hæc omnia : Non ipsa nos fecimus, sed fecit nos qui manet in æternum : his dictis, si jam taceant, quoniam erexerunt

voix de la nuée, ni par l'énigme de la parabole, mais lui-même que nous aimons en tout, lui seul, à l'exclusion de tout le reste, comme à cette heure où notre pensée, dans son élan rapide, touche à l'éternelle sagesse, souveraine et immuable; et que cet essor se soutienne; que, toute vue d'un ordre inférieur cessant, la vision bienheureuse ravisse, captive, absorbe son contemplateur dans l'intime joie; que la vie éternelle, en un mot, soit la perpétuité de cette fugitive extase qui nous fait soupirer encore, ne sera-ce pas l'accomplissement de la promesse : Entre dans la joie de ton Seigneur? (*Matth.* xxv, 21.) Et quand cela? Alors, sans doute, que nous ressusciterons tous, sans être tous changés. » (*I Cor.* xv, 51.)

4. — Telles étaient nos pensées, sinon nos paroles. Et vous savez, Seigneur, que, le jour où nous conversions ainsi, où le monde avec tous ses charmes nous apparaissait si méprisable (1), ma mère me dit : « Mon fils, en ce qui me touche, rien ne m'attache plus à cette vie. Qu'y ferais-je? Pourquoi y suis-je encore? Ici-bas toute mon espérance est accomplie. La seule chose pour laquelle je désirais prolonger un peu ma vie, c'était de te voir chrétien catholique (2) avant de mourir. Mon Dieu m'a surabondamment exaucée, puisque je te vois, au mépris de toute félicité terrestre, devenu son serviteur. Que fais-je encore ici ? »

(1) *Le monde avec tous ses charmes nous apparaissait si méprisable.* Il est des auteurs qui prétendent prouver par le récit qu'Augustin fait de ce colloque avec sa mère, que le saint Docteur a vu l'essence divine. Mais, comme le plus grand nombre des Pères et des théologiens n'osent même l'affirmer de Moïse et de saint Paul, bien qu'on puisse trouver à cette opinion de solides fondements dans la Sainte Ecriture, il est difficile de conclure de ce récit de saint Augustin, du reste assez obscur quant au point qui nous occupe, que Dieu se soit manifesté à lui dans son essence.

(2) *Chrétien catholique.* Expression à remarquer assez souvent dans les écrits de saint Augustin. Il semblerait qu'il ait en vue les dissidences non seulement de son temps, mais encore et surtout du XVI^e^ siècle. Ces deux termes accolés marquent le véritable converti, admettant l'*universalité* des dogmes qui fera toujours l'objet de la foi du catholique sincère et non du chrétien prétendu *réformé*.

aurem in eum qui fecit ea, et loquatur ipse solus, non per ea, sed per seipsum: ut audiamus verbum ejus, non per linguam carnis, neque per vocem angeli, nec per sonitum nubis, nec per ænigma similitudinis: sed ipsum quem in his amamus, ipsum sine his audiamus; sicut nunc extendimus nos, et rapida cogitatione attigimus æternam sapientiam super omnia manentem: si continuetur hoc, et subtrahantur aliæ visiones longe imparis generis, et hæc una rapiat et absorbeat et recondat in interiora gaudia spectatorem suum, ut talis sit sempiterna vita, quale fuit hoc momentum intelligentiæ, cui suspiravimus; nonne hoc est: Intra in gaudium Domini tui? Et istud quando? An cum omnes resurgemus, sed non omnes immutabimur?

4. — Dicebamus talia; et si non isto modo et his verbis, tamen, Domine, tu scis, quod illo die cum talia loqueremur, et mundus iste nobis inter verba vilesceret, cum omnibus delectationibus suis; tunc ait illa: « Fili, quantum ad me attinet, nulla re jam delector in hac vita. Quid hic faciam adhuc, et cur hic sim nescio, jam consumpta spe hujus sæculi. Unum erat propter quod in hac vita aliquantum immorari cupiebam, ut te christianum catholicum viderem priusquam morerer. Cumulatius hoc mihi Deus meus præstitit; ut te etiam, contempta felicitate terrena, servum ejus videam. Quid hic facio? »

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Voilà comme l'abrégé de cette élévation, de cette aspiration merveilleuse d'Augustin et de sa mère vers les joies de la vie éternelle. « Il faut que nous dépassions toutes les créatures corporelles ou spirituelles avec leur éclat, leur beauté, leur douceur; ce qui est au-dessus de toutes les créatures, ce qui ne peut se rendre par aucune image sensible, c'est cette joie du Seigneur dans laquelle entreront tous les serviteurs bons et fidèles. » Pourquoi donc chercher notre consolation sur la terre alors que Dieu nous en réserve une incomparablement plus grande dans les cieux?

CHAPITRE XI

Augustin raconte comment sa mère, près de mourir, sans se soucier du lieu de sa sépulture, se contenta de demander qu'on priât pour elle.

1. — Ce que je répondis à ces paroles, je ne m'en souviens pas bien; mais, à cinq ou six jours de là, elle se coucha, saisie par la fièvre. Pendant sa maladie, elle eut un jour une défaillance qui la priva un instant de sentiment. Nous accourûmes; revenant à elle, elle nous regarda, mon frère et moi, debout près du lit, elle nous dit comme nous interrogeant : « Où étais-je? » Et nous voyant muets de douleur : « Vous laisserez ici votre mère. » Je me taisais, réprimant mes larmes. Mon frère, en quelques mots, exprima le vœu qu'elle achevât sa vie dans la patrie plutôt que dans la terre étrangère. Elle l'entendit, et, le visage ému, jeta sur lui un regard de reproche pour de telles pensées; puis elle me regarda : « Vois comme il parle, » me dit-elle. Et, s'adressant à tous deux : « Enterrez ce corps n'importe où (1), quittez ce souci. Je ne vous demande qu'une

(1) *Enterrez ce corps n'importe où.* Déjà, quelque temps auparavant, un ami d'Augustin, demandant si ce ne serait pas un chagrin pour elle d'être enterrée dans un pays éloigné du sien, elle avait répondu : « On n'est jamais loin de Dieu ! » Cette pensée de sainte Monique nous a rappelé la lettre édifiante d'un fervent chrétien, mort à Beauvais en 1884, sur la vanité des *tombeaux de famille.* Il écrivait à un de ses neveux :

Comme tu le dis, mon cher ami, j'attache très peu d'importance à ce qu'on appelle des *caveaux de famille.* Je respecte le goût de ceux qui les désirent, mais pour moi, peu importe où reposera ma dépouille mortelle, pourvu que ce soit en lieu saint. Quand un homme se forme dans le sein de sa mère, Dieu crée une âme à son image, et cette âme existe dès lors pour toute l'éternité. Seulement, elle est condamnée à passer d'abord quelque temps sur la terre, dans un vêtement épais, lourd et trop souvent vicieux, que l'on appelle le corps humain. De toutes les âmes que Dieu crée ainsi, les unes plus tôt, les autres plus tard, se dépouillent de cette triste enveloppe, qu'elles ont traînée avec ou sans bonheur dans les voies de la vie terrestre. Mais ce n'est qu'à dater du jour où, délivré de cette enveloppe passagère, l'homme prend son essor pour le monde des esprits, ce n'est, dis-je, qu'à dater de ce jour qu'il entre en pleine possession de son état et de sa grande

CAPUT XI

De extasi et morte matris.

1. — Ad hæc ei quid responderim, non satis recolo : cum interea vix intra quinque dies, aut non multo amplius, decubuit febribus. Et cum ægrotaret, quodam die defectum animæ passa est, et paululum subtracta a præsentibus. Nos concurrimus : sed cito reddita est sensui : et aspexit astantes, me et fratrem meum ; et ait nobis, quasi quærenti similis : « Ubi eram? » Deinde nos intuens mœrore attonitos : « Ponetis hic, inquit, matrem vestram. » Ego silebam, et fletum frenabam. Frater autem meus quiddam locutus est, quo eam non peregre, sed in patria sua defungi, tanquam felicius, optaret. Quo audito, illa vultu anxio reverberans eum oculis, quod talia saperet, atque inde me intuens : « Vide, ait, quid dicit. » Et mox ambobus : « Ponite, inquit, hoc corpus ubicumque ; nihil vos

existence. Que lui importe alors qu'on place sa pauvre défroque sous un arbre funéraire ou sous une simple croix de bois ? Il ne s'en soucie pas plus que le papillon ne se soucie de la peau de chenille dans laquelle il a rampé. Voilà pourquoi, mon ami, moi, qui aspire avec ardeur et confiance aux joies du paradis, je fais si peu de cas des tombeaux dans lesquels on réunit les pourritures des personnes d'un même nom. C'est au ciel qu'il faut se donner rendez-vous et non dans un trou où les vers vous attendent..... (E. Bouly de Lesdain.)

Dans son livre *Du soin des morts*, saint Augustin explique à saint Paulin, évêque de Nole, quelle utilité il y avait pour les morts d'être inhumés auprès des tombeaux des martyrs :

« Je ne vois à cela qu'un avantage, dit-il, c'est que, en se rappelant le lieu où ces corps chéris reposent, les vivants les recommandent à ces mêmes saints comme à des patrons à qui ils les ont confiés pour les aider par leurs prières auprès de Dieu. On pourrait en agir ainsi lors même qu'il ne serait pas possible d'inhumer les morts dans ces lieux choisis. Mais pourquoi appelle-t-on *mémoires* ou *monuments* ces tombeaux remarquables que l'on construit aux défunts, sinon pour soustraire à l'oubli du cœur ceux que la mort a soustraits aux yeux des vivants ? En effet, ils les rappellent, et ils

chose, c'est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur (1), partout où vous serez. »

2. — Nous ayant fait entendre sa pensée comme elle pouvait, elle se tut. Le progrès de la maladie redoublait sa souffrance. Et moi, Dieu invisible, méditant sur vos dons que vous semez dans le cœur de vos fidèles pour y faire mûrir d'admirables moissons, je me réjouissais et vous rendais grâces, en souvenir de la vive préoccupation qu'elle avait toujours eue de sa sépulture, dont elle avait choisi et préparé la place auprès du corps de son mari. Ayant vécu dans une grande union, elle voulait, ô insuffisance de l'esprit humain pour les choses divines, ajouter à ce bonheur et donner lieu de dire aux hommes que, après son voyage d'outre-mer, elle avait eu la faveur de mêler sa poussière à celle de son époux sous une même terre!

nous avertissent de penser à eux. C est ce que fait voir très clairement le nom même de *mémoire*, aussi bien que celui de *monument* (de *monere mentem*), qui signifie avertissement. Aussi les Grecs appellent-ils μνημεῖον ce que nous appelons *mémoire* ou *monument*, parce que, dans leur langue, la faculté de se souvenir se nomme μνήμη. Lors donc que le cœur se porte vers l'endroit où repose le corps d'une personne bien chère, et que le lieu vénérable qui porte le nom du martyr se présente en même temps à l'esprit, celui qui unit la prière au souvenir du cœur recommande affectueusement l'âme bien-aimée à ce saint martyr. Or, il n'est pas douteux que cet acte de la vive charité des fidèles pour les défunts ne soit utile à ceux d'entre eux qui ont mérité, tandis qu'ils vivaient, de recevoir ce soulagement après leur mort.

» Toutefois lorsque, pour un motif grave et impérieux, il est impossible d'inhumer les corps ou de les inhumer dans ces lieux, on ne doit pas pour cela omettre les supplications pour les esprits des morts. L'Eglise a pris à tâche de les faire en général, pour tous ceux qui sont morts dans la société chrétienne et catholique, même sans les nommer; ainsi, à défaut de parents, d'enfants, de proches ou d'amis, cette tendre Mère, unique et universelle, leur rend ce pieux devoir. Que si ces supplications offertes pour les morts par une foi et une piété légitimes venaient à manquer, je suis d'avis qu'il ne servirait de rien à leurs âmes de déposer leurs corps privés de vie dans n'importe quels lieux saints. » (*Du soin des morts*, ch. IV.)

(1) *Vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur.* Une dame anglaise, la comtesse de Strafford, était ébranlée dans ses convictions protestantes par les entretiens de Mgr de La Mothe, évêque d'Amiens. Ce qui l'empêchait encore de se convertir, c'étaient ses doutes sur la Messe et le Purgatoire. Mgr de La Mothe lui dit : « Madame, vous connaissez l'évêque protestant de

ejus cura conturbet. Tantum illud vos rogo, ut ad Domini altare memineritis mei ibi ubi fueritis. »

2. — Cumque hanc sententiam verbis, quibus poterat, explicasset, conticuit, et ingravescente morbo exercebatur. Ego vero cogitans dona tua, Deus invisibilis, quæ immittis in corda fidelium tuorum, et proveniunt inde fruges admirabiles, gaudebam, et gratias agebam tibi; recolens quod noveram, quanta cura semper æstuasset de sepulcro, quod sibi providerat et præparaverat juxta corpus viri sui. Quia enim valde concorditer vixerant, id etiam volebat (ut est animus humanus minus capax divinorum), adjungi ad illam felicitatem, et commemorari ab hominibus, concessum sibi esse post transmarinam peregrinationem, ut conjuncta terra amborum conjugum corpora tegerentur.

Londres; s'il peut me prouver que saint Augustin n'a pas dit la messe pour les morts, et pour sa mère en particulier, dites-lui que je me fais protestant. » Mme de Strafford écrivit aussitôt à l'évêque de Londres, qui refusa de lui répondre; dès lors, la comtesse vit se dissiper tous ses doutes et fit son abjuration.

Les protestants ne croient pas au Purgatoire, ni par conséquent à l'efficacité de la prière pour les morts. « Dès lors, écrit au journal *La Croix* son correspondant de Londres, quelle est la signification du service religieux que la reine Victoria fait célébrer chaque année, le 14 décembre, dans le mausolée superbe qu'elle a fait ériger à Frogmore, dans le parc de Windsor, à son mari le prince Albert? Ah! c'est que cette date est celle de deux événements terribles qui ont brisé sa vie : c'est le double anniversaire de la mort de son époux adoré et de sa fille de prédilection, la princesse Alice. Son cœur royal saigne, et elle se rapproche par la prière des êtres chéris qu'elle a perdus. Dieu me garde de lui reprocher cette pieuse inconséquence! » (F. de Bernhardt, *La Croix* du 17 décembre 1899.)

CONSIDERATIONS PRATIQUES

1. La seule marque certaine de véritable affection que nous puissions témoigner aux morts, c'est de demander à Dieu qu'il leur fasse miséricorde, et aux hommes qu'ils joignent leurs prières aux nôtres. C'est l'exemple que nous donne sainte Monique. Elle ne demande autre chose à ses enfants que de se souvenir d'elle à l'autel du Seigneur, en quelque endroit de la terre qu'ils soient.

2. Que les protestants et les ennemis de l'Eglise catholique considèrent

3. — Depuis quand ce vide de son cœur avait-il été comblé par la plénitude de votre grâce, je l'ignorais, et cette confidence qu'elle venait de faire me pénétra d'admiration et de joie. Déjà, il est vrai, dans notre entretien à la fenêtre, ces paroles qu'elle avait dites : « Que fais-je ici? » témoignaient

quels étaient les sentiments des fidèles de la primitive Eglise ; ils croyaient fermement que les suffrages des vivants pouvaient être utiles aux défunts, et veillaient, avec une sollicitude toute chrétienne, à ce que ces secours ne leur fissent pas défaut après leur mort.

3. C'est un désir aussi vain qu'il est peu digne d'un chrétien, que de se préoccuper outre mesure si son corps sera inhumé dans son pays; car, comme le dit sainte Monique, rien n'est loin de Dieu, et il n'est pas à craindre qu'à la fin des siècles il ne puisse reconnaître le corps qu'il doit ressusciter.

4. Dieu a coutume, avant le décès de ses élus, de corriger entièrement leurs défauts les plus légers par la plénitude de sa grâce; c'est ainsi qu'il guérit sainte Monique de ce soin exagéré que les païens prenaient de leur sépulture, et qui l'avait préoccupée elle-même pendant un certain temps. Dormir ici ou là, en Italie ou en Afrique, qu'importait à Monique pourvu qu'elle se réveillât au ciel? Pourvu que les cœurs soient dans l'éternelle union, qu'importe que les poussières ne soient pas dans la même tombe? Patrice était enseveli en Dieu, Monique allait s'y ensevelir à son tour. Augustin viendrait ensuite. Le reste ne valait ni un regard ni un regret.

5. Recevant de son fils l'assurance qu'elle serait toujours présente à sa mémoire au sacrifice de l'autel, Monique expira dans la joie et la consolation du Seigneur.

« Le dogme du Purgatoire est un dogme essentiellement consolateur. En effet, tandis que l'incrédulité ne voit que le néant au delà du tombeau, tandis que l'hérésie ne voit dans la mort que l'insensibilité ou l'abandon absolu de tout commerce entre les vivants et les morts, l'Église, en nous proposant la foi au Purgatoire, nous fait voir dans les âmes de nos frères qui nous ont précédés dans le chemin du tombeau des âmes que nous aurons encore soulagées, auxquelles nous pouvons encore être utiles, et, par cette pratique des suffrages, le catholique ne croit pas avoir perdu tout à fait ses parents, ses amis. Lorsque la mort vient lui arracher des personnes qu'il chérit, qu'il aime, il croit que ces personnes s'éloignent de lui, mais qu'elles ne s'en séparent pas complètement.

» C'est donc un sujet de grande consolation pour ceux qui souffrent de la mort de leurs parents, de leurs amis, des personnes qui leur étaient chères. En s'occupant de leurs âmes, il semble qu'on les voit, qu'on est avec eux et qu'on leur parle encore. Ce commerce divin adoucit les rigueurs de l'absence.

» Cela est si vrai, que, parmi les catholiques, on ignore ces manifestations de douleur inconsolable, d'angoisses profondes, de désespoirs, dont les

3. — Quando autem ista inanitas plenitudine bonitatis tuæ cœperat in ejus corde non esse, nesciebam: et lætabar admirans, quod sic mihi apparuisset: quanquam et in illo sermone nostro ad fenestram, cum dixit: « Jam quid hic facio? » non apparuit desiderare in patria mori. Audivi etiam postea, quod jam cum Ostiis

incrédules présentent le lugubre spectacle lorsqu'ils viennent à perdre des personnes qui leur sont chères; inconsolables dans une douleur sans espérance et qui ne voit devant elle que l'horrible néant, ils finissent souvent par la perte de la raison ou par le suicide.

» Parmi les catholiques, on se résigne plus facilement à la perte des personnes les plus aimées; car, après la mort, il reste au chrétien la consolation de s'entretenir avec les âmes de ceux qui ne sont plus. Cela est si vrai que les plus sages parmi les protestants se font catholiques précisément pour avoir la satisfaction de se confesser et de prier pour les morts. Cela est si vrai que beaucoup de protestants, tout en restant protestants, tout en professant l'erreur que les prières des fidèles ne sont pas utiles aux morts, n'en prient pas moins pour les morts; et l'on a vu une grande princesse protestante, malgré la religion dans laquelle elle avait été élevée, passer de longs jours en prières continuelles sur le tombeau de son mari qu'une mort tragique avait arraché à son amour. Tant est fort le témoignage de l'âme naturellement chrétienne! Tant est fort le besoin que le cœur de l'homme a de la vérité des suffrages après la mort! La vérité est la parente de l'âme, l'erreur lui est étrangère; c'est pour cela que la vérité, tôt ou tard, finit par déployer ses droits et reconquérir son empire.....

» Ce sont ces consolations, ces espérances, que l'hérésie arrache du cœur du chrétien en niant la foi au Purgatoire. Cruelle! Elle n'est pas contente d'avoir, par la négation du sacrement de la confession, enlevé l'unique baume qui puisse cicatriser les plaies de l'âme; elle n'est pas contente d'avoir, par la négation du sacrement de l'Eucharistie, enlevé l'unique pain quotidien qui est la force et le bonheur de l'âme; elle n'est pas contente, en niant le sacrement de l'Extrême-Onction, de priver les mourants de toute consolation au terme de leur vie, il faut encore qu'elle dise à toutes les douleurs humaines : « Ne priez pas en présence de ces tombeaux, vos prières seraient inutiles. »

» Ne soyez pas étonnés de ce langage; l'hérésie est erreur, et toute erreur est cruelle; il n'y a que la vérité qui soit charitable : « La vérité seule, dit l'Ecriture Sainte, marche en compagnie de la miséricorde, comme la paix marche en compagnie de la justice. »

» Entrons dans la pensée de l'Eglise; pratiquons envers nos frères qui nous ont précédés dans la tombe, la miséricorde des suffrages, et un jour nous éprouverons combien est sainte et salutaire la pensée de prier pour les morts. » (R. P. Ventura.)

assez qu'elle ne tenait plus à mourir dans sa patrie. J'appris encore que, à Ostie même, un jour, en mon absence, elle avait parlé avec une confiance toute maternelle à plusieurs de mes amis du mépris de cette vie et du bien de la mort. Admirant la vertu que vous aviez donnée à une femme, ils lui demandèrent si elle ne redouterait pas de laisser son corps si loin de son pays. « Rien n'est loin de Dieu, répondit-elle, et il n'est pas à craindre qu'à la fin des siècles il ne reconnaisse point sa place où il doit me ressusciter. » Ce fut ainsi que, le neuvième jour de sa maladie, dans la cinquante-sixième année de son âge et la trente-troisième du mien (1), cette âme pieuse et sainte fut affranchie de son corps.

(1) *La trente-troisième année de mon âge.* Baronius prouve ici qu'il y a une faute et qu'il faut lire *la trente-cinquième.* Il le prouve d'après d'autres endroits des écrits de saint Augustin, et il établit solidement qu'on doit regarder comme authentique un texte appuyé sur l'autorité d'un autre passage du même auteur, et qu'on doit tenir pour suspect celui qui a

essemus, cum quibusdam amicis meis materna fiducia colloquebatur quodam die de contemptu vitæ hujus et bono mortis, ubi ipse non aderam : illisque stupentibus virtutem feminæ, quam tu dederas ei, quærentibusque utrum non formidaret tam longe a sua civitate corpus relinquere : « Nihil, inquit, longe est Deo : neque timendum est, ne ille non agnoscat in fine sæculi, unde me resuscitet. » Ergo die nono ægritudinis suæ, quinquagesimo et sexto ætatis suæ, tricesimo et tertio ætatis meæ, anima illa religiosa et pia corpore soluta est.

contre lui deux ou plusieurs textes diamétralement opposés. Cependant, les Bénédictins maintiennent l'authenticité du texte à *la trente-troisième année*, contre l'assertion de Baronius, en se fondant sur les manuscrits et les différentes éditions, où, sans aucune exception, on lit *la trente-troisième année*. Saint Augustin mourut à soixante-neuf ans.

CHAPITRE XII

Douleur vive et profonde qu'Augustin éprouve de la mort de sa mère.

1. — Je lui fermai les yeux ; une douleur immense envahissait mon cœur et s'épanchait en larmes qui, bientôt réprimées par un impérieux effort, me laissaient les yeux secs ; mais combien je souffrais de me faire ainsi violence ! Ma mère rendait à peine le dernier soupir que le jeune Adeodatus éclatait en sanglots ; nous l'en reprîmes tous et il se tut. De même, en moi, cette faiblesse d'enfant qui s'abandonnait aux pleurs, vivement réprimée, se taisait. Car nous ne pensions pas qu'il fût juste d'accompagner ce deuil de larmes et de lamentations, à l'exemple de ceux qui pleurent une mort comme un malheur, ou même comme un complet anéantissement. Ma mère n'était pas malheureuse de mourir, elle ne mourait pas tout entière. Nous en avions pour garants sa vie, sa foi sincère et les raisons les plus certaines.

2. — Qu'est-ce donc qui me faisait au-dedans de moi si cruellement souffrir, sinon la rupture soudaine de cette douce et chère habitude de vivre ensemble, récente blessure de mon cœur ? Je me félicitais toutefois du témoignage qu'elle m'avait rendu jusque dans sa dernière maladie, quand, souriant à mes soins, elle m'appelait *son bon fils*, et redisait, avec l'affection la plus tendre, que jamais elle n'avait surpris sur mes lèvres un trait dur, une parole peu respectueuse qui lui fût adressée. Mais, ô Dieu créateur, cette respectueuse déférence était-elle comparable aux humbles services qu'elle me rendait ? C'était donc la perte de cette grande consolation qui me navrait, c'était le déchirement de deux âmes, de deux vies confondues en une seule.

3. — Quand on eut arrêté les pleurs de l'enfant, Evodius prit le psautier, et se mit à chanter ce psaume auquel nous

CAPUT XII

Quomodo luxerit mortem matris.

1. — Premebam oculos ejus, et confluebat in præcordia mea mœstitudo ingens, et transfluebat in lacrymas : ibidemque oculi mei, violento animi imperio, resorbebant fontem suum usque ad siccitatem; et in tali luctamine valde male mihi erat. Tum vero, ubi efflavit extremum spiritum, puer Adeodatus exclamavit in planctum, atque ab omnibus nobis coercitus tacuit. Hoc modo etiam meum quiddam puerile, quod labebatur in fletus, juvenili voce cordis coercebatur, et tacebat. Neque enim decere arbitrabamur, funus illud questibus lacrymosis gemitibusque celebrari; quia his plerumque solet deplorari quædam miseria morientium, aut quasi omnimoda extinctio. At illa nec misere moriebatur, nec omnino moriebatur. Hoc et documentis morum ejus, et fide non ficta, rationibusque certis tenebamus.

2. — Quid ergo erat, quod intus mihi graviter dolebat, nisi ex consuetudine simul vivendi dulcissima et charissima, repente dirupta, vulnus recens? Gratulabar quidem testimonio ejus, quod in ea ipsa ultima ægritudine, obsequiis meis interblandiens, appellabat me *pium*, et commemorabat grandi dilectionis affectu, nunquam se audisse ex ore meo jaculatum in se durum aut contumeliosum sonum. Sed tamen, quid tale, Deus meus, qui fecisti nos; quid comparabile habebat honor a me delatus illi, et servitus ab illa mihi? Quoniam itaque deserebar tam magno ejus solatio, sauciabatur anima mea, et quasi dilaniabatur vita, quæ una facta erat ex mea et illius.

répondions tous : « Seigneur, je chanterai votre miséricorde et votre justice. » (*Ps.* C, 1.)

A la nouvelle de ce qui se passait, un grand nombre de frères et de femmes pieuses accoururent, et, tandis que ceux qui en avaient la charge s'occupaient des funérailles, je me retirai où je pouvais être avec bienséance, en la compagnie de ceux qui ne jugeaient pas devoir me laisser seul. Je m'entretins avec eux de ce qui convenait à un pareil moment, endormant avec le baume de la vérité ma douleur connue de vous, ô mon Dieu! mais ignorée de ceux qui, tout à ce que je disais, ne soupçonnaient rien de ma torture. Cependant, penché à votre oreille, sans être entendu de personne, je gourmandais mon cœur trop tendre, je contenais le flot de mon affliction. Elle me cédait un peu, puis redoublait d'impétuosité, sans toutefois aller jusqu'à l'effusion des larmes, jusqu'à l'altération du visage. Seul je savais tout ce que je refoulais dans mon cœur. Et, dans mon déplaisir de laisser tant de prise sur moi aux accidents humains, nécessaire conséquence de l'ordre de la nature et de notre condition présente, j'ajoutais douleur à douleur, et souffrais une double agonie.

4. — On porte le corps à l'église; j'y vais, j'en reviens, sans avoir versé de larmes. Même, pendant les prières que je vous adressais, tandis qu'on adressait pour elle le Sacrifice de notre rédemption, en présence du cadavre, placé, selon la coutume du lieu, au bord de la fosse et près d'y descendre, même alors, je ne pleurai pas. Mais tout le jour, en secret, quelle profonde tristesse! L'esprit troublé, je vous suppliais, comme je pouvais, de guérir ma peine, et vous ne le faisiez pas, afin de m'apprendre, sans doute, par cette expérience, quel est le pouvoir de l'habitude, même sur une âme qui ne se repaît plus de vanités. Je m'avisai d'aller au bain, ayant entendu dire que les Grecs l'ont appelé βαλανεῖον parce qu'il chasse les inquiétudes de l'esprit. Mais j'avoue, en présence de votre miséricorde, ô Père des orphelins, que le bain me laissa tel que j'y étais entré. L'amertume de mon chagrin n'en fut pas dissipée.

3. — Cohibito ergo a fletu illo puero, psalterium arripuit Evodius, et cantare cœpit psalmum, cui respondebamus omnis domus : Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine. Audito autem quid ageretur, convenerunt multi fratres ac religiosæ feminæ : et de more illis, quorum officium erat, funus curantibus, ego in parte, ubi decenter poteram, cum eis qui me non deserendum esse censebant, quod erat tempori congruum disputabam : eoque fomento veritatis mitigabam cruciatum tibi notum : illis ignorantibus, et intente audientibus, et sine sensu doloris me esse arbitrantibus. At ego in auribus tuis, ubi eorum nullus audiebat, increpabam mollitiem affectus mei, et constringebam fluxum mœroris. Cedebatque mihi paululum : rursusque impetu suo ferebatur, non usque ad eruptionem lacrymarum, nec usque ad vultus mutationem : sed ego sciebam quid corde premerem. Et quia mihi vehementer displicebat, tantum in me posse hæc humana, quæ ordine debito et sorte conditionis nostræ accidere necesse est, alio dolore dolebam dolorem meum, et duplici tristitia macerabar.

4. — Cum ecce corpus elatum est, imus, et redimus sine lacrymis; nam neque in eis precibus, quas tibi fundimus, cum tibi offerretur pro ea sacrificium pretii nostri, jam juxta sepulcrum posito cadavere, priusquam deponeretur, sicut illic fieri solet, nec in eis precibus, ego flevi; sed toto die graviter in occulto mœstus eram, et mente turbata rogabam te, ut poteram, quo sanares dolorem meum; nec faciebas, credo, commendans memoriæ meæ, vel hoc uno documento omnis consuetudinis vinculum, etiam adversus mentem, quæ jam non fallaci verbo pascitur. Visum etiam mihi est, ut irem lavatum; quod audieram inde balneis nomen inditum quia Græci

5. — Je m'endormis ; et, au réveil, je trouvai ma douleur bien calmée. Et, seul dans mon lit, je me rappelais ces vers de votre serviteur Ambroise, dont je venais d'éprouver la vérité :

Dieu, créateur de toute chose,
Vous parez, arbitre des cieux,
Le jour d'un éclat glorieux,
La nuit d'un charme qui repose,

Pour que le corps, las du labeur,
Répare sa force épuisée,
Que l'âme alanguie et brisée
Oublie un moment la douleur.

Peu à peu, je rentrai dans mes premiers sentiments sur votre servante ; et, me rappelant son pieux amour pour vous, et pour moi cette tendresse persévérante et sainte qui tout à coup me manquait, je goûtai la douceur de pleurer en votre présence, à cause d'elle et pour elle, à cause de moi et pour moi. Je permis à mes larmes de couler tout à leur aise, pour soulager mon cœur : il y trouva le repos, parce que vous étiez seul à l'entendre, et que nul homme n'était là pour censurer orgueilleusement ma douleur.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. C'est le grand cœur d'Augustin qui parle, déborde dans ce récit pathétique. Pour nous faire une idée du cœur de quelqu'un, nous demandons : « A-t-il aimé sa mère? » Nous pensons que l'amour filial étant dans la jeunesse la première forme, la première manifestation du sentiment, un homme dont on pourrait dire, non pas qu'il n'a pas été aimé de sa mère, car toutes les mères aiment leurs enfants, mais qu'il n'a pas aimé, chéri sa mère, nous semblera toujours devoir manquer de ce que le cœur ajoute au talent. Les philosophes, les écrivains qui ont parlé sans affection et sans respect de leur mère, comme par exemple Voltaire, Byron, ont pu être les premiers par l'esprit, mais les derniers par le cœur. Il a toujours manqué quelque chose au génie que l'absence d'amour filial a laissé en quelque sorte *orphelin*.

2. Il ne faut point pleurer la mort des justes ; elle est précieuse aux yeux du Seigneur et n'a rien de triste pour eux. Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur : ils ne meurent pas entièrement ; ils vivent dans la partie la plus excellente de leur être et ne font que changer une vie misé-

βαλανεῖον dixerint, quod anxietatem pellat ex animo. Ecce et hoc confiteor misericordiæ tuæ, Pater orphanorum, quoniam lavi; et talis eram qualis priusquam lavissem. Neque enim exsudavit de corde meo mœroris amaritudo.

5. — Deinde dormivi, et evigilavi; et non parva ex parte mitigatum inveni dolorem meum. Atque ut eram in lecto meo solus, recordatus sum veridicos versus Ambrosii tui; Tu es enim

Deus creator omnium,
Polique rector, vestiens
Diem decoro lumine,
Noctem soporis gratia :

Artus solutos ut quies
Reddat laboris usui;
Mentesque fessas allevet,
Luctusque solvat anxios.

Atque inde paulatim reducebam in pristinum sensum ancillam tuam, conversationemque ejus piam in te et sancte in nos blandam atque morigeram, qua subito destitutus sum : et libuit flere in conspectu tuo de illa et pro illa, de me et pro me. Et dimisi lacrymas quas continebam, ut effluerent quantum vellent, substernens eas cordi meo : et requievit in eis, quoniam ibi erant aures tuæ, non cujusquam hominis superbe interpretantis ploratum meum.

rable contre une vie éternellement heureuse! *Vita mutatur, non tollitur.* (Préface de la messe de *Requiem*.)

3. Que nos frères séparés le remarquent bien, le Sacrifice de notre rédemption, le Sacrifice de la messe, est offert pour le repos de l'âme de sainte Monique; or, saint Augustin, sa mère, Alypius étaient de vrais catholiques.

4. Le saint Docteur éprouva quelle est la puissance de l'habitude dans

6. — Et maintenant, Seigneur, je vous en fais l'aveu par écrit. Lise qui voudra ; que chacun juge à sa guise. Et si quelqu'un trouve que j'ai mal fait de pleurer à peine une heure ma mère morte pour un temps à mes yeux, ma mère qui, durant tant d'années, m'avait pleuré devant vous, ô mon Dieu, que celui-là ne me raille pas, mais plutôt, s'il a beaucoup de charité, qu'il vous offre ses pleurs pour mes péchés, à vous, Père de tous ceux qui sont frères de votre Fils, Jésus-Christ.

ce chagrin si violent qui brisait son âme malgré tous ses efforts ; cependant cette douleur n'a été ni si excessive ni d'aussi longue durée que celle qu'il ressentit de la mort de son ami et qu'il traite lui-même de véritable folie.

5. Il faut accorder quelque chose à la nature dans des circonstances aussi douloureuses ; mais il faut modérer notre douleur par la considération de la volonté divine et de notre condition. Nous mourons parce que Dieu le veut et que telle est la loi de la nature. La vie est un exil, la mort une délivrance, l'éternité un bienheureux rendez-vous. Saint Bernard lui-même éprouva une vive douleur de la mort de son frère. (*Serm. XXVI, in Cant.*) « Ce que Madeleine a fait pour un frère, ce que Jésus a fait pour un ami, écrivait le cardinal Pie, la doctrine évangélique ne saurait interdire de le

6. — Et nunc, Domine, confiteor tibi in litteris : legat, qui volet; et interpretetur, ut volet. Et si peccatum invenerit, flevisse me matrem exigua parte horæ, matrem oculis meis interim mortuam, quæ me multos annos fleverat ut oculis tuis viverem, non irrideat; sed potius si est grandi charitate, pro peccatis meis fleat ipse ad te patrem omnium fratrum Christi tui.

faire pour une mère. » On ne saurait lire de récit plus épiscopal et de plus filial à la fois du deuil qu'il éprouva à la perte de sa mère. « Seulement, l'avouerai-je, ajoutait-il, beaucoup moins résigné qu'Augustin qui pleura tout au plus l'espace d'une heure, moi je n'ai point encore cessé de pleurer, et je sens que la fontaine de mes larmes est loin d'être tarie. » Il se disait vieilli par cette privation de celle dont il était l'enfant. « Voici qu'il se fait tard pour moi et que le jour est à son déclin. Tout fils se croit jeune aussi longtemps qu'il voit sa mère à ses côtés; du moment où il l'a perdue, la vieillesse commence et se précipite. » (*Vie du cardinal Pie*, par Mgr Baunard, t. II, p. 609.) — Voir *Œuvres de Mgr Pie*, t. IX, p. 599-600.

CHAPITRE XIII

En considérant les périls de toute âme qui meurt en Adam, Augustin prie pour sa mère et demande qu'on veuille bien s'associer à ses prières.

1. — Aujourd'hui, le cœur guéri de cette blessure où la tendresse naturelle avait peut-être trop de part, je répands devant vous, mon Dieu, pour votre servante, de tout autres larmes, dont la source est dans un esprit ému du péril des âmes qui meurent en Adam. (*I Cor.* xv, 27.) Ma mère, il est vrai, vivifiée en Jésus-Christ, a vécu dans les liens de la chair de manière à glorifier votre nom par sa foi et ses mœurs. Toutefois, je n'oserais dire que, depuis que vous l'eûtes régénérée par le baptême, il ne soit sorti de sa bouche aucune parole contraire à votre loi. N'a-t-il pas été dit par la Vérité, votre Fils : « Celui qui appelle son frère insensé est passible du feu? » (*Matth.* v, 22.) Malheur à la vie la plus exemplaire si vous la scrutez sans miséricorde. Mais, comme vous n'examinez pas nos fautes avec rigueur, nous avons le confiant espoir de trouver un refuge dans votre indulgence. Aussi bien quiconque énumère ses vrais mérites, ne fait-il autre chose qu'énumérer vos dons. Oh! si les hommes se reconnaissaient hommes! Si celui qui se glorifie se glorifiait dans le Seigneur! (*II Cor.* x, 17.)

2. — Ainsi donc, ô Dieu de mon cœur, ma gloire et ma vie, mettant à part un instant les bonnes œuvres de ma mère, dont je vous rends grâce avec joie, je vous demande à cette heure pardon pour ses péchés; exaucez-moi, au nom du divin médecin de nos blessures, qui, mis en croix, est désormais assis à votre droite afin d'intercéder sans cesse pour nous. (*Rom.* viii, 34.) Je sais qu'elle a fait miséricorde, et, de toute son âme, remis la dette aux débiteurs. (*Matth.* vi, 12.) Remettez-lui donc aussi sa dette, s'il en est qu'elle ait contractée durant les longues années qu'elle a vécu après le saint bap-

CAPUT XIII

Orat pro matre defuncta.

1. — Ego autem, jam sanato corde ab illo vulnere, in quo poterat redargui carnalis affectus, fundo tibi, Deus noster, pro illa famula tua longe aliud lacrymarum genus, quod manat de concusso spiritu, consideratione periculorum omnis animæ, quæ in Adam moritur. Quanquam illa in Christo vivificata, etiam nondum a carne resoluta sic vixerit, ut laudetur nomen tuum in fide moribusque ejus; non tamen audeo dicere, ex quo eam per baptismun regenerasti, nullum verbum exisse ab ore ejus contra præceptum tuum. Et dictum est a veritate, Filio tuo: Si quis dixerit fratri suo, Fatue, reus erit gehennæ ignis. Et væ etiam laudabili vitæ hominum, si remota misericordia discutias eam! Quia vero non exquiris delicta vehementer, fiducialiter speramus aliquem apud te locum invenire indulgentiæ. Quisquis autem tibi enumerat vera merita sua, quid tibi enumerat nisi munera tua? O si cognoscant se omnes homines: et qui gloriatur, in Domino glorietur!

2. — Ego itaque, laus mea et vita mea, Deus cordis mei, sepositis paulisper bonis ejus actibus, pro quibus tibi gaudens gratias ago, nunc pro peccatis matris meæ deprecor te: exaudi me per Medicinam vulnerum nostrorum, quæ pependit in ligno, et sedens ad dexteram tuam te interpellat pro nobis. Scio misericorditer operatam, et ex corde dimisisse debita debitoribus suis: dimitte illi et tu debita sua, si qua etiam contraxit per tot annos post aquam salutis: dimitte, Domine, dimitte,

tême. Pardonnez, Seigneur, pardonnez, je vous en supplie; n'entrez pas avec elle en jugement. (*Ps.* CLXII.). Que votre miséricorde l'emporte sur votre justice. (*Jac.* II, 13.) Vos paroles sont véritables, et vous avez promis miséricorde aux miséricordieux (*Matth.* V, 7.) Vous leur avez donné de l'être, vous qui avez pitié de qui il vous plaît d'avoir pitié, et faites grâce à qui il vous plaît de faire grâce. (*Exod.* XXIII, 19; *Rom.* IX, 16.)

3. — Déjà vous avez fait ce que je demande; je le crois, ô mon Dieu. Agréez néanmoins l'offrande de mon désir. (*Ps.* CVIII.) Car, aux approches de la mort, elle ne songea pas à faire somptueusement ensevelir ou embaumer son corps; elle ne souhaita pas un monument particulier; elle se soucia peu de reposer dans le tombeau de ses pères. Elle ne nous recommanda rien de tout cela; elle exprima un seul vœu : qu'on fît mémoire d'elle à votre autel (1), aux mystères duquel elle avait fidèlement assisté chaque jour, et où elle savait que se dispensait la Victime Sainte qui a déchiré l'arrêt de notre condamnation (*Coloss.* II, 14) et triomphé de l'ennemi acharné à compter et à dénoncer nos fautes, mais ne trouvant rien en l'auteur de notre victoire. Qui lui rendra son sang innocent? Qui lui rendra le prix dont il a payé notre délivrance? C'est à ce sacrement de rédemption que votre servante avait attaché son âme par le lien de la foi. Que personne ne l'arrache à votre protection! Que ni par force, ni par ruse, le lion-serpent ne se jette entre

(1) *Qu'on fît mémoire d'elle à votre autel.* Dans son livre des *Hérésies*, saint Augustin met au nombre des erreurs condamnées par l'Eglise la doctrine d'un certain Aérius qui défendait de prier pour les morts. « Désolé de n'avoir pu devenir évêque, le prêtre Aérius se jeta dans le parti des Ariens, fonda la secte des Aériens, en ajoutant quelques erreurs à celle de l'arianisme. Ainsi, selon lui, on ne devait ni offrir le Saint Sacrifice pour les morts, ni établir ou observer des services solennels, etc. »

Ailleurs, il constate que c'est un usage universel de prier pour les morts en offrant le Saint Sacrifice :

« Nous lisons dans les livres des Macchabées qu'un sacrifice fut offert pour les morts. Mais, lors même qu'on ne lirait rien de semblable dans les anciennes Ecritures, nous avons sur ce point l'autorité si grave de l'Eglise

obsecro : ne intres cum ea in judicium. Superexaltet misericordia judicium : quoniam eloquia tua vera sunt, et promisisti misericordiam misericordibus. Quod ut essent, tu dedisti eis, qui misereberis, cui misertus eris; et misericordiam præstabis, cui misericors fueris.

3. — Et credo jam feceris quod te rogo; sed voluntaria oris mei approba, Domine. Namque illa imminente die resolutionis suæ, non cogitavit suum corpus sumptuose contegi, aut condiri aromatibus, aut monumentum electum concupivit, aut curavit sepulcrum patrium. Non ista mandavit nobis, sed tantummodo memoriam sui ad altare tuum fieri desideravit : cui nullius diei prætermissione servierat ; unde sciret dispensari victimam sanctam, qua deletum est chirographum quod erat contrarium nobis, qua triumphatus est hostis, computans delicta nostra et quærens quid objiciat, et nihil inveniens in illo in quo vincimus. Quis ei refundet innocentem sanguinem? Quis ei restituet pretium quo nos emit, ut nos auferat ei? Ad cujus pretii nostri sacramentum ligavit ancilla tua animam suam vinculo fidei. Nemo a protectione tua disrumpat eam. Non se interponat, nec vi, nec

universelle, évidemment constatée par la coutume, puisque la recommandation des morts a sa place dans les prières que le prêtre adresse au Seigneur Dieu à son autel. » (*Du soin des morts*, ch. 1er ; *Sermo XXXII, De verbis apostolicis.*)

On a trouvé dans la correspondance de saint Augustin une lettre à lui adressée par Evodius, évêque d'Uzale, un de ses plus anciens et de ses meilleurs amis. Ce prélat interroge l'évêque d'Hippone sur l'état des âmes après la mort et leur apparition aux vivants. Il raconte la fin édifiante d'un jeune homme qui lui servait de secrétaire, et il parle en ces termes de ses obsèques:

« Il mourut donc. Nous lui fîmes des obsèques honorables et dignes d'une si belle âme; pendant trois jours, nous célébrâmes sur son tombeau les louanges du Seigneur, et, le troisième jour, nous offrîmes le Sacrement de notre rédemption. » (*Lettre CLVIII.*)

Cette lettre nous montre l'usage où l'on était alors d'offrir le Saint Sacrifice aux obsèques des fidèles.

elle et vous! Elle ne dira pas qu'elle ne doit rien, de peur d'être convaincue par le perfide accusateur et de lui donner gain de cause; mais elle répondra que sa dette lui a été remise par Celui à qui personne ne rendra ce qu'il a payé pour nous sans rien devoir.

4. — Qu'elle repose donc en paix, avec l'homme qui fut son unique époux, qu'elle servit avec une patience dont elle vous offrait les fruits afin de le gagner à vous. Inspirez, mon Seigneur et mon Dieu, à vos serviteurs, mes frères, à vos enfants, mes maîtres, que je sers de mon cœur, de ma plume, inspirez à tous ceux qui liront ces lignes le souvenir, à votre autel, de Monique, votre servante (1), de Patrice, son époux, par lesquels vous m'avez introduit en ce monde; comment, je l'ignore. Qu'ils se souviennent avec une affection pieuse de ceux qui furent mes parents dans cette vie passagère, mes frères en

(1) *Le souvenir de Monique*..... « La mémoire humaine garde son nom avec vénération et gratitude. Il est permis de penser que, sans les larmes et la tendresse religieuse de Monique, l'Eglise catholique n'aurait pas eu le grand Augustin. Elle fut sa mère dans la foi après l'avoir été dans la vie naturelle; les pleurs de Monique et ses hautes vertus enfantèrent Augustin à la vie chrétienne. Parmi les grands hommes, ceux qui ont fait le plus de bien au monde avaient le cœur façonné à l'image du cœur de leur mère. Quand le génie se rencontre dans la tête d'un homme qui a sucé le lait d'une bonne mère et reçu d'elle les premiers enseignements, ne craignez point que ce génie devienne un fléau pour les sociétés : il en sera toujours la consolation et la lumière. Les plus saintes et les plus sublimes choses de la terre ont leurs germes dans les cœurs maternels. Tant qu'il restera une mère avec quelque rayon du ciel dans l'âme, il ne faudra pas désespérer des destinées d'un pays. » (Poujoulat.)

Après une année passée à Rome dans le voisinage du tombeau de sa sainte mère, Augustin reprit le chemin de l'Afrique en compagnie d'Adéodat, d'Alype, d'Evodius et de quelques autres amis avec qui, aux portes mêmes de Tagaste, la chère cité natale, il allait inaugurer, en une favorable solitude, la vie de prière, de pauvreté et d'obéissance. Cénobite durant trois ans, il ira ensuite fonder un monastère à Hippone, à 2 kilomètres de Bône (Algérie), dont il deviendra bientôt l'illustre évêque.

Est-ce que les découvertes récentes, menées avec tant de science par le R. P. Delattre, favorisées du reste par des missions officielles du gouvernement français, ne vont pas nous restituer les lieux qu'ont foulés saint Augustin et sainte Monique? Renan disait, il y a vingt-cinq ans : « L'explo-

insidiis, leo et draco. Neque enim respondebit illa nihil se debere, ne convincatur et obtineatur ab accusatore callido : sed respondebit, dimissa debita sua ab eo, cui nemo reddet quod pro nobis non debens reddidit.

4. — Sit ergo in pace cum viro, ante quem nulli, et post quem nulli nupta est : cui servivit, fructum tibi afferens cum tolerantia, ut eum quoque lucraretur tibi. Et inspira, Domine Deus meus, inspira servis tuis, fratribus meis; filiis tuis, dominis meis; quibus et corde, et voce, et litteris servio, ut quotquot hæc legerint, meminerint ad altare tuum Monicæ famulæ tuæ, cum Patricio quondam ejus conjuge : per quorum carnem introduxisti me in hanc vitam, quemadmodum nescio. Meminerint cum affectu pio parentum meorum in hac luce transitoria,

ration de l'Afrique nous réserve des merveilles; nous sommes sur cette voie, et certes l'Eglise en profitera pour reconstituer cette vie intense de la foi primitive. » Il faudrait citer ici les réflexions de M. Boissier sur la fin du paganisme, à l'occasion des recherches sur saint Cyprien, saint Optat, etc., et les belles pages du P. Monnot, mais nous serions entraînés trop loin. C'est à l'initiative de Mgr Dupuch, évêque d'Alger, que sont dues les premières explorations archéologiques de l'Afrique chrétienne. (Voir DE BEAUREGARD, *loc. cit.*, p. 115.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Le saint Docteur nous enseigne que nous devons craindre pour nous et pour les autres le moment de la mort, car personne ne peut être assuré de la miséricorde de Dieu et du pardon de ses péchés. Malheur même à ceux qui passent pour justes, s'ils n'ont recours à cette divine miséricorde! « Malheur à la vie même la plus irrépréhensible si vous l'examinez sans miséricorde! » A quelle occasion saint Augustin prononce-t-il cette redoutable sentence? On aurait peine à le croire : c'est au sujet de Monique, sa mère, dont la vie fut si sainte, comme il le déclare lui-même. Cependant, il craint pour elle : sept ans après sa mort, il prie Dieu de lui faire miséricorde et la recommande aux prières des fidèles. C'est un grand saint, c'est le plus éclairé des Docteurs de l'Eglise qui a ces sentiments de la justice divine!..... Que nos pensées, que notre conduite sont différentes de celles des saints! (Voir GROU, ch. LXIX, *Sévérité des jugements de Dieu.*)

2. Le fondement de la vertu d'humilité est d'être bien convaincu que

vous, ô Père, en notre mère l'Eglise catholique, et qui seront mes concitoyens en l'éternelle Jérusalem, après laquelle votre peuple pèlerin soupire, depuis le départ jusqu'au retour. Ainsi, ce que ma mère me demanda à son heure dernière, elle l'obtiendra plus abondamment par les prières de plusieurs que par les miennes ou par ces confessions.

les mérites des hommes ne sont que les dons de Dieu, dans lequel seul on peut se glorifier avec sécurité.

3. La prière pour les morts a été en usage dès les premiers siècles de l'Eglise. Ceux qui la rejettent ne sont point les héritiers, mais les enfants révoltés et les ennemis de la primitive Eglise. (Voir note 2 du chapitre XI de ce IXe livre.)

Saint Augustin, vingt ans après la mort de sa mère, priait encore pour

et fratrum meorum sub te patre in matre catholica, et civium meorum in æterna Jerusalem; cui suspirat peregrinatio populi tui, ab exitu usque ad reditum : ut quod a me illa poposcit extremum, uberius ei præstetur in multorum orationibus, per confessiones, quam per orationes meas.

elle; il avait compris que, vu la fragilité humaine, vu la sainteté infinie de Dieu et les rigueurs de sa justice, on ne doit pas facilement se dispenser de prier, même pour ceux dont on a admiré la mort paisible et précieuse. Il y a sur ce point des exemples qui étonnent, et qui expliquent en même temps la conduite de l'Eglise quand elle permet des fondations de messes à perpétuité pour les plus saints personnages.

LIVRE X

LIVRE X

Augustin examine et avoue hautement, non ce qu'il a été autrefois, mais ce qu'il est maintenant. Il veut faire connaître Dieu, l'objet de ses affections, et montre par quels degrés il est parvenu lui-même à le connaître. En parcourant les diverses œuvres de la création, il explique longuement la puissance prodigieuse de la mémoire; il se félicite de ce que Dieu a trouvé place dans la sienne. Il prouve que Dieu seul est le vrai bonheur que tous désirent, bien que tous ne prennent pas les moyens légitimes d'y parvenir. Il expose l'état présent de son âme, il recherche dans ses actes, ses affections, la part de la triple tentation de la volupté, de la curiosité et de l'orgueil. Il confesse Notre-Seigneur Jésus-Christ comme l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, et il exprime la confiance d'obtenir, par son secours, la guérison de toutes les langueurs de son âme. Nous n'allons plus étudier sa vie, mais sa doctrine.*

CHAPITRE PREMIER

C'est dans la seule espérance divine que nous devons nous réjouir.

Que je vous connaisse, ô vous qui me connaissez, que je vous connaisse comme je suis connu de vous! (*I Cor.* XIII, 12.) (1)

* « Après avoir raconté la mort de sa sainte mère, Augustin ne raconte plus rien; c'est à ce sépulcre creusé à l'embouchure du Tibre qu'il termine sa propre histoire. Alors commencent des considérations sur les facultés de l'homme, sur les merveilles de la mémoire; un examen de conscience plein de vues profondes au sujet de trois vices ou passions : volupté, curiosité, orgueil. Nous trouvons d'ardentes prières à Dieu pour comprendre les Ecritures, le firmament étendu au-dessus de l'homme; nous trouvons des recherches tour à tour ingénieuses,

LIBER DECIMUS

Altera pars Confessionum, *qua primum scrutatur Augustinus, ac palam testatur, non qualis antea esset, sed qualis nunc. Deum quem diligit, studet indicare; et percurrens propter hoc singula rerum genera, multis explicat nostræ memoriæ vim plane stupendam, gratulaturque quod in memoria sua locum Deus habeat. Inquirit in actus, in sensus et affectus suos ex triplici tentatione voluptatis, curiositatis ac superbiæ. Christum Jesum veracem Dei et hominum mediatorem confitetur, ejusque ope animi sui languores omnes sanandos esse confidit.*

CAPUT PRIMUM

In Deo solo spes et gaudium.

Cognoscam te, Domine, cognitor meus : cognoscam te, sicut et a te cognitus sum. Virtus animæ meæ, intra

hardies et sublimes, sur la nature du temps et le caractère de l'éternité. La première moitié de l'ouvrage des *Confessions* est l'histoire de l'âme humaine cherchant la vérité et le bonheur loin de Dieu, et ne trouvant enfin la vérité et le bonheur qu'en Dieu. Le dernier tiers de ce livre égale, s'il ne le surpasse, tout ce que la philosophie a produit de plus élevé, de plus profond. A notre avis, jamais l'infini de Dieu et les abîmes de l'homme n'ont été scrutés avec plus de pénétration et de force, et la beauté transparente du langage est toujours digne de la grandeur des pensées. Le vol de l'aigle africain devient quelquefois si audacieux que nous ne le suivons plus qu'avec une sorte d'épouvante; il nous conduit à des hauteurs devant lesquelles on sent de l'effroi, comme à l'approche de la majesté de Dieu. Ceux qui ont beaucoup lu Bossuet reconnaîtront que le grand évêque de Meaux avait soigneusement étudié le grand évêque d'Hippone dans ses *Confessions*. L'*Elévation sur les mystères*, cette œuvre capitale du génie de Bossuet, nous semble avoir son idée première, son germe magnifique, dans plusieurs chapitres de la seconde moitié des *Confessions*, comme le *Discours sur l'histoire universelle* est né de la *Cité de Dieu*..... » (Poujoulat)

(1) *Que je vous connaisse comme je suis connu de vous.* Saint Augustin

Vertu de mon âme, entrez en elle, adaptez-la à vous-même pour l'avoir et la posséder sans tache et sans ride. (*Ephes.* v, 27.) Voilà mon espérance et ce qui me fait parler. Cet espoir est toute ma joie, quand ma joie est raisonnable. Pour les autres choses de la vie (1), moins elles valent de larmes, plus on les pleure, et l'on doit les pleurer d'autant plus qu'on les pleure moins. Vous aimez la vérité. (*Ps.* L, 8.) Celui qui la suit arrive à la lumière. (*I Joan.* III, 21.) Je veux la faire dans mon cœur devant vous; par ces confessions et par cet écrit, devant de nombreux témoins.

nous avertit lui-même, dans un autre endroit, qu'il faut entendre avec réserve les paroles de saint Paul, auxquelles il fait ici allusion. « Je ne le connais maintenant qu'imparfaitement, mais alors je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui. » C'est-à-dire, suivant l'explication du saint Docteur, que l'homme n'aura pas alors de Dieu une connaissance égale à la connaissance que Dieu a de l'homme, mais qu'elle sera si parfaite dans son genre, qu'elle ne sera point susceptible d'augmentation. L'homme connaîtra Dieu aussi parfaitement que Dieu lui-même connaît l'homme, mais toujours comme un homme peut le connaître, comme une créature créée peut connaître la nature divine. (*Questions sur l'Heptateuque,* liv. V, q. IX.)

Dans l'ordre de la nature, la connaissance de Dieu est le premier de nos devoirs; dans l'ordre de la grâce, c'est le plus excellent des bienfaits; dans l'ordre de la gloire, c'est la plus grande des récompenses.

(1) *Quant aux autres choses de la vie,* elles méritent d'autant moins

in eam, et coapta tibi; ut habeas et possideas sine macula et ruga. Hæc est mea spes; ideo loquor: et in ea spe gaudeo, quando sanum gaudeo. Cætera vero vitæ hujus tanto minus flenda, quanto magis fletur; et magis flenda quanto minus fletur in eis. Ecce enim veritatem dilexisti; quoniam qui facit eam, venit ad lucem. Volo eam facere in corde meo coram te in confessione, in stylo autem meo coram multis testibus.

d'être pleurées que nous les pleurons davantage, et elles devraient d'autant plus faire couler nos larmes que nous en répandons moins sur elles. Ces paroles peuvent recevoir cette autre explication : la perte des biens temporels mérite d'autant moins d'être pleurée, que leur possession était l'objet de plus grands chagrins; et leur possession doit d'autant plus faire couler nos larmes, que nous les possédons et que nous en jouissons avec une plus grande tranquillité; car c'est alors qu'ils sont plus dangereux pour nous.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

La possession, sans la grâce de Dieu, des choses qui ne sont d'aucune utilité pour le salut, ne peut nous donner aucune joie solide, et leur perte ne devrait nous causer aucune douleur.

CHAPITRE II

Qu'est-ce que se confesser à Dieu. puisqu'il connaît les plus secrets replis de la conscience?

1. — Or, pour vous, Seigneur, dont les yeux voient à nu l'abîme de la conscience humaine, qu'y aurait-il de fermé en moi quand bien même je ne voudrais pas vous le déclarer? Ce serait vous cacher à moi sans me cacher à vous (1). Maintenant, mes gémissements en témoignent, que je me déplais à moi-même, vous, brillant, agréable, vous attirez mon cœur et ses désirs, afin que je rougisse de moi, que je me rejette, que je vous choisisse, et que je ne plaise ni à vous ni à moi que par vous.

2. — Quel que je sois, vous me connaissez donc bien, Seigneur, et j'ai dit quel fruit j'attends de ma confession. Je vous la fais moins par la bouche et la voix, que par la parole de l'âme e le cri de la pensée, que votre oreille connaît. Suis-je mauvais? C'est me confesser à vous que de me déplaire à moi-même. Suis-je bon? C'est me confesser à vous que de ne pas m'attribuer ce bien, car, Seigneur, celui que vous bénissez comme juste (*Ps.* v, 13), vous l'avez déjà justifié quand il était pécheur. (*Rom.* iv, 5.) Ainsi, ô mon Dieu, ma confession devant vous est tacite et non tacite : silence des lèvres, cris d'amour! Je ne

(1) *Ce serait vous cacher à moi sans me cacher à vous.* Celui qui cherche à cacher ses péchés à Dieu obscurcit son intelligence, la rend incapable de connaître Dieu et de recevoir la lumière de sa grâce. Aussi ne parvient-il qu'à se cacher Dieu à lui-même sans se cacher lui-même à Dieu. Vérité terrible pour les méchants, qui ne réfléchissent presque jamais sur ce coup d'œil pénétrant de la Divinité! Comment s'étourdir, se flatter d'être en sûreté au milieu d'un projet criminel, ou d'une mauvaise action, en regardant Dieu comme un témoin nul et sans conséquence? Quand il faudra paraître devant lui, toute la suite de ma vie me sera montrée dans le dernier détail. Ne serai-je pas alors dans le cas d'un criminel pris sur le fait par son juge même? Et cela, non pour une seule action, mais une foule innombrable d'actions

CAPUT II

Cum Deo nota sint arcana, quid est confiteri illi.

1. — Et tibi quidem, Domine, cujus oculis nuda est abyssus humanæ conscientiæ, quid occultum esset in me, etiamsi nollem confiteri tibi? Te enim mihi absconderem, non me tibi. Nunc autem, quod gemitus meus testis est displicere me mihi, tu refulges, et places, et amaris, et desideraris, ut erubescam de me, et abjiciam me, atque eligam te; et nec tibi, nec mihi placeam, nisi de te.

2. — Tibi ergo, Domine, manifestus sum quicumque sim; et quo fructu tibi confitear, dixi. Neque enim id ago verbis carnis et vocibus, sed verbis animæ et clamore cogitationis, quem novit auris tua. Cum enim malus sum, nihil est aliud confiteri tibi, quam displicere mihi : cum vero pius, nihil est aliud confiteri tibi, quam hoc non tribuere mihi : quoniam tu, Domine, benedicis justum, sed prius eum justificas impium. Confessio itaque mea, Deus meus, in conspectu tuo tibi tacite fit, et non tacite; tacet enim strepitu, clamat affectu. Neque dico recti

qui toutes méritent la mort éternelle? Comment me justifier? Comment m'excuser? Mon crime subsiste toujours aux yeux de Dieu comme au moment même où je le commettais.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Un principe solide d'humilité, c'est de nous déplaire dans le mal comme dans une chose qui nous est propre, et de rendre grâces à Dieu du bien qui est en nous comme d'une chose qui nous est étrangère, parce que c'est Dieu seul qui en est l'auteur. Celui donc qui fait quelques progrès dans la vertu doit éviter avec le plus grand soin toute vaine complaisance en lui-même.

2. « Dieu, qui est mon père, mon roi, mon sauveur, mon rémunérateur,

dis rien de bon aux hommes que vous n'ayez d'abord entendu au fond de moi-même ; et vous n'entendez rien de tel en moi que vous ne me l'ayez dit d'abord.

me voit : il est témoin, non seulement de ce que je fais et de ce que je souffre pour lui, mais de tout ce que je voudrais faire ou souffrir. (*Matth.* VI, 1-4.) Son oreille entend la secrète préparation de mon cœur, et mes pensées les plus intimes lui sont connues. (*Ps.* X, 17.) Mes bonnes actions, dont il ne veut pas que je prenne connaissance, lui sont présentes ; il n'en perdra jamais le souvenir ; c'est afin qu'elles soient faites pour lui seul qu'il veut que tout autre que lui les ignore ; et la récompense qu'il me promet sera d'autant plus grande que je n'en aurai désiré ni recherché aucune

aliquid hominibus, quod non a me tu prius audieris; aut etiam tu aliquid tale audis a me, quod non mihi tu prius dixeris.

autre, même de la part de ma propre conscience. Les hommes me croient coupable et me traitent en coupable, je ne ferai aucune démarche, je n'ouvrirai pas même la bouche pour me justifier. Ma cause est entre les mains de Dieu; c'est à lui seul que je la confie. Il connaît mon innocence, et il ne la connaît pas en vain. S'il ne juge pas à propos qu'on rende justice sur la terre à ma vertu, s'il veut qu'elle soit calomniée, persécutée, couverte d'opprobre, je sais qu'il la manifestera un jour, et qu'il la couronnera à la face des hommes et des anges. » (P. Grou.)

CHAPITRE III

Il fait devant les hommes cette confession de ce qu'il a été et leur donne à connaître ses erreurs passées, afin que ceux qui sont trop faibles y puisent l'espérance dans la miséricorde divine.

1. — Qu'y a-t-il donc de commun entre les hommes et moi pour qu'ils entendent mes confessions (1) comme s'ils pouvaient guérir toutes mes langueurs? Race curieuse de la vie des autres et paresseuse à réformer la sienne! Pourquoi cherchent-ils à apprendre de moi qui je suis, eux qui refusent d'apprendre de vous ce qu'ils sont? Et d'où savent-ils, en m'entendant leur parler de moi, que je dis vrai, puisque pas un homme ne sait ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de cet homme qui est en lui? (*I Cor.* II, 11.) Mais s'ils vous écoutaient leur parler d'eux-mêmes, ils ne pourraient pas dire : « Le Seigneur ment. » Qu'est-ce, en effet, que vous écouter sur soi-même sinon se connaître? Qui donc, se connaissant ainsi, dirait : « Cela est faux, » sans se mentir à lui-même? Mais comme « la charité croit tout » (*Ibid.*, XIII, 7), du moins entre ceux qu'elle unit en un seul cœur, je veux, Seigneur, me confesser à vous, pour que les hommes m'entendent. Je ne puis leur prouver la vérité de mes aveux; je serai cru du moins par ceux dont la charité m'ouvre les oreilles.

2. — Toutefois, vous, ô médecin de mon âme, montrez-moi bien l'utilité de ce que je vais dire. Car les confessions de mes iniquités passées, que vous avez remises et couvertes pour me

(1) *Qu'y a-t-il de commun entre les hommes et moi pour qu'ils entendent mes confessions?* Brentius cite ces paroles dans la confession de Wurtsbourg, pour les opposer à la confession sacramentelle en usage dans l'Eglise catholique, comme si le saint Docteur avait cru qu'elle était inutile et sans efficacité pour la rémission des péchés! C'est vouloir en imposer grossièrement aux simples; car, comme chacun peut s'en convaincre, saint Augustin ne parle pas ici de la confession des péchés commis après le baptême — et

CAPUT III

Quo fructu confitebitur deinceps quis sit, non quis fuerit.

1. — Quid ergo mihi est cum hominibus, ut audiant confessiones meas, quasi ipsi sanaturi sint omnes languores meos? Curiosum genus ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam. Cur a me quærunt audire qui sim, qui nolunt a te audire qui sint? Et unde sciunt, cum a meipso de meipso audiunt, an verum dicam : quandoquidem scit nemo hominum quid agatur in homine, nisi spiritus hominis, qui in ipso est? Si autem a te audiant de seipsis, non poterunt dicere : Mentitur Dominus. Quid enim est a te audire de se, nisi cognoscere se? Quis porro cognoscit, et dicit: Falsum est, nisi ipse mentiatur? Sed quia charitas omnia credit, inter eos utique, quos connexos sibimet unum facit : ego quoque, Domine, etiam sic tibi confiteor, ut audiant homines, quibus demonstrare non possum an vera confitear, sed credunt mihi, quorum mihi aures charitas aperit.

2. — Verumtamen tu, medice meus intime, quo fructu ista faciam, eliqua mihi. Nam confessiones præteritorum malorum meorum, quæ remisisti et texisti ut beares me

qui est nécessaire au salut selon la doctrine du saint Docteur, doctrine qui est celle de l'Eglise catholique — mais de la confession volontaire des péchés commis avant le baptême et qui ont été remis par ce sacrement. Saint Augustin fait publiquement cette confession dans ses livres pour exciter dans les faibles une vive espérance de la miséricorde divine. S'il rappelle ici quelques-unes des fautes qu'il commettait plus ordinairement après le baptême, ce sont des fautes vénielles et très légères, pour la

rendre heureux en vous en changeant mon âme par la foi et par votre sacrement, peuvent ranimer les cœurs de ceux qui les liront ou les entendront, contre l'engourdissement et le « je ne puis! » du désespoir; les éveiller à l'amour de votre miséricorde, aux douceurs de votre grâce, cette force des faibles à qui elle a révélé leur faiblesse! Et pour les justes, c'est une consolation d'apprendre les péchés de ceux qui en sont affranchis, non qu'ils s'en réjouissent, mais parce que ceux qui furent pécheurs ne le sont plus.

3. — Quel fruit, Seigneur, mon Dieu, à qui ma conscience se confesse chaque jour, plus confiante en votre miséricorde qu'en son innocence; quel fruit, je vous le demande, y a-t-il à révéler (1) encore aux hommes en votre présence, par ces lignes, non ce que j'étais, mais ce que je suis aujourd'hui? Quant au passé, j'en ai reconnu et signalé l'avantage. Ce qu'il en est maintenant, à ce moment de mes confessions, beaucoup désirent le savoir de ceux qui me connaissent ou ne me connaissent pas, qui m'ont entendu ou bien ont entendu parler de moi; ils n'ont pas l'oreille à mon cœur, là où je suis ce que je suis. Ils veulent donc m'entendre avouer ce que je puis être au

rémission desquelles le sacrement de pénitence est très utile, mais n'est point nécessaire.

(1) *Quel fruit, je vous le demande, y a-t-il à révéler,* etc. Il a répondu dans les phrases précédentes. Ses confessions serviront à montrer aux hommes de quel abîme il est revenu; elles ranimeront les cœurs contre l'engourdissement et le désespoir, elles les éveilleront à l'amour de la miséricorde et aux douceurs de la grâce divine. Il continue sa réponse dans le chapitre suivant et au chapitre 1er du livre XI.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. « Les deux vices les plus ordinaires et les plus universellement étendus que je vois dans le genre humain, c'est un excès de sévérité et un excès d'indulgence : sévérité pour les autres et indulgence pour nous-mêmes. Saint Augustin l'a bien remarqué et l'a exprimé élégamment en ce petit mot : « Ah! dit-il, que les hommes sont diligents à reprendre la vie des autres, » mais qu'ils sont lâches et paresseux à corriger leurs propres défauts! » Voilà donc deux mortelles maladies qui affligent le genre humain : juger les autres en toute rigueur, se pardonner tout à soi-même; voir le fétu

in te, mutans animam meam fide et sacramento tuo, cum leguntur et audiuntur, excitant cor, ne dormiat in desperatione, et dicat : Non possum; sed evigilet in amore misericordiæ tuæ, et dulcedine gratiæ tuæ : qua potens est omnis infirmus, qui sibi per ipsam fit conscius infirmitatis suæ. Et delectat bonos audire præterita mala eorum, qui jam carent eis : nec ideo delectat, quia mala sunt, sed quia fuerunt et non sunt.

3. — Quo itaque fructu, Domine Deus meus, cui quotidie confitetur conscientia mea, spe misericordiæ tuæ securior, quam innocentia sua : quo fructu, quæso, etiam hominibus coram te confiteor per has litteras, adhuc quis ego sim, non quis fuerim? Nam illarum fructum vidi, et commemoravi. Sed quis adhuc sim, ecce in ipso tempore confessionum mearum, et multi hoc nosse cupiunt, qui me noverunt, et non me noverunt, qui ex me vel de me aliquid audierunt; sed auris eorum non est ad cor meum, ubi ego sum, quicumque sum. Volunt ergo audire con-

dans l'œil d'autrui, ne voir pas la poutre dans le sien; faire vainement le vertueux par une censure indiscrète, nourrir ses vices effectivement par une indulgence criminelle; enfin n'avoir un grand zèle que pour inquiéter le prochain, et abandonner cependant sa vie à un extrême relâchement dans toutes les parties de la discipline. » (Bossuet, *Sermon sur les jugements humains.*)

2. Un des caractères de la charité chrétienne est de ne point facilement soupçonner les autres de mensonge, et de les croire bien plutôt bons et véridiques que mauvais et indignes d'être crus sur parole. Cette pieuse crédulité est plus agréable à Dieu que n'est utile un jugement téméraire porté sur les autres.

3. Que ceux qui sont esclaves de graves péchés ou qui éprouvent de grandes difficultés à triompher de leurs inclinations vicieuses, lisent les *Confessions* de saint Augustin. En voyant les habitudes criminelles aux quelles il demeura étroitement attaché jusqu'à sa trentième année, ils sentiront renaître dans leur âme l'espérance du pardon. Qu'ils ne disent pas « Je ne puis! » Augustin a pu triompher de ses mauvaises habitudes; avec la grâce de Dieu, vous le pourrez également, à la condition de reconnaître que vous ne le pourrez point par vous-même.

fond de moi-même, où l'œil, ni l'oreille, ni l'intelligence ne peuvent pénétrer. Ils veulent donc m'en croire; autrement le sauraient-ils? La charité qui les rend bons, leur dit que je ne mens pas en parlant de moi, et c'est elle, en eux, qui me croit.

fitentem me quid ipse intus sim, quo nec oculum, nec aurem, nec mentem possunt intendere : credituri tamen volunt; numquid cognituri? Dicit enim eis charitas, qua boni sunt, non mentiri me de me confitentem, et ipsa in eis credit mihi.

CHAPITRE IV

Quel fruit il espère de ces confessions : c'est que ses frères, les serviteurs de Dieu, se réjouissent à la vue de ce qu'il y a de bon en lui et s'attristent à la vue ce qu'il y a de mal (1).

1. — Mais quel fruit en espèrent-ils? Désirent-ils se réjouir avec moi en apprenant combien, par votre grâce, je m'approche de vous (2), puis prier pour moi en voyant combien je suis retardé par le poids de moi-même? A ceux-là je me révélerai; car ce n'est pas un mince avantage, Seigneur, mon Dieu, que beaucoup vous rendent des actions de grâces à mon sujet et que beaucoup vous prient pour moi. Que leur cœur fraternel aime en moi ce que vous nous apprenez à aimer; qu'il déplore en moi ce que vous nous enseignez à déplorer. Mais que ce soit le cœur de mes frères, et non celui de l'étranger ni des fils des étrangers, dont la bouche s'ouvre à la vanité et dont la main est une main d'iniquité. (*Ps.* CXLIII, 8.) Ce sera ce cœur fraternel qui, s'il m'approuve, se réjouira de moi, ou, s'il me blâme, s'attristera sur moi, parce que, soit qu'il m'approuve soit qu'il me blâme, il m'aime toujours. C'est à ceux-là que je veux me dévoiler : qu'ils se réjouissent de mes biens, qu'ils gémissent de mes maux. Mes biens sont votre ouvrage et vos dons; mes maux sont mes péchés et l'effet de votre justice (3).

(1) Les Donatistes, entre autres l'évêque de Constantine, Pétilien, s'armèrent plus tard (402) contre Augustin du souvenir des fautes et des erreurs de sa jeunesse. « Lorsque j'entends blâmer cette partie de ma vie, répondit-il (*Contre Pétilien*), quel que soit le sentiment qui inspire ce blâme, je ne suis pas assez ingrat pour m'en plaindre. Plus on attaque mes fautes passées, plus je loue le médecin qui m'a guéri. Pourquoi travaillerais-je à me défendre sur mes égarements anciens et pardonnés, sur ce passé dont Pétilien a dit beaucoup de choses fausses, mais dont il n'a pas dit beaucoup de choses qui sont trop vraies?..... » Et ailleurs, expliquant le psaume XXXVI[e] aux Donatistes de Carthage : « Vous reprenez mes anciens péchés; et que faites-vous en cela de considérable? Je suis plus sévère pour les condamner que vous ne l'êtes

CAPUT IV

Quod magni sunt fructus hujusmodi confessionis.

1. — Sed quo fructu id volunt? An congratulari mihi cupiunt, cum audierint quantum ad te accedam munere tuo? et orare pro me, cum audierint quantum retarder pondere meo? Indicabo me talibus. Non enim parvus est fructus, Domine Deus meus, ut a multis tibi gratiæ agantur de nobis, et a multis rogeris pro nobis. Amet in me fraternus animus, quod amandum doces; et doleat in me quod dolendum doces. Animus ille hoc faciat fraternus, non extraneus, non filiorum alienorum, quorum os locutum est vanitatem, et dextera eorum dextera iniquitatis : sed fraternus ille, qui cum approbat me, gaudet de me, cum autem improbat me, contristatur pro me : quia sive approbet me, sive improbet, diligit me. Indicabo me talibus : respirent in bonis meis, suspirent in malis meis. Bona mea, instituta tua sunt, et dona tua; mala mea, delicta mea sunt, et judicia tua. Respirent in

vous-mêmes. J'ai détesté le premier ce que vous blâmez. Plût à Dieu que vous voulussiez m'imiter, et que l'erreur dans laquelle vous êtes engagés devînt un jour pour vous une erreur passée! »

(2) *Désirent-ils se réjouir avec moi en apprenant combien par votre grâce,* etc. C'est la principale et presque l'unique raison qui porta les pieux fidèles, qu'il appelle ses frères, à presser saint Augustin de publier ses *Confessions*. Mais comme le saint Docteur, dans son humilité, donnait les plus grands développements au récit de ses fautes, tandis qu'il passait sous silence, ou effleurait à peine, le bien qu'il avait fait, ses frères se plaignirent qu'il n'avait point satisfait à leurs désirs; ils insistèrent pour qu'il se fît connaître tel qu'il était maintenant, avec toutes les grâces dont Dieu l'avait comblé.

(3) *Mes maux sont mes péchés et l'effet de votre justice;* car Dieu, par un juste jugement, permet que ses amis et ses enfants tombent sept fois par

Qu'ils se réjouissent des uns, qu'ils gémissent des autres! Que les hymnes, que les pleurs s'élèvent vers vous de ces cœurs fraternels comme de vivants encensoirs. (*Apoc.* VIII, 3.) (1)

2. — Et vous, Seigneur, flatté du parfum de votre saint temple, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde (*Ps.* L, 1) pour la gloire de votre nom, et, poursuivant votre œuvre, détruisez mes imperfections. Tel est le fruit de ces confessions, où je vais découvrir, non ce que j'étais, mais ce que je suis, et cela non plus devant vous seul, dans le secret de la joie qui tremble ou de la tristesse qui espère, mais à la face des enfants des hommes partageant ma foi, mon allégresse, ma condition mortelle, qui sont mes concitoyens et voyageurs comme moi, qui m'ont précédés, qui m'accompagnent, ou qui me suivront dans cette vie.

3. — Ils sont vos serviteurs et nos frères, ceux que vous avez faits vos enfants, mes maîtres que vous m'avez commandé de servir (2) si je veux vivre de vous avec vous. C'était peu que votre Verbe m'en intimât l'ordre, s'il n'avait marché devant par l'exemple. Je l'imite par l'action et la parole, je l'imite sous vos ailes, certes à travers de grands périls si mon âme ne s'était placée sous cet abri et si vous ne connaissiez pas ma faiblesse.

jour. (*Prov.* XXIV, 16.) Cette faiblesse est une partie du châtiment des enfants d'Adam et en même temps un puissant motif d'humilité.

(1) *Comme de vivants encensoirs.* Comparaison aussi belle qu'exacte, car les cœurs des justes sont comme autant d'encensoirs où ils offrent à Dieu les pieuses et saintes affections de leur âme.

(2) *Mes maîtres que vous m'avez commandé de servir.* Le saint Docteur se souvint, dans son épiscopat, de ces paroles : « Que celui qui est le plus grand parmi vous soit comme le plus petit, et celui qui est le premier comme celui qui sert. » (*Luc.* XXII, 26.) Aussi était-il plutôt le serviteur que le seigneur des clercs et des habitants d'Hippone, à la tête desquels Dieu l'avait placé. Il voulait *magis prodesse quam præesse.....*, devise qu'un prélat de nos jours (Mgr Fuzet) a prise pour lui et traduite ainsi dans ses armes : *Plus veux servir que briller.*

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. C'est une chose louable, et autorisée par l'exemple de notre saint Docteur, de faire connaître aux autres ce qu'il y a de bien ou de mal en

illis, suspirent in his. Et hymnus et fletus ascendant in conspectum tuum de fraternis cordibus thuribulis tuis.

2. — Tu autem, Domine, delectatus odore sancti templi tui, miserere mei secundum magnam misericordiam tuam, propter nomen tuum; et nequaquam deserens cœpta tua, consumma imperfecta mea. Hic est fructus confessionum mearum non qualis fuerim, sed qualis sim; ut hoc confitear, non tantum coram te secreta exultatione cum tremore, et secreto mœrore cum spe, sed etiam in auribus credentium filiorum hominum, sociorum gaudii mei, et consortium mortalitatis meæ, civium meorum et mecum peregrinorum, præcedentium et consequentium, et comitum viæ meæ.

3. — Hi sunt servi tui fratres mei, quos filios tuos esse voluisti, dominos meos, quibus jussisti ut serviam, si volo tecum de te vivere. Et hoc mihi Verbum tuum parum erat, si loquendo præciperet, nisi et faciendo præiret. Et ego id ago factis et dictis; id ago sub alis tuis nimirum cum ingenti periculo, nisi quia sub alis tuis. Tibi subdita est anima mea, et infirmitas mea tibi nota

nous pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. Celui qui en espère quelque fruit peut faire de même, en choisissant toutefois l'occasion favorable. C'est ainsi que l'a compris, par exemple, en notre temps (1850), le P. Schouvaloff, barnabite, en écrivant l'histoire de sa conversion et de sa vocation, pour ses compatriotes de Russie séparés de l'Église, afin de les porter, comme lui, dans le sein de l'unité religieuse.

2. Les évêques doivent apprendre de saint Augustin à ne point dominer sur l'héritage du Seigneur (*I Pet.* v, 2), mais à s'en rendre les serviteurs et à méditer souvent sur les dangers de leur dignité. Il était « pasteur et docteur : ces deux termes sont synonymes. » (*Ep. LIX.*) L'évêque d'Hippone ne manque pas un instant son rôle, et c'est pourquoi, en racontant sa vie, il a renfermé dans ses *Confessions* un traité psychologique de la mémoire, un traité métaphysique sur la nature du temps, et un commentaire complet sur les premiers mots de la Genèse. Il avait surtout en vue de remercier Dieu et le désir d'instruire les hommes en combattant le grand danger de la foi chrétienne à cette époque (397), le manichéisme.

Je suis un petit enfant, mais mon père vit toujours et sa tutelle me suffit. Celui qui est mon père est aussi mon tuteur, et celui-là, c'est vous, ô Tout-Puissant, qui êtes tout mon bien, qui êtes avec moi avant que je ne sois avec vous. Je montrerai donc à ceux que vous m'ordonnez de servir, non ce que j'ai été, mais ce que je suis devenu, ce que je suis encore. Toutefois, je ne me juge pas. (*I Cor.* IV, 3.) Qu'on m'écoute donc de même.

est. Parvulus sum, sed vivit semper pater meus, et idoneus est mihi tutor meus. Idem enim ipse est qui genuit me, et tuetur me, et tu ipse es omnia bona mea : tu omnipotens, qui mecum es, et priusquam tecum sim. Indicabo ergo talibus, qualibus jubes ut serviam, non quis fuerim, sed quis jam sim, et quis adhuc sim. Sed neque meipsum dijudico. Sic itaque audiar.

CHAPITRE V

Dieu connaît tout ce qu'il y a dans l'homme, mais l'homme ne se connaît pas entièrement lui-même et ignore à quelles tentations il peut résister.

1. — C'est vous, Seigneur, qui êtes mon juge, car encore que, seul, l'esprit de l'homme sache ce qui se passe en lui (*I Cor.* II, 11), cependant il y a dans l'homme quelque chose que son esprit même ne connaît pas (1). Mais vous, Seigneur, qui l'avez créé, vous savez le tout de lui. Et moi, quoique je me méprise en votre présence et ne m'estime que comme terre et cendre, cependant je sais de vous ce que je ne sais pas de moi-même. Sans doute, nous ne vous voyons encore qu'en énigme et comme dans un miroir, et non pas face à face (*I Cor.* XIII, 12); sans doute, tant que je voyage ainsi exilé de vous (*II Cor.* V, 6), vous ne m'êtes pas aussi présent que je le suis à moi-même (2); néanmoins je vous sais absolument inviolable, tandis que j'ignore à quelles tentations je puis ou ne puis pas résister.

2. — Mais j'ai l'espérance parce que, fidèle en vos promesses, ne permettant pas que nous soyons tentés au delà de nos forces, vous nous donnez la puissance de soutenir la tentation et d'en sortir vainqueurs. (*I Cor.* X, 13.) Je confesserai donc et ce que je sais de moi et ce que j'en ignore : car ce que j'en sais, je le sais par votre lumière; ce que j'en ignore, je l'ignorerai jusqu'à ce que mes ténèbres se changent en un jour splendide devant votre face. (*Is.* LVIII, 10.)

(1) *Cependant, il y a quelque chose dans l'homme qu'il ne connaît pas*, en particulier cette vérité : « L'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine » (*Eccl.* IX, 1), c'est-à-dire s'il est en état de damnation ou en état de grâce. Il ne connaît pas même les pensées de son esprit, les affections de son cœur; de là ces scrupules et cette perplexité si fréquente sur telle action, sur telle pensée, sur telle intention, sur le motif, la fin qu'on s'est proposés, toutes choses qui sont aussi présentes à Dieu que nos actions extérieures.

(2) *Vous ne m'êtes pas aussi présent que je le suis à moi-même.* Cela est

CAPUT V

Homo sese totum non novit.

1. — Tu enim, Domine, dijudicas me : quia etsi nemo scit hominum, quæ sunt hominis, nisi spiritus hominis, qui in ipso est; tamen est aliquid hominis, quod nec ipse scit, spiritus hominis, qui in ipso est. Tu autem, Domine, scis ejus omnia, qui fecisti eum. Ego vero quamvis præ tuo conspectu me despiciam, et æstimem me terram et cinerem, tamen aliquid de te scio, quod de me nescio. Et certe videmus nunc per speculum in ænigmate, nondum facie ad faciem; et ideo quamdiu peregrinor abs te, mihi sum præsentior quam tu : et tamen te novi nullo modo posse violari; ego vero quibus tentationibus resistere valeam, quibusve non valeam, nescio.

2. — Et spes est, quia fidelis es, qui nos non sinis tentari supra quam possumus ferre; sed facis cum tentatione etiam exitum, ut possimus sustinere. Confitear ergo, quid de me sciam : confitear, et quid de me nesciam. Quoniam, et quod de me scio, te mihi lucente scio, et quod de me nescio, tamdiu nescio, donec fiant tenebræ meæ sicut meridies in vultu tuo.

vrai quant à la connaissance et à l'attention, car nous nous connaissons d'une connaissance expérimentale quelconque, et l'amour-propre nous amène fréquemment à la pensée de nous-mêmes. Dieu, au contraire, par sa pureté, est infiniment élevé au-dessus de toutes les images extérieures de cette vie et de toutes les affections terrestres; aussi ne pensons-nous à lui que rarement et d'une manière obscure et confuse.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

C'est une ignorance triste et affligeante de ne point savoir si Dieu nous accordera le don de persévérance contre toute sorte de tentations. Cependant, combattons courageusement; Dieu est fidèle et ne nous fera point défaut.

CHAPITRE VI

Saint Augustin sait, à n'en point douter, qu'il aime Dieu. Ce qu'il aime en aimant Dieu. Comment on s'élève jusqu'à Dieu par le moyen des créatures, qui nous répondent unanimement qu'elles ne sont pas Dieu, mais que Dieu les a faites.

1. — Ce n'est pas douteux, ma conscience en est certaine (1), Seigneur, je vous aime. Vous avez frappé mon cœur de votre parole et je vous ai aimé. Le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent (2) ne me disent-ils pas aussi de toutes parts de vous aimer? Ils ne cessent de le dire aux hommes, afin qu'ils soient sans excuse. (*Rom.* I, 20.) Mais votre miséricorde est plus éclatante en celui dont vous daignez avoir pitié, et à qui il vous plaît de faire grâce (*Ibid.*, IX, 15) : autrement, le ciel et la terre raconteraient vos louanges à des sourds (3). Qu'aimé-je donc en vous aimant? Ce n'est pas la beauté corporelle, ni la splendeur temporelle, ni l'éclat de la lumière qui charme nos yeux, ni les douces mélodies des cantiques variés, ni la suave odeur des fleurs, des parfums et des aromates, ni la manne, ni le miel, ni les formes qui plaisent aux caresses de la chair.

2. — Ce n'est pas là ce que j'aime en aimant mon Dieu; et pourtant, j'aime une lumière, une voix, un parfum, un aliment,

(1) *Ce n'est pas douteux, ma conscience en est certaine.* Saint Augustin entend ici la certitude morale ou conjecturale, telle que peut l'avoir celui qui n'a sur la conscience aucun péché mortel, et qui n'exclut pas une certaine crainte, selon ces paroles de saint Paul : « A la vérité, ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas pour cela justifié. » (*I Cor.* IV, 4.) Car la certitude absolue de la foi sur l'état de grâce est rejetée par les catholiques, d'après la doctrine des Ecritures, des saints Pères et de saint Augustin lui-même. (*De Justif.*, lib. VIII, cap. III et sq.) Cette certitude prétendue fait partie des erreurs professées par les protestants, et que Bellarmin a parfaitement réfutées.

(2) *Le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent.* Car Dieu ne s'est pas laissé lui-même sans témoignage, répondant du ciel en donnant les pluies

CAPUT VI

Quid amat, cum Deum amat; et quomodo ex creaturis Deus cognoscitur.

1. — Non dubia, sed certa conscientia, Domine, amo te. Percussisti cor meum verbo tuo, et amavi te. Sed et cœlum et terra, et omnia quæ in eis sunt, ecce undique mihi dicunt ut te amem : nec cessant dicere omnibus, ut sint inexcusabiles. Alius autem tu misereberis, cui misertus eris; et misericordiam præstabis, cui misericors fueris. Alioquin cœlum et terra surdis loquuntur laudes tuas. Quid autem amo, cum te amo : non speciem corporis, nec decus temporis : non candorem lucis, ecce istis amicum oculis : non dulces melodias suavium cantilenarum omnimodarum : non florum et unguentorum et aromatum suaveolentiam, non manna et mella; non membra acceptabilia carnis amplexibus.

2. — Non hæc amo, cum amo Deum meum : et tamen amo quamdam lucem, et quamdam vocem, et quemdam

et les saisons fécondes, en offrant la nourriture en abondance et en remplissant nos cœurs de joie. (*Act.* XIV, 16.) « Le ciel, pour parler avec saint Prosper, tous les corps célestes, la mer, la terre, tout ce qu'elles renferment, proclament d'une voix unanime et en rapport avec leur nature la gloire de Dieu, ne cessant d'annoncer la majesté et la bonté de celui qui les a créés, invitant tous les hommes à la reconnaissance et à l'amour. » (*Lib. de Vocat. Gent.*, cap. IV.)

(3) *Le ciel et la terre raconteraient vos louanges à des sourds ;* car, sans la grâce de Dieu, personne ne fait attention à la voix des créatures, bien que tous soient capables de cette attention s'ils le veulent, ce qui les rend inexcusables. Combien, hélas ! à qui la nature ne dit rien ! Entendre le langage de l'univers, c'est réfléchir, comprendre et lire partout le nom de Dieu, l'y voir comme l'âme du monde, comme le principe qui produit tout, qui conserve tout, qui régit tout, à qui chaque chose doit ses qualités, ses propriétés, et qui découvre une ombre légère de ses perfections dans les différents objets de la nature.

un embrassement, en aimant mon Dieu : lumière, harmonie, parfum, aliment, volupté de mon être intérieur, lumière de mon âme qu'aucun lien ne renferme, mélodie que le temps ne peut emporter, parfum qu'un souffle ne dissipe pas, saveur que la faim ne saurait atténuer, jouissance d'un enivrement sans dégoût. Voilà ce que j'aime en aimant Dieu. Qu'est-ce donc que cela? J'ai interrogé la terre et elle m'a dit : « Je ne suis pas Dieu, » et tout ce qu'elle porte m'a fait le même aveu. J'ai interrogé la mer, les abîmes et tous les êtres vivants qu'ils renferment; ils m'ont répondu : « Nous ne sommes pas ton Dieu, cherche au-dessus de nous. » J'ai interrogé le vent qui souffle, et l'air tout entier, avec ses habitants, m'a dit : « Anaximène se trompe (1); je ne suis pas Dieu. » J'ai interrogé le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, et ils m'ont dit : « Nous ne sommes pas non plus le Dieu que tu cherches. »

3. — Enfin, j'ai dit à tous les objets qui se pressent aux portes de mes sens : « Vous m'avez dit de mon Dieu que vous n'êtes pas lui; apprenez-moi quelque chose de lui. » Ils se sont écriés d'une voix éclatante : « C'est lui qui nous a faits. » (*Ps.* XCIV, 3.) Ma demande était dans mon regard (2), et leur réponse a été dans leur beauté (3). Je me retournai alors vers moi-même, et

(1) *Anaximène se trompe.* Au témoignage de Cicéron, il regardait l'air comme le principe de toutes choses, principe divin, éternel, infini, toujours en mouvement; d'après lui, les astres, le soleil et la lune sont nés de la terre. (*De natura deorum,* lib. IV.) Saint Augustin rapporte ailleurs que ce philosophe grec enseignait que les dieux avaient été engendrés de l'air. (*Cité de Dieu,* liv. VIII, ch. II.)

(2) *Ma demande était dans mon regard,* c'est-à-dire dans le secret de la raison, dans l'attention de l'intelligence qui considère et contemple la beauté, l'ordre et la disposition des créatures.

(3) *Leur réponse a été dans leur beauté,* c'est-à-dire elles répondent en se présentant à nous avec leur nature finie, qui ne contient qu'une parcelle de bien et ne possède point la beauté souveraine. C'est cette bonté imparfaite et bornée qu'elles mettent sous les yeux de l'intelligence qui les considère, lorsqu'elles disent toutes d'une commune voix : « Nous ne sommes pas Dieu, qui est le souverain bien au-dessus de tous les biens; mais *c'est lui qui nous a créées!* »

« O toi qui nous contemples avec autant de plaisir que d'admiration!

amplexum, cum amo Deum meum, lucem, vocem, odorem, cibum, amplexum interioris hominis mei; ubi fulget animæ meæ, quod non capit locus; et ubi sonat, quod non rapit tempus; et ubi olet, quod non spargit flatus; et ubi sapit, quod non minuit edacitas; et ubi hæret, quod non divellit satietas. Hoc est quod amo, cum amo Deum meum. Et quid est hoc? Interrogavi terram, et dixit : Non sum : et quæcumque in eadem sunt, idem confessa sunt. Interrogavi mare et abyssos, et reptilia animarum vivarum, et responderunt : Non sumus Deus tuus; quære super nos. Interrogavi auras flabiles, et inquit universus aer cum incolis suis : Fallitur Anaximenes ; non sum Deus. Interrogavi cœlum, solem, lunam, stellas : Neque nos sumus Deus, quem quæris, inquiunt.

3. — Et dixi omnibus his quæ circumstant fores carnis meæ : Dixistis mihi de Deo meo, quod vos non estis; dicite mihi de illo aliquid. Et exclamaverunt voce magna : Ipse fecit nos. Interrogatio mea, intentio mea : et responsio eorum, species eorum. Et direxi me ad me,

toi qui recherches notre origine, qui étudies notre nature et nos qualités; toi qui tires de nous tant d'usages, soit pour la nécessité, soit pour la commodité, soit pour l'agrément de ta vie, ne nous en sache aucun gré; tu ne nous dois rien, nous te servons, nous sommes entièrement à ta disposition, mais nous ne te connaissons pas nous-mêmes. Nous sommes seulement sous ta main, afin que tu nous emploies selon tes desseins..... »

Telle est notre destination, mais elle ne dépend ni de nous ni de toi; elle vient de plus haut. Comme nous ne nous sommes pas faites, tu ne nous a pas faites non plus. Elève-toi jusqu'à notre auteur; vois en nous ses bienfaits, admire sa sagesse, loue sa puissance, reconnais sa bonté et sa libéralité à ton égard, respecte ses ordres dans l'usage que tu fais de nous, et ne les transgresse pas. Tu es au-dessus de nous par ton intelligence et ta liberté, par l'empire que tu as sur nous, par notre fin qui nous subordonne à toi. Mais tu es au-dessous de celui qui nous a faites, et tu dois lui obéir par ta volonté aussi ponctuellement que nous lui obéissons par nécessité. » (F. Grou.)

je me dis : « Toi, qu'es-tu? » Et je répondis : « Un homme. » Or, je suis composé d'un corps et d'une âme, l'un extérieur, l'autre intérieur. Auquel des deux devais-je plutôt demander mon Dieu, que j'avais déjà cherché par tous mes sens corporels, depuis la terre jusqu'au ciel, aussi loin que mes yeux avaient pu étendre leurs regards? A mon âme, sans doute (1); car c'était à elle, comme à un tribunal et à un juge, que tous ces messagers extérieurs rapportaient chacune des réponses du ciel, de la terre, et de tout ce qu'ils renferment, c'est-à-dire : « Nous ne sommes pas Dieu, mais son ouvrage. » C'était l'homme intérieur qui connaissait ces choses par le ministère de l'homme extérieur; moi, cet homme intérieur, moi, esprit, je les ai connues par les sens du corps.

4. — J'ai demandé quel est mon Dieu à tout l'univers, et il m'a répondu : « Je ne suis point Dieu, je suis son œuvre. » Mais l'univers n'offre-t-il pas les mêmes apparences à tous ceux qui ont l'entier usage de leurs sens? Pourquoi ne tient-il pas le même langage à tous? Les animaux grands et petits le voient, sans pouvoir l'interroger, parce que, au-dessus de leurs sens, ils n'ont pas la raison qui juge des impressions; les hommes ont ce pouvoir de s'élever par les choses visibles jusqu'à l'intelligence des grandeurs invisibles de Dieu. (*Rom.* 1, 20.) Mais l'amour qui les asservit aux créatures les rend incapables d'en juger (2). Et elles ne répondent à ceux qui les interrogent que lorsqu'ils sont en état de les juger. Elles ne changent pas leur langage, c'est-à-dire leur naturel, pour se montrer sous un aspect à celui qui ne fait que les voir, sous un autre à celui qui, les voyant, les interroge; mais, en présentant à tous deux les mêmes apparences, elles répondent à celui-ci et sont muettes

(1) *A mon âme sans doute :* c'est elle que je devais consulter de préférence. L'esprit de l'homme, en effet, connaît les objets accessibles aux sens, et il est le juge naturel des sens et des choses sensibles. Il est donc bien supérieur aux sens, qui ne peuvent chacun connaître autant de choses, et sont d'ailleurs incapables de jugement.

(2) *Mais l'amour qui les asservit aux créatures les rend incapables d'en*

et dixi mihi : Tu quis es? Et respondi : Homo. Et ecce corpus et anima in me mihi præsto sunt, unum exterius et alterum interius. Quid horum est, unde quærere debui Deum meum, quem jam quæsiveram per corpus a terra usque ad cœlum, quousque potui mittere nuntios, radios oculorum meorum? Sed melius, quod interius. Et quippe renuntiabant omnes nuntii corporales præsidenti et judicanti de singulis responsionibus cœli et terræ, et omnium quæ in eis sunt, dicentium : Non sumus Deus, sed ipse fecit nos. Homo interior cognovit hæc, per exterioris ministerium. Ego interior cognovi hæc; ego, ego animus per sensus corporis mei.

4. — Interrogavi mundi molem de Deo meo, et respondit mihi : Non ego sum, sed ipse me fecit. Nonne omnibus, quibus integer sensus est, apparet hæc species? Cur non omnibus eadem loquitur? Animalia pusilla et magna vident eam; sed interrogare nequeunt. Non enim præposita est in eis nuntiantibus sensibus judex ratio. Homines autem possunt interrogare, ut invisibilia Dei, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciant. Sed amore subduntur eis, ei subditi judicare non possunt. Nec respondent ista interrogantibus, nisi judicantibus : nec vocem suam mutant, id est, speciem suam, si alius tantum videat, alius autem videns interroget; ut aliter illi appareat, aliter huic : sed eodem modo utrique apparens, illa muta est, huic loquitur : immo vero

juger d'un jugement suffisant pour les porter à aimer Dieu, mais suffisant toutefois pour le leur faire connaître et les rendre inexcusables. Car, bien que l'affection déréglée des créatures, qui tient l'homme captif, lie son amour et l'empêche de s'élever jusqu'à Dieu, cependant elle n'obscurcit pas tellement l'esprit qu'il ne voie que Dieu est digne de recherche et d'amour. C'est parce qu'ils ne l'ont pas fait, que les anciens philosophes sont devenus inexcusables et se sont dissipés dans leurs pensées.

pour celui-là, ou plutôt elles parlent à tous, mais sont entendues seulement des hommes qui comparent ce langage extérieur avec la vérité qui est en nous (1). Car c'est la vérité qui me dit : « Ton Dieu n'est ni le ciel, ni la terre, ni aucun corps. » L'être matériel dit à celui qui le voit : « Tout corps est moindre dans une de ses parties que dans son tout. » Aussi, mon âme, je te le dis, tu es un être plus excellent, puisque tu animes la masse de ton corps en lui donnant la vie, qu'aucun corps ne peut donner à un autre. Mais ton Dieu est la vie même de ta vie.

(1) *Qui comparent le langage extérieur avec la vérité qui est en nous,* c'est-à-dire la lumière divine qui a été imprimée sur nous, ou ces principes, ces vérités qui nous sont naturellement connus, tels que celui-ci : « Tout corps est moindre dans une de ses parties que dans son tout. » L'âme, qui communique la vie au corps, lui est donc supérieure, et Dieu, qui est la vie de l'âme et de tous les êtres vivants, est supérieur au corps et à l'âme; il faut donc l'aimer plus que tous les corps, plus que l'âme elle-même. La nature elle-même nous enseigne cette vérité qu'un plus grand bien doit être aimé plus qu'un moindre bien, et le souverain bien au-dessus de tous les biens finis. Ceux qui considèrent les créatures en dehors de ces principes ne les comprennent point, et se laissent aller à les aimer d'un amour déréglé et coupable.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Il y a deux manières de connaître la bonté et l'immensité de Dieu d'après les créatures. L'une, par voie d'affirmation et d'excellence, en attribuant à Dieu toutes les perfections des créatures, parce que ces perfections sont en lui d'une manière beaucoup plus parfaite. L'autre, par voie de négation et d'exclusion; car, comme Dieu surpasse infiniment toutes les créatures, aucune de leurs perfections ne peut lui convenir puisqu'elles sont nécessairement limitées et mêlées d'imperfection. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze l'appelle justement Celui à qui on ne peut donner aucun nom (*innominabilis*). Bien que, en effet, nous lui donnions un grand nombre de noms, aucun nom, aucune conception humaine ne peut exprimer la perfection de la nature divine, parce que nous ne pouvons concevoir que des perfections finies, telles que nous les rencontrons dans les créatures. Or, saint Augustin nous enseigne ici que nous pouvons chercher Dieu à l'aide des créatures de deux manières : 1° *négativement,* en disant qu'il n'est ni un corps, ni la lumière, ni un parfum, ni une mélodie, etc., ni aucun autre objet propre à charmer les sens; 2° *affirmativement,* en proclamant qu'il est toutes ces choses, mais sans les imperfections que le saint Docteur écarte avec soin de l'idée de la divinité.

2. Ce chapitre peut fournir la matière d'une méditation bien propre à enflammer notre cœur d'amour pour Dieu par la considération des créatures

omnibus loquitur; sed illi intelligunt, qui ejus vocem acceptam foris, intus cum veritate conferunt. Veritas enim dicit mihi : Non est Deus tuus cœlum et terra, neque omne corpus. Hoc dicit eorum natura videnti : moles enim minor est in parte, quam in toto. Jam tu melior es (tibi dico, anima) quoniam tu vegetas molem corporis tui, præbens ei vitam; quod nullum corpus præstat corpori : Deus autem tuus etiam tibi vita est.

et à nous inspirer un profond mépris pour ces mêmes créatures, si éloignées des perfections du Créateur. « Il faut que l'homme en use seulement, dit saint Augustin, et qu'il n'en jouisse pas.....; car s'il aime les créatures démesurément, il se livre à elles avec emportement, il s'en rend l'esclave, jusqu'à y attacher son repos et son bonheur. Dès lors, il perd son empire naturel sur elles; il s'en laisse dominer; et, aveuglé par sa passion, il n'est plus en état d'en juger conformément à la raison. Ce n'est plus sa raison qu'il écoute, mais son cœur corrompu par l'amour excessif qu'il leur porte; et le cœur, accoutumé à y tendre et à s'y unir comme au but unique de ses désirs, ne tarde pas à séduire l'esprit, à en obscurcir les lumières, à substituer de faux principes aux véritables, et à lui ôter les moyens de raisonner juste sur les objets qui l'environnent. »

3. Heureux celui qui, sondant son cœur, peut dire à Dieu, comme saint Augustin : « Je vous aime, ma conscience m'en est un garant assuré. » Mais qu'il en est peu qui puissent se rendre ce témoignage, et que l'illusion est ici facile!

Il ne s'agit pas, en effet, de savoir si l'on sent par intervalles quelques mouvements affectueux, ce signe est équivoque; ou bien si l'on prononce quelquefois de bouche des actes d'amour de Dieu. « Tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le royaume des cieux. » Le véritable amour de Dieu consiste dans la détermination de la volonté et dans le choix libre par lequel on est disposé à préférer Dieu à tout le reste. Ce choix, cette détermination produisent nécessairement des effets; on les reconnaît à des signes certains que Jésus-Christ a renfermés dans ces paroles : « Celui qui a mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime. » (*Joan.* XIV, 21).

4. Saint Augustin nous enseigne ici l'usage admirable que nous devons faire des créatures. L'univers est pour les saints un grand livre où ils lisent partout le nom de Dieu. Ils voient cet auguste nom gravé sur tous les objets. Non seulement le ravissant spectacle du ciel, le cours des astres, les révolutions des saisons, l'harmonie et le concert de toutes les parties de ce grand tout, le rapport des effets aux causes et des moyens à la fin, mais chaque objet particulier, une fleur, une plante, le moindre insecte, tout leur rappelle Dieu, tout les élève à Dieu et tout leur représente Dieu, tout est pour eux une matière de contemplation, un sujet de louange, de bénédiction et d'amour.

CHAPITRE VII

Les sens ne peuvent seuls nous donner la connaissance de Dieu.

1. — Qu'aimé-je donc quand j'aime mon Dieu? Quel est celui qui domine le sommet de mon âme? (1) C'est par mon âme elle-même que je m'élèverai jusqu'à lui. Je franchirai cette force qui m'attache à mon corps et répand la vie dans tous ses membres; car ce n'est point par elle que je trouverai mon Dieu. Autrement, le cheval et le mulet qui n'ont point de raison (*Ps.* XXIX, 9., le trouveraient également, puisque c'est cette même force qui fait aussi vivre leur corps.

2. — Il en est une autre par laquelle se communique, non seulement la vie, mais encore le sentiment à cette chair que le Seigneur m'a donnée. Elle commande à l'œil, non pas d'entendre) mais de voir; à l'oreille, non pas de voir, mais d'entendre, maintenant les autres sens chacun à son poste et dans ses fonctions propres; la diversité de leurs actes, je l'accomplis par eux, dans l'unité de mon âme. Je m'élèverai encore au-dessus de cette puissance qui m'est commune avec le cheval et le mulet, puisque, comme moi, ils ont des sens corporels.

(1) *Quel est celui qui domine le sommet de mon âme,* qui est si fort au-dessus d'elle.....? Dans le texte : « *super caput animæ meæ,* au-dessus de la partie principale de mon âme, » c'est-à-dire au-dessus de mon esprit. Or, notre esprit peut s'élever jusqu'à Dieu pour trois motifs : 1° parce qu'il est, après les anges, le plus noble des êtres créés; 2° parce qu'il a été créé à l'image de Dieu; 3° parce qu'il est doué de raison. C'est par l'esprit considéré sous ce dernier aspect qu'Augustin veut s'élever jusqu'à Dieu.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Saint Augustin raconte comment, n'ayant pas trouvé Dieu dans les choses corporelles, il l'a cherché dans son âme et au moyen de son âme. Il ne

CAPUT VII

Corporea aut sensitiva virtute Deus non invenitur.

1. — Quid ergo amo, cum Deum meum amo? Quis est ille super caput animæ meæ? Per ipsam animam meam, ascendam ad illum. Transibo vim meam, qua hæreo corpori, et vitaliter compagem ejus repleo. Non ea vi reperio Deum meum : nam reperiret eum equus et mulus, quibus non est intellectus; etenim eadem est vis, qua vivunt etiam eorum corpora.

2. — Est alia vis, non solum qua vivifico, sed etiam qua sensifico carnem meam, quam mihi fabricavit Dominus, jubens oculo ut non audiat; et auri, ut non videat; sed illi, per quem videam; huic, per quam audiam : et propria singulatim cæteris sensibus, sedibus suis et officiis suis, quæ diversa per eos ago unus ego animus. Transibo et istam vim meam : nam et hanc habet equus et mulus; sentiunt enim etiam ipsi per corpus.

l'a point trouvé : 1° par la force végétative; 2° ni par la puissance de sensibilité, ou par l'âme sensitive. Cette faculté ne s'élève pas au-dessus des choses corporelles et sensibles, et cette puissance nous est commune avec le cheval et le mulet, également doués de la sensibilité corporelle. Imitons donc le saint Docteur; et, laissant de côté tous les objets sensibles, ne cherchons Dieu qu'en prenant la raison pour guide. « C'est l'âme seule qui peut connaître Dieu : mais quelle faculté de l'âme (*quæ vis*)? Est-ce la perception extérieure? Non, autrement les animaux connaîtraient Dieu. Serait-ce la mémoire? » (M. Desjardins.) Suivons la dissertation philosophique ou plutôt psychologique du saint Docteur, qui ravissait aussi le P. Malebranche. (*Recherche de la vérité*, II, 5.)

CHAPITRE VIII

Puissance de la mémoire où sont déposés les trésors des innombrables images que les sens y ont fait entrer, toutes les pensées que nous formons. Comment ces objets se présentent sans effort dans l'ordre où nous les demandons.

1. — J'irai donc même au delà de cette puissance de ma nature, montant par degrés vers celui qui m'a fait, et j'entre dans les domaines, dans les vastes palais de ma mémoire (1), où sont les trésors de ces innombrables images que les sens y ont introduites. Là est aussi renfermé tout ce que nous pensons, en ajoutant, ôtant ou changeant quelque chose à ce que les sens ont perçu (2); là enfin est déposé et mis en réserve tout ce que l'oubli n'a pas encore effacé ou enseveli. Quand je suis là, je je me fais représenter les choses que je veux; les unes paraissent tout de suite, d'autres se font chercher davantage : on les arrache comme d'un obscur réduit; d'autres s'élancent en foule, et lorsque je demande et que je cherche autre chose, elles se précipitent devant moi, semblant dire : « N'est-ce pas nous? » Mais la main de mon esprit les écarte des yeux de mon souvenir, jusqu'à ce que l'objet désiré sorte de ses ténèbres et de sa retraite pour paraître en ma présence. D'autres, enfin, se présentent sans

(1) *J'entre dans les domaines, dans les vastes palais de ma mémoire.* On ne peut rien trouver de plus beau, de plus attachant que ces admirables pages où saint Augustin déploie tout à la fois toutes les ressources d'une intelligence pénétrante, d'une brillante imagination, d'un talent plein de souplesse, comme l'a remarqué justement l'auteur d'un ouvrage récent sur la *Psychologie de saint Augustin,* M. Ferroz.

Ce n'est pas un psychologue qui décompose dans un langage abstrait et sans couleur ces phénomènes invisibles à l'œil, insaisissables à la main, inaccessibles à tous les sens, qu'on appelle des souvenirs; c'est un naturaliste qui nous les fait, pour ainsi dire, voir et toucher; c'est un peintre qui décrit les accidents de l'âme comme il décrirait les accidents d'un paysage, et qui les déroule devant nos yeux, avec leurs nuances les plus fugitives. A force de s'intéresser à son sujet, il y intéresse tous ses lecteurs..... D'autres auteurs, par exemple Aristote chez les anciens, Dugald Steward

CAPUT VIII

Memoriæ vis.

1. — Transibo ergo et istam vim naturæ meæ, gradibus ascendens ad eum qui fecit me cum ea : et venio in campos et lata prætoria memoriæ meæ, ubi sunt thesauri innumerabilium imaginum de cujusque modi rebus sensibus invectarum. Ibi reconditum est, quidquid etiam cogitamus, vel augendo, vel minuendo, vel utcumque variando ea quæ sensus attigerit : et si quid aliud commendatum et repositum est, quod nondum absorbuit et sepelivit oblivio. Ibi quando sum, posco ut proferatur quidquid volo : et quædam statim prodeunt, quædam requiruntur diutius, et tanquam de abstrusioribus quibusdam receptaculis eruuntur : quædam catervatim se proruunt; et dum aliud petitur et quæritur, prosiliunt in medium, quasi dicentia : Ne forte nos simus? Et abigo ea manu cordis a facie recordationis meæ, donec enubiletur illud quod volo, atque in conspectum prodeat ex abditis. Alia faciliter atque imperturchez les modernes, ont pu creuser ce sujet aussi profondément que lui, mais ils n'ont pas donné à leurs observations la même vivacité et le même relief; ils ont peut-être pensé aussi bien que lui sur la mémoire, ils en ont moins bien parlé.

(2) *Ajoutant, ôtant ou changeant quelque chose,* etc. Saint Augustin veut parler ici des objets que nous n'avons jamais vus et dont nous nous formons une image d'après d'autres objets semblables. C'est ainsi que nous nous représentons Rome, ou Carthage, sous l'image d'une grande ville. Quant aux choses dont nous n'avons vu aucune ressemblance totale ou partielle, il nous est tout à fait impossible de nous les imaginer. « Voilà pourquoi, dit ailleurs le saint Docteur, lorsque vous interrogez les aveugles de naissance sur la lumière et les couleurs, ils ne trouvent rien à vous répondre; car ils n'ont aucune idée des couleurs, puisqu'ils n'en ont jamais vu aucune. »

effort et dans l'ordre où je les ai demandées; les premières cèdent la place à celles qui suivent et disparaissent, pour revenir ensuite quand je le voudrai. C'est ce qui arrive quand je récite de mémoire.

2. — Là se conservent, distinctes et sans mélange, les sensations introduites par une entrée qui leur est propre : la lumière, les couleurs, les figures corporelles, par les yeux; tous les sons, par l'oreille; toutes les odeurs, par le passage des narines; toutes les saveurs, par la voie du palais; enfin, par le sens du corps entier, tout objet dur ou mou, chaud ou froid, doux ou rude, pesant ou léger, et toutes les sensations externes ou internes. Voilà toutes les choses que ma mémoire reçoit dans son réservoir immense, où je les rassemble, au besoin, et les passe en revue : retraite cachée, inexplicables replis, où tout entre par l'issue qui lui est particulière et s'y range sans confusion! Cependant, ce ne sont pas les choses mêmes qui entrent, mais seulement leurs images, toujours prêtes à s'offrir au rappel de la pensée.

3. — Qui pourrait dire comment ces images ont été formées, bien que, pourtant, l'on sache par quel sens elles ont été recueillies et déposées dans la mémoire? Car, alors même que je suis dans les ténèbres et le silence, je puis à volonté représenter des couleurs à ma mémoire, distinguer le blanc du noir et toutes les couleurs entre elles. Les sons n'accourent pas pour troubler les images que je perçois par les yeux, quoique cependant ils soient dans le même lieu, mais comme retenus à l'écart. S'il me plaît de les appeler aussi, ils viennent aussitôt. Et même, ma langue immobile et ma voix silencieuse, je chante autant que je veux, sans que les images des couleurs, qui sont là aussi, ne viennent s'interposer ou m'interrompre quand je puise dans cet autre trésor entré par mes oreilles. Ainsi je me rappelle, à mon gré, tout ce qui a été introduit et déposé en ma mémoire par les autres sens; je distingue le parfum des lis de celui des violettes, sans nul odorat, et sans rien goûter, ni rien toucher, mais par le seul souvenir; je sais préférer le miel au vin cuit (1), ce qui

(1) Vin réduit de deux tiers sous l'action du feu, d'après Nonius Marcellus.

bata serie, sicut poscuntur, suggeruntur : et cedunt præcedentia consequentibus; et cedendo conduntur, iterum, cum voluero, processura. Quod totum fit, cum aliquid narro memoriter.

2. — Ibi sunt omnia distincte generatimque servata, quæ suo quæque aditu ingesta sunt : sicut lux atque omnes colores, formæque corporum per oculos; per aures autem, omnia genera sonorum; omnesque odores, per aditum narium; omnes sapores, per oris aditum; a sensu autem totius corporis, quid durum, quid molle, quid calidum frigidumve, lene aut asperum, grave seu leve, sive extrinsecus sive intrinsecus corpori. Hæc omnia recipit recolenda, cum opus est, et retractanda, grandis memoriæ recessus, et nescio qui secreti atque ineffabiles sinus ejus; quæ omnia suis quæque foribus intrant ad eam, et reponuntur in ea. Nec ipsa tamen intrant; sed rerum sensarum imagines illic præsto sunt cogitationi reminiscenti eas.

3. — Quæ quomodo fabricatæ sint, quis dicit, cum appareat quibus sensibus raptæ sint, interiusque reconditæ? Nam et in tenebris atque in silentio dum habito, in memoria mea profero, si volo, colores; et discerno inter album et nigrum, et inter quos alios volo. Nec incurrunt soni, atque perturbant, quod per oculos haustum considero : cum et ipsi ibi sint, et quasi seorsum repositi lateant. Nam et ipsos posco, si placet, atque adsunt illico. Et quiescente lingua ac silente gutture, canto quantum volo : imaginesque illæ colorum, quæ nihilominus ibi sunt, non se interponunt, neque interrumpunt, cum thesaurus alius retractatur, qui influxit ab auribus. Ita cætera, quæ per sensus cæteros ingesta atque congesta sunt, recordor, prout libet. Et auram liliorum discerno

est doux à ce qui est rude. Tout cela je le fais en moi, dans la vaste galerie de ma mémoire.

4. — C'est là que se présentent à moi le ciel, la terre et la mer, et tout ce qui, en eux, a pu frapper mes sens, hormis ce que j'ai oublié. C'est là que je me rencontre moi-même, que je remémore mes actions, le temps, le lieu où je les faisais, et mes sentiments en les faisant. Là résident tous les souvenirs de ce que j'ai éprouvé par moi-même, ou appris d'autrui. De cette trame du passé, j'ourdis le tissu des expériences et des témoignages journaliers, des événements et des espérances futures, et je forme de tout cela comme un présent que je médite. Et dans les vastes plis de mon esprit, peuplés de tant d'images, je me dis à moi-même : « Je ferai ceci ou cela ; il s'ensuivra ceci ou cela. Oh ! s'il arrivait telle ou telle chose ! Plaise à Dieu ! à Dieu ne plaise ! » Voilà ce que je me dis ; et, ce disant, les images de toutes les choses que je nomme sortent, vers moi, du même trésor de ma mémoire ; car si elles n'y étaient pas, il me serait impossible d'en parler.

5. — Que cette force de la mémoire est grande, extrêmement grande ! ô mon Dieu, sanctuaire impénétrable, infini ! Qui pourrait aller au fond ? Et c'est une puissance de mon esprit, une propriété de ma nature, et moi-même je ne comprends pas tout ce que je suis ! L'esprit est donc trop étroit pour se contenir lui-même ? Et où donc déborde ce qu'il ne peut contenir de lui ? Serait-ce hors de lui et non pas en lui ? Alors, comment cela se fait-il ?

6. — Ici, je me sens confondu d'admiration et d'étonnement. Les hommes vont admirer les cimes des monts, les vagues de la mer, le long cours des fleuves, les bords de l'océan et le mouvement des astres : ils se laissent de côté et n'admirent pas, chose admirable ! que, au moment où je parle de tout cela, je n'en vois rien par les yeux. Pourtant, je n'en parlerais pas si les montagnes, les flots, les fleuves, les astres que j'ai vus, l'océan auquel je crois, ne s'offraient intérieurement à ma mémoire avec les vastes espaces où s'élanceraient mes regards,

a violis, nihil olfaciens : et mel defruto, lene aspero, nihil tunc gustando neque contrectando, sed reminiscendo, antepono. Intus hæc ago, in aula ingenti memoriæ meæ.

4. — Ibi enim mihi cœlum, et terra, et mare præsto sunt, cum omnibus quæ in eis sentire potui, præter illa quæ oblitus sum. Ibi et ipse mihi occurro, meque recolo, quid, quando, et ubi egerim; quoque modo, cum agerem, affectus fuerim. Ibi sunt omnia, quæ sive experta a me, sive credita memini. Ex eadem copia etiam similitudines rerum, vel expertarum, vel ab eis quas expertus sum creditarum, alias atque alias, et ipse contexo præteritis, atque ex his etiam futuras actiones, et eventa et spes, et hæc omnia rursus quasi præsentia meditor. Faciam hoc aut illud, dico apud me, in ipso ingenti sinu animi mei, pleno tot et tantarum rerum imaginibus, et hoc aut illud sequetur. O si esset hoc, aut illud! Avertat Deus hoc, aut illud! Dico apud me ista. Et cum dico, præsto sunt imagines omnium quæ dico, ex eodem thesauro memoriæ : nec omnino aliquid eorum dicerem, si defuissent.

5. — Magna ista vis est memoriæ, magna nimis, Deus meus, penetrale amplum et infinitum. Quis ad fundum ejus pervenit? Et vis est hæc animi mei, atque ad meam naturam pertinet : nec ego ipse capio totum, quod sum. Ergo animus ad habendum seipsum angustus est. Et ubi sit, quod sui non capit? Numquid extra ipsum ac non in ipso? Quomodo ergo non capit?

6. — Multa mihi super hoc oboritur admiratio : stupor apprehendit me. Et eunt homines admirari alta montium, et ingentes fluctus maris, et latissimos lapsus fluminum, et Oceani ambitum, et gyros siderum, et

Néanmoins, mes yeux, en les voyant, ne les ont point fait pénétrer en moi. Ces choses mêmes n'y sont pas, mais seulement leurs images (1), et je sais par lequel de mes sens chaque impression m'est venue.

(1) *Ces choses mêmes n'y sont pas.* Ce ne sont pas elles qui sont entrées. Les objets sensibles impriment leurs images dans les sens et les font parvenir jusqu'à l'esprit, où ils ne peuvent entrer eux-mêmes, car un mur n'entre point par les yeux, mais son image seule. « De même que la cire, dit Aristote, reçoit l'empreinte d'un anneau sans recevoir le fer ou l'or dont cet anneau est composé — car il reçoit l'empreinte d'un cachet d'or ou d'airain, mais non pas en tant qu'il est d'une matière d'or ou d'airain — ainsi les sens reçoivent la simple impression d'un corps qui produit ou une odeur, ou une saveur, ou un son quelconque. »

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Le saint Docteur nous montre du doigt le profit que nous devons tirer de ce chapitre, c'est que la vue d'aussi grands prodiges doit nous faire préférer l'excellence de notre âme à tous les objets qui nous environnent. Il s'étonne, non de ce que l'homme admire le grand spectacle de la nature, mais de ce qu'il ne s'admire pas davantage lui-même, sans pour cela s'enorgueillir, mais pour élever son âme, ennoblir ses sentiments, se dégager des sens et de la matière, et transporter au ciel ses pensées et ses affections.

« La destination de l'âme est d'être unie pour toujours à l'Être éternel, qui l'a rendue participante de son immortalité. Tous les biens que la nature étale à ses regards, tous les plaisirs qu'elle lui offre, sont au-dessous d'elle et ne méritent pas son affection. Dieu est le seul objet qui réponde à l'immensité de ses désirs : pour être heureuse, il faut qu'elle en jouisse, et

relinquunt seipsos, nec mirantur. Quin hæc omnia, cum dicerem, non ea videbam oculis : nec tamen dicerem, nisi montes et fluctus et flumina et sidera, quæ vidi, et Oceanum quem credidi, intus in memoria mea viderem, spatiis tamen ingentibus, quasi foris viderem. Nec ea tamen videndo absorbui, quando vidi oculis : nec ipsa sunt apud me, sed imagines eorum. Et novi, quid ex quo sensu corporis impressum sit mihi.

qu'elle soit assurée d'en jouir toujours. Sénèque disait : « Je suis trop grand et né pour de trop grandes choses, pour être le vil esclave de mon corps. » (*Lettre LXV.*) Cependant, ce philosophe n'avait qu'une notion très imparfaite de la dignité de son âme, et il n'en avait aucune de son éternelle destination.

» Ce qu'une raison pure, éclairée, dégagée de tout préjugé et de toute illusion des sens apprend à l'homme sur son rapport avec Dieu, à titre de fin dernière, la Révélation le lui découvre avec plus de clarté, le lui développe avec plus d'étendue, le lui confirme avec plus de certitude. Elle lui expose tout le plan, toute la suite des desseins de Dieu sur lui ; et ce qu'elle lui dévoile à ce sujet est si grand, si magnifique, si étonnant, si incompréhensible, qu'il ne peut s'empêcher de dire à Dieu avec Job : « Qu'est-ce que » l'homme, pour que vous le traitiez avec tant d'honneur et que vous en » fassiez l'objet de votre affection? » (*Job* VII, 17.) Non, il n'y a que la religion qui nous donne une idée complète de la grandeur de l'homme. Cette grandeur est telle qu'elle passe ses conceptions : il ne la comprendra pleinement que dans l'autre vie, soit par l'excès de son bonheur soit par l'excès de son malheur. » (P. Grou.)

CHAPITRE IX

Dans la mémoire se trouvent encore renfermées toutes les connaissances recueillies durant les études littéraires ou scientifiques. Ce ne sont pas leur images, mais leur réalité elle-même que nous portons en nous.

Là ne se borne pas l'immense capacité de ma mémoire (1). Là sont aussi toutes les choses que j'ai recueillies dans mes études littéraires et que je n'ai pas encore oubliées, mais gardées comme dans un lieu plus secret. Elles ne sont pas localisées, ni sous forme d'images; elles y sont en réalité. Car les notions de grammaire et de dialectique, les différentes espèces de questions, tout cela n'existe pas seulement dans ma mémoire à l'état d'image, qui a laissé la réalité au dehors. Ce n'est pas comme un son qui retentit et s'enfuit, imprimant dans mes oreilles une trace pour le retrouver et me le fait entendre encore quand il ne résonne plus; ou comme une odeur qui passe et s'évanouit dans les airs, affectant l'odorat, par où elle transmet à la mémoire son impression qui la rappelle à mes souvenirs; ni comme un aliment n'ayant certainement plus de goût dans l'estomac, bien qu'il ait encore de la saveur pour le souvenir; ni, enfin, comme tout objet dont nous avons senti le contact, et que, même éloigné de nous, la mémoire imagine encore toucher. Toutes ces choses, en effet, n'entrent point dans la mémoire; mais c'est de leurs images seules qu'elle s'empare avec une étonnante rapidité, pour les ranger comme dans des cellules merveilleuses, d'où elles sont tirées par un miracle de souvenir.

(1) *L'immense capacité de ma mémoire.* L'étude de la mémoire a un attrait particulier pour saint Augustin. Il y revient dans son traité de la musique, dans ses lettres, etc., s'efforçant d'y rattacher toujours de graves questions de métaphysique et de théodicée. Ici il s'attache à la diversité des opérations de la mémoire et distingue deux espèces de mémoire : celle des choses sensibles, dont il a parlé dans le chapitre précédent, et celle des choses intellectuelles, qu'il va décrire ou analyser dans ce chapitre et dans les suivants.

CAPUT IX

Memoria disciplinarum.

Sed non ea sola gestat immensa ista capacitas memoriæ meæ. Hic sunt et illa omnia, quæ de doctrinis liberalibus percepta nondum exciderunt, quasi remota interiore loco, non loco; nec eorum imagines, sed res ipsas gero. Nam quid sit litteratura, quid peritia disputandi, quot genera quæstionum, quidquid horum scio, sic est in memoria mea, ut non retenta imagine rem foris reliquerim: aut sonuerit et præterierit, sicut vox impressa per aures vestigio quo recoleretur quasi sonaret, cum jam non sonaret: aut sicut odor, dum transit et evanescit in ventos, olfactum afficit, unde trajicit in memoriam imaginem sui, quam reminiscendo repetamus: aut sicut cibus, qui certe in ventre jam non sapit, et tamen in memoria quasi sapit: aut sicut aliquid quod corpore tangendo sentitur, quod etiam separatum a nobis imaginatur memoria. Istæ quippe res non intromittuntur ad eam: sed earum solæ imagines mira celeritate capiuntur, et miris tanquam cellis reponuntur, et mirabiliter recordando proferuntur.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Quoique saint Augustin ait admis que les espèces intentionnelles des choses corporelles existent, soit dans les sens extérieurs, soit dans les sens intérieurs, cependant personne ne connaît les espèces intelligibles des sciences et des arts, comme on peut le voir par ce chapitre. L'opinion de saint Augustin était que les idées des arts libéraux sont innées en nous, comme plusieurs philosophes l'ont affirmé des premiers principes. Il conclut donc que ces idées n'ont aucun besoin des images sensibles, puisqu'elles se présentent d'elles-mêmes à l'intelligence.

CHAPITRE X

Les connaissances littéraires ou scientifiques n'entrent pas dans la mémoire par les sens, mais en sont tirées comme d'une retraite profonde.

1. — Aussi bien, quand j'entends dire que trois sortes de questions sont à faire sur un objet, savoir, s'il est, ce qu'il est, quel il est, je retiens bien l'image des sons dont ces paroles sont formées, et je sais qu'après avoir vibré dans l'air ils se sont éteints. Mais les choses mêmes que ces sons exprimaient, je ne les ai perçues par aucun sens corporel; je ne les ai vues nulle part que dans mon esprit, et ce ne sont pas leurs images, mais elles-mêmes que j'ai renfermées dans ma mémoire. Par où sont-elles entrées en moi? Qu'elles le disent si elles le peuvent, car je visite toutes les portes de mes sens (1) et n'en trouve aucune par où elles auraient pénétré.

2. — Les yeux disent : « Si elles sont colorées, c'est nous qui les avons fait connaître; » « si elles sont sonores, disent les oreilles, nous les avons introduites; » « si elles sont odorantes, c'est par nous, disent les narines, qu'elles ont passé. » Le goût dit encore : « S'il ne s'agit pas de saveur, ne me demandez rien. » Et le toucher ajoute : « S'il n'est pas question de choses corporelles, je n'ai rien manié, et partant, je n'ai rien transmis. » D'où et par où sont-elles donc entrées dans ma mémoire? Je n'en sais rien; car lorsque je les ai apprises, je ne les ai pas crues sur le témoignage d'un autre, mais je les ai examinées dans mon esprit (2);

(1) *Je visite toutes les portes de mes sens,* c'est-à-dire, j'ai beau passer en revue toutes celles par lesquelles je communique avec le monde extérieur. Arnauld s'exprime, sur l'origine des idées de l'être et de la pensée, exactement comme saint Augustin sur l'origine des idées d'existence, d'essence et de qualité. S'il n'avait pas le passage d'Augustin sous les yeux, il devait le savoir par cœur. « Si donc, dit-il, on ne peut nier que nous n'ayons en nous les idées de l'être et de la pensée, je demande par quels sens elles sont entrées. Sont-elles lumineuses ou colorées pour être entrées par la vue? d'un

CAPUT X

Disciplinæ in memoriam non introducuntur per sensus, sed ex ejus sinu eruuntur.

1. — At vero, cum audio tria genera esse quæstionum, an sit, quid sit, quale sit, sonorum quidem, quibus hæc verba confecta sunt, imagines teneo : eos per aures cum strepitu transisse ac jam non esse scio : res vero ipsas, quæ illis significantur sonis, neque ullo sensu corporis attigi, nec uspiam vidi præter animum meum; et in memoria mea recondidi, non imagines earum, sed ipsas. Quæ unde ad me intraverint, dicant, si possunt. Nam percurro januas omnes carnis meæ; nec invenio, qua earum ingressæ sint.

2. — Quippe oculi dicunt : Si coloratæ sunt, nos eas nuntiavimus. Aures dicunt : Si sonuerunt, a nobis indicatæ sunt. Nares dicunt : Si oluerunt, per nos transierunt. Dicit etiam sensus gustandi : Si sapor non est, nihil me interroges. Tactus dicit : Si corpulentum non est, non contrectavi : si non contrectavi, non indicavi. Vide unde et qua hæc intraverunt in memoriam meam? Nescio quomodo : nam cum ea didici, non credidi alieno

son grave ou aigu, pour être entrées par l'ouïe? d'une bonne ou mauvaise odeur, pour être entrées par l'odorat? de bon ou mauvais goût, pour entrer par le goût? froides ou chaudes, dures ou molles, pour être entrées par l'attouchement? » (*Logique de Port-Royal*, Ire part., ch. Ier.)

(2) *Je les ai examinées dans mon esprit*, etc. Il est facile de voir que saint Augustin adopte ici le système de Platon sur les idées innées, système souvent soutenu, notamment par Descartes, non pas en ce sens qu'il faille supposer dans l'enfant qui vient de naître la perception actuelle des vérités nécessaires formant l'apanage de la raison, mais en ce sens que ces idées générales et nécessaires existent gravées dans l'esprit de l'enfant, pour se révéler ensuite à la conscience et se transformer en perceptions distinctes,

et, voyant qu'elles étaient vraies, je les lui confiai comme un dépôt à utiliser selon ma volonté. Elles étaient donc en moi avant que je les connusse, sans être dans ma mémoire; mais où donc? Et pourquoi, lorsqu'on m'en parla, les ai-je connues et ai-je dit : « Il en est ainsi, cela est vrai? » C'est donc qu'elles étaient déjà dans ma mémoire (1), mais si loin, et comme enfouies dans de telles profondeurs, que jamais peut-être, si personne ne m'en eût averti, je n'aurais songé à les en tirer.

à mesure que l'attention se porte au dedans pour les saisir et les démêler. Saint Thomas et les philosophes contemporains ne suivent pas ce système de la réminiscence.

(1) *C'est donc qu'elles étaient déjà dans ma mémoire,* avant même que je les eusse apprises. Suivant saint Augustin, les idées des sciences qui

cordi, sed in meo recognovi, et vera esse approbavi : et commendavi ei, tanquam reponens, unde proferrem, cum vellem. Ibi ergo erant, et antequam ea didicissem : sed in memoria non erant. Ubi ergo? Aut quare cum dicerentur, agnovi, et dixi : Ita est, verum est? Nisi quia jam erant in memoria, sed tam remota et retrusa, quasi in caveis abditioribus, ut nisi admonente aliquo eruerentur, ea fortasse cogitare non possem.

ne tombent sous aucun sens, étaient comme cachées dans les profondeurs de l'esprit; mais comme elles y sont ensevelies, pour ainsi dire, sous une multitude de pensées et d'images différentes, elles ont besoin d'un appel, d'un avertissement pour sortir de leur retraite et paraître au dehors.

CHAPITRE XI

Apprendre les choses qui ne nous arrivent point par les sens, c'est rassembler par la pensée ces mêmes choses qui se trouvaient déjà éparses et sans ordre dans la mémoire.

1. — Eh bien ! apprendre les choses dont les images ne nous arrivent point par les sens, mais que notre esprit considère sans images, comme elles sont en elles-mêmes (1), c'est rassembler par la pensée (2) ce que notre mémoire renferme çà et là et sans ordre ; c'est, après un examen attentif, placer, comme sous la main, dans la mémoire elle-même, ces fragments épars et négligés, pour qu'ils accourent aisément au moindre signe de la volonté.

2. — Or, combien de connaissances de ce genre, déjà toutes trouvées, et comme rangées sous sa main, ainsi que je l'ai dit, ma mémoire ne possède-t-elle pas ! C'est ce qu'on nomme avoir appris et connaître. Si je laisse passer quelque temps sans me les rappeler, elles se replongent et s'ensevelissent de nouveau dans de profonds abîmes, où il faut que la pensée aille encore à leur recherche et les rassemble au même lieu (car elles ne changent pas de demeure), afin de pouvoir les connaître, c'est-à-dire les rassembler comme après une dispersion. De là, l'expression *cogitare*, dérivée de *cogere*, rassembler, comme *agito* l'est d'*ago*, *factito* de *facio*. Toutefois, l'intelligence s'est exclusivement réservé l'usage de ce mot *cogitare*, pour exprimer proprement, non pas en général l'action de rassembler, mais seulement les pensées qu'on rassemble dans l'esprit.

(1) *Que notre esprit considère sans images, comme elles sont en elles-mêmes.* Apprendre, c'est se souvenir, disait Platon. Selon saint Augustin, nous connaissons les choses immatérielles par elles-mêmes, d'une conception propre et comme intuitive, et non moins clairement que les choses sensibles. « De même, dit-il dans un autre endroit, que l'esprit arrive par les sens du corps à la connaissance des choses corporelles, ainsi, il parvient par lui-même à la connaissance des choses incorporelles. » (*De la Trinité*, liv. IX, ch. III.)

CAPUT XI

Quid sit discere et noscere.

1. — Quocirca invenimus, nihil esse aliud discere ista, quorum non per sensus haurimus imagines, sed sine imaginibus, sicuti sunt, per seipsa intus cernimus : nisi ea, quæ passim atque indisposite memoria continebat, cogitando quasi colligere, atque animadvertendo curare : ut tanquam ad manum posita in ipsa memoria, ubi sparsa prius et neglecta latitabant, jam familiari intentioni facile occurrant.

2. — Et quam multa hujusmodi gestat memoria mea, quæ jam inventa sunt, et, sicut dixi, quasi ad manum posita, quæ didicisse et nosse dicimur! Quæ si non modicis temporum intervallis recolere desidero, ita rursus demerguntur, et quasi in remotiora penetralia dilabuntur, ut denuo velut nova excogitanda sint, et ibidem iterum (neque enim est alia regio eorum) cogenda ut rursus sciri possint; id est velut ex quadam dispersione colligenda, unde dictum est *cogitare*. Nam *cogo* et *cogito*, sic est, ut *ago* et *agito*, *facio* et *factito*. Verumtamen, sibi animus hoc verbum proprie vindicavit, ut non quod alibi, sed quod in animo colligitur, id est, *cogitur*, *cogitari* proprie jam dicatur.

(2) *C'est rassembler par la pensée*..... A propos des pensées qu'on rassemble dans l'esprit, le saint Docteur donne ici du verbe *cogitare*, *penser*, une étymologie aussi élégante que juste: car toute pensée consiste dans une certaine réunion, dans une certaine association de conceptions, qui sont la matière nécessaire de nos jugements et de nos raisonnements. Le nom de *pensée* convient beaucoup moins à une simple appréhension ou conception de l'esprit.

CHAPITRE XII

La mémoire des mathématiques renferme aussi les propriétés et les lois innombrables des mesures, dont aucune ne lui est parvenue par les organes du corps.

1. — La mémoire contient aussi les rapports et les lois innombrables du nombre et de la mesure; et nulle d'elles n'a pu faire impression sur les sens, car elles ne sont ni colorées, ni sonores, ni odorantes, ni savoureuses, ni tangibles. J'ai bien entendu le son des mots (1), qui les désignent quand on en parle; mais autre est le son, autre la réalité; l'un est grec ou latin; l'autre n'est ni grecque, ni latine, elle ne connaît aucune langue.

2. — J'ai vu des lignes tracées par des ouvriers, si délicates même qu'elles ressemblaient à des fils d'araignée; mais il est d'autres lignes, qui ne sont pas les images de celles que me montre le sens de la vue. Tout homme peut les comprendre sans se représenter l'idée d'aucun corps, et par la seule connaissance intérieure qu'il en a. Par les sens, j'ai encore connu les nombres que nous comptons; mais ceux par lesquels nous comptons sont bien différents (2); ils n'en sont pas les images, et par là même ils sont d'une nature bien supérieure. Celui qui ne les voit pas (3) peut rire de mes paroles; ses moqueries me feront pitié.

(1) *J'ai entendu le son des mots* qui les expriment, mais ces mots ne sont pas les choses elles-mêmes. Descartes et Arnauld ont renouvelé cette distinction, aussi féconde que lumineuse, de l'idée de la chose et de l'idée du son qui sert à la désigner, et l'ont opposée à l'empirisme de Hobbes et de Gassendi. « Qui doute, dit Descartes, qu'un Français et qu'un Allemand ne puissent avoir les mêmes pensées, ou raisonnements, touchant les mêmes choses, quoique néanmoins ils conçoivent des mots entièrement différents? » (Voir Arnauld, *Logique de Port-Royal*, Ire part., ch. 1er.).

(2) *Mais les nombres par lesquels nous comptons sont bien différents.* Ils sont séparés de toute matière et inaccessibles aux sens, car tous les

CAPUT XII

Rerum mathematicarum memoria.

1. — Item continet memoria numerorum dimensionumque rationes et leges innumerabiles, quarum nullam corporis sensus impressit : quia nec ipsæ coloratæ sunt, aut sonant, aut olent, aut gustatæ, aut contrectatæ sunt. Audivi sonos verborum, quibus significantur, cum de his disseritur; sed illi alii, istæ autem aliæ sunt. Nam illi aliter Græce, aliter Latine sonant : istæ vero nec Græcæ nec Latinæ sunt, nec aliud eloquiorum genus.

2. — Vidi lineas fabrorum, vel etiam tenuissimas, sicut filum araneæ : sed illæ aliæ sunt : non sunt imagines earum quas mihi nuntiavit carnis oculus. Novit eas quisquis, sine ulla cogitatione qualiscumque corporis, intus agnovit eas. Sensi etiam numeros omnibus corporis sensibus, quos numeramus : sed illi alii sunt, quibus numeramus : nec imagines istorum sunt, et ideo valde sunt. Rideat me ista dicentem, qui eos non videt; et ego dolebo ridentem me.

nombres, toutes les quantités que nous sentons, sont personnifiés dans un corps, dans une chose matérielle.

Quant aux abstractions mathématiques, quant aux nombres abstraits, avec leurs règles et leurs principes arithmétiques ou géométriques, l'esprit les forme par lui-même, ou, suivant l'opinion de saint Augustin, ces idées sont le patrimoine naturel de l'esprit. C'est ainsi qu'on distingue dans l'Ecole le nombre qui nombre et le nombre qui est nombré, c'est-à-dire, par exemple, le nombre 10 des dix hommes que nous comptons. Saint Augustin parle donc ici des nombres et des dimensions de l'arithmétique et de la géométrie, pris dans leur sens abstrait.

(3) *Celui qui ne les voit pas,* puisque ces nombres sont incorporels.

CHAPITRE XIII

Un troisième prodige de la mémoire, c'est qu'elle se souvient, non seulement de ses opérations, mais aussi des affections et des perturbations de l'âme sous une autre impression que celles qu'elles produisent sur l'âme.

Je garde toutes ces notions dans ma mémoire, et je sais par elle comment je les ai acquises. J'ai appris aussi beaucoup de faux raisonnements élevés contre ces vérités et je les ai dans la mémoire. Quoiqu'ils soient faux, il est vrai que je m'en souviens et que j'ai su discerner le vrai du faux qu'on lui opposait; je m'en souviens et je vois encore qu'autre chose est pour moi de faire maintenant cette distinction, et autre chose de me souvenir que souvent je l'ai faite autrefois, lorsque souvent j'y pensais. Ainsi, plus souvent je me souviens d'avoir compris cette différence; et, si je la comprends actuellement, je la confie à ma mémoire afin de me souvenir plus tard que je l'ai comprise maintenant. Je me souviens donc de m'être souvenu (1); et si plus tard je me ressouviens de ce que j'ai pu me rappeler aujourd'hui, ce sera toujours par la puissance de ma mémoire que je m'en souviendrai.

(1) *Je me souviens donc de m'être souvenu.* Cette opération et d'autres semblables n'appartiennent pas à la mémoire simple, mais à la réminis-

CAPUT XIII

Memoria meminisse nos meminimus.

Hæc omnia memoria teneo : et quomodo ea didicerim, memoria teneo. Multa etiam quæ adversus hæc falsissime disputantur, audivi, et memoria teneo : quæ tametsi falsa sunt, tamen ea meminisse me non est falsum, et discrevisse me inter illa vera et hæc falsa, quæ contradicuntur. Et hoc memini. Aliterque nunc video discernere me ista, aliter autem memini sæpe me discrevisse, cum ea sæpe cogitarem. Ergo, et intellexisse me sæpius ista memini : et quod nunc discerno et intelligo, recondo in memoria, ut postea me nunc intellexisse meminerim. Ergo et meminisse me memini : sicut postea quod hæc reminisci nunc potui, si recordabor, utique per vim memoriæ recordabor.

cence, ou à la mémoire que l'école péripatéticienne appelait *intellective*, c'est-à-dire la mémoire éclairée par la raison. Car ces opérations exigent ou renferment un acte réflexe qui ne peut venir de la mémoire purement sensitive. Aussi les animaux, doués exclusivement de cette mémoire, ne se souviennent point de s'être souvenus.

CHAPITRE XIV

Comment la mémoire renferme les affections de l'âme, sans éprouver les impressions qui leur sont propres.

1. — La mémoire conserve aussi les affections de l'âme, non pas comme elles sont quand on les éprouve, mais d'une manière bien différente, et en raison de la nature de cette faculté. En effet, sans être dans la joie, je me souviens d'en avoir éprouvé; sans être triste, je me rappelle mes tristesses passées; sans crainte aucune, j'ai souvenance des craintes qui m'ont quelquefois agité; et, sans rien désirer, je me rappelle avoir eu jadis des désirs. Parfois, au contraire, je me souviens de mes tristesses avec joie et de mes joies avec tristesse.

2. — Ceci n'a rien d'étonnant quand il s'agit du corps, car l'esprit et le corps sont d'une nature toute différente. Ainsi, que je me souvienne avec joie d'une douleur dont mon corps ne souffre plus, j'en suis peu surpris. Mais ici, l'esprit est la mémoire elle-même (1); car, lorsque nous confions quelque chose à la mémoire de quelqu'un, nous lui disons : « Mettez-vous bien cela dans l'esprit. » S'il nous arrive d'oublier, nous disons : « Je n'avais pas cela dans l'esprit, » ou bien : « C'est sorti de mon esprit; » nous appelons *esprit* la mémoire elle-même. Cela étant, d'où vient donc que, au moment où je me souviens avec joie de ma tristesse passée, la joie soit dans mon esprit et la tristesse dans ma mémoire; que l'esprit se réjouit de la joie qui est en lui, tandis que la mémoire ne s'attriste pas de cette tristesse qui est en elle? Est-ce que la mémoire est

(1) *Mais l'esprit est la mémoire elle-même*, c'est-à-dire qu'ils ne sont qu'une seule et même substance. D'après saint Augustin, les puissances de l'âme ne sont pas réellement distinctes de l'âme, comme il l'enseigne clairement ailleurs. (*De la Trinité*, liv. IX, ch. XI.) Nous avons montré que ce sentiment est le sentiment commun de tous les saints Pères. Le passage

CAPUT XIV

Quomodo memoria continet affectus animi; quomodo læta non læti recordamur.

1. — Affectiones quoque animi mei eadem memoria continet: non illo modo, quo eas habet ipse animus, cum patitur eas; sed alio multum diverso, sicut sese habet vis memoriæ. Nam et lætatum me fuisse, reminiscor non lætus, et tristitiam meam præteritam recordor non tristis. Et aliquando, me timuisse recolo sine timore; et pristinæ cupiditatis sine cupiditate sum memor; aliquando, e contrario, tristitiam meam transactam lætus reminiscor, et tristis lætitiam meam.

2. — Quod mirandum non est de corpore; aliud enim animus, aliud corpus. Itaque, si præteritum dolorem corporis gaudens memini, non ita mirum est. Hic vero, cum animus sit etiam ipsa memoria (nam et cum mandamus aliquid, ut memoriter habeatur, dicimus: Vide, ut illud in animo habeas: et cum obliviscimur, dicimus: Non fuit in animo; et: Elapsum est in animo, ipsam memoriam vocantes animum): cum ergo ita sit, quid est hoc, quod cum tristitiam meam præteritam lætus memini, animus habet lætitiam, et memoria tristitiam: lætusque est animus, ex eo quod inest ei lætitia; memoria vero, ex eo quod

du livre IX *De la Trinité* cité par H. Vangnereck, n'est pas très décisif pour l'opinion qu'il attribue ici à saint Augustin. Il nous suffira de considérer la mémoire comme la faculté que notre esprit possède de se rappeler les idées qui lui ont été déjà présentes, ou, en termes plus généraux, de se rappeler les états antérieurs de l'âme : faculté purement intellectuelle, et qui, d'après la division généralement admise par la psychologie moderne, fait partie des facultés intellectuelles de l'âme sans être une puissance distincte de l'âme.

indépendante de l'esprit? Qui oserait le soutenir? Serait-elle donc, pour ainsi dire, comme l'estomac de l'esprit (1), et la tristesse et la joie comme des aliments doux et amers, qui, confiés à la mémoire, peuvent en quelque sorte être déposés dans l'estomac, et y séjourner sans avoir aucune saveur? Il serait ridicule de soutenir cette analogie; cependant, elle n'est pas sans quelque justesse.

3. — Or, quand je dis qu'il y a quatre passions de l'âme : le désir, la joie, la crainte et la tristesse, j'en parle d'après la mémoire. Et quelque discussion que je puisse élever sur ces passions, soit que je les divise en genres et en espèces, soit que je les définisse, c'est là, dans ma mémoire, que je trouve ce que je veux en dire. Néanmoins, je ne me sens troublé par aucune d'elles en m'en souvenant. Elles étaient donc dans ma mémoire avant que j'eusse la pensée de les appeler et de les faire comparaître devant moi; et c'est parce qu'elles y étaient que j'ai pu les évoquer par le souvenir. Serait-ce que, à l'instar des aliments ramenés de l'estomac par la rumination, ces passions sont aussi ramenées de la mémoire par le souvenir? Pourquoi donc la douceur de la joie et l'amertume de la tristesse ne sont-elles pas sensibles à la pensée, qui est comme la bouche de l'âme qui se les rappelle? Est-ce donc ce point de différence qui exclut toute similitude? Qui voudrait, en effet, proférer ces mots de tristesse et de crainte, s'il fallait toutes les fois s'attrister ou craindre? Cependant, nous ne pourrions en parler si nous ne trouvions dans notre mémoire, non seulement les images que le son de ces mots y a gravées par l'en-

(1) *La mémoire serait-elle donc, pour ainsi dire, comme l'estomac de l'esprit?* Platon appelle aussi la mémoire l'estomac de l'esprit. Cependant, malgré l'espèce d'analogie que reconnaît ici saint Augustin entre les opérations de l'estomac et celles de l'esprit, cette analogie est loin d'être parfaite. Ainsi, nous nous souvenons avec joie de nos tristesses passées, parce que la tristesse est une douleur causée par un mal présent, et que ce mal ne produit aucune douleur dès lors qu'il est passé. Ni la tristesse, ni les autres passions dont le souvenir revient à notre esprit, ne se présentent en elles-mêmes, mais par leurs images; or, les images de passions contraires

inest ei tristitia, tristis non est? Num forte non pertinet ad animum? Quis hoc dixerit? Nimirum ergo memoria quasi venter est animi : lætitia vero atque tristitia quasi cibus dulcis et amarus : cum memoriæ commendantur, quasi trajecta in ventrem, recondi illic possunt, sapere non possunt. Ridiculum est hæc illis similia putare : nec tamen sunt omnimodo dissimilia.

3. — Sed ecce de memoria profero, cum dico quatuor esse perturbationes animi, cupiditatem, lætitiam, metum, tristitiam : et quidquid de his disputare potuero, dividendo singula per species sui cujusque generis, et definiendo, ibi invenio quid dicam, atque inde profero; nec tamen ulla earum perturbatione perturbor, cum eas reminiscendo commemoro : et antequam recolerentur a me et retractarentur, ibi erant : propterea inde per recordationem potuere depromi. Forte ergo, sicut de ventre cibus ruminando, sic ista de memoria recordando proferuntur. Cur igitur in ore cogitationis non sentitur a disputante, hoc est, a reminiscente, lætitia dulcedo vel amaritudo mœstitiæ? An in hoc dissimile est, quod non undique simile est? Quis enim talia volens loqueretur, si quoties tristitiam metumve nominamus, toties mœrere vel timere cogeremur? Et tamen non ea loqueremur, nisi in memoria nostra non tantum sonos nominum

ne sont pas incompatibles entre elles, mais les passions elle-mêmes. Ainsi, ni l'eau ni le feu, en peinture, n'ont la propriété, l'une d'éteindre le feu, l'autre de produire la chaleur.

« Saint Augustin se demande comment on peut se rappeler avec joie la tristesse passée; la joie est dans l'esprit, la tristesse dans la mémoire. Le problème qu'il ne résout pas entièrement est facile à résoudre. Sans doute une idée qu'on fait revivre peut réveiller un sentiment; mais la mémoire est la faculté de conserver les idées acquises, et non de conserver les sentiments. Le sentiment de tristesse effacé, l'idée apparaît seule à la mémoire : quoi de plus simple? » (A. Desjardins, *Essai sur les Confes. de saint Augustin*, p. 122.)

tremise de nos sens, mais les notions des choses elles-mêmes : notions qui n'y sont entrées par aucune des portes de nos sens, mais que l'esprit s'est formées par l'expérience de ses propres passions, et qu'il a confiées à la mémoire, laquelle les a retenues sans même en avoir reçu le dépôt.

secundum imagines impressas sensibus corporis, sed etiam rerum ipsarum notiones inveniremus; quas nulla janua carnis accepimus, sed eas ipse animus per experientiam passionum suarum sentiens, memoriæ commendavit : aut ipsa sibi hæc etiam non commendata retinuit.

CHAPITRE XV

Comment nous nous souvenons des choses absentes.

1. — Et cela se fait-il par les images, ou sans images? Qui pourra le dire? Je nomme une pierre, je nomme le soleil, encore que ces deux objets ne soient pas présents à mes sens; mais leurs images sont présentes à ma mémoire. Je nomme la douleur du corps, elle n'est pas présente tant que je ne souffre pas; et pourtant, si son image n'était dans ma mémoire, je ne saurais ce que je dis, et, dans une discussion, il me serait impossible de la distinguer du plaisir.

2. — Je nomme la santé du corps, étant en santé; j'ai la chose même, mais si son image n'était également fixée dans ma mémoire, je ne me souviendrais en aucune manière du sens qu'on attache aux sons qui composent ce mot. Les malades, à ce mot de santé, ne sauraient pas davantage ce qu'il exprime s'ils n'avaient dans leur mémoire cette image de la santé, bien qu'alors la santé leur fasse défaut. Je nomme les nombres qui nous servent à compter, et les voilà présents dans ma mémoire, eux-mêmes et non leur image; je nomme l'image du soleil, et elle est dans ma mémoire; ce n'est pas l'image de l'image que je me représente, mais l'image elle-même, toujours docile à mon appel. Je nomme la mémoire et je connais ce que je nomme. Où puis-je le connaître, sinon dans la mémoire même? Est-ce donc par son image, et non par son essence (1) qu'elle est présente à elle-même?

(1) *Est-ce donc par son image et non par son essence?* Evidemment, c'est par son image, car, bien que nous nous souvenions ici par un acte véritable de la mémoire, ce qui est l'objet de cet acte n'est pas la mémoire, mais son image. Il faut donc, prendre garde de confondre là deux choses distinctes. Lorsque nous nous souvenons de la mémoire, elle est présente; mais ce qui est prochainement et directement l'objet de l'acte de notre esprit, c'est

CAPUT XV

Etiam quæ absunt, meminimus.

1. — Sed utrum per imagines, an non, quis facile dixerit? Nomino quippe lapidem, nomino solem; cum res ipsæ non adsunt sensibus meis, in memoria sane mea præsto sunt imagines earum. Nomino dolorem corporis; nec mihi adest, dum nihil dolet; nisi tamen adesset imago ejus in memoria mea, nescirem quid dicerem; nec eum in disputando a voluptate discernerem.

2. — Nomino salutem corporis; cum salvus sum corpore, adest mihi quidem res ipsa; verumtamen nisi et imago ejus inesset in memoria mea, nullo modo recordarer quid hujus nominis significaret sonus; nec ægrotantes agnoscerent salute nominata, quid esset dictum, nisi eadem imago vi memoriæ teneretur, quamvis ipsa res abesset a corpore. Nomino numeros, quibus numeramus : et adsunt in memoria mea, non imagines eorum, sed ipsi. Nomino imaginem solis, et hæc adest in memoria mea. Neque enim imaginem imaginis ejus sed ipsam recolo, ipsa mihi reminiscenti præsto est. Nomino memoriam, et agnosco quod nomino : et ubi agnosco, nisi in ipsa memoria? Num et ipsa per imaginem suam sibi adest, ac non per seipsam?

l'image de la mémoire. Les raisonnements de saint Augustin le conduisent à admettre l'existence des images, des affections dans l'âme, parce qu'on ne saurait comprendre comment nous pouvons en avoir le souvenir si elles ne sont présentes ou en elles-mêmes ou par leurs images.

CHAPITRE XVI

Un quatrième prodige de la mémoire, c'est qu'elle se souvient même de l'oubli, bien que cela soit incompréhensible et inexplicable.

1. — Qu'est-ce donc lorsque je nomme l'oubli et que je reconnais ce que je nomme? Comment le reconnaîtrais-je si je ne m'en souvenais? Je ne parle pas du son de ce mot, mais de ce qu'il signifie et qu'il me serait impossible de reconnaître si la signification du son m'était échappée. Lors donc que je me souviens de la mémoire, c'est par elle-même qu'elle s'offre à l'instant à elle-même; quand je me souviens de l'oubli, l'oubli et la mémoire sont à la fois présents : la mémoire qui fait que je me souviens, l'oubli dont j'ai souvenir (1). Mais qu'est-ce que l'oubli, sinon une absence de la mémoire? Comment donc peut-il par sa présence me faire souvenir de lui, puisque sa présence elle-même me fait perdre le souvenir? Or, comme nous retenons dans notre mémoire ce dont nous nous souvenons, et qu'il nous serait tout à fait impossible, en entendant le mot d'oubli, de comprendre ce qu'il signifie à moins de nous en souvenir, il s'ensuit que l'oubli se conserve dans la mémoire. La présence de l'oubli s'oppose à ce que nous l'oubliions, lui dont la présence même est la cause qui nous fait oublier. Ne faut-il pas en conclure que ce n'est point par lui-même, mais

(1) *L'oubli dont j'ai souvenir.* Nous ne pouvons nous souvenir de l'oubli en tant qu'il est une privation, puisqu'on ne peut se former une image ou une idée de ce qui n'existe pas, comme le remarque justement saint Augustin. Mais en tant que nous nous souvenons de la chose que nous aurions dû nous rappeler dans telle circonstance, comme lorsque nous nous rappelons que telle pensée que nous avions préparée nous a fait défaut dans tel discours, nous nous souvenons de l'oubli par l'image, non de l'oubli lui-même, mais de la chose oubliée; et, en nous rappelant qu'elle nous a fait défaut en un moment où elle aurait dû se présenter à notre esprit, nous nous souvenons par là même de l'oubli. L'oubli efface bien l'acte

CAPUT XVI

Ipsius oblivionis memoria est.

1. — Quid, cum oblivionem nomino, atque itidem agnosco quod nomino? Unde agnoscerem, nisi meminissem? Non eumdem sonum nominis dico, sed rem quam significat : quam si oblitus essem, quid ille valeret sonus, agnoscere utique non valerem. Ergo cum memoriam memini, per seipsam sibi præsto est ipsa memoria; cum vero memini oblivionem, et memoria præsto est, et oblivio : memoria qua meminerim, oblivio quam meminerim. Sed quid est oblivio, nisi privatio memoriæ? Quomodo ergo adest, ut eam meminerim, quando, cum adest, meminisse non possum? At, si quid meminimus, memoria retinemus (oblivionem autem nisi meminissemus nequaquam possemus, audito isto nomine, rem, quæ illo significatur, agnoscere) : memoria retinetur oblivio. Adest ergo, ne obliviscamur quæ cum adest obliviscimur. An ex hoc intelligitur, non per seipsam inesse memoriæ, cum eam meminimus, sed per

qui lui est opposé, mais il ne détruit pas le souvenir par lequel nous nous rappelons que cet acte nous a fait défaut, parce que l'oubli n'est pas opposé à ce souvenir. C'est ainsi qu'on peut expliquer la mémoire de l'oubli.

Pour compléter ces explications, il faudrait reproduire ici les lettres VI et VII sur la mémoire et l'imagination, adressées par saint Augustin à Nébridius. Celui-ci comprenait l'image sans le souvenir, mais non pas le souvenir sans l'image. Augustin lui répond en lui montrant trois manières d'être de la mémoire imaginative, selon qu'elle s'applique à des choses sensibles, ou à des choses fantastiques, ou à d'autres conceptions comme les nombres ou les rythmes. D'ailleurs, l'image ne saurait exister sans la mémoire, parce qu'elle se compose d'un souvenir et d'une faculté naturelle à l'âme d'agrandir ou de diminuer les objets perçus.

par son image, que l'oubli est dans notre mémoire au moment où nous nous souvenons de lui? Car s'il y était présent par lui-même, il serait cause que nous oublierions au lieu de nous souvenir.

2. — Qui jamais pénétrera ce mystère? Qui le comprendra? Pour moi, Seigneur, j'y travaille, et c'est sur moi-même que je travaille. Je me suis devenu moi-même une terre de fatigue et et de sueurs excessives. Cependant, aujourd'hui, je ne sonde pas l'immensité des cieux, je ne mesure pas la distance des astres, je ne recherche pas la loi de l'équilibre de la terre; ce que je recherche, c'est moi-même avec ma mémoire, moi-même avec mon esprit. Rien d'étonnant que tout ce qui est autre chose que moi soit loin de moi. Mais qu'y a-t-il de plus près de moi que moi-même? Et néanmoins, je ne puis comprendre la puissance de ma mémoire, sans laquelle je ne pourrais même pas prononcer mon propre nom. Que dirai-je donc, puisque je suis assuré d'avoir le souvenir de mon oubli? Dirai-je qu'une chose dont je me souviens n'est pas dans ma mémoire? Ou bien dirai-je que l'oubli est présent à ma mémoire pour me défendre de l'oublier? L'un n'est pas moins absurde que l'autre.

3. — Avancerai-je cette troisième hypothèse, que c'est l'image de l'oubli, et non l'oubli lui-même qui se conserve dans ma mémoire lorsque je m'en souviens? Comment le dirai-je, puisque l'image d'un objet quelconque ne s'imprime dans notre mémoire que si la chose elle-même nous est présente afin que son image puisse s'y imprimer? C'est ainsi que je me souviens de Carthage et des lieux que j'ai parcourus, et des visages que j'ai vus et de tous les rapports que m'ont transmis mes sens; ainsi de la douleur, ainsi de la santé. Quand toutes ces choses étaient présentes, ma mémoire en a pris les images au moment où je les considérais, afin de pouvoir à mon gré les voir et les repasser dans mon esprit lorsque j'en serais éloigné. Si c'est par son image, et non par lui-même, que l'oubli se conserve dans la mémoire, il a donc fallu sa présence pour que la mémoire pût s'emparer de son image. Or, quand il était présent, com-

imaginem suam? Quia si per seipsam præsto esset oblivio, non ut meminissemus, sed ut oblivisceremur efficeret.

2. — Et hoc quis tandem indagabit? Quis comprehendet quomodo sit? Ergo certe, Domine, laboro hic, et laboro in meipso : factus sum mihi terra difficultatis, et sudoris nimii. Neque enim nunc scrutamur plagas cœli, aut siderum intervalla dimetimur, vel terræ libramenta quærimus. Ego sum, qui memini, ego animus. Non ita mirum, si a me longe est quidquid ego non sum. Quid autem propinquius meipso mihi? Et ecce memoriæ meæ vis non comprehenditur a me cum ipsum *me* non dicam præter illam. Quid enim dicturus sum, quando mihi certum est meminisse me oblivionem? An dicturus sum non esse in memoria mea quod memini? An dicturus sum ad hoc inesse oblivionem in memoria mea, ut non obliviscar? Utrumque absurdissimum est.

3. — Quid illud tertium? Quo pacto dicam imaginem oblivionis teneri in memoria mea, non ipsam oblivionem, cum eam memini? Quo pacto et hoc dicam? Quando quidem cum imprimitur rei cujusquam imago in memoria, prius necesse est ut adsit res ipsa unde illa imago possit imprimi. Sic enim Carthaginem memini; sic omnia loca quibus interfui; sic facies hominum quos vidi, et cæterorum sensuum nuntiata; sic ipsius corporis salutem sive dolorem. Cum præsto essent ista, cepit ab eis imagines memoria, quas intuerer præsentes, et retractarem animo, cum illa ut absentia reminiscerer. Si ergo per imaginem suam, non per seipsam, in memoria tenetur oblivio, ipsa utique aderat, ut ejus imago caperetur. Cum autem adesset, quomodo imaginem suam in memoria conscribebat : quando id etiam,

ment a-t-il gravé son image dans la mémoire, là où sa présence a effacé toute empreinte? Et pourtant, de quelque manière que cela ait lieu, et bien que tout soit ici incompréhensible et inexplicable, je n'en suis pas moins certain de me souvenir de l'oubli lui-même par lequel nos souvenirs s'évanouissent.

quod jam notatum invenit, præsentia sua delet oblivio? Et tamen quocumque modo, licet sit modus iste incomprehensibilis et inexplicabilis, etiam ipsam oblivionem meminisse me certus sum, qua id quod meminerimus obruitur.

CHAPITRE XVII

Malgré la puissance merveilleuse de la mémoire, c'est au-dessus d'elle encore qu'il faut chercher Dieu, puisque cette faculté nous est commune avec les animaux.

1. — Grande est la puissance de la mémoire! O mon Dieu, sa multiplicité profonde et infinie a je ne sais quoi d'effrayant; et cela, c'est mon esprit, et cela, c'est moi-même! Que suis-je donc, ô mon Dieu? Quelle est ma nature? Ma vie est d'une variété inexprimable et d'une incroyable puissance. Voilà les vastes plaines de ma mémoire, ses antres, ses cavernes innombrables, peuplés à l'infini d'innombrables espèces qui y habitent par images, comme les corps; par elles-mêmes, comme les sciences (1), par je ne sais quelles notions (2), quels signes, comme les affections morales, qui, lors même que l'âme n'en est plus agitée, se conservent néanmoins dans la mémoire, bien que tout ce qui est dans la mémoire soit aussi dans l'âme. Je cours, je vole çà et là, et pénètre partout aussi avant que possible; et de limites, nulle part! Tant est grande la force de la mémoire! Tant est grande la puissance de la vie, même dans l'homme mortel!

2. — Que faire, ô ma vraie vie, ô mon Dieu? Je franchirai encore cette puissance de mon être qui se nomme la mémoire; je la franchirai pour m'élancer vers vous, douce lumière. Que me dites-vous? Me voici montant par mon esprit jusqu'à vous (3),

(1) *Par elles-mêmes comme les sciences.* Saint Augustin pense que les sciences et les arts, l'âme elle-même et tout ce qui s'y rattache, peuvent être connus par l'intelligence sans le secours des espèces ou apparences, parce que toutes choses lui sont suffisamment unies. Suivant le saint Docteur, les images ne sont nécessaires que pour suppléer la présence d'un objet absent, ou qui n'existerait pas. Cependant les théologiens et les philosophes enseignent communément que les « espèces intelligibles » sont également nécessaires pour arriver à la connaissance des sciences, des arts, etc.,

CAPUT XVII

Magna memoriæ vis ; sed progrediendum ultra ut attingatur Deus.

1. — Magna ista vis est memoriæ; nescio quid horrendum, Deus meus, profunda et infinita multiplicitas; et hoc animus est, et hoc ego ipse sum. Quid ergo sum, Deus meus? Quæ natura sum? Varia, multimoda vita, et immensa vehementer. Ecce in memoriæ meæ campis, et antris, et cavernis innumerabilibus, atque innumerabiliter plenis innumerabilium rerum generibus; sive per imagines, sicut omnium corporum; sive per præsentiam, sicut artium; sive per nescio quas notiones vel notationes, sicut affectionum animi, quas et cum animus non patitur, memoria tenet : cum in animo sit, quidquid est in memoria, per hæc omnia discurro et volito : hac atque illac penetro etiam quantum possum, et finis nusquam. Tanta vis est memoriæ, tanta vitæ vis est in homine vivente mortaliter.

2. — Quid igitur agam, tu vera mea vita, Deus meus? Transibo et hanc vim meam, quæ *memoria* vocatur; transibo eam, ut perveniam ad te dulce lumen. Quid dicis mihi? Ecce ego ascendens per animum meum ad

ce qu'il n'entre point dans notre plan d'examiner. (Cf. S. Th. *Sum.* p. I., q. LV, art. 5.)

(2) *Par je ne sais quelles notions.* Saint Augustin donne aux différentes espèces de nos impressions et de nos conceptions le nom de *notions*, plutôt que celui d'*images*, pour les distinguer des autres espèces. Car, en réalité, ces notions, qui nous servent à connaître nos affections et nos actes, sont aussi réellement des images que les espèces des autres objets.

(3) *Me voici, montant par mon esprit jusqu'à vous.* On peut remarquer quelle vaste carrière se donne la pensée de saint Augustin. Après d'humbles

qui demeurez au-dessus de moi. Je franchirai donc aussi cette mienne puissance qu'on appelle la mémoire, jaloux de vous atteindre par où vous êtes accessible et de m'attacher à vous par où l'on peut s'y attacher. En effet, les bêtes et les oiseaux ont aussi une mémoire; autrement, retrouveraient-ils leurs tanières ou leurs nids, et tant de choses qui leur sont habituelles? et même pourraient-ils s'accoutumer à aucune chose sans la mémoire? Je passerai donc par delà ma mémoire, afin de pouvoir atteindre à celui qui m'a fait si différent des quadrupèdes et plus intelligent que les oiseaux du ciel. Je passerai donc au delà de ma mémoire. Mais où vous trouverai-je, ô suavité vraiment bonne et assurée? Où vous trouverai-je?

détails sur la mémoire presque corporelle, qui nous représente la saveur du raisiné et du miel, l'odeur de la violette et celle du lys, l'illustre Docteur s'élève graduellement jusqu'à une forme si haute de cette faculté, qu'elle contient Dieu lui-même et n'a d'analogie qu'en lui. A propos d'une simple

te, qui desuper mihi manes. Transibo et istam vim meam, quæ *memoria* vocatur, volens te attingere, unde attingi potes; et inhærere tibi, unde tibi inhæreri potest. Habent enim memoriam et pecora, et aves : alioquin non cubilia nidosve repeterent, non alia multa, quibus assuescunt : neque enim et assuescere valerent ullis rebus, nisi per memoriam. Transibo ergo et memoriam; ut attingam eum qui separavit me a quadrupedibus, et volatilibus cœli sapientiorem me fecit. Transibo et memoriam. Et ubi te inveniam, vere bona et secura suavitas? Et ubi te inveniam?

fonction de l'âme, son esprit monte peu à peu de la terre jusqu'au ciel, des vulgarités de la nature animale jusqu'aux sublimités de la nature divine. C'est ainsi que Platon passe sans cesse des faits transitoires aux idées immuables, du monde réel au monde idéal qui le domine et qui l'explique. » (Ferroz, *Psychologie de saint Augustin.*)

CHAPITRE XVIII

Pour retrouver un objet perdu
il faut nécessairement en avoir conservé le souvenir.

1. — Si je vous trouve hors de ma mémoire, c'est que je vous ai oublié. Et si je vous ai oublié, comment vous trouverai-je? Ainsi, une femme ayant perdu une drachme (*Luc.* xv, 8), la cherchait avec sa lampe; elle ne l'aurait pas trouvée si elle ne s'en fût souvenue. Et même, après l'avoir retrouvée, comment l'aurait-elle reconnue si elle n'en avait conservé le souvenir? Je me souviens d'avoir cherché et retrouvé beaucoup d'objets perdus. Et je le sais, parce que, quand je cherchais quelqu'un de ces objets et qu'on me disait : « Est-ce ceci? Est-ce cela? » je répondais toujours : «Non », jusqu'à ce qu'on m'eût présenté celui que je cherchais. Or, s'il avait échappé à ma mémoire, quel qu'il fût, je ne l'aurais pas retrouvé, même quand on me l'eût présenté, parce que je ne l'aurais point reconnu. Voilà ce qui arrive constamment quand nous cherchons et retrouvons une chose perdue.

2. — Mais si quelque chose, n'importe quel objet matériel et visible, a disparu de nos yeux sans disparaître de la mémoire, son image se trouve gravée dans notre esprit, et nous le recherchons jusqu'à ce qu'il reparaisse à notre vue. Une fois retrouvé, c'est d'après cette image intérieure qu'on le reconnaît. Aussi, nous ne disons pas que nous avons retrouvé ce qui était perdu à moins de le reconnaître; or, nous ne pouvons le reconnaître sans nous en souvenir : ce qui était perdu pour les yeux, la mémoire le gardait.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Cette doctrine de saint Augustin est aussi claire qu'élégamment exprimée. La conclusion à tirer, d'après le saint Docteur, c'est que Dieu doit être

CAPUT XVIII

Non inveniretur ea res quæ excidit, nisi memoria teneretur.

1. — Si præter memoriam meam te invenio, immemor tui sum. Et quomodo jam inveniam te, si memor non sum tui? Perdiderat enim mulier drachmam, et quæsivit eam cum lucerna : et nisi memor ejus esset, non inveniret eam. Cum enim esset inventa, unde sciret utrum ipsa esset, si memor ejus non esset? Multa memini me perdita quæsisse, atque invenisse. Unde istud scio? Quia, cum quærerem aliquid eorum, et diceretur mihi : Num forte hoc est? Num forte illud? tamdiu dicebam : Non est, donec id offerretur quod quærebam. Cujus nisi memor essem, quidquid illud esset, etiam si mihi offerretur, non invenirem, quia non agnoscerem. Et semper ita fit, cum aliquid perditum quærimus et invenimus.

2. — Verumtamen, si forte aliquid ab oculis perit, non a memoria, veluti corpus quodlibet visibile, tenetur intus imago ejus, et quæritur, donec reddatur aspectui. Quod cum inventum fuerit, ex imagine quæ intus est, recognoscitur. Nec invenisse nos dicimus quod perierat, si non agnoscimus; nec agnoscere possumus, si non meminimus. Sed hoc perierat quidem oculis; memoria tenebatur.

cherché au dedans de notre mémoire, et que nous avons de lui une certaine notion mêlée d'obscurité, qui a été comme imprimée dans notre âme.

CHAPITRE XIX

Lorsque la mémoire elle-même perd un objet par oubli, elle ne peut se rappeler cet objet qu'en pensant à quelque chose de semblable, et elle ne pourrait chercher un objet perdu dont le souvenir se serait entièrement effacé dans notre esprit.

Eh quoi! si la mémoire elle-même perd quelque chose, comme il arrive quand nous oublions et que nous tâchons de nous ressouvenir, en somme, où cherchons-nous, sinon dans la mémoire même? Un objet s'y présente-t-il pour un autre, nous le repoussons, jusqu'à ce que paraisse celui que nous cherchons, et alors nous disons : « Le voici. » Nous ne le dirions pas sans le reconnaître, comme nous ne le reconnaîtrions pas sans nous en souvenir. Certainement nous l'avions oublié; mais il n'était donc pas entièrement perdu, et, à l'aide de ce qui nous restait, nous cherchions ce qui nous échappait. La mémoire sentait ici qu'elle ne saisissait plus tout ce que, d'ordinaire, elle embrassait à la fois; et, comme boiteuse et mutilée dans ses habitudes, elle réclamait ce qui lui manquait. Ainsi, qu'à nos yeux ou à notre pensée s'offre une personne que nous connaissons, mais dont le nom nous échappe, tout autre nom qui se présente à notre esprit et qui ne se lie pas à l'idée que nous avons de cette personne, nous le rejetons jusqu'à ce que le véritable nom vienne pour s'associer naturellement à cette image connue. Mais ce nom, d'où revient-il, si ce n'est de la mémoire même? C'est de là encore qu'il vient, même quand nous le reconnaissons sur l'indication d'un autre. Nous ne l'admettons point, en effet, comme un nom nouveau; mais, d'après le souvenir qui nous en reste (1),

(1) *D'après le souvenir qui nous en reste,* etc. Augustin franchit la puissance de la mémoire, pour se ressouvenir de Dieu. Comment le retrouver, si on ne le connaissait pas auparavant, si on ne l'avait possédé déjà? Dieu est dans la mémoire de deux manières : en espérance et en réalité. Le chercher, c'est aspirer à la vie enivrante et bienheureuse qu'on ne possède que

CAPUT XIX

Quid sit reminisci.

Quid cum ipsa memoria perdit aliquid, sicut fit cum obliviscimur, et quærimus, ut recordemur? Ubi tandem quærimus, nisi in ipsa memoria? Et ibi si aliud pro alio forte offeratur, respuimus donec illud occurrat quod quærimus; et cum occurrerit dicimus : Hoc est, quod non diceremus, nisi agnosceremus; nec agnosceremus, nisi meminissemus. Certe ergo obliti fueramus : at non totum exciderat; sed ex parte qua tenebatur, pars alia quærebatur; quia sentiebat se memoria non simul volvere, quod simul solebat, et quasi detruncata consuetudine claudicans, reddi, quod deerat, flagitabat. Tanquam si homo notus, sive conspiciatur oculis, sive cogitetur, et nomen ejus obliti requiramus, quidquid aliud occurrerit non connectitur; quia non cum illo cogitari consuevit. Ideoque respuitur, donec illud adsit, ubi simul assuefacta notitia non inæqualiter acquiescat. Et unde adest, nisi ex ipsa memoria? Nam et cum ab alio commoniti recognoscimus, inde adest. Non enim

quand on peut dire : « C'est assez ! » L'heureux en espérance la possède moins que l'heureux en réalité, mais plus que celui qui est déshérité et de la réalité et de l'espérance. Celui-là même la possède à un certain degré, puisqu'il la désire et d'un désir incontestable. Il sera prouvé au chapitre suivan que l'idée de la béatitude est dans tout homme; pour tout homme, comme pour Augustin, elle ne se sépare pas de la joie de la vérité.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Saint Augustin ne s'est occupé nulle part, d'une manière spéciale, des causes qui peuvent rendre nos souvenirs plus durables, ou nous en faciliter

nous convenons que c'est bien celui que nous cherchions. Autrement, quel avis pourrait éveiller un souvenir complètement disparu de l'esprit? Donc, nous n'avons pas entièrement oublié ce que nous nous souvenons d'avoir oublié, puisque nous ne pourrions chercher, après l'avoir perdu, ce que nous aurions absolument oublié.

le rappel, c'est-à-dire de ce qu'on nomme aujourd'hui les lois de la mémoire. Néanmoins, il y a peu de ces lois qui aient échappé à son esprit investigateur. Seulement, il en est qu'il se borne à signaler, en passant, d'un trait rapide, tandis qu'il y en a d'autres sur lesquelles il insiste davantage et qu'il met en lumière avec complaisance. On peut citer parmi les premières la sensibilité, l'habitude, l'ordre et la revision: parmi les secondes, le pouvoir volontaire et l'association des idées. Voyez pour la sensibilité *De musica*, lib. VI, cap. XI; pour l'habitude, *Confess.*, lib. X, cap. XXX; pour l'ordre, *Confess.*, lib. X, cap. XI; pour la revision, *ibid.*; pour l'acte volontaire, *de Trinit.*, lib. XI. cap. VIII. Mais, ajoute ici saint Augustin, la réminiscence ne peut pas s'opérer par la volonté toute seule, il faut que cette dernière ait

quasi novum credimus, sed recordantes approbamus hoc esse quod dictum est. Si autem penitus aboleatur ex animo, nec admoniti reminiscimur. Neque enim omnimodo adhuc obliti sumus, quod vel oblitos nos esse meminimus. Hoc ergo nec amissum quærere poterimus, quod omnino obliti fueramus.

pour point d'appui une idée, dont nous nous souvenons déjà, et qui avait été liée dans notre mémoire à celle que nous voulons évoquer.

C'est dire que l'association des idées joue dans la réminiscence un rôle considérable. La réminiscence, on le sait, tient une grande place dans les théories psychologiques des anciens, et l'association des idées dans celles des modernes. Or, de tous les philosophes qui se sont occupés de l'association des idées — depuis Platon, qui remarque avec tant de grâce que la vue d'une lyre réveille en nous l'idée de la personne aimée qui a coutume de s'en servir, jusqu'à Dugald-Steward, qui abonde là-dessus en observations ingénieuses — aucun n'a mieux vu le phénomène que saint Augustin, et ne l'a décrit d'une manière plus expressive, dans ce chapitre et le suivant.

CHAPITRE XX

Puisque tous cherchent la vie heureuse, qui ne peut être que Dieu seul, il est nécessaire que nous en ayons une certaine connaissance, une certaine mémoire, car nous ne pourrions l'aimer sans la connaître.

1. — Comment est-ce donc que je vous cherche, Seigneur? Vous chercher, c'est chercher la vie bienheureuse. Je vous chercherai pour que mon âme ait la vie. Car mon corps vit par mon âme (1) et mon âme vit par vous (2). Cette vie bienheureuse, comment donc la chercherai-je, puisque je ne l'aurai point trouvée avant d'avoir pu dire : « C'est assez, » là où il faut le dire? Comment la chercher? Est-ce par le souvenir, comme si, l'ayant oubliée, j'avais néanmoins conscience de mon oubli? Est-ce par désir de l'inconnu, soit que je n'en aie jamais rien su, soit que j'aie tout oublié jusqu'à la mémoire de mon oubli? Mais n'est-ce pas cette vie heureuse que tous les hommes désirent (3) et que nul ne dédaigne? Où l'ont-ils connue, pour la désirer ainsi? Où l'ont-ils vue, pour l'aimer? Sans doute que nous l'avions déjà en nous, je ne sais comment. Il est une autre manière de l'avoir en soi et qui nous rend heu-

(1) *Mon corps vit par mon âme.* Une vérité qui intéresse l'homme au plus haut point, c'est que l'âme est le principe de la vie du corps et que Dieu est la vie de l'âme, le principe unique et la cause immédiate de sa vie physique, de sa vie morale, de sa vie heureuse. De sa vie physique, non seulement en qualité de créateur, mais en tant qu'il la conserve et lui continue l'existence, à chaque moment; en tant qu'il concourt comme cause première et universelle à la production de tous ses actes; en tant que lumière unique des esprits, il l'éclaire et la met en état de discerner les objets qui sont du ressort de l'entendement. De sa vie morale, parce que Dieu est tout à la fois l'origine et le terme de toutes les obligations morales auxquelles l'âme est soumise. De sa vie heureuse, soit en attente et en espérance, ici-bas, soit en jouissance dans le ciel, puisqu'il est manifeste qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir de bonheur solide hors de Dieu. La vie heureuse est le terme des autres vies de l'âme : car, dans les desseins de Dieu, l'âme n'existe que pour le bonheur, et sa vie morale est la

CAPUT XX

Ut beatudinem omnes appetant, oportet eam noverint.

1. — Quomodo ergo te quæro, Domine? Cum enim te Deum meum quæro, vitam beatam quæro. Quæram te, ut vivat anima mea. Vivit enim corpus meum de anima mea, et vivit anima mea de te. Quomodo ergo quæro vitam beatam? Quia non est mihi, donec dicam : Sat est, illic ubi oportet ut dicam. Quomodo eam quæro? Utrum per recordationem, tanquam eam oblitus sim, oblitumque me esse adhuc teneam? An per appetitum discendi incognitam, sive quam nunquam scierim, sive quam sic oblitus fuerim, ut me nec oblitum esse meminerim? Nonne ipsa est beata vita, quam omnes volunt; et omnino, qui nolit, nemo est? Ubi noverunt eam, quod sic volunt eam? Ubi viderunt, ut amarent eam? Nimirum habemus eam, nescio quomodo : et est alius quidam modus, quo quisque cum habet eam, tunc

voie pour y parvenir. Bon gré mal gré, nous vivons et nous vivrons toujours de Dieu selon le physique; mais il dépend de nous de vivre de lui selon le moral, et par là de nous assurer en lui une vie éternellement heureuse.

(2) *Mon âme vit par vous.* Cette vérité, que Dieu est la vie de l'âme comme l'âme est la vie du corps, saint Augustin la reproduit souvent dans ses écrits. De même que le corps meurt lorsque l'âme se sépare de lui, l'âme meurt également lorsqu'elle se sépare de Dieu. (Voir *Sermon XIII, sur le martyre.*)

(3) *Cette vie heureuse que tous les hommes désirent.* « Tous ceux qui ont quelque usage de la raison, dit ailleurs le saint Docteur, sont unanimes sur ce point que tous les hommes veulent être heureux. » (*Cité de Dieu*, liv. X, ch. 1er.) La béatitude est un bien; tous les hommes désirent ce qui est bien, à plus forte raison le souverain bien, qui est la béatitude.

Si tous désirent le souverain bien, comment se fait-il qu'il y en ait tant dont les désirs se portent vers le péché, qui est un mal? D'où vient qu'un si grand nombre se donnent la mort, car celui qui n'existe pas est en dehors

reux. Il y en a qui sont heureux en espérance; ceux-là assurément la possèdent à un degré inférieur à ceux qui l'ont en réalité. Mais leur état est préférable encore à celui des hommes qui n'ont ni la réalité ni l'espérance. Néanmoins, ceux-là mêmes, s'ils ne la possédaient en eux de quelque manière, ne voudraient pas si ardemment être heureux; ils le veulent pourtant, c'est très certain.

2. — J'ignore comment ils l'ont connue, et par conséquent comment ils en ont une idée, je ne sais laquelle; mais je cherche si cette idée est dans leur mémoire, car si elle y est, il faut que nous ayons été heureux autrefois. Est-ce individuellement, ou tous en général, dans cet homme qui fut le premier pécheur, en qui nous sommes tous morts, ou duquel nous sommes tous nés dans la misère? Je ne l'examine pas présentement; je cherche seulement si la vie heureuse est dans la mémoire. Nous ne l'aimerions pas sans la connaître (1). A peine entendons-nous prononcer ce nom, que tous nous reconnaissons désirer la chose qu'il exprime. Ce n'est pas sans doute le son qui nous charme, car un Grec qui entend ce mot en latin n'y trouve aucun plaisir, puisqu'il en ignore le sens; nous, au contraire, nous en sommes charmés, comme il le serait lui-même s'il entendait le même mot en grec. C'est que ce bien, auquel aspirent les Grecs et les Latins et les hommes des autres langues, n'est ni grec ni latin : il est connu de tous les hommes; et s'il était possible de leur demander dans une langue unique s'ils veulent être heureux, ils répondraient sans aucune hésitation qu'ils le veulent. Cela serait impossible si ce nom n'exprimait une réalité conservée dans leur mémoire.

de tout bien? Nous répondons que le péché est un mal moral qui est comme recouvert d'un bien physique, la volupté, la gloire, les richesses, etc. C'est après ces biens apparents que soupirent avec ardeur les hommes pervers. Et, bien que celui qui n'est plus soit incapable de jouir d'aucun bien, celui cependant qui se donne la mort le fait pour éviter un mal qui lui paraît plus grand, car il regarde comme un plus grand bien ou comme un mal moindre

beatus est. Et sunt, qui spe beati sunt. Inferiore modo isti habent eam, quam illi qui jam re ipsa beati sunt : sed tamen meliores quam illi, qui nec re nec spe beati sunt. Qui tamen etiam ipsi, nisi aliquo modo haberent eam, non ita vellent beati esse, quod eos velle certissimum est.

2. — Nescio quomodo noverunt eam. Ideoque habent eam in nescio qua notitia, de qua satago utrum in memoria sit : quia si ibi est, jam beati fuimus aliquando. Utrum singulatim, an omnes in illo homine, qui primus peccavit, in quo et omnes peccavimus, in quo et omnes mortui sumus, et de quo omnes cum miseria nati sumus, non quæro nunc : sed quæro, utrum in memoria sit beata vita. Neque enim amaremus eam, nisi nossemus. Audimus nomen hoc, et rem ipsam omnes non appetere fatemur. Non enim sono delectamur. Nam hoc cum Latine audit Græcus, non delectatur, quia ignorat quid dictum sit: nos autem delectamur, sicut etiam ille, si Græce hoc audierit : quoniam res ipsa nec Græca, nec Latina est, cui adipiscendæ Græci Latinique inhiant, cæterarumque linguarum homines. Nota est igitur omnibus, quia una voce si interrogari possent utrum beati esse vellent, sine ulla dubitatione velle responderent. Quod non fieret, nisi res ipsa, cujus hoc nomen est, eorum memoria teneretur.

de n'exister plus que de vivre au milieu de la douleur et de l'angoisse, selon ce que disait le Sauveur à propos de Judas : *Il eût été préférable pour cet homme qu'il ne fût pas né.* (*Matth.* XXVI, 24.)

(1) *Nous ne l'aimerions pas sans la connaître.* On ne désire point ce qu'on ne connaît point, et il est probable que la volonté ne peut produire une action, même à l'aide de la puissance divine, sans que l'intelligence ait d'abord saisi l'objet vers lequel se porte la volonté. *Ignoti nulla cupido.*

CHAPITRE XXI

Comme tous les hommes ont une certaine connaissance expérimentale de la joie, et que cette joie est ce qu'ils appellent la vie heureuse, tous la désirent et en trouvent l'idée dans leur mémoire.

1. — Mais en est-il de ce souvenir comme de celui de Carthage pour qui l'a vue? Non, car la vie heureuse ne se voit pas avec les yeux, puisqu'elle n'est pas un corps. S'en souvient-on comme des nombres? Non, puisque celui qui a la connaissance des nombres n'y cherche rien davantage (1). Mais la notion même que nous avons de la vie heureuse nous la fait aimer, et nous désirons l'acquérir pour être heureux. S'en souvient-on comme de l'éloquence? Non, car, bien que ceux qui entendent ce mot, sans être encore éloquents se souviennent de la chose qu'il exprime, et que beaucoup désirent l'obtenir, — preuve qu'ils en ont une idée, — cependant c'est par les sens qu'ils ont remarqué l'éloquence d'autrui, avec un plaisir qui leur en a donné le goût. Ils n'auraient pas, il est vrai, éprouvé ce plaisir sans une certaine connaissance intérieure, et ne la désireraient pas sans en avoir goûté les charmes; mais aucun sens corporel ne nous révèle en autrui la vie heureuse.

2. — Nous en souvenons-nous comme de la joie? Peut-être, car, même étant triste je me souviens de la joie, comme de la vie heureuse étant malheureux. Et cette joie ne me fut jamais sensible, ni à la vue, ni à l'ouïe, ni à l'odorat, ni au goût, ni au toucher; mais je l'ai sentie en mon âme quand je me suis réjoui, et l'idée s'en est attachée à ma mémoire de telle sorte que je puisse m'en souvenir tantôt avec dédain, tantôt avec regret, selon la diversité des choses dont j'ai souvenance de m'être réjoui. En effet, même pour des choses honteuses, j'ai

(1) *Celui qui a la connaissance des nombres n'y cherche rien davantage.* Car l'arithmétique est une science spéculative qui ne va point au

CAPUT XXI

Quomodo memoria beatam vitam continet.

1. — Numquid ita ut meminit Carthaginem, qui vidit? Non. Vita enim beata non videtur oculis, quia non est corpus. Numquid sicut meminimus numeros? Non. Hos enim qui habet in notitia, non adhuc quærit adipisci : vitam vero beatam habemus in notitia, ideoque amamus eam : et tamen adhuc adipisci eam volumus, ut beati simus. Numquid sicut meminimus eloquentiam? Non. Quamvis enim et hoc nomine audito recordentur ipsam rem, qui etiam nondum sunt eloquentes, multique esse cupiant, unde apparet eam esse in eorum notitia : tamen per corporis sensus alios eloquentes animadverterunt, et delectati sunt, et hoc esse desiderant (quanquam, nisi ex interiore notitia, non delectarentur, neque hoc esse vellent, nisi delectarentur) : beatam vero vitam nullo sensu corporis in aliis experimur.

2. — Numquid sicut meminimus gaudium? Fortasse ita. Nam gaudium meum etiam tristis memini, sicut beatam vitam miser. Neque unquam corporis sensu gaudium meum vel vidi, vel audivi, vel odoratus sum, vel gustavi, vel tetigi; sed expertus sum in animo meo, quando lætatus sum : et adhæsit ejus notitia memoriæ meæ, ut id reminisci valeam aliquando cum aspernatione, aliquando cum desiderio pro earum rerum diversitate, de quibus me gavisum esse memini. Nam et de

delà de la connaissance de son objet. Ajoutez que le saint Docteur croyait que les espèces des nombres, qu'il appelle proprement les nombres, se trouvent naturellement en nous.

été rempli d'une certaine joie, dont je ne me souviens qu'avec horreur et amertume; quelquefois aussi pour des choses bonnes et honnêtes, ce que je me rappelle avec regret, parce que, peut-être, elles ne me sont plus présentes, et de là vient que je suis triste au souvenir des joies passées. Mais où et quand ai-je goûté la vie heureuse (1), pour m'en souvenir, pour l'aimer et pour la désirer? Ce n'est pas moi seulement, ni quelques autres, c'est nous tous, sans exception, qui voulons être heureux. Si nous en avions une connaissance moins certaine, notre volonté ne serait pas aussi assurée.

3. — Mais quoi donc? Demandez à deux hommes s'ils veulent porter les armes; peut-être l'un dira oui, l'autre non. Demandez-leur s'ils veulent être heureux: tous deux vous répondront sans hésiter que tel est leur désir. Et quelle autre raison peut porter l'un à aller à la guerre et l'autre à n'y point aller, sinon ce désir même qu'ils ont d'être heureux? Cela ne vient-il pas de ce que, l'un mettant son bonheur dans une chose, et l'autre dans une autre, tous deux cependant s'accordent dans ce désir d'être heureux, de même qu'on les verrait s'accorder à dire qu'ils désirent ressentir de la joie? Et cette joie, n'est-ce pas ce qu'ils appellent la vie heureuse? Quoique celui-ci tende au bonheur par une voie, celui-là par une autre, cependant c'est toujours vers le même but, c'est-à-dire la joie, qu'ils dirigent leurs efforts. Or, comme la joie est chose dont personne ne puisse dire qu'il ne l'a pas éprouvée, il résulte qu'on la retrouve dans la mémoire, et qu'on la reconnaît lorsqu'on entend nommer la vie heureuse.

(1) *Où donc et quand ai-je goûté la vie heureuse?* Nous ne l'avons jamais goûtée tout entière dans cette vie. Cependant, nous en désirons du moins une certaine partie chaque fois que nous formons un acte d'amour et de désir. En effet, nous goûtons un certain bonheur dans la jouissance d'un seul bien, et ce bonheur est d'autant plus grand que la somme de biens dont nous jouissons est plus considérable. Nous concluons de là que notre bonheur ne laisserait rien à désirer si nous jouissions de tous les biens réunis, affranchis à jamais de tous les maux, ce qui est le souverain bien et le vrai bonheur.

turpibus gaudio quodam perfusus sum, quod nunc recordans detestor atque execror : aliquando de bonis et honestis, quod desiderans recolo, tametsi forte non adsunt, et ideo tristis gaudium pristinum recolo. Ubi ergo et quando expertus sum vitam meam beatam, ut recorder eam, et amem et desiderem? Nec ego tantum, aut cum paucis, sed beati prorsus omnes esse volumus. Quod nisi certa notitia nossemus, non tam certa voluntate vellemus.

3. — Sed quid est hoc? Quod si quæratur a duobus utrum militare velint, fieri possit ut alter eorum velle se, alter nolle respondeat : si autem ab eis quæratur utrum beati esse velint, uterque statim se sine ulla dubitatione dicat optare : nec ob aliud velit ille militare, nec ob aliud iste nolit, nisi ut beati sint? Num forte quoniam alius hinc, alius inde gaudet, ita se omnes beatos esse velle consonant : quemadmodum consonarent, si hoc interrogarentur, se velle gaudere : atque ipsum gaudium vitam beatam vocant? Quod et si alius hinc, alius illinc assequitur, unum est tamen quo pervenire omnes nituntur ut gaudeant. Quæ quoniam res est, quam se expertum non esse nemo potest dicere, propterea reperta in memoria recognoscitur, quando beatæ vitæ nomen auditur.

C'est donc par la connaissance du bien en particulier que nous parvenons à la connaissance du bien universel et parfait, que nous n'avons pas encore goûté mais dont nous désirons jouir. Et, bien que tous les hommes ne s'accordent point sur l'objet de leurs joies particulières, que celui-ci mette son bonheur dans une chose, celui-là dans une autre, tous cependant sont unanimes pour désirer le bien parfait, qui résulte de la réunion de tous les autres biens, et qui n'est rien autre chose que la béatitude elle-même ou la vie heureuse.

CHAPITRE XXII

La vie heureuse, c'est se réjouir en Dieu, de Dieu et pour Dieu.

Loin, Seigneur, loin du cœur de votre serviteur humilié devant vous, loin de moi la pensée de trouver mon bonheur dans toutes sortes de joies ! Car il en est une refusée aux impies, mais que vous donnez à ceux qui vous servent par un motif d'amour, et dont vous êtes vous-même la joie (1). Eh bien, la vie heureuse, c'est se réjouir en vous, de vous et pour vous (2); elle est là, et pas ailleurs. La placer ailleurs, c'est poursuivre une autre joie que la véritable; cependant, c'est encore par une image de la vraie joie que leur volonté est attirée.

(1) *Dont vous êtes vous-même la joie.* La béatitude peut se considérer sous deux rapports, *objectivement* et *formellement*. La béatitude *objective*, c'est la chose dans laquelle consiste le souverain bien; la béatitude *formelle*, c'est l'acquisition et la jouissance de cette chose. Il y a également deux espèces de joie, l'une *objective*, c'est-à-dire bien déterminée, l'argent, par exemple; l'autre *formelle*, ou la possession de tel bien et le charme que nous y trouvons. Dans le premier sens, Dieu est notre béatitude et notre joie véritable; dans le second sens, la vie heureuse résulte des actes de l'intelligence et de la volonté par lesquels nous possédons Dieu et nous jouissons de

CAPUT XXII

Beata vita, quæ et ubi.

Absit, Domine, absit a corde servi tui, qui confitetur tibi; absit ut, quocumque gaudio gaudeam, beatum me putem. Est enim gaudium quod non datur impiis, sed eis qui te gratis colunt, quorum gaudium tu ipse es. Et ipsa est beata vita, gaudere ad te, de te, propter te : ipsa est, et non est altera. Qui autem aliam putant esse, aliud sectantur gaudium neque ipsum verum. Aliqua tamen imagine gaudii, voluntas eorum avertitur.

lui, dans cette vie, en espérance, par une connaissance et une charité encore imparfaites; et dans l'autre, par la vision et la jouissance béatifiques. C'est là, vraiment, la joie du Seigneur, dans laquelle il fait entrer le serviteur bon et fidèle.

(2) *Et la vie heureuse, c'est se réjouir en vous*, etc., c'est-à-dire se réjouir dans l'espérance de parvenir un jour jusqu'à Dieu, ne chercher de joie qu'en Dieu, qui est le souverain bien, et ne se réjouir que pour Dieu dans les biens inférieurs. Voilà la vie heureuse, qui commence dans cette vie mortelle par l'espérance et la grâce, et se consomme par la gloire dans la vie éternelle.

CHAPITRE XXIII

La vie heureuse est la joie que donne la vérité, parce que Dieu est vérité, et ceux qui aiment autre chose veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité.

1. — Il n'est donc pas certain que tous les hommes veulent être heureux, car, puisque le bonheur parfait est en vous seul, ceux qui refusent de le chercher en vous refusent ainsi le bonheur (1). Tous ne le veulent-ils pas? Mais la chair convoitant contre l'esprit, l'esprit contre la chair, on ne fait plus ce que l'on veut (*Galat.* v, 17), on retombe dans ce que l'on peut et l'on s'en contente; car, ce que l'on ne peut pas, on ne le veut pas d'une volonté assez forte pour le pouvoir. Je leur demande à tous ce qu'ils préfèrent : la joie de la vérité ou la joie du mensonge; et ils n'hésitent pas plus à répondre : la joie de la vérité, qu'ils n'ont hésité à dire qu'ils désiraient être heureux. Car la vie heureuse, c'est la joie de la vérité (2), c'est la joie en vous qui êtes la vérité, ô Dieu, ma lumière, mon salut, mon Dieu! Nous voulons tous cette vie bienheureuse; nous voulons tous cette vie, seule bienheureuse; nous voulons tous cette joie née de la vérité. J'en ai rencontré beaucoup qui voulaient tromper, aucun qui voulût être trompé. Où donc les hommes ont-ils puisé cette connaissance du bonheur, si ce n'est où ils ont puisé celle de la vérité? Car ils aiment la vérité, puisqu'ils ne veulent pas être trompés. Et lorsqu'ils aiment la vie heu-

(1) *Ils refusent ainsi le bonheur,* parce que le bonheur n'est qu'en Dieu seul, que les pécheurs abandonnent. Ils cherchent cette vie heureuse dans les créatures, mais il n'y trouvent que l'ombre mensongère du vrai bonheur.

(2) *La joie de la vérité,* c'est-à-dire la joie d'avoir trouvé le vrai bien, qui ne souffre pas le moindre mélange de mal et qui seul suffit pour produire la joie véritable. Aucune joie qui vient des créatures ne peut donc constituer la vie heureuse, parce que tout bien fin porte toujours en lui-même quelque mélange d'imperfection. Toutes choses bien considérées, il

CAPUT XXIII

Item prosequitur quæ sit beata vita, et ubi.

1. — Non ergo certum est, quod omnes esse beati volunt, quoniam qui non de te gaudere volunt, quæ sola vita beata est, non utique vitam beatam volunt. An omnes hoc volunt? Sed quoniam caro concupiscit adversus spiritum, et spiritus adversus carnem, ut non faciant quod volunt; cadunt in id quod valent, eoque contenti sunt : quia illud quod non valent, non tantum volunt, quantum sat est, ut valeant. Nam quæro ab omnibus, utrum malint de veritate quam de falsitate gaudere? Tam non dubitant dicere de veritate se malle, quam non dubitant dicere beatos esse se velle. Beata quippe vita est gaudium de veritate. Hoc est enim gaudium de te, qui veritas es, Deus illuminatio mea, salus faciei meæ, Deus meus. Hanc vitam beatam omnes volunt : hanc vitam, quæ sola beata est, omnes volunt : gaudium de veritate omnes volunt. Multos expertus sum, qui vellent fallere; qui autem falli, neminem. Ubi ergo noverunt hanc vitam beatam, nisi ubi noverunt etiam veritatem? Amant enim et ipsam, quia falli nolunt. Et cum amant beatam

est évident que saint Augustin ne donne pas ici une définition rigoureuse de la béatitude. L'essence de la béatitude, selon les principes mêmes du saint Docteur qui ont leur fondement dans l'Ecriture et qui sont adoptés par les théologiens les plus éminents, consiste dans un acte de l'intelligence qui voit Dieu intuitivement et le possède en réalité. Mais comme il arrive très fréquemment et presque toujours que l'effet est plus connu que la cause, pour mieux faire comprendre que tous les hommes veulent être heureux, et que la mémoire renferme en elle-même une certaine idée de la béatitude, saint Augustin définit la vie heureuse *la joie qui naît de la vérité*.

reuse, qui n'est autre que la joie dans la vérité, ils aiment cette vérité, et ils ne l'aimeraient pas si leur mémoire ne s'en retraçait aucune idée.

2. — Pourquoi donc n'en jouissent-ils pas? Pourquoi ne sont-ils pas heureux? (1) C'est qu'ils sont fortement préoccupés d'objets qui leur créent plus de misère que le faible souvenir de la vérité ne leur laisse de bonheur. Il reste encore un peu de lumière parmi les hommes; qu'ils marchent donc, qu'ils avancent, de peur d'être enveloppés par les ténèbres. (*Joan.* XII, 35.) Mais pourquoi la vérité engendre-t-elle la haine, et pourquoi voit-on un ennemi dans l'homme qui l'annonce de votre part? Car on aime la vie heureuse, et elle n'est que la joie de la vérité. Ne serait-ce pas que la vérité est aimée de telle sorte que ceux mêmes qui ont un autre amour veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité (2), et que, ne voulant pas être trompés, ils ne veulent pas non plus être convaincus

(1) *Pourquoi ne sont-ils pas heureux?*..... Parce qu'ils aiment la vanité et cherchent le mensonge. (*Ps.* IV.) « Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. » Ils désirent être heureux, avoir toute sorte de biens, être affranchis de tout mal; mais c'est une erreur de croire qu'on peut trouver ce bien dans les créatures. Ils dorment dans cette erreur et tombent dans l'esclavage des créatures qu'ils aiment d'un amour déréglé, et ils n'ouvrent même plus les yeux à ce petit rayon de lumière qui brille dans leur intelligence et les conduit à Dieu, dans lequel se trouve la vraie béatitude.

(2) *Ils veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité.* Voilà le comble de tous les maux, ce qui porte le trouble, la honte, le désordre, la destruction dans la société comme dans les individus, c'est que nous ne subordonnons point notre esprit, notre volonté à la vérité, mais que nous forçons la vérité de se plier aux erreurs de notre esprit, aux instincts mauvais de notre volonté. Ainsi le voluptueux veut que la joie véritable soit dans les plaisirs de la chair; et, bien qu'il sache combien est fausse cette joie que la passion coupable, dont il est dominé, lui représente comme véritable, il ne veut pas cependant qu'on lui reproche d'aimer le mensonge pour la vérité, parce qu'il sait que cette erreur est honteuse, qu'il craint la honte et le déshonneur qui en résulterait pour lui, et qu'il ne veut pas mettre un frein à ses passions déréglées. C'est peut-être la seule cause de la haine qu'on a pour la vérité.

« Je fus élevé chrétiennement, dit l'illustre académicien François Coppée; et, après ma Première Communion, j'ai accompli mes devoirs religieux pendant plusieurs années avec une naïve ferveur. Ce furent, je le dis fran-

vitam, quod non est aliud quam de veritate gaudium, utique amant etiam veritatem. Nec amarent, nisi esset aliqua notitia ejus in memoria eorum.

2. — Cur ergo non de illa gaudent? Cur non beati sunt? Quia fortius occupantur in aliis, quæ potius eos faciunt miseros quam beatos, illud quod tenuiter meminerunt. Adhuc enim modicum lumen est in hominibus : ambulent, ambulent, ne eos tenebræ comprehendant. Cur autem veritas parit odium et inimicus eis factus est homo tuus verum prædicans, cum ametur beata vita, quæ non est nisi gaudium de veritate : nisi quia sic amatur veritas, ut quicumque aliud amant, hoc quod amant velint esse veritatem, et quia falli nollent, nolunt convinci quod falsi sint? Itaque oderunt veritatem, propter eam rem quam pro veritate amant. Amant eam lucentem, oderunt eam redarguentem. Quia enim falli nolunt, et

chement, la crise de l'adolescence et la honte de certains aveux qui me firent renoncer à mes habitudes de piété.

» Bien des hommes, qui sont dans ce cas, conviendraient, s'ils étaient sincères, que ce qui les éloigna *d'abord* de la religion, ce fut la règle sévère qu'elle impose à tous au point de vue des sens; et qu'ils n'ont demandé *que plus tard* à la raison et à la science des arguments métaphysiques qui leur permettent de *ne plus se gêner*. Pour moi, du moins, les choses se passèrent ainsi. Je cessai de pratiquer par mauvaise vergogne, et tout le mal vint de cette première faute contre l'*humilité*, qui m'apparaît décidément comme *la plus nécessaire de toutes les vertus*.

» Ce pas franchi, je ne devais pas manquer de lire en chemin bien des livres, d'entendre bien des paroles et de voir bien des exemples destinés à me convaincre que rien n'est plus légitime chez l'homme que d'obéir à son orgueil et à sa sensualité; et je devins très vite à peu près indifférent à toute préoccupation religieuse. Mon cas, on le voit, est très banal; ce fut la vulgaire désertion du soldat las de la discipline. Je ne haïssais certes pas le drapeau sous lequel j'avais servi; je l'avais fui et je l'oubliais...., voilà tout.

» Quand, par hasard, j'entrais dans une église, le respect m'attendait sur le seuil et m'accompagnait devant l'autel. Toujours les cérémonies du culte m'émurent par leur véritable caractère d'antiquité, leur pompe harmonieuse, leur solennelle et pénétrante poésie. Jamais je n'ai trempé mon

d'erreur? Ainsi l'amour de ce qu'ils prennent pour la vérité leur fait haïr la vérité. Ils l'aiment quand elle les éclaire, ils la repoussent quand elle les accuse. Voulant tromper mais ne pas être trompés, ils l'aiment quand elle se manifeste, et la haïssent quand elle les découvre eux-mêmes. Il leur en reviendra que ceux qui ne veulent pas être découverts par elle, elle les dévoilera malgré eux et ne se découvrira pas à eux. C'est ainsi, oui, c'est ainsi que l'esprit humain, dans cet état d'aveuglement et de langueur, de honte et de laideur, veut se cacher, tout en voulant que rien ne lui soit caché. Et il arrive, au contraire, qu'il ne peut se cacher à la vérité, tandis que la vérité se cache à lui. Cependant, même à ce degré de misère, il aime mieux se réjouir du vrai que du faux. Il sera donc heureux si, sans crainte d'aucun trouble, il se réjouit de l'unique vérité par laquelle toutes choses sont vraies.

doigt dans l'eau froide des bénitiers sans tressaillir d'un singulier frisson qui était peut-être du remords. »

« Le Dieu d'indulgence et de bonté, écrit-il plus loin, me réservait mieux qu'un *hâtif* et tremblant repentir *in extremis*.

» Alors mon esprit se tourna vers les pensées graves. M'étant jugé avec une sincérité scrupuleuse, je me dégoûtai, je me fis horreur, et, cette fois, le prêtre vint.

» Je me confessai à lui, dans les larmes du repentir le plus sincère; je reçus l'absolution avec un soulagement ineffable.

» Ce prêtre est à présent l'un des hommes que j'aime le plus au monde, mon cher conseiller, l'intime visiteur de mon âme et mon frère en Jésus-Christ. »

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Ce chapitre et les précédents nous apprennent que le bonheur ne peut se trouver dans aucune créature, mais en Dieu seul, et que nous ne pouvons parvenir jusqu'à lui que par l'amour de la vérité, qui, non seulement nous éclaire, mais nous accuse et détourne notre esprit et notre volonté de l'amour des faux biens de la terre. Or, ces heureux effets se produisent infailliblement si nous réprimons par l'amour de la mortification nos pas-

fallere volunt, amant eam, cum seipsam indicat et oderunt eam, cum eos ipsos indicat. Inde retribuitur eis, ut qui se ab ea manifestari nolunt, et eos nolentes manifestet, et eis ipsa non sit manifesta. Sic, sic etiam, sic animus humanus, etiam sic cæcus et languidus, turpis atque indecens, latere vult : se autem ut lateat aliquid, non vult. Contra illi redditur, ut ipse non lateat veritatem, ipsum autem veritas lateat. Tamen etiam sic dum miser est, veris mavult gaudere quam falsis. Beatus ergo erit, si, nulla interpellante molestia, de ipsa per quam vera sunt omnia sola veritate gaudebit.

sions indomptées, qui nous portent à des actes que notre raison réprouve et condamne.

2. Si jamais la vérité se rend odieuse, c'est particulièrement dans la fonction de reprendre. Les pécheurs toujours superbes ne peuvent endurer qu'on les reprenne..... Qu'on discoure de la morale, qu'on déclame contre les vices, pourvu qu'on ne leur dise jamais comme Nathan : « C'est vous qui êtes cet homme (*II Reg.* XII, 7), c'est à vous qu'on parle. » Ils écoutent volontiers une satire publique des mœurs de leur siècle, et cela, pour quelle raison? C'est qu' « ils aiment, dit saint Augustin, la lumière de la vérité, mais ils ne peuvent souffrir ses censures. » Elle leur plaît quand elle se découvre, parce qu'elle est belle; elle commence « à les choquer quand elle les découvre eux-mêmes, » parce qu'ils sont difformes. Aveugles qui ne voient pas que c'est par la même lumière que le soleil se montre lui-même et tous les autres objets! Ils veulent cependant, les insensés! que la vérité se découvre à eux sans découvrir quels ils sont, et il leur arrivera, au contraire, par une juste vengeance, que la lumière de la vérité mettra en évidence leurs mauvaises œuvres, pendant qu'elle-même leur sera cachée. (Bossuet, Sermon *Sur les causes de la haine déchaînée contre la vérité*, IIIe p.)

3. Comme ici-bas le foyer du péché et les ardeurs de la concupiscence ne peuvent être entièrement éteintes, nous ne pouvons être parfaitement heureux dans cette vie; nous ne le serons que dans le ciel, où, affranchis de toute inquiétude, nous ne nous réjouirons que de la seule vérité, avec l'assurance d'en jouir toujours, selon la promesse de Jésus-Christ. (*Joan.* XVI, 22.)

CHAPITRE XXIV

Il se félicite de ce que Dieu peut être trouvé dans la mémoire, parce qu'on y trouve la vérité.

Aussi loin que j'ai pu aller dans les espaces de la mémoire, en vous cherchant, Seigneur, je ne vous ai point trouvé hors d'elle. Non, je n'ai rien trouvé de vous qui ne fût un souvenir, depuis que j'ai appris à vous connaître, vous que je n'ai point oublié depuis que je vous ai connu. Où j'ai trouvé la vérité (1), là j'ai trouvé mon Dieu, qui est la vérité même (2). Or, je n'ai pas oublié la vérité depuis que je l'ai apprise. Aussi, depuis que je vous ai connu, vous êtes resté dans ma mémoire, et c'est là que je vous trouve lorsque je me souviens de vous et me réjouis en vous. Telles sont les saintes délices que vous m'avez données dans votre miséricorde, en considérant ma pauvreté.

(1) *Où j'ai trouvé la vérité,* brillant de tout son éclat dans les principes naturels tels que ceux-ci : Dieu est le souverain bien, il est incorruptible, inviolable, immuable, il est supérieur à tous les êtres sujets à la corruption, à l'altération, au changement. « Là », dans ma mémoire, où ont été naturellement déposées les semences de la connaissance divine, « j'ai trouvé mon Dieu, en cherchant peu à peu sa nature à l'aide de ces principes. »

(2) *Dieu qui est la vérité même.* Dieu est la première et la souveraine vérité, d'abord parce que l'intelligence divine est « la mesure et la cause de tous les autres êtres et de toutes les autres intelligences, et ensuite parce

CAPUT XXIV

Gratulatur quod in memoria sua Deus locum habeat.

Ecce quantum spatiatus sum in memoria mea quærens te, Domine, et non te inveni extra eam. Neque enim aliquid de te inveni, quod non meminissem, ex quo didici te. Nam ex quo didici te, non sum oblitus tui. Ubi enim inveni veritatem, ibi inveni Deum meum, ipsam veritatem : quam ex quo didici, non sum oblitus. Itaque ex quo didici te, manes in memoria mea : et illic te invenio cum reminiscor tui, et delector in te. Hæ sunt sanctæ deliciæ meæ, quas donasti mihi misericordia tua, respiciens paupertatem meam.

que l'essence divine est conforme à l'intelligence divine. » (S. Thom., p. I, q. xvi, art. 5.) Or, Dieu est la vérité objective, à l'égard de notre intelligence, et les principes naturels sont les vérités formelles.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

L'idée de Dieu est si fortement gravée dans notre mémoire, par les principes naturels, qu'aucun oubli ne peut l'en effacer. C'est lui qui répand de chastes délices dans l'âme lorsqu'elle considère qu'en lui est tout le bien sans aucun mélange de mal.

CHAPITRE XXV

Quelle place Dieu occupe dans la mémoire. On ne le trouve point au milieu des images, des objets sensibles, ni des affections de l'esprit, car toutes ces choses sont sujettes au changement, et Dieu est immuable.

Mais où résidez-vous dans ma mémoire, ô Seigneur? Où y demeurez-vous? Quelle chambre vous y êtes-vous construite? Quel sanctuaire vous y êtes-vous bâti? Vous avez fait cet honneur à ma mémoire d'habiter en elle, mais je me demande en quelle partie vous résidez. En effet, pour me souvenir de vous, j'ai traversé toutes les parties de la mémoire qui me sont communes avec les bêtes (1); ne vous trouvant pas au milieu des images, des objets sensibles, je suis arrivé à ces régions auxquelles je confie les affections de mon âme, et je ne vous y ai pas encore trouvé. Alors, j'ai pénétré jusqu'au lieu même que mon âme habite dans ma mémoire, car elle se souvient aussi d'elle-même, et vous n'y étiez point. C'est que, si vous n'êtes ni une image corporelle, ni une passion de notre vie, telle que la joie, la tristesse, la crainte, le désir ou autres choses semblables, vous n'êtes point non plus mon esprit, mais le Seigneur, Dieu de l'esprit. Tout cela est variable, mais vous restez immuable, et demeurez au-dessus de toutes choses. Cependant, vous avez daigné habiter dans ma mémoire depuis que je vous ai connu (2). Mais pourquoi chercher où vous habitez en elle, comme s'il y avait dans la mémoire des lieux différents? Il est certain que vous y résidez, puisque je me souviens de vous depuis que je vous connais, et que c'est en elle que je vous trouve quand votre souvenir se représente à mon cœur.

(1) *J'ai traversé les parties de la mémoire qui me sont communes avec les bêtes.* Saint Augustin reconnaît ici une mémoire distincte de la mémoire

CAPUT XXV

In quo memoriæ gradu reperiatur Deus.

Sed ubi manes in memoria mea, tu, Domine? Ubi illic manes? Quale cubile fabricasti illic tibi? Quale sanctuarium ædificasti illic tibi? Tu dedisti hanc dignationem memoriæ meæ, ut maneas in ea; sed in qua ejus parte maneas, hoc considero. Transcendi enim partes ejus, quas habent et bestiæ, cum te recordarer : quia non ibi te inveniebam inter imagines rerum corporalium; et veni ad partes ejus ubi commendavi affectiones animi mei, nec illic inveni te. Et intravi ad ipsius animi mei sedem, quæ illi est in memoria mea, quoniam sui quoque meminit animus : nec ibi tu eras; quia sicut non es imago corporalis, nec affectio viventis qualis est cum lætamur, contristamur, cupimus, metuimus, meminimus, obliviscimur; et quiquid hujusmodi est : ita nec ipse animus es, quia Dominus Deus animi tu es. Et commutentur hæc omnia, tu autem incommutabilis manes super omnia; et dignatus es habitare in memoria mea, ex quo te didici. Et quid quæro, quo loco ejus habites quasi vero loca ibi sint? Habitas certe in ea, quoniam tui memini, ex quo te didici; et in ea te invenio cum recordor te.

sensitive, qui nous est commune avec les animaux, c'est-à-dire la mémoire intellective, qui est l'apanage exclusif des êtres doués de raison.

(2) *Depuis que je vous ai connu.* Nous apprenons à connaître Dieu à l'école de la nature, lorsque nous parvenons à l'usage de la raison; mais cette connaissance est encore fort obscure. Il faut y joindre l'enseignement de la foi chrétienne, qui nous fait connaître bien plus clairement la nature de ce souverain bien.

CHAPITRE XXVI

Nous trouvons Dieu en lui-même, au-dessus de nous, lorsque nous consultons la vérité, qui répond clairement à tous.

Où donc vous ai-je trouvé pour vous connaître? Car vous n'étiez pas encore dans ma mémoire avant que je vous connusse (1). Où donc vous ai-je trouvé, pour vous connaître (2), sinon en vous-même, au-dessus de moi? (3) Mais là il n'y a pas de lieu (4); nous reculons et nous avançons sans jamais en trouver. Partout, ô vérité, vous régnez sur tous ceux qui vous consultent (5), et vous répondez en même temps à tous ceux

(1) *Vous n'étiez point dans ma mémoire avant que je vous connusse.* Notre âme et notre mémoire n'ont pas une connaissance claire de Dieu avant que nous soyons éclairés des lumières de la foi. Ainsi, saint Augustin avoue n'avoir connu Dieu que lorsqu'il se fut rangé aux enseignements de la foi pour apprendre d'elle ce qu'était la nature de Dieu et l'étendue de ses perfections, et que la connaissance qu'il en avait, connaissance imparfaite et grossière, eût puisé toute sa perfection au foyer de la lumière catholique.

(2) *Où donc vous ai-je trouvé, pour vous connaître?* Saint Augustin, comme le remarque un auteur que nous avons déjà cité, s'est montré assez indécis sur certains points de sa théorie de la mémoire. Ainsi, il prétend que la mémoire est dans l'être humain ce que le Père est dans la Trinité divine, et qu'elle contient primitivement à l'état latent les idées que l'intelligence se bornera plus tard à produire à la lumière. C'est dire que la mémoire n'est pas seulement le dépôt, mais la source de nos connaissances, et en faire la première de nos facultés. Cependant, il dit ici positivement que Dieu n'a pas toujours été dans sa mémoire, il l'a connu en lui-même dans sa vérité immuable. De plus, il reconnaît ailleurs que les idées nécessaires sont passagères, bien que leurs objets ne le soient pas, et que si quelqu'une d'elles échappe à notre mémoire, nous pouvons la retrouver là où nous l'avions trouvée d'abord, au sein de la vérité incorporelle qui nous éclaire. (*De la Trinité*, liv. XII, ch. XIV.) Le saint Docteur fait donc de la mémoire tantôt une faculté d'où tout part et où tout aboutit, tantôt une faculté qui se borne à conserver les connaissances précédemment acquises. Comment saint Augustin a-t-il pu être amené à admettre la première de ces deux conceptions, qui est empreinte d'un caractère d'exagération si marquée qu'elle est tout à fait inacceptable? L'explication la plus naturelle

CAPUT XXVI

Ubi invenitur Deus.

Ubi ergo te inveni, ut discerem te? Neque enim jam eras in memoria mea, priusquam te discerem. Ubi ergo te inveni, ut discerem te, nisi in te supra me? Et nusquam locus, et recedimus, et accedimus, et nusquam locus. Ubique Veritas præsides omnibus consulentibus te: simulque respondes omnibus, etiam diversa consulentibus.

qui s'offre à l'esprit, c'est que l'étude approfondie qu'il avait faite de cette faculté l'a porté à en étendre démesurément le domaine. Quand un esprit distingué se met à creuser un sujet quel qu'il soit, il finit toujours par s'en exagérer l'importance..... C'est ainsi que Malebranche rapporte à l'imagination une multitude de faits qui n'en dépendent qu'indirectement, quand toutefois ils en dépendent; qu'Adam Smith voit dans la sympathie la raison dernière de la plupart des jugements et des actes qui composent la vie humaine, et qu'un écrivain de nos jours, versé dans l'étude de la philologie, a proposé de ramener à la linguistique la philosophie tout entière. On pourrait donner une autre explication que suggère l'examen des faits, et qu'on trouvera peut-être plus plausible, c'est que saint Augustin, ayant subi profondément l'influence de la philosophie néoplatonicienne, n'en répudia que fort tard certaines doctrines peu conciliables avec le dogme chrétien, et surtout celle de la réminiscence. (Ferroz, *Psychologie de saint Augustin*, p. 189-192.)

(3) *Sinon en vous-même, au-dessus de moi.* C'est-à-dire j'ai connu que Dieu, qui était bien au-dessus de moi et de toutes les créatures, trouvait ses complaisances et son bonheur en lui seul. « Si ce n'est en vous, au-dessus de moi, » c'est-à-dire dans la foi théologique, qui est un don de l'Esprit Saint, don qui est au-dessus de notre nature et de nos mérites.

(4) *Là il n'y a pas de lieu.* C'est-à-dire entre vous et les hommes, il n'y a ni lieu, ni espace qui pose des limites à Dieu. Sa présence n'est attachée à aucun palais, à aucun séjour; elle remplit l'immensité. Cependant, nous approchons de lui par la grâce et par la charité; nous nous en éloignons par le péché, non en traversant l'espace, mais par la seule distance qui sépare le bien du mal.

(5) *Partout, ô vérité, vous régnez sur tous ceux qui vous consultent.* En tout lieu, Dieu écoute les prières de ceux qui l'interrogent pour con-

qui vous adressent des demandes différentes (1). Vous parlez clairement (2), mais tous n'entendent pas de même. Tous vous consultent sur ce qu'ils veulent savoir, mais tous n'entendent pas toujours ce qu'ils veulent. Votre meilleur serviteur est celui qui a moins en vue d'entendre de vous ce qu'il veut, que de vouloir ce qu'il a entendu de vous.

naître la vérité par leurs désirs et leurs supplications, comme a fait saint Augustin. Quelle magnifique et sublime image de la vérité assise sur un trône immense, *ubique veritas præsides.....*, donnant audience à toutes les créatures capables de la consulter, répondant en même temps à ceux qui s'adressent à elle de toutes les parties de l'univers, donnant à chacune des réponses spéciales, claires, certaines, infaillibles, et exerçant cette auguste fonction sans aucune interruption depuis l'origine des temps!

(1) *Vous répondez en même temps à tous ceux qui vous adressent des demandes différentes,* en leur donnant de bons instincts et de salutaires inspirations.

« A leurs diverses demandes, » parce que l'un aspire aux richesses, un autre aux honneurs, celui-ci aux plaisirs, celui-là à toutes ces choses à la fois. Or, Dieu fait à tous cette même réponse : « Vanité des vanités, et tout est vanité. »

(2) *Vous parlez clairement,* ce qu'attestent les murmures de la conscience coupable, mais tous ne comprennent pas de même, étourdis qu'ils sont par le tumulte de leurs passions.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. La conséquence qui sort naturellement de ces principes, c'est que celui qui veut sérieusement revenir à Dieu, à l'exemple d'Augustin, doit conformer sa volonté à la volonté divine et se persuader qu'il est bien

Liquide tu respondes; sed non liquide omnes audiunt. Omnes, unde volunt, consulunt : sed non semper, quod volunt, audiunt. Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur hoc a te audire, quod ipse voluerit, sed potius hoc velle, quod a te audierit.

plus dans l'ordre que le serviteur n'ait point une volonté différente de celle de son Seigneur, que de forcer la volonté du Seigneur d'avoir pour agréables les caprices de son serviteur.

2. Tous ne reçoivent pas toujours les réponses qu'ils désirent, parce que les affections coupables dont ils sont les esclaves leur inspirent des volontés et des désirs directement contraires à la volonté et aux commandements de Dieu. Il en est qui voudraient qu'il fût permis de rendre injure pour injure, outrage pour outrage, et la loi divine leur dit : « Cela n'est pas permis, *non licet*. » Il en est qui voudraient qu'il leur fût répondu qu'ils peuvent, en vivant dans le monde et de la vie du monde, trouver la voie qui les conduira au ciel; mais il leur est dit que leur prédestination, par un profond secret de Dieu, se trouve attachée à la vie religieuse, à la pratique des conseils évangéliques. Un grand nombre de femmes, sincèrement adonnées aux pratiques de la piété, voudraient qu'il leur fût répondu que la sainteté consiste pour elles à passer la plus grande partie de la journée dans les églises et à fatiguer les oreilles de leurs confesseurs de leurs interminables discours; mais il leur est dit qu'elles feraient beaucoup mieux de rester dans leurs maisons et d'y remplir fidèlement les devoirs de leur condition.

CHAPITRE XXVII

Il confesse qu'il a commencé bien tard à aimer Dieu, parce qu'il a cherché, non au dedans de lui, mais au dehors, dans les créatures, et raconte comment il a été ravi de la beauté de Dieu.

Je vous ai aimée tard (1), beauté si ancienne et si nouvelle! Je vous ai aimée tard. Or, vous étiez au dedans de moi (2) et moi au dehors, et c'est là que je vous cherchais; je poursuivais de ma laideur la beauté de vos créatures. Vous étiez avec

(1) *Je vous ai aimée tard :* après douze ans, lorsque la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron lui inspira l'amour de la sagesse.

(2) *Vous étiez au dedans de moi*, dans mon âme, par votre essence, votre présence, votre puissance; vous me parliez par la lumière naturelle et par les principes de la conscience et par de salutaires inspirations. Moi j'étais au dehors, tout entier à l'amour et au charme des choses extérieures.

Entendons Bossuet nous montrant, dans un manuscrit inédit, intitulé *Second traité sur les états d'oraison*, que la foi se perd dans l'incompréhensibilité de Dieu, et que, par là, elle arrive à la connaissance de Dieu par négation. Saint Augustin dit à Dieu : « Je vous cherchais au dehors, et vous étiez au dedans, et je vous y trouve sans que vous y soyez entré par aucun de mes sens. Vous n'y êtes point venu avec des couleurs ou des goûts exquis; vous n'y avez point coulé avec des odeurs ni avec des sons et des chants agréables. Si vous êtes une lumière, vous êtes une lumière sans nuage, sans déclin, sans corps; vous n'êtes rien de ce que je vois, de ce que je touche, de ce que je sens, de ce que je me figure dans ma pensée, de ce que je suis : car mon esprit, ma raison, qui est ce que je trouve en moi de plus excellent, apprend, désapprend, oublie, se plaît en certaines choses et puis s'en dégoûte; et Dieu n'est point tout cela parce qu'il ne change jamais.

» En rejetant donc toutes ces choses et toutes les images des sens, et n'ouvrant que les yeux de l'âme, il voit en lui-même, sans forme aucune, une justice qui le juge et dont il ne juge pas, mais par laquelle il juge de tout; une vérité qui échappe, pour peu qu'on en approche les sens comme pour la toucher. Il la voit régner non seulement sur ses pensées, mais sur toute intelligence créée, simple, immuable, éternelle, que nos doutes n'affaiblissent pas; qui subsiste en elle-même malgré nos erreurs et nos ignorances, et qui guide même secrètement ceux qui l'ignorent et qui s'en détournent : car les yeux malades n'affaiblissent pas ni n'éteignent la lumière; et celle de Dieu est présente même à ceux qui s'en absentent et

CAPUT XXVII

Quomodo hominem rapiat Dei pulchritudo.

Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, sero te amavi. Et ecce intus eras, et ego foris, et ibi te quærebam : et in ista formosa quæ fecisti, deformis irruebam. Mecum eras, et tecum non eram. Ea me tenebant

qui s'en éloignent. Lorsqu'il regarde Dieu comme le Bien, qui est, ce me semble, son idée la plus ordinaire, ce n'est pas ce bien-ci ni ce bien-là, dénué de toute différence particulière; ce n'est aucune des choses que nous nommons bonnes dans le langage vulgaire; ce n'est, dit ce Saint, ni une bonne maison pour nous loger, ni une bonne terre pour nous enrichir, ni un bon suc pour nourrir nos chairs; ce n'est non plus une bonne vue, une bonne ouïe, ni une bonne pensée, ni un bon raisonnement, ni une bonne volonté : c'est le bien, qui est seulement le bien, le bien de tout bien, d'où vient tout le bien, le bien en soi par excellence, et le bien de tout ce qui est, par écoulement, commun à tous, propre à chacun; le bien qui est parce qu'il est, et qui n'a nulle cause de son être, mais qui est la cause de tout ce qui est, si toutefois on peut l'appeler une cause particulière lui qui est la cause des causes, la raison de toute raison, et le modèle de toute idée. On peut tout dire de lui, et on ne peut rien dire dignement de lui : c'est un soleil, c'est un océan, c'est un rocher, c'est un lion, c'est un agneau, et ainsi du reste; parce qu'il est la fermeté même, la vérité, la lumière même, l'immensité même, la force et la douceur même. Lorsqu'on lui attribue les choses humaines, et que, pour aider notre intelligence par des images sensibles, on dit qu'il se fâche, qu'il se réjouit, qu'il se repent, on prend le pur de la joie, du courroux, de la repentance, et on le transporte en Dieu pour exprimer une forte et invincible volonté de punir les méchants, ou de gratifier les bons, ou de changer et diversifier les effets de sa puissance et de sa sagesse, selon que nous-mêmes nous changeons de disposition.

» On veut donc toujours, autant qu'on peut, dans ces expressions imparfaites, dire quelque chose digne de Dieu; mais on reconnaît et on sent en même temps dans son fond que tout ce qu'on en dit de mieux n'est pas meilleur, par rapport à lui, que ce qu'on en dit de plus imparfait, et que, comme il faut s'élever au-dessus de tout ce qu'on en dit, qui semble indigne de sa grandeur, à la fois il faut s'élever au-dessus de tout ce qu'on croit le plus digne, en sorte qu'on n'ose plus, en un certain sens, ni rien dire, ni rien penser de ce premier Etre, ni le nommer en soi-même, parce qu'on

moi (1) et je n'étais pas avec vous, retenu loin de vous par tout ce qui sans vous ne serait que néant. Vous m'avez appelé, vous avez crié, vous avez rompu ma surdité. Vous avez jeté des étincelles, vous avez resplendi, vous avez chassé mon aveuglement. Vous avez répandu votre parfum, je l'ai respiré et j'aspire après vous. Je vous ai goûtée, et j'ai faim et soif. Vous m'avez touché, et j'ai brûlé du désir de votre paix.

ne peut pas, même expliquer combien il est ineffable ni comprendre combien il est incompréhensible.

» Voilà, sans rien citer en particulier, un faible abrégé, une faible idée de ce que les divines expressions de saint Augustin laissent dans la mémoire et dans le cœur. Quoi qu'il en soit, c'est là le dernier effort de la foi, lorsqu'elle veut connaître Dieu, par l'aveu de son impuissance à le bien connaître, et que, sans rien savoir en elle, une âme docile met, avec saint Augustin, « toute science à s'unir au seul qui sait : *una scientia est, conjungi scienti.* »

(Manuscrit de Bossuet, découvert dans la bibliothèque de Saint-Sulpice ; *Univers*, 16 novembre 1896.)

(1) *Vous étiez avec moi.* J'ai votre présence et les bonnes pensées que vous me suggérez et « je n'étais pas avec vous » par la charité et par la grâce.

(2) *Vous m'avez appelé*, par de secrets instincts, par les avertissements de ma mère, par les discours d'Ambroise, par les conseils de Simplicianus, les exemples de Victorinus et d'Antoine et d'autres de vos serviteurs. « Vous avez fait retentir votre voix » par des lumières intérieures, par une voix extérieure qui me disait : « Prends, lis ! » et mes oreilles, sourdes jusqu'alors, se sont ouvertes ; je vous ai écouté, je vous ai obéi.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin rappelle ici le souvenir salutaire du bienfait de sa vocation et de sa conversion, souvenir utile à méditer pour ceux surtout que Dieu a fait sortir de l'abîme du péché et des inclinations vicieuses. « Oh ! quelle misère pour une créature faite à l'image de Dieu de ne pas l'aimer ! Mais quelle misère incomparablement plus grande d'être insensible à ce défaut d'amour ! Quel excès de misère de s'y complaire, de vouloir y vivre et y mourir ! Cet affreux état est celui de la plupart des hommes. Excepté Dieu seul, tout les affecte, tout les intéresse, tout les occupe. Ils

longe a te, quæ si in te non essent, non essent. Vocasti, et clamasti, et rupisti surditatem meam. Coruscasti, splenduisti, et fugasti cæcitatem meam. Fragrasti, et duxi spiritum, et anhelo tibi. Gustavi, et esurio, et sitio. Tetigisti me, et exarsi in pacem tuam.

ne pensent qu'au présent, comme si rien leur était plus présent que Dieu; ils ne pensent qu'aux liens sensibles, comme si ces liens n'étaient pas des dons de Dieu, des motifs de l'aimer; ils ne pensent qu'à eux-mêmes, comme si Dieu n'était pas tout pour eux. Quoique tout les rappelle à Dieu, ils le séparent de tout; ils l'en détachent et l'en écartent, ils n'aspirent qu'à l'oublier, qu'à le perdre tout à fait de vue, afin de jouir paisiblement de tout le reste.

» Arrêtons-nous un moment ici, et faisons un retour sur nous-mêmes. Sommes-nous dans cette funeste illusion? Sentons-nous la nécessité d'en sortir et de faire pour cela les derniers efforts? Songeons qu'elle ne durera pas toujours, qu'à la mort elle se dissipera, et qu'alors commencera le regret et le désespoir éternel de n'avoir pas aimé Dieu; tous les autres biens nous seront enlevés : Dieu seul nous restera, mais pour notre malheur! Nous conserverons la capacité de l'aimer, et nous ne pourrons plus l'aimer, ni aimer autre chose, ni aimer nous-mêmes. Nous aurons toujours une tendance intime vers lui, et nous en serons toujours repoussés. Notre âme sera déchirée par deux sentiments opposés : l'un, du désir du souverain bien, désir naturel, et qui est le fond de notre être; l'autre, de haine de ce même bien, haine forcée et produite par la rage et par le désespoir; et ces deux sentiments, se fortifiant sans cesse l'un par l'autre, causeront le tourment inexprimable de la damnation éternelle.

» Oui, l'amour de Dieu qui remplit et satisfait fera le bonheur des élus; ce même amour frustré, rejeté, abhorré fera le supplice des réprouvés. L'amour profane et sensuel peut nous donner une faible idée de ce supplice. Autant il nous charme quand il est jouissant, autant il nous désespère quand il est rebuté et qu'il ne peut imputer ces justes rebuts qu'à lui-même. Prévenons un si terrible malheur. Commençons à aimer, quoique tard : Dieu nous y invite..... » (P. Grou.)

2. Les âmes les plus nobles et les plus heureuses tout ensemble sont certainement celles qui dédaignent les beautés périssables et qui ne s'attachent qu'à l'éternelle beauté. Aussi, à l'exemple d'Augustin, regardent-elles comme des années perdues toutes celles qu'elles ont consacrées aux fragiles objets de la concupiscence. « Je vous ai aimée trop tard ! »

CHAPITRE XXVIII

Saint Augustin reconnaît qu'il n'est pas encore parfaitement uni à Dieu, qu'il est ballotté par les tentations de la vie humaine, flottant entre la joie et la tristesse, entre la crainte de l'adversité et le désir de la prospérité.

1. — Lorsque je me serai attaché à vous de tout moi-même, plus de douleur alors, ni de fatigue ; ma vie sera vivante, toute pleine de vous, car vous allégez l'âme en la remplissant (1) ; mais je ne suis pas encore assez rempli de vous, voilà pourquoi je suis à charge à moi-même. Mes joies, que je devrais pleurer (2), luttent avec les tristesses dont je devrais me réjouir, et je ne sais de quel côté reste la victoire. Hélas! Seigneur, ayez pitié de moi. Mes criminelles tristesses sont en lutte avec vos saintes joies, et je ne sais de quel côté reste la victoire. Hélas ! Seigneur, ayez pitié de moi. Hélas ! voilà mes blessures. je ne les cache pas ; vous êtes médecin, je suis malade ; vous êtes miséricordieux, je suis misérable. N'est-ce pas une tentation que la vie de l'homme sur la terre? (*Job* VII, 1.)

2. — Qui désire les ennuis et les difficultés? Vous ordonnez de les supporter et non de les aimer! (3) On n'aime point ce que l'on souffre, quoiqu'on en aime la souffrance. On se réjouit de

(1) *Vous allégez l'âme en la remplissant.* Par votre grâce, par la connaissance, par l'amour de vous-même, vous allégez son fardeau, et vous la soulevez vers les désirs et les joies célestes, de peur que le corps, sujet à la corruption, n'appesantisse l'âme. *Mais je ne suis pas assez rempli de vous,* car les inclinations vicieuses et les imperfections occupent une grande partie de moi-même, et voilà pourquoi je « deviens à charge à moi-même, » accablé que je suis sous le poids de la concupiscence.

(2) *Mes joies, que je devrais pleurer.* Ce sont les joies qu'éprouve le juste au milieu de ses désirs si variés, joies qu'il devrait bien plutôt pleurer, « ces joies combattent des tristesses dont je devrais me réjouir » : ce sont les tristesses que suggère l'esprit de componction et de pénitence, et qui, tout en attristant la chair, sont une source de joie pour un esprit bien réglé. « Mes coupables tristesses » produites par le travail de la vertu et de l'abnégation sont en lutte avec vos saintes joies, qui sont la suite du

CAPUT XXVIII

Miseria hujus vitæ.

1. — Cum inhæsero tibi ex omni me, omnino nusquam erit mihi dolor et labor : et viva erit vita mea, tota plena te. Nunc autem quoniam quem tu imples, sublevas eum ; quoniam tui plenus non sum, oneri mihi sum. Contendunt lætitiæ meæ flendæ cum lætandis mœroribus ; et ex qua parte stet victoria, nescio. Hei mihi! Domine, miserere mei. Contendunt mœrores mei mali cum gaudiis bonis; et ex qua parte stet victoria, nescio. Hei mihi! Domine, miserere mei. Hei mihi! Ecce vulnera mea non abscondo. Medicus es, æger sum : misericors es, miser sum. Numquid non tentatio est vita humana super terram?

2. — Quis velit molestias et difficultates? Tolerari jubes eas, non amari. Nemo quod tolerat amat, etsi tolerare amat. Quamvis enim gaudeat se tolerare, mavult tamen

progrès dans la voie de Dieu et de la croix. « De quel côté restera la victoire, je l'ignore, » car, malgré la vigilance la plus attentive, la sensualité, l'amour déréglé de soi-même et de cette vie trouvent le moyen de se glisser dans l'âme. Aussi est-il difficile de reconnaître si on agit sous l'inspiration de la chair ou de l'esprit, et l'âme du juste ignore souvent de quel côté reste la victoire.

(3) *Vous ordonnez de les supporter, et non de les aimer.* Les difficultés et les misères de cette vie n'ont rien par elles-mêmes d'aimable, parce qu'elles répugnent à la nature et qu'elles nous privent toujours d'un certain bien. Mais nous pouvons les aimer en tant qu'elles nous servent à obtenir le souverain bien et l'éternelle béatitude, comme des moyens qui nous font atteindre notre fin. C'est ainsi que les martyrs aimaient les supplices. Cependant comme, dans les moyens, ce n'est pas ce qu'ils ont de pénible que nous aimons, mais la patience avec laquelle nous les supportons et la fin ou la béatitude qu'ils nous aident à obtenir, le saint Docteur dit avec

souffrir, on aimerait mieux cependant n'avoir rien à souffrir. Dans le malheur, je désire la prospérité; dans la prospérité, je crains le malheur. Entre les deux, est-il un milieu où la vie humaine ne soit pas une tentation? Malheur, encore une fois malheur aux prospérités du siècle livrées à la crainte de l'adversité et aux séductions de la joie! Une, deux et trois fois malheur (1) aux adversités du monde à cause du désir de la prospérité, et parce que l'adversité est dure et parce que la patience y fait naufrage! N'est-ce pas une épreuve continuelle (2) que la vie de l'homme sur la terre?

raison qu'on les supporte sans les aimer. Car, bien que le juste se réjouisse de souffrir dans cette vie de rudes épreuves, il aimerait mieux n'avoir rien à souffrir, ce qui est le partage exclusif de l'autre vie, dans laquelle il nous faut entrer par beaucoup de tribulations. (Voir liv. III, ch. 1er, note 2.)

(1) *Malheur, et trois fois malheur.* Saint Augustin dit trois fois malheur au désir de la prospérité et deux fois malheur à la crainte de l'adversité, parce que la prospérité est beaucoup plus dangereuse que l'adversité. La prospérité engendre l'oubli de Dieu et de soi-même, le mépris de la vertu, et une licence effrénée pour tous les vices. L'adversité, au contraire, fait rentrer l'homme en lui-même, l'excite à la pénitence, ôte aux vices leur matière et leur aliment, et le Dieu bon et miséricordieux remet les péchés au jour de la tribulation. (*Eccles.* II, 13.) Aussi trouverez-vous peu d'hommes vertueux au sein d'une longue suite de prospérités, et vous en trouverez un très grand nombre qui se sont sanctifiés au milieu des tribulations.

(2) *Une épreuve continuelle,* un combat sans trêve. A peine se passe-t-il une heure où nous ne ressentions quelque tristesse, quelque amertume, quelque souffrance. Nous craignons, ou nous supportons des épreuves pénibles pour notre corps, pour notre âme, pour notre fortune, pour notre

non esse quod toleret. Prospera in adversis desidero ; adversa in prosperis timeo. Quis inter hæc medius locus, ubi non sit humana vita tentatio? Væ prosperitatibus sæculi semel et iterum, a timore adversitatis, et a corruptione lætitiæ! Væ adversitatibus sæculi, semel et iterum et tertio, a desiderio prosperitatis, et quia ipsa adversitas dura est, et naufragat tolerantia. Numquid ergo non tentatio est vita humana super terram, sine ullo intertistio ?

honneur, ou nous désirons trop vivement les biens contraires aux maux que nous craignons ou que nous endurons.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Paul nous enseigne une bien grande vérité lorsqu'il nous dit : « La patience vous est nécessaire. » (*Heb.* x, 36.) Cherchons donc à l'acquérir dans cette vallée de tentations, qui est par là même une vallée de larmes. Sans cette vertu, nous serons nécessairement malheureux.

2. Les maux si nombreux qui nous affligent ici-bas doivent faire naître en nous le dégoût de cette vie et le désir de l'éternelle patrie, à laquelle cette multitude inévitable de tentations doit comme nous forcer d'aspirer. Nous sommes misérables ; mais pourquoi ne pas recourir, comme Augustin, à la miséricorde même? Sur quoi veut-on que la miséricorde s'exerce, sinon sur la misère qui est son propre objet? Ce qui nous arrête, ce qui nous éloigne même de Dieu, c'est l'orgueil : nos autres maux seraient peu de chose sans celui-là. C'est l'orgueil qui en fait la principale malignité ; c'est l'orgueil qui en empêche la guérison, parce qu'il ne nous permet ni de les reconnaître ni de les déclarer.

CHAPITRE XXIX

Il place son espérance dans la miséricorde de Dieu et lui demande la continence.

Toute mon espérance n'est donc que dans votre excessive miséricorde. Donnez ce que vous ordonnez et ordonnez ce qu'il vous plaît. Vous nous commandez la continence (1). Je sais, dit le Sage, que nul ne peut être continent sans un don de Dieu ; et c'était déjà un fruit de la sagesse de savoir d'où vient ce don. (*Sap.* VIII, 21.) Par la continence, en effet, nous sommes réunis et ramenés à l'unité (2), d'où nous nous répandions sur tant d'objets. Car ce n'est pas vous aimer assez que d'aimer avec vous quelque chose qu'on n'aime pas pour vous. O amour toujours brûlant sans jamais s'éteindre, ô charité qui êtes mon Dieu, embrasez-moi. Vous me commandez la continence ; donnez-moi ce que vous m'ordonnez et ordonnez-moi ce que vous voulez (3).

(1) *Vous nous commandez la continence.* Saint Augustin, par *continence* n'entend pas ici (comme au chapitre XI du livre VI) la chasteté qui porte à s'abstenir de toute volupté sensuelle, mais plus généralement cette vertu par laquelle nous résistons à toutes les mauvaises concupiscences qui exercent leur tyrannie dans notre âme, comme dit saint Thomas (II p., q. 155, art. 1). Aristote entend la continence dans le même sens (*Eth.*, VII). Ce n'est pas encore une vertu parfaite, mais le commencement des vertus.

(2) *Nous sommes réunis et ramenés à l'unité.* Il vaut beaucoup mieux aimer le seul bien souverain qu'une multitude de biens imparfaits, et, par l'amour déréglé que nous avons pour eux, perdre le seul bien nécessaire, le seul qui puisse suffire à combler les désirs de l'homme.

(3) *Donnez-moi ce que vous m'ordonnez*, etc. Cette courte et belle prière, qui contient toute la doctrine de l'Evangile sur l'humilité et la grâce, ne serait pas venue à l'esprit de saint Augustin s'il n'avait été intimement convaincu que, sans Dieu, l'homme ne peut absolument rien dans l'ordre du salut, non pas même former un bon désir, et qu'avec le secours de Dieu il est capable de tout. C'est cette grande vérité de l'impuissance totale de la créature par rapport au bien surnaturel et de la nécessité de la grâce, qu'il défendit depuis, d'une manière si forte et si victorieuse, contre les pélagiens ; il remarque dans un de ses écrits qu'il les avait réfutés d'avance par ces

CAPUT XXIX

In Deo spes tota.

Et tota spes mea, non nisi in magna valde misericordia tua, Domine Deus. Da quod jubes, et jube quod vis. Imperas nobis continentiam. Et cum scirem, ait quidam, quia nemo potest esse continens, nisi Deus det; et hoc ipsum erat sapientiæ, scire cujus esset hoc donum. Per continentiam quippe colligimur et redigimur in unum, a quo in multa defluximus. Minus enim te amat, qui tecum aliquid amat; quod non propter te amat. O amor, qui semper ardes, et nunquam extingueris! Charitas Deus meus, accende me. Continentiam jubes : da quod jubes, et jube quod vis.

paroles : « Seigneur, donnez ce que vous commandez, et commandez qu'il vous plaît. »

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. « Ce n'est pas vous aimer assez que d'aimer hors de vou quelque chose qu'on n'aime pas pour vous. » Dieu étant le centre où tout doit aboutir, comme il est le principe d'où tout part, notre premier devoir est d'aimer Dieu souverainement et d'approcher le plus possible de l'amour infini qu'il se porte à lui-même. De cette règle découle la second qui nous oblige de rapporter à Dieu toutes nos autres affections, c'est-à-dire de ne rien aimer hors de Dieu, qu'à cause de Dieu et en vue de Dieu; de telle sorte que l'amour de Dieu soit le motif, la règle et le but de tous nos autres amours.

2. Saint Augustin nous suggère deux remèdes pour surmonter les tentations de cette vie : 1° l'espérance ou la confiance en la divine miséricorde; 2° la prière, dont il nous trace une excellente formule : « Donnez ce que vous ordonnez et ordonnez ce que vous voulez; » car nous pouvons bien » pécher de nous-mêmes, mais nous ne pouvons accomplir les commande- » ments de Dieu sans la grâce de celui qui nous les impose. « Ainsi, comme l'enseigne ailleurs saint Augustin, je puis bien fermer les yeux comme je veux, mais, fussent-ils ouverts, je ne puis voir si la lumière ne bri et ne les éclaire. » (*Livre des Actes de Pélage.*)

CHAPITRE XXX

Il confesse que les tentations de la chair viennent l'assaillir pendant qu'il veille, sans qu'il y consente ; mais que, pendant son sommeil, elles font naître en lui une apparence de consentement. Il demande à Dieu d'en être délivré.

1. — Vous m'ordonnez certainement de proscrire la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'ambition du siècle. (*I Joan.* II, 16.) Vous défendez l'amour illégitime, et vous avez conseillé quelque chose de meilleur que la vie conjugale (1), cependant permise. Vous m'en avez donné la grâce, avant même que je devinsse le dispensateur de vos sacrements. Mais dans ma mémoire (dont j'ai tant parlé) vivent encore ces tristes images qu'une longue habitude y a gravées; si elles manquent de force en m'assaillant pendant que je veille, durant mon sommeil, au contraire, elles me portent, non seulement jusqu'à y prendre plaisir, mais même jusqu'à une espèce de consentement et d'action. Or, telle est sur mon âme et sur mon corps la puissance de ces illusions, que de vains fantômes obtiennent de moi, quand je dors, ce que les objets réels ne sauraient obtenir lorsque je suis éveillé. Suis-je donc alors un autre que moi-même (2), Seigneur, mon Dieu? Cependant, quelle différence entre moi et moi, dans ce moment qui me fait passer de la veille au sommeil, ou du sommeil à la veille!

(1) *Vous conseillez quelque chose de meilleur,* etc. Saint Augustin enseigne que la chasteté est plus excellente que le mariage. Quant au mariage, dit-il, bien que vous l'ayez permis, vous m'avez enseigné qu'il y avait quelque chose de plus parfait, en m'inspirant la résolution de garder une chasteté perpétuelle. Cette résolution, le saint Docteur la prit aussitôt après sa conversion; il l'observa si rigoureusement, comme prêtre, comme évêque, comme dispensateur des sacrements, que, au témoignage de Possidius, il ne voulut jamais qu'aucune femme demeurât dans l'intérieur de sa maison, pas même sa sœur ni ses nièces, et que jamais, non plus, il ne s'entretint avec une femme seule et sans témoins. Exemple admirable de chasteté, par laquelle il expia les libertés coupables de sa vie passée. Que les hérétiques qui ont

CAPUT XXX

Confitetur ut se habet ad tentationis genus primum, quod est carnalis libidinis.

1. — Jubes certe, ut contineam a concupiscentia carnis, et concupiscentia oculorum, et ambitione sæculi. Jussisti a concubitu : et de ipso conjugio melius aliquid, quam concessisti, monuisti. Et quoniam dedisti, factum est, et antequam dispensator sacramenti tui fierem. Sed adhuc vivunt in memoria mea (de qua multa locutus sum) talium rerum imagines, quas ibi consuetudo mea fixit : et occursant mihi vigilanti quidem carentes viribus, in somnis autem non solum usque ad delectationem, sed etiam usque ad consensionem factumque simillimum. Et tantum valet imaginis illusio in anima mea et in carne mea, ut dormienti falsa visa persuadeant, quod vigilanti vera non possunt. Numquid tunc ego non sum, Domine Deus meus? Et tamen tantum interest inter meipsum et meipsum, intra momentum quo hinc ad soporem transeo vel huc inde retranseo.

la chasteté en horreur, ou qui prétendent que le mariage est obligatoire même pour les ministres de la parole sainte, considèrent qui, d'eux-mêmes ou d'Augustin, a vraiment l'esprit de Dieu.

(2) *Suis-je donc un autre?*.... « Ne suis-je plus alors moi-même, Seigneur, mon Dieu? » Cette étude, cette peinture, montrent avec quel intérêt et quelle finesse il s'étudiait lui-même, et comment les observations du psychologue se mêlaient à l'examen de conscience du pénitent. En quoi diffèrent l'état de veille et l'état de sommeil? L'homme conserve-t-il, dans ce dernier état, son identité et sa personnalité? La sensibilité et l'imagination exercent-elles alors sur lui un empire absolu? Sa volonté et sa raison sont-elles momentanément inactives et dorment-elles comme les organes? Si oui, comment tenons-nous en dormant certaines résolutions? Si non, comment manquons-nous à d'autres sans en éprouver aucun remords? Ces questions, savamment agitées pour la plupart par les philosophes de notre temps,

2. — Où est alors la raison qui, pendant la veille, résiste à ces suggestions, au point que, les objets eux-mêmes s'offrant à ma vue, je demeure inébranlable? Se ferme-t-elle avec les yeux? S'assoupit-elle avec les sens? D'où vient que souvent nous résistons, même dans le sommeil, et que, nous rappelant notre résolution à laquelle nous demeurons chastement fidèles, nous ne donnons aucun consentement à de telles séductions? Et cependant, il y a une telle différence lorsqu'il en arrive autrement, que nous retrouvons, au réveil, le repos de la conscience, et, en raison même de cette différence nous reconnaissons n'avoir pas fait ce que nous voyons avec déplaisir s'être passé en nous, nous ne savons comment. Votre main, Dieu tout-puissant, ne peut-elle donc guérir toutes les langueurs de mon âme, et, par une grâce plus abondante, éteindre même les mouvements impurs de mon sommeil?

3. — Vous répandrez, Seigneur, de plus en plus vos dons sur moi, afin que mon âme, dégagée des appâts de la concupiscence, s'élance avec moi vers vous, ne se révolte plus contre elle-même, et que, loin de se livrer, même dans le sommeil, aux attraits perfides de ces images honteuses pouvant amener les désordres de la chair, elle y refuse tout consentement. A vous, tout-puissant, qui pouvez nous exaucer au delà de nos prières et de nos pensées, il coûtera peu d'écarter de moi, non seulement pendant ma vie entière, mais encore à l'âge où je suis (1), toute surprise semblable, si faible qu'elle soit, celle même qui, pendant le sommeil, fuirait au moindre signe devant les chastes affections d'un cœur pur. Ce que je suis encore maintenant dans ce genre de misères, je l'ai dit à mon bon maître;

avaient, comme on le voit, été entrevues, et même assez nettement posées par la théologie du IVe siècle. (FERROZ, *Psychologie de saint Augustin.*)

(1) *A l'âge où je suis,* c'est-à-dire la quarante-septième année environ.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Admirons la profonde humilité de saint Augustin : il n'hésite pas à confesser des choses si humiliantes pour lui, bien qu'entièrement exemptes

2. — Ubi est tunc ratio, qua vigilans animus talibus suggestionibus resistit, et si res ipsæ ingerantur, inconcussus manet? Numquid clauditur cum oculis? Numquid sopitur cum sensibus corporis? Et unde sæpe etiam in somnis resistimus; nostrique propositi memores, atque in eo castissime permanentes, nullum talibus illecebris adhibemus assensum? Et tamen tantum interest, ut cum aliter accidit, evigilantes ad conscientiæ requiem redeamus, ipsaque distantia reperiamus nos non fecisse, quod tamen in nobis quoquomodo factum esse doleamus. Numquid non potens est manus tua, Deus omnipotens, sanare omnes languores animæ meæ, atque abundantiore gratia tua lascivos motus etiam mei soporis extinguere?

3. — Augebis, Domine, magis magisque in me munera tua, ut anima mea sequatur me ad te, concupiscentiæ visco expedita, ut non sit rebellis sibi : atque ut in somnis etiam, non solum non perpetret istas corruptelarum turpitudines per imagines animales usque ad carnis fluxum, sed ne consentiat quidem. Nam ut nihil tale vel tantulum libeat, quantulum possit nutu cohiberi, etiam in casto dormientis affectu, non tantum in hac vita, sed etiam in hac ætate, non magnum est Omnipotenti, qui valet facere supra quam petimus et intelligimus. Nunc tamen, quid adhuc sim in hoc genere mali mei, dixi bono Domino meo : exultans cum tremore in eo quod

de faute. A l'exemple du saint Docteur, les âmes prudentes font humblement connaître à leur confesseur les illusions dont elles ont pu être l'objet, afin d'expier ainsi la négligence qu'elles auraient pu mettre à les désavouer.

2. Saint Augustin nous donne ici trois avertissements utiles : 1° de faire un acte de contrition aussitôt que nous sommes éveillés; 2° de rentrer dans le calme dès que nous sommes certains qu'il n'y a point de notre faute; 3° de prier Dieu d'être délivré de ces infirmités.

et, me réjouissant avec crainte des dons que vous m'avez faits, je gémis de rester si imparfait, espérant que vous accomplirez en moi votre œuvre de miséricorde jusqu'à la paix parfaite, dont mon esprit et ma chair jouiront en vous lorsque la mort aura été engloutie dans la victoire. (*I Cor.* xv, 54.)

donasti mihi, et lugens in eo quod inconsummatus sum, et sperans perfecturum te in me misericordias tuas, usque ad pacem plenariam : quam tecum habebunt interiora et exteriora mea, cum absorpta fuerit mors in victoriam.

CHAPITRE XXXI

Les aliments doivent être pris comme des remèdes; c'est une grande perfection de ne point se laisser emporter au delà des bornes de la nécessité. Saint Augustin confesse qu'il n'est point encore arrivé à ce degré de perfection.

1. — Il est une autre misère de chaque jour, et plût à Dieu qu'elle fût la seule! Nous réparons par le boire et par le manger les ruines journalières du corps, jusqu'au moment où, détruisant l'aliment et l'estomac (*I Cor.* VI, 13), vous éteindrez mon indigence (1)par une admirable plénitude, et revêtirez cette chair corruptible d'une éternelle incorruptibilité. (*Ibid.*, XV, 53.) Mais, à présent, cette nécessité m'est douce, et je combats cette douceur pour ne pas m'y laisser prendre; c'est une guerre de tous les instants, que je me fais par le jeûne et l'abstinence, réduisant mon corps en servitude. (*I Cor.* IX, 27.) Cependant, mes douleurs sont chassées par le plaisir; car la soif et la faim sont réellement des douleurs, elles brûlent et tuent comme la fièvre si l'on n'a pas recours au remède des aliments. Et comme ils s'offrent à nous de toutes parts, grâce à votre consolante libéralité qui fait servir à nos besoins la terre, l'eau et le ciel, nous appelons délices ces misères de notre vie. Vous m'avez appris à ne prendre les aliments que comme des remèdes.

2. — Mais quand je passe de l'inquiétude du besoin au repos qui en suit l'apaisement, le piège de la concupiscence m'attend au passage. Car ce passage lui-même est un plaisir, et nous ne pouvons prendre une autre voie dans la nécessité qui nous presse. L'entretien de la vie est l'unique raison du boire et du manger, et néanmoins un dangereux plaisir marche de compagnie; mais bien souvent il s'efforce de prendre les devants, afin que je fasse pour lui-même ce que je dis ou veux

(1) *Jusqu'au moment où..... vous éteindrez mon indigence*, en rassasiant

CAPUT XXXI

Ut se gerit ad tentationes gulæ.

1. — Est alia malitia diei, quæ utinam sufficiat ei. Reficimus enim quotidianas ruinas corporis edendo et bibendo, priusquam escas et ventrem destruas, cum occideris indigentiam meam satietate mirifica, et corruptibile hoc indueris incorruptione sempiterna. Nunc autem suavis est mihi necessitas, et adversus istam suavitatem pugno, ne capiar : et quotidianum bellum gero in jejuniis, sæpius in servitutem redigens corpus meum, et dolores mei voluptate pelluntur. Nam fames et sitis, quidam dolores sunt : urunt et sicut febris necant, nisi alimentorum medicina succurrat. Quæ quoniam præsto est, ex consolatione munerum tuorum, in quibus nostræ infirmitati terra et aqua et cœlum serviunt, calamitates deliciæ vocantur. Hoc me docuisti, ut quemadmodum medicamenta, sic alimenta sumpturus accedam.

2. — Sed dum ad quietem satietatis ex indigentiæ molestia transeo, in ipso transitu mihi insidiatur laqueus concupiscentiæ. Ipse enim transitus, voluptas est : et non est alius, qua transeatur, quo transire cogit necessitas. Et cum salus sit causa edendi ac bibendi, adjungit se tanquam pedissequa periculosa jucunditas : et plerumque præire conatur, ut ejus causa fiat, quod salutis causa me facere vel dico, vel volo. Nec idem modus utriusque est : nam quod saluti satis est, delectationi parum est. Et sæpe incertum fit, utrum adhuc necessaria

mon « appétit » de votre douceur infinie, ou en me délivrant par la mort de la nécessité du boire et du manger.

ne faire que pour la santé. Or, la mesure de l'un n'est pas celle de l'autre ; car ce qui est suffisant pour la santé ne l'est pas pour le plaisir (1). Souvent on ne sait pas s'il faut encore pourvoir à un besoin du corps, ou bien si le plaisir nous trompe en nous excitant. La pauvre âme sourit à cette incertitude, elle y cherche une défense, une excuse, charmée de ne pas voir clairement ce qui suffit au soutien de la santé, pour mettre à l'ombre de ce prétexte les intérêts de la volupté.

3. — Chaque jour je m'efforce de résister à ces tentations ; j'appelle à mon secours votre main puissante, et je vous soumets les troubles de mon esprit ; car, sur ce point, je ne sais pas encore bien ce que je dois faire. J'entends la voix de mon Dieu qui me dit : « Que vos cœurs ne s'appesantissent point par l'intempérance et l'ivrognerie. » (*Luc.* xxi, 34.) L'ivresse est loin de moi ; par votre miséricorde, qu'elle ne s'approche jamais ! La sensualité se glisse quelquefois chez votre serviteur. Que votre miséricorde la tienne éloignée de lui ! Personne ne peut être tempérant sans une grâce de vous. Vous accordez beaucoup à nos prières ; le bien même que nous avons reçu avant de vous prier, nous le tenons de vous ; c'est encore par un don de vous que nous savons vous en être redevables. Je n'ai jamais été adonné au vin, mais j'en ai connu qui l'étaient, que vous avez rendus sobres. C'est donc grâce à vous que les uns ne furent pas ce qu'ils n'avaient jamais été, que les autres ne furent plus ce qu'ils étaient, et que tous savent à qui ils le doivent.

4. — Vous m'avez dit encore : « Ne suis pas tes convoitises, et détourne-toi de ta volonté. » (*Eccli.* xviii, 30.) Votre grâce m'a fait encore entendre cette autre parole, que j'ai beaucoup aimée : « Que nous mangions, nous n'aurons rien de plus ; que nous ne mangions pas, nous n'aurons rien de moins » (*I Cor.* viii, 8), c'est-à-dire : « Ceci ne m'enrichira pas ; cela ne m'appau-

(1) *Ce qui est suffisant pour la santé ne l'est pas pour le plaisir.* C'est ce que saint Augustin exprime ailleurs en ces termes : « La concupiscence ne nous permet pas de rentrer dans les justes limites de la nécessité, et, en présence d'objets qui nous plaisent, elle fait disparaître ces limites et nous

corporis cura subsidium petat, an voluptaria cupiditatis fallacia ministerium suppetat. Ad hoc incertum hilarescit infelix anima, et in eo præparat excusationis patrocinium, gaudens non apparere quid satis sit moderationi valetudinis : ut, obtentu salutis, obumbret negotium voluptatis.

3. — His tentationibus quotidie conor resistere et invoco dexteram tuam ad salutem meam, et ad te refero æstus meos : quia consilium mihi de hac re nondum stat. Audio vocem jubentis Dei mei : Non graventur corda vestra, in crapula et ebrietate. Ebrietas longe est a me : misereberis, ne appropinquet mihi. Crapula autem nonnunquam subrepit servo tuo : misereberis, ut longe fiat a me. Nemo enim potest esse continens, nisi tu des. Multa nobis orantibus tribuis : et quidquid boni antequam oraremus accepimus, a te accepimus, et ut hoc postea cognosceremus, a te accepimus. Ebriosus nunquam fui; sed ebriosos a te sobrios factos ego novi. Ergo a te factum est, ut hoc non essent, qui nunquam fuerint; a quo factum est ut hoc non semper essent, qui fuerunt; a quo etiam factum est ut scirent utrique a quo factum est.

4. — Audivi et aliam vocem tuam : Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere. Audivi et illam ex munere tuo, quam multum amavi : Neque si manducaverimus, abundabimus; neque si non manducaverimus, deerit nobis. Hoc est dicere : Nec illa res me copiosum faciet, nec ista ærumnosum. Audivi et alteram : Ego enim didici, in quibus sum sufficiens esse : et

transporte bien au delà. Elle nous persuade que ce qui nous suffit réellement est insuffisant; nous cédons volontiers à ses exigences, et, tandis que nous ne croyons agir que dans l'intérêt de notre santé, nous faisons les affaires de la volupté. C'est ainsi que la convoitise ne sait jamais où finit la nécessité. » (*Contre Julien*, liv. IV. ch. XIV.)

vrira pas non plus. » Et cette parole encore : « J'ai appris à me contenter de ce que j'ai; je sais vivre dans l'abondance et je sais souffrir le besoin. Je peux tout en celui qui me fortifie. » (*Philip.* IV, 11-13.) Ainsi parle le soldat des armées du ciel, et non cette poussière que nous sommes. Mais souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes poussière, et que de cette poussière vous avez formé l'homme (*Ps.* CII, 14.); qu'il était perdu et qu'il a été retrouvé. (*Luc.* XV, 32.) Ce n'est pas non plus en lui qu'il a trouvé sa force, car il était poussière aussi, celui dont j'ai aimé les paroles inspirées par votre souffle divin : « Je puis tout, disait-il, en celui qui me fortifie. » (*Philip.* IV, 13.) Fortifiez-moi pour que j'aie ce pouvoir. Donnez-moi ce que vous m'ordonnez, et ordonnez-moi ce que vous voulez. Et il confesse, lui, qu'il a tout reçu et que toute sa gloire est dans le Seigneur. (*Philip.* IV, 11, 13; *I Cor.* 30-31). J'en ai entendu un autre vous priant pour être exaucé : « Éloignez de moi les désirs de l'intempérance. » (*Eccli.* XXIII, 6.) Il est donc évident, ô Dieu saint, que c'est vous qui donnez d'accomplir ce que vous commandez. Vous m'avez enseigné, ô bon Père, que tout est pur pour ceux qui sont purs, mais que celui-là fait mal qui mange pour scandaliser (*Rom.* XIV, 20); que toutes vos créatures sont bonnes; qu'il ne faut rien refuser de ce qu'on peut recevoir en action de grâces; que ce n'est point la nourriture qui nous rend agréables à Dieu; que personne ne nous juge d'après le manger et le boire; et que celui qui mange ne doit point mépriser celui qui s'abstient; que celui qui ne mange pas ne méprise point celui qui mange. (*Rom.* XIV, 20; *I Tim.* IV, 4; *I Cor.* VIII, 8; *Coloss.* II, 16; *Rom.* XIV, 3.) J'ai appris cela grâce à vous; soyez-en béni, mon Dieu, mon Maître, qui ouvrez mes oreilles, qui éclairez mon cœur; délivrez-moi de toute tentation.

5. — Ce n'est point l'impureté des aliments que je crains (1),

(1) *Ce n'est point l'impureté des aliments que je crains.* Aucune viande n'est impure par elle-même et ne peut souiller l'homme, à moins qu'elle ne lui soit interdite par une loi juste, comme celle qui défendait à Adam et

abundare novi et penuriam pati novi. Omnia possum in eo qui me confortat. Ecce miles castrorum cœlestium, non pulvis, quod nos sumus : sed memento, Domine, quia pulvis sumus et de pulvere fecisti hominem; et perierat, et inventus est. Nec ille in se potuit quia idem pulvis fuit, quem talia dicentem afflatu tuæ inspirationis adamavi. Omnia possum, inquit, in eo qui me confortat. Conforta me, ut possim. Da quod jubes, et jube quod vis. Iste se accepisse confitetur : et quod gloriatur, in Domino gloriatur. Audivi alium rogantem, ut accipiat : Aufer a me, inquit, concupiscentias ventris. Unde apparet, sancte Deus meus, te dare, cum fit, quod imperas fieri. Docuisti me, Pater bone : Omnia munda mundis; sed malum esse homini, qui per offensionem manducat; et, omnem creaturam tuam bonam esse; nihilque abjiciendum, quod cum gratiarum actione percipitur; et quia esca nos non commendat Deo; et, ut nemo nos judicet in cibo, aut in potu; et, ut qui manducat, non manducantem non spernat; et qui non manducat, manducantem non judicet. Didici hæc : gratias tibi, laudes tibi Deo meo, magistro meo, pulsatori aurium mearum, illustratori cordis mei. Eripe me ab omni tentatione.

5. — Non ego immunditiam obsonii timeo, sed immun-

à Eve de manger du fruit de l'arbre, comme la loi de l'Église qui défend l'usage des aliments gras pendant le Carême et à certains autres jours.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous donne ici une grande leçon de sobriété et de tempérance. 1° Les aliments ne sont que des remèdes. Or, quel est le malade, à moins d'avoir perdu la raison, qui use des remèdes en plus grande quantité que ne l'exigent les besoins de sa santé? Nous ne devons donc aussi user du boire et du manger que dans les justes bornes de la nécessité. 2° La Sainte Ecriture nous fournit sur ce point d'excellents avertissements, qu'il nous sera très utile de méditer. 3° Le saint Docteur nous invite à la

mais celle de l'intempérance. Je sais qu'il a été permis à Noé de se nourrir de toute espèce de viande pouvant servir de nourriture (*Gen.* IX, 3); qu'Élie fut restauré en mangeant de la viande (*III Reg.* XVII, 6); que Jean-Baptiste, si célèbre par son abstinence, ne fut point souillé par les animaux, c'est-à-dire les sauterelles dont il se nourrissait (*Matth.* III, 4). Je sais aussi qu'Esaü fut séduit par un désir de lentilles (*Gen.* XXV, 34); que David se reprocha lui-même d'avoir convoité un peu d'eau (*II Reg.* XXIII, 15, 17); que notre Roi fut tenté, non par de la chair, mais par du pain (*Matth.* IV, 3). Aussi le peuple, dans le désert, mérita-t-il d'être réprimandé, non pour avoir désiré de la viande, mais parce que ce désir le fit murmurer contre le Seigneur. (*Nomb.* XI, 10.) Entouré de ces tentations, je lutte chaque jour contre la concupiscence du boire et du manger, car ce n'est pas chose que je puisse me retrancher d'un seul coup et pour jamais, comme le désir de la femme. Il me faut donc tenir à ma bouche un frein qui se relâche et se resserre à propos. Et, Seigneur, quel est celui qui ne soit parfois entraîné au delà des bornes de la nécessité? S'il en est un, sa perfection est grande, et il doit en glorifier

pratique de la tempérance par l'exemple de saint Paul et par le sien. Il combattait la sensualité par les jeûnes fréquents. « Rien de plus humble et de plus frugal que sa table, dit Possidius (ch. XXI); des herbes et des légumes composaient son repas; on servait de la viande lorsqu'il y avait des étrangers ou des malades; on y buvait du vin, mais toujours avec modération. »

Lors donc que saint Augustin, dans ce même chapitre, confesse qu'il se laisse quelquefois prendre aux attraits de la sensualité, *crapula nonnunquam subrepit servo tuo,* il ne faut voir dans ce mot *crapula,* avec les auteurs les plus graves, que ce qu'il signifie réellement : le plaisir de manger et de boire, ou l'excès du manger. Il s'accuserait donc ici d'avoir mangé parfois au delà du besoin.

2. Il est difficile de connaître et d'observer les justes bornes de la nécessité dans l'usage du boire et du manger. Bien que le saint Docteur avoue que sur ce point il ne sait pas encore bien ce qu'il doit faire, il nous indique cependant quelques moyens qui nous aideront à connaître et à pratiquer les règles de la tempérance : 1° chercher des remèdes à cette maladie dans le jeûne et les autres mortifications du corps; 2° combattre tous les jours, à mesure qu'elles se présentent, les tentations de l'intempérance; 3° prier

ditiam cupiditatis. Scio, Noe omne carnis genus, quod cibo esset usui, manducare permissum : Eliam cibo carnis refectum : Joannem mirabili abstinentia præditum, animalibus, hoc est, locustis in escam cedentibus, non fuisse pollutum. Et scio, Esau lenticulæ concupiscentia deceptum; et David propter aquæ desiderium a seipso reprehensum; et Regem nostrum non de carne, sed de pane esse tentatum. Ideoque et populus in eremo non quia carnes desideraverit, sed quia escæ desiderio adversus Dominum murmuravit, meruit improbari. In his ergo tentationibus positus, certo quotidie adversus concupiscentiam manducandi et bibendi. Non enim est quod semel præcidere, et ulterius non attingere decernam, sicut de concubitu potui. Itaque freni gutturis, temperata relaxatione et constrictione, tenendi sunt. Et quis est, Domine, qui non rapiatur aliquando extra metas neces-

Dieu et implorer son secours contre les attaques de cet ennemi domestique.

Saint Ignace, dans ses *Exercices spirituels*, nous donne également quelques règles utiles pour observer la tempérance et ne point aller au delà des justes exigences de la nature dans le boire et le manger.

3. Il faut réparer les excès de la sensualité commis dans l'usage non seulement des mets exquis, mais même des aliments les plus ordinaires, ce que saint Augustin nous enseigne par l'exemple de ceux qui ont péché par le désir déréglé d'un plat de lentilles ou d'un verre d'eau. « Les excès de la table abrutissent l'esprit, minent la santé, ruinent la fortune, entretiennent, augmentent, étendent la misère des pauvres, occasionnent une infinité de crimes, sans parler de ceux qu'ils traînent immédiatement à leur suite. On sait tout cela; on ne peut se faire illusion là-dessus; on gémit même quelquefois sur la grandeur du désordre, sur l'énormité de l'abus, dont on craint d'être la victime, dont on prévoit pour soi et pour sa famille les plus tristes conséquences. Et cependant on ne se réforme pas : et loin de se réformer, chaque jour on enchérit sur le luxe de ses pères, sur son propre luxe. On voit qu'on ne peut y suffire et l'on s'endette..... Au point où en sont les choses, il n'y a plus de remède, ni dans la religion, qui n'est point écoutée, ni dans la raison, qui est impuissante, ni dans l'exemple, qui est trop rare et trop faible. On ne peut l'attendre que de l'excès même du mal, ou de quelque heureuse révolution dans les mœurs ménagée par la Providence. » (P. Grou.)

votre nom. Moi, je ne suis pas celui-là, car je suis un pécheur ; pourtant, moi aussi je glorifie votre nom, assuré que celui qui a vaincu le siècle et qui me compte parmi les membres infirmes de son corps, intercède auprès de vous pour mes péchés, parce que vos yeux ont vu ceux de ces membres qui sont encore imparfaits, et que tous sont inscrits au livre de vie. (*Rom.* VIII, 34 ; *Joan.* XVI, 33 ; *Ps.* CXXXVIII, 16.)

sitatis? Quisquis est, magnus est; magnificet nomen tuum. Ego autem non sum, quia peccator homo sum. Sed et ego magnifico nomen tuum; et interpellat te pro peccatis meis, qui vicit sæculum, numerans me inter infirma membra corporis sui : quia et imperfectum ejus viderunt oculi tui, et in libro tuo omnes scribentur.

CHAPITRE XXXII

Il avoue ne pas se mettre trop en peine du plaisir de l'odorat. Il croit cependant qu'il doit se défier de son esprit, parce que le plus souvent il ignore ce qui est en lui si l'expérience ne le lui fait connaître.

Du charme des odeurs, je ne m'en tourmente pas trop. Absentes, je ne les cherche pas; présentes, je ne les repousse pas : je suis même prêt à m'en passer toujours. Il me semble que c'est ainsi, et je me trompe peut-être. Car ne faut-il pas gémir sur ces ténèbres qui me font ignorer même ce dont je suis capable? A tel point que, si mon esprit s'interroge lui-même sur ses propres forces, il sent trop qu'il doit se méfier, parce que, le plus souvent, il ignore ce qui est en lui, jusqu'à ce que l'expérience le lui découvre. Et personne, pendant cette vie appelée une tentation continuelle, ne peut affirmer que, après avoir changé du pire au meilleur, il ne changera pas du meilleur au pire. Il n'est qu'un espoir, qu'une confiance, qu'une promesse sûre : c'est votre miséricorde.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. L'infirmité que déplore ici saint Augustin n'est que trop véritable; personne ne doit trop facilement en croire son propre témoignage: souvent notre cœur recèle un vice caché que l'occasion met à découvert. Combien qui s'imaginent être sobres, patients, humbles, et qui, à la première occasion, se livrent à des actes inouïs d'intempérance, de colère et d'orgueil!

2. S'il est quelque chose qui doive faire trembler, non seulement les

CAPUT XXXII

Ut se gerit ad odorum illecebras.

De illecebra odorum, non satago nimis. Cum absunt, non requiro : cum adsunt, non respuo, paratus etiam eis semper carere. Ita mihi videor : forsitan fallor. Sunt enim et istæ plangendæ tenebræ, in quibus me latet facultas mea, quæ in me est : ut animus meus de viribus suis ipse se interrogans, non facile sibi credendum existimet; quia et quod inest, plerumque occultum est, nisi experientia manifestetur. Et nemo securus esse debet in ista vita, quæ tota tentatio nominatur, utrum qui fieri potuit ex deteriore melior, non fiat etiam ex meliore deterior. Una spes, una fiducia, una firma promissio, misericordia tua.

bons chrétiens, mais même les plus grands saints, c'est l'ignorance où ils sont de leurs progrès dans la vertu, et le peu d'assurance qu'ils doivent avoir dans leurs propres forces. En effet, quelque affermis que nous croyions être par une longue et constante pratique du bien, à ne considérer que nous-mêmes, sur quoi pouvons-nous compter? De quel bien sommes-nous capables? De quel mal pouvons-nous nous préserver? Que faut-il pour nous ébranler et nous renverser? Presque rien, une occasion dangereuse, un défaut de vigilance, un sentiment de présomption ou de défiance à l'égard de Dieu.

CHAPITRE XXXIII

Les mélodies sacrées qui font partie des offices de l'Église sont bien plus dignes de louange que de blâme; cependant, Augustin reconnaît qu'il pèche toutes les fois qu'il est plus sensible au chant qu'aux paroles qui l'accompagnent.

1. — Les plaisirs de l'ouïe m'avaient enlacé et subjugué avec plus de tenacité; mais vous m'avez dégagé et délivré. Maintenant, je l'avoue, je trouve encore quelque attrait aux accents qu'animent vos oracles, lorsqu'ils sont chantés par une voix habile et suave; ce n'est pas pourtant au point d'y rester attaché, je m'en arrache quand je veux. Néanmoins, grâce aux pensées qui les vivifient, peut-être méritent-ils d'obtenir en mon cœur quelque place honorable; mais j'ai peine à trouver celle qui leur convient (1). Quelquefois, je crois leur accorder plus d'honneur qu'il ne faudrait, lorsque je sens que, ainsi chantées, les paroles sacrées pénètrent notre esprit d'une plus religieuse et plus vive flamme d'amour que sans cette harmonie. Je ne sais par quelle secrète sympathie toutes les affections de notre âme, selon leurs nuances variées, ont du rapport avec les divers tons de la voix et du chant qui les excitent.

2. — Mais le charme des sens, à qui il ne faut pas permettre d'énerver l'âme, me trompe souvent, lorsque, au lieu de se contenter de suivre la raison, puisque ce n'est qu'en faveur d'elle qu'on le supporte, il veut entreprendre de la précéder et de la conduire. Voilà en quoi je pèche sans y penser; mais je m'en aperçois ensuite.

(1) *J'ai peine à trouver celle qui leur convient.* Saint Augustin ne traite pas les plaisirs de l'ouïe avec moins de rigueur que ceux du goût. Il se reproche d'entendre, je ne dis pas les chants licencieux, mais les chants sacrés, avec trop d'émotion. Il remarque, avec une finesse d'observation qui se mêle ici à une sévérité morale un peu rigoureuse, que le chant finit par se faire aimer pour lui-même, au lieu de se faire aimer pour les choses

CAPUT XXXIII

Ut se gerit ad voluptates aurium.

1. — Voluptates aurium tenacius me implicaverant, et subjugaverant; sed resolvisti, et liberasti me. Nunc in sonis quos animant eloquia tua, cum suavi et artificiosa voce cantantur, fateor, aliquantulum acquiesco : non quidem ut hæream, sed ut surgam cum volo. Attamen, cum ipsis sententiis quibus vivunt, ut admittuntur ad me, quærunt in corde meo nonnullius dignitatis locum, et vis eis præbeo congruentem. Aliquando enim plus mihi videor honoris eis tribuere quam decet; dum ipsis sanctis dictis religiosius, et ardentius sentio moveri animos nostros in flammam pietatis, cum ita cantantur, quam si non ita cantarentur : et omnes affectus spiritus nostri, pro sua diversitate, habere proprios modos in voce atque cantu, quorum nescio qua occulta familiaritate excitentur.

2. — Sed delectatio carnis meæ, cui mentem enervandam non oportet dari, sæpe me fallit : dum rationem sensus non ita comitatur, ut patienter sit posterior tantum; sed quia propter illam meruit admitti, etiam præcurrere ac ducere conatur. Ita in his pecco non sentiens, sed postea sentio. Aliquando autem hanc ipsam falla-

qu'il est destiné à rendre plus touchantes. On devrait, suivant lui, être touché plus vivement des choses qui sont chantées que du chant lui-même. Cependant, il faut le reconnaître, les chants suffisent, à eux seuls, pour imprimer à tout notre être un ébranlement très sensible. A chaque mouvement de l'âme correspond dans les sons une modulation propre à l'exciter, en vertu d'une affinité mystérieuse, et ces modulations ne sont blâmables

D'autres fois, par excès de précaution contre cette surprise même, je tombe dans une sévérité outrée, au point que je voudrais éloigner de mon oreille et de l'église même ces suaves mélodies avec lesquelles on chante ordinairement les psaumes de David. Il me paraît plus sûr d'imiter Athanase, évêque d'Alexandrie, qui, je me souviens de l'avoir ouï dire souvent, les faisait réciter avec une si légère inflexion de voix que c'était plutôt une lecture qu'un chant.

3. — Cependant, quand je me rappelle les larmes que ces chants de votre Église me firent répandre aux premiers temps de mon retour à la foi, et que maintenant encore je me sens ému, non du chant, mais des choses qu'on chante, lorsqu'elles sont rendues avec leur expression juste par une voix pure, je reconnais de nouveau la grande utilité de cette institution. Ainsi je flotte entre le danger de ce plaisir et l'expérience qu'il est salutaire, et j'incline plutôt, sans pourtant donner une décision irréfragable, au maintien de la coutume de chanter dans l'église, afin que le charme de l'oreille élève aux sentiments de la piété l'âme encore faible. Toutefois, lorsqu'il m'arrive d'être plus ému par la mélodie que par ce qu'on chante (1), je l'avoue, c'est un péché qui mérite pénitence, et alors j'aimerais mieux

que lorsqu'elles ont pour but d'exciter des sentiments contraires à la vertu et à l'honnêteté.

(1) *Lorsqu'il m'arrive d'être plus ému par la mélodie,* etc. Le saint Docteur fait la même observation dans le Livre IV *contre Julien,* ch. XIV, n° 66 : « Le chant d'un saint cantique excite certainement dans l'âme des mouvements de piété et d'affection religieuse; cependant, c'est un mal si c'est simplement le son et non le sens des paroles que l'on entend avec plaisir. Combien ce mal est plus grand encore si ce plaisir est causé par de vaines et honteuses chansons ! » Remarquons que, lorsque saint Augustin parle ici de faute, *pœnaliter peccare,* il entend par là ce mouvement de concupiscence qui ne revêt pas le caractère véritable du péché, selon ces paroles de saint Paul : « Nous savons que la loi est spirituelle, mais pour moi je suis charnel, vendu pour être assujetti au péché. » (*Rom.* VII, 14.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. On voit ici l'extrême délicatesse de conscience du saint Docteur, qui s'efforçait de conserver son âme pure des plus légères fautes, comme

ciam immoderatus cavens, erro nimia severitate; sed valde interdum, ut melos omne cantilenarum suavium, quibus Davidicum Psalterium frequentatur, ab auribus meis removeri velim atque ipsius Ecclesiæ: tutiusque mihi videatur quod de Alexandrino episcopo Athanasio, sæpe mihi dictum commemini : qui tam modico flexu vocis faciebat sonare lectorem psalmi, ut pronuntianti vicinior esset quam canenti.

3. — Verumtamen cum reminiscor lacrymas meas, quas fudi ad cantus ecclesiæ tuæ, in primordiis recuperatæ fidei meæ, et nunc ipse commoveor non cantu, sed rebus quæ cantantur, cum liquida voce et convenientissima modulatione cantantur, magnam instituti hujus utilitatem rursus agnosco. Ita fluctuo inter periculum voluptatis et experimentum salubritatis : magisque adducor (non quidem irretractibilem sententiam proferens), cantandi consuetudinem approbare in ecclesia : ut per oblectamenta aurium, infirmior animus in affectum pietatis assurgat. Tamen, cum mihi accidit, ut me

d'écouter avec trop de plaisir les chants religieux de l'Eglise. Cet exemple doit au moins nous engager à bannir de nos églises tous les chants légers, comme toute musique profane, et à éviter tout ce qui peut offenser la majesté du lieu saint.

2. Il y a dans le chant divin un baume sur les douleurs, l'oubli des peines, un coup d'aile hors de la tourbe de ce monde vers les régions de la pure lumière.

Plus haut, saint Augustin nous a dit les émotions profondes que lui faisait ressentir le chant sacré le jour de son baptême. (Liv. IX, 6.)

Le poète breton Théodore Botrel déclare avoir subi la même influence :

Les voix montaient, montaient ; moi, penché sur mon livre
Et pareil à celui qu'un grand bonheur enivre,
Je tremblais ; de longs pleurs ruisselaient de mes yeux ;
Et comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,
Introduit par la main dans les saintes phalanges,
Je sentais tout mon être éclater en louanges,
Et, noyé dans les flots d'amour et de clarté,
Je m'anéantissais devant l'immensité.

ne pas entendre chanter. Voilà où j'en suis : pleurez avec moi et pleurez pour moi, vous qui établissez au dedans de votre âme le règne du bien, d'où procèdent vos œuvres. Car, pour vous qui ne le faites pas, cela ne vous touche guère. Mais vous, Seigneur mon Dieu, exaucez-moi, regardez et voyez, ayez pitié de moi, guérissez-moi, vous aux yeux de qui je me suis mis moi-même en question, dévoilant ma langueur.

Ces hymnes saintes nous enseignent à bégayer la langue de l'éternité. Sur les fleuves de Babylone, nous chantons la patrie lointaine, nous faisons retentir les plaintives élégies de l'exil. Dans ces chants, nos cœurs s'adoucissent, il se fait une fusion des âmes, c'est un lien doux et fort qui nous unit dans la prière.

« Le psaume que nous avons chanté, dit saint Jean Chrysostome, a réuni toutes les voix en une seule, et le cantique s'est élevé harmonieusement à l'unisson; jeunes et vieux, riches et pauvres, femmes, hommes, esclaves et citoyens, tous nous n'avons formé qu'une seule mélodie. »

3. Le chant traditionnel de l'Eglise, le chant grégorien est une pure et noble envolée de la prière liturgique.

Les mélodies grégoriennes sont restées et resteront à jamais inimitables. Vainement on a cherché à les copier, à les imiter, à en inventer de nouvelles, personne n'y a réussi. Ces échos de l'antique synagogue, ces soupirs harmonieux des premiers chrétiens, ces œuvres des plus doctes pontifes et des plus saints religieux, qui, du IV^e^ au XII^e^ siècle, enrichirent le chant sacré, n'ont pas d'équivalent. Composés dans l'austérité du silence et du jeûne et dans l'extase de la prière, ils s'adaptent avec une miraculeuse perfection à la forme et au sens des paroles. Par une intuition plus remar-

amplius cantus, quam res quæ canitur, moveat, pœnaliter me peccare confiteor : et tunc mallem non audire cantantem. Ecce ubi sum. Flete mecum, et pro me flete, qui aliquid boni vobiscum intus agitis, unde facta procedunt. Nam qui non agitis, non vos hæc movent. Tu autem, Domine Deus meus, respice, et exaudi; vide, et miserere, et sana me : in cujus oculis mihi quæstio factus sum, et ipse est languor meus.

quable encore, les compositeurs, prévoyant, calculant d'avance le résultat de leurs travaux, se plaçaient toujours, avec un rare bonheur, dans le mode dont l'élévation ou la gravité, le mouvement ou la manière, répondait le mieux à la nature du sujet.

Quelle subtilité, quelle finesse dans la différence qui existe entre la messe et les offices, entre le chant de l'*Introït* et celui du Graduel ou du Trait! Quelle variété de caractère dans les chants de l'Offertoire, de la Communion, des antiennes, des diverses psalmodies des heures canoniques! Quelle mélodieuse clarté dans la voix qui chante seule! Quelle puissance dans les chœurs! Et tout cela dans la limite de quatre, cinq ou six intervalles quelquefois, mais rarement de sept ou de huit. Ce rythme oratoire, libre, pénétrant, varié, toujours naturel, élégant et facile, est vraiment l'âme du chant grégorien. (*La Croix*, 10 décembre 1898.)

Lire le bel ouvrage : *Palestrina et la Musique sacrée*, par G. Félix, librairie Saint-Augustin. Voir également notre étude *sur les Lutrins*, dans le *Bulletin de la Société académique de l'Oise*, t. XVII, première partie, Beauvais, 1898.

CHAPITRE XXXIV

Il avoue qu'il est souvent esclave de la séduction des yeux et qu'il est trop sensible à la lumière du soleil, à la beauté et à la variété des créatures, alors qu'il ne devrait aspirer qu'à la beauté divine.

1. — Reste la volupté des yeux de ma chair, dont je vais faire la confession aux oreilles de votre temple, oreilles pieuses et fraternelles. Ainsi j'aurai fini avec les tentations de la concupiscence qui me pressent encore, pendant que je gémis et soupire après cette robe d'immortalité que vous nous préparez dans les cieux. (II *Cor.* v, 2.) La beauté, la variété des formes, l'agrément et la vivacité des couleurs charment les yeux. Puisse mon âme n'en être point esclave; que Dieu, leur auteur, la retienne! Ses œuvres sont bonnes, sans doute, mais lui seul est mon bien et non pas elles. Tout le jour, pendant que je veille, elles me sollicitent; elles ne me laissent même pas ce repos que m'accordent parfois toutes les voix des chanteurs dans les intervalles de silence. Car cette reine des couleurs, la lumière, qui inonde tout ce que nous voyons, se glisse partout où je suis pendant le jour, me pénètre par mille insinuations charmeuses, alors que je m'occupe d'autre chose et que je ne pense même pas à elle. Elle s'insinue tellement que, si tout à coup elle disparaît, on l'appelle avec regret, et son absence prolongée nous attriste l'âme (1).

2. — O lumière que voyait Tobie lorsque, privé de la vue, il enseignait à son fils le chemin de la vie, l'y précédant, guidé par la charité qui ne s'égare jamais! (*Tob.* IV, 2.) Lumière que voyait Isaac quand, la vieillesse ayant voilé et appesanti ses yeux, il bénit ses enfants sans les reconnaître, mais qu'il mérita de reconnaître en les bénissant! (*Gen.* XXVII.) Lumière que

(1) *Son absence prolongée nous attriste l'âme.* Aussi les aveugles, parce qu'ils sont entièrement privés de l'usage de la lumière, sont regardés comme

CAPUT XXXIV

Ut se gerit ad oculorum illecebras.

1. — Restat voluptas oculorum istorum carnis meæ, de qua loquar confessiones quas audiant aures templi tui, aures fraternæ ac piæ : ut concludamus tentationes concupiscentiæ carnis, quæ me adhuc pulsant ingemiscentem, et habitaculum meum, quod de cœlo est, superindui cupientem. Pulchras formas et varias, nitidos et amœnos colores amant oculi. Non teneant hæc animam meam : teneat eam Deus, qui hæc fecit : bona quidem valde: sed ipse est bonum meum, non hæc. Et tangunt me vigilantem totis diebus : nec requies ab eis datur mihi, sicut datur a vocibus canoris aliquando ab omnibus in silentio. Ipsa enim regina colorum lux ista, perfundens cuncta quæ cernimus : ibi ubi per diem fuero, multimodo allapsu blanditur mihi aliud agenti et eam non advertenti. Insinuat autem se ita vehementer, ut si repente subtrahatur, cum desiderio requiratur; et si diu absit, contristet animam.

2. — O lux, quam videbat Tobias, cum clausis oculis istis, filium docebat vitæ viam, et ei præibat pede charitatis, nusquam errans : aut quam videbat Isaac, prægravatis et opertis senectute carneis luminibus; cum filios non agnoscendo benedicere, sed benedicendo agnoscere meruit : aut quam videbat Jacob, cum et ipse,

les plus malheureux des hommes, et Tobie lui-même, modèle accompli de patience, s'écriait : « Quelle joie puis-je avoir, moi qui suis toujours dans les ténèbres et qui ne vois point la lumière du ciel? » (*Tob.* v, 12.)

voyait Jacob, lui aussi devenu aveugle par son grand âge, quand elle fit briller, dans son cœur rayonnant de clartés, toutes les générations du peuple futur, désignées dans ses fils; quand il croisa mystérieusement les mains (1) sur les fils de Joseph, non point selon l'ordre extérieur dans lequel les avait placés leur père, mais suivant son discernement intérieur! (*Gen.* XLVIII, 10.) Voilà la lumière même; elle est unique, et tous ceux qui la voient et qui l'aiment ne font qu'un. Mais cette lumière corporelle dont je parlais, elle répand sur la vie, pour les aveugles amants du siècle, de dangereux attraits et de perfides douceurs. Ceux, toutefois, qui savent vous en rendre hommage, ô Dieu créateur de toutes choses, s'en servent pour monter à votre gloire et ne sont pas entraînés par elle dans le sommeil de leur âme. C'est ainsi que je désire être.

3. — Je résiste aux séductions des yeux de peur qu'elles n'enlacent mes pieds qui commencent à marcher dans votre voie, et j'élève vers vous les yeux invisibles de mon âme pour que vous dégagiez mes pas des filets qui les arrêtent. (*Ps.* XXIV, 15.) Vous les dégagez souvent, car ils sont souvent retenus. Vous ne cessez de me délivrer, et moi je ne cesse de tomber dans les pièges semés de toutes parts; car vous ne dormez ni ne sommeillez jamais, vigilant gardien d'Israël. (*Ps.* CXX, 4.) Que de séductions sans nombre les hommes n'ont-ils pas ajoutées aux convoitises des yeux! Œuvres variées de l'art et de l'industrie, vêtements, chaussures, vases et autres ornements de toute sorte, tableaux et statues diverses, où les bornes du simple besoin et d'une sage modération, même dans les objets destinés à de pieux usages, ont été dépassées! Ils ont suivi au dehors les œuvres de leurs mains (2), ils ont oublié

(1) *Quand il croisa mystérieusement les mains.* Joseph, présentant ses enfants à son père Jacob pour qu'il les bénît, plaça Manassé, qui était l'aîné, à la droite de son père, et à sa gauche Ephraïm, qui était le plus jeune. Mais Jacob, croisant les mains, étendit la droite sur Ephraïm et la gauche sur Manassé, malgré tous les efforts de Joseph, car une lumière prophétique lui découvrit que Dieu voulait que le plus jeune fût plus grand que son frère aîné.

prægrandi ætate captus oculis, in filiis præsignata futuri populi genera, luminoso corde radiavit : et nepotibus suis ex Joseph divexas mystice manus, non sicut pater eorum foris corrigebat, sed sicut ipse intus discernebat, imposuit! Ipsa est lux, una est, et alia non est; et unum omnes qui vident et amant eam. At ista corporalis, de qua loquebar, illecebrosa ac periculosa dulcedine condit vitam sæculi cæcis amatoribus. Qui autem et de ipsa laudare te norunt, Deus creator omnium, assumunt eam in hymno tuo, non absumuntur ab ea in somno suo. Sic esse cupio.

3. — Resisto seductionibus oculorum, ne implicentur pedes mei, quibus ingredior viam tuam : et erigo ad te invisibiles oculos, ut tu evellas de laqueo pedes meos. Tu subinde evellis eos; nam illaqueantur. Tu non cessas evellere : quoniam non dormies neque dormitabis, qui custodis Israël; ego autem crebro hæreo in ubique sparsis insidiis. Quam innumerabilia, variis artibus et opificiis, in vestibus, calceamentis, vasis, et cujusque modi fabricationibus, picturis etiam, diversisque figmentis, atque his usum necessarium atque moderatum et piam significationem longe transgredientibus, addiderunt homines ad illecebras oculorum : foras sequentes quod faciunt, intus relinquentes a quo facti sunt, et exterminantes quod facti sunt!

(2) *Ils ont suivi au dehors les œuvres de leurs mains*, en mettant leur joie dans les produits variés de leur industrie, en se séparant intérieurement de celui qui les a faits, et en détruisant dans leur âme les traits de Celui qui les avait créés à son image et à sa ressemblance.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous donne ici un exemple admirable de la garde sévère qu'il faut imposer à ses yeux. Le cœur épris de la beauté de Dieu ne peut plus avoir pour la beauté empruntée des créatures ni estime ni amour. (Voir Bossuet, *Traité de la concupiscence*, ch. viii.)

en eux-mêmes celui qui les a faits, et ont détruit ce qui est son chef-d'œuvre !

4. — Pour moi, ô mon Dieu qui êtes toute ma gloire, je trouve ici même un sujet de chanter votre nom et d'offrir un sacrifice de louanges à celui qui m'a sanctifié. Car les beautés qui de l'âme des artistes passent dans leurs mains, procèdent de cette beauté qui est supérieure à nos âmes et vers laquelle mon âme soupire nuit et jour. Mais les artisans de ces merveilles extérieures, et ceux qui les admirent, tirent de ce principe la règle pour en bien juger et ne savent pas y trouver la règle pour en faire un bon usage. Elle y est pourtant, et ils ne la voient pas, leur disant de ne pas aller plus loin et de vous conserver toute leur force (*Ps.* LVIII, 10), au lieu de la dissiper dans d'énervantes délices. Moi-même, qui en parle ainsi, et avec discernement, je me laisse encore prendre au piège de ces beautés, mais vous m'en arrachez, Seigneur, vous me délivrez, parce que votre miséricorde est présente à mes yeux. (*Ps.* XXXV,3.) Ma faiblesse m'y fait tomber ; votre miséricorde m'en délivre, parfois sans souffrance, quand je tombe sans m'enfoncer, parfois avec douleur, quand j'y reste pris.

2. Il nous enseigne comment de la lumière sensible nous devons nous élever jusqu'à la lumière incorporelle et l'estimer à sa juste valeur, comme aussi à la vue des chefs-d'œuvre de l'industrie humaine nous devons nous élever jusqu'à Dieu, le grand Artisan de l'univers, et nous fixer dans ce sublime et fortifiant regard.

3. Il avertit les artistes eux-mêmes, non seulement de donner à leurs œuvres toute la perfection possible, sous la direction de la divine Sagesse qui les éclaire, mais d'apprendre, sous la conduite de cette même Sagesse, à faire un bon usage des ouvrages de leurs mains.

4. Il semblerait, à première vue, dans certaines insinuations de ce chapitre et des suivants, que saint Augustin est bien près de condamner d'une manière absolue l'astronomie et l'histoire naturelle, ensuite qu'il a quelque peine à admettre qu'on puisse être chrétien et physicien tout ensemble. Mais, pour quiconque a étudié les ouvrages du saint Docteur et saisi sa pensée, il est visible qu'il ne condamne ici que la priorité donnée par les hommes à ces sciences des corps sur Dieu qui les a faits. « Ils ignorent Dieu, dit-il, sa nature immuable, sa majesté souveraine,

4. — At ego, Deus meus et decus meum, etiam hinc tibi dico hymnum, et sacrifico laudem sanctificatori meo : quoniam pulchra trajecta per animas in manus artificiosas, ab illa pulchritudine veniunt, quæ super animas est, cui suspirat anima mea die ac nocte. Sed pulchritudinum exteriorum operatores et sectatores inde trahunt approbandi modum, non autem inde trahunt utendi modum. Et ibi est, et non vident eum : ut non eant longius, et fortitudinem suam ad te custodiant, nec eam spargant in deliciosas lassitudines. Ego autem hæc loquens atque discernens, etiam istis pulchris gressum innecto : sed tu evellis, Domine ; evellis tu, quoniam misericordia tua ante oculos meos est. Nam et ego capior miserabiliter, et tu evellis misericorditer ; aliquando non sentientem, quia suspensius incideram ; aliquando cum dolore, quia jam inhæseram.

et croient faire merveille s'ils étudient avec une attention curieuse cette masse corporelle que nous appelons le monde. » Bossuet nous indique la véritable manière d'étudier utilement ces sciences : « Philosophes de nos jours, dit-il à ce sujet, de quelque rang que vous soyez, ou observateurs des astres, ou contemplateurs de la nature inférieure et attachés à ce qu'on appelle physique, ou occupés des sciences abstraites qu'on appelle mathématiques, où la vérité semble présider plus que dans les autres, je ne veux pas dire que vous n'ayez pas de dignes objets de vos pensées, car, de vérité en vérité, vous pouvez aller jusqu'à Dieu qui est la vérité des vérités, la source de la vérité, la vérité même où subsistent les vérités que vous appelez éternelles et invariables, qui ne peuvent pas ne pas être vérités. C'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences, mais ne vous y laissez point absorber ; ne présumez pas et ne croyez pas être quelque chose plus que les autres parce que vous savez les propriétés et les raisons des grandeurs et des petitesses, vaine pâture des esprits curieux et faibles, qui, après tout, ne mène à rien qui existe, et qui n'a rien de solide qu'autant que, par l'amour de la vérité et l'habitude de la connaître dans les objets certains, elle fait chercher la véritable et utile certitude en Dieu seul. » (*Elévations sur les mystères*, 17e *Semaine*, 3e *Elévation*)

CHAPITRE XXXV

Il fait voir que notre curiosité, qui, à son avis, se rattache à la concupiscence des yeux, trouve tous les jours des causes de tentation et de rechute dans les plus petites choses, puisqu'elle vient interrompre et troubler le saint exercice de la prière.

1. — Ici se présente une autre tentation remplie de périls plus multiples. En effet, outre cette concupiscence de la chair, renfermée dans les impressions agréables et voluptueuses de tous nos sens et dont la servitude fait périr ceux qui s'éloignent de vous, il se glisse encore dans l'âme, par ces sens corporels, une vaine et curieuse convoitise, qui ne cherche point les jouissances de la chair, mais à faire des expériences avec les organes (1); elle se couvre du nom de connaissance et de science. Or, comme elle consiste dans l'appétit de connaître, et la vue étant le principal organe de nos connaissances, l'oracle divin l'a nommée « concupiscence des yeux » (*I Joan.* II, 16); car il appartient en propre aux yeux de voir, mais nous appliquons cette expression même aux autres sens (2) quand ils nous servent à connaître. Ainsi nous ne disons pas d'un objet : « Ecoutez comme il brille; sentez comme il est éclatant; goûtez comme il est lumineux; touchez comme il est resplendissant. » Pour exprimer toutes ces choses on dit *voir*. Nous ne disons pas seulement : « Voyez quel éclat, » ce que nos yeux seuls peuvent sentir; mais encore : « Voyez quel bruit; voyez quelle odeur; voyez quelle saveur; voyez quelle dureté. » Voilà pourquoi, comme nous l'avons dit, toute expérience faite par les sens est nommée concupiscence des yeux. Et quoique la

(1) *A faire des expériences avec les organes* pour se procurer les moyens de connaître. Il en est qui rapportent l'avarice ou amour de l'argent à la concupiscence des yeux. Saint Augustin l'entend, et avec assez de vraisemblance, de la curiosité ou du désir déréglé de connaître toutes choses. Saint Thomas la définit « le désir tout à la fois d'une connaissance déréglée et

CAPUT XXXV

Ut se habet ad secundum tentationis genus, quod est curiositatis.

1. — Huc accedit alia forma tentationis, multiplicius periculosa. Præter eam enim concupiscentiam carnis, quæ inest in delectatione omnium sensuum et voluptatum, cui servientes depereunt, qui longe se faciunt a te : inest animæ per eosdem sensus corporis quædam non se oblectandi in carne, sed experiendi per carnem vana et curiosa cupiditas, nomine cognitionis et scientiæ palliata. Quæ quoniam et in appetitu noscendi est, oculi autem sunt ad cognoscendum in sensibus principes, concupiscentia oculorum eloquio divino appellata est. Ad oculos enim proprie videre pertinet. Utimur autem hoc verbo etiam in cæteris sensibus cum eos ad cognoscendum intendimus. Neque enim dicimus : Audi, quam rutilet; aut : Olfac, quam niteat; aut : Gusta, quam splendeat; aut : Palpa, quam fulgeat. Videri autem dicuntur hæc omnia. Dicimus enim non solum : Vide, quid luceat, quod soli oculi sentire possunt; sed etiam : Vide, quid sonet; Vide, quid oleat; Vide, quid sapiat; Vide, quam durum sit. Ideoque generalis experientia sensuum, concupiscentia (sicut dictum est) oculorum vocatur : quia videndi officium (in quo primatum oculi

des choses mêmes qui font le plaisir des yeux. » (I II^{æ}, q. LXXVII, art. 5.)

(2) *Nous appliquons cette expression même aux autres sens*, parce que le mot *voir* est généralement pris dans le sens de *connaître;* or, tout sens de sa nature nous sert à connaître. Saint Augustin expose cette doctrine dans d'autres endroits de ses ouvrages. (*Sermon XXIII, Sur les paroles du Seigneur; Doctrine chrétienne*, liv. II, ch. XXII et XXIII.)

faculté de voir appartienne spécialement aux yeux, les autres sens, cependant, semblent l'usurper lorsqu'ils cherchent à connaître quelque chose.

2. — D'après cela, on discerne clairement si c'est par volupté ou par curiosité que les sens agissent. La volupté recherche ce qui est beau, sonore, suave, savoureux, doux au toucher; tandis que la curiosité s'attache même à des choses opposées (1), non pour y trouver une impression pénible, mais par fantaisie d'éprouver et de savoir. Quel plaisir, en effet, peut-il y avoir à regarder un cadavre déchiré et qui fait horreur? Cependant, s'il y en a un gisant quelque part, tous accourent pour s'attrister et pâlir d'effroi! Ils craignent même de le revoir dans le sommeil, comme s'ils eussent été contraints, étant éveillés, d'aller le voir, ou séduits par quelque prestige de beauté. Ainsi des autres sens; le détail en serait trop long. C'est cette maladie de la curiosité qui invente les raffinements des spectacles; c'est elle qui nous porte à pénétrer les secrets les plus cachés de la nature, inutiles à connaître, et que les hommes ne veulent savoir que pour les savoir. C'est elle encore qui, pour satisfaire une funeste avidité de connaître, a recours aux opérations de la magie (2), c'est elle enfin qui, dans la religion même, va jusqu'à tenter Dieu (3) et lui demander des miracles et des prodiges, non dans l'intérêt des âmes, mais par simple curiosité.

3. — Dans cette si vaste forêt, pleine d'embûches et de périls, j'ai beaucoup abattu; j'ai élagué dans mon cœur, grâce à votre assistance, Dieu de mon salut! Cependant, puisque, dans le cours journalier de notre vie, tant de séductions de ce genre

(1) *La curiosité s'attache même à des choses opposées.* Il explique clairement la différence qui existe entre la concupiscence de la chair, qui comprend tout ce qui a rapport au plaisir des sens, et cette curiosité qui désire connaître non seulement les choses belles et agréables, mais encore celles qui n'ont en partage que la difformité et la laideur.

(2) *C'est elle encore qui a recours aux opérations de la magie.* La curiosité en pousse un grand nombre dans ces opérations aussi vaines que sacrilèges, comme le saint Docteur le prouve en d'autres endroits.

tenent), etiam cæteri sensus sibi de similitudine usurpent, cum aliquid cognitionis explorant.

2. — Ex hoc autem evidentius discernitur, quid voluptatis, quid curiositatis agatur per sensus : quod voluptas, pulchra, canora, suavia, sapida, lenia sectatur, tentandi causa; curiositas autem, etiam his contraria, non ad subeundam molestiam, sed experiendi noscendique libidine. Quid enim voluptatis habet, videre in laniato cadavere, quod exhorreas? Et tamen sicubi jaceat, concurrunt, ut contristentur, ut palleant. Timent etiam ne in somnis hoc videant : quasi quisquam eos vigilantes videre coegerit, aut pulchritudinis ulla fama persuaserit. Ita et in cæteris sensibus, quæ persequi longum est. Ex hoc morbo cupiditatis, in spectaculis exhibentur quæque miracula. Hinc ad perscrutanda naturæ secreta quæ præter nos est operata, proceditur : quæ scire nihil prodest, et nihil aliud quam scire homines cupiunt. Hinc etiam, si quid, itidem perverso scientiæ fine, per artes magicas quæritur. Hinc etiam in ipsa religione Deus tentatur, cum signa et prodigia flagitantur, non ad aliquam salutem, sed ad solam experientiam desiderata.

3. — In hac tam immensa silva plena insidiarum et periculorum, etsi jam multa præciderim et a meo corde dispulerim, sicuti donasti me facere, Deus salutis meæ :

(3) *C'est elle enfin qui, dans la religion même, va jusqu'à tenter Dieu.* Demander des miracles, des prodiges, pour connaître la sagesse, la puissance, la bonté de Dieu, c'est tenter Dieu ; c'est un acte coupable, parce que c'est une impiété que de douter de ce qui a rapport aux perfections divines. Mais demander à Dieu, ou qu'il rende la santé à une personne infirme, ou qu'il manifeste sa gloire par quelque prodige éclatant, ce n'est point un péché : les saints l'ont fait fréquemment. Saint Augustin rapporte qu'il obtint de Dieu, par ses prières et celles de ses amis, la santé d'un personnage distingué, Innocentius, qui, après son baptême, lui donna l'hospitalité à son retour dans la ville de Carthage. (*Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. VIII.)

fourmillent de toutes parts autour de nous, quand oserai-je dire que nulle d'entre elles ne captive mon attention et ne me retient plus dans les pièges d'une vaine curiosité? Il est vrai, le théâtre ne m'attire plus, je me soucie peu de connaître le cours des astres, jamais mon âme n'a interrogé les ombres, et j'abhorre les superstitions sacrilèges. Mais, ô Seigneur mon Dieu, dont je dois être l'humble et simple serviteur, par quelles suggestions perfides l'ennemi ne me pousse-t-il pas à vous demander quelque miracle?

4. — Je vous conjure, par notre Roi, par notre céleste patrie, la Jérusalem pure et chaste, puisque, jusqu'à présent, je suis loin de consentir à cette tentation, de m'en éloigner de plus en plus. Mais quand je vous prie pour la santé de quelqu'un, le but que j'envisage est bien différent; toutefois, en cela même, vous m'avez donné et vous me donnerez encore de suivre sans réserve votre volonté. Et cependant, qui pourrait dire combien de bagatelles et de frivolités méprisables tentent chaque jour notre curiosité, et combien nos chutes sont fréquentes! Que de fois, lorsqu'on nous raconte des riens, les souffrons-nous d'abord par certaine condescendance pour les faibles, puis, peu à peu, les écoutons-nous avec plaisir! Je ne vais plus au cirque voir un chien courir après un lièvre, mais si je le vois dans un champ que je traverse par hasard, il me détourne peut-être d'une pensée sérieuse, et cette chasse m'attire; ce n'est pas qu'elle me force de pousser mon cheval de ce côté, mais elle entraîne mon cœur. Et si, en me montrant ma faiblesse, vous ne m'avertissez bien vite, soit de ramener mon esprit de cette vue à une pensée qui m'élève vers vous, soit de mépriser tout cela et de passer outre, je reste distrait par cette vaine curiosité.

5. — Que dis-je? Sans sortir de ma maison, un lézard qui prend des mouches, une araignée qui les enveloppe dans ses fils, n'ont-ils pas souvent fixé mon attention? Parce que ce sont des animaux plus petits, ma curiosité n'est-elle plus la même? Je passe de là à vous louer, vous, Créateur et ordonnateur admirable de toutes choses; mais ce n'était pas là le principe de

attamen quando audeo dicere cum circumquaque quotidianam vitam nostram tam multa hujus generis rerum circumstrepant; quando audeo dicere, nulla re tali me intentum fieri ad spectandum et vana cura capiendum? Sane me jam theatra non rapiunt; nec curo nosse transitus siderum; nec anima mea unquam responsa quæsivit umbrarum : omnia sacrilega sacramenta detestor. A te, Domine Deus meus, cui humilem famulatum ac simplicem debeo, quantis mecum suggestionum machinationibus agit inimicus, ut signum aliquod petam ?

4. — Sed obsecro te per Regem nostrum, et patriam Jerusalem, simplicem, castam; ut quemadmodum a me longe est ista consensio, ita sit semper longe atque longius. Pro salute autem cujusquam cum te rogo, alius multum differens finis est intentionis meæ; et te facientem quod vis das mihi et dabis libenter sequi. Verumtamen in qua multis minutissimis, et contemptibilibus rebus, curiositas quotidie nostra tentetur; et quam sæpe labamur, quis enumerat? Quoties narrantes inania, primo quasi toleramus, ne offendamus infirmos, deinde paulatim libenter advertimus? Canem currentem post leporem jam non specto, cum in circo sit : at vero in agro si casu transeam, avertit me fortassis et ab aliqua magna cogitatione, atque ad se convertit illa venatio : non deviare cogens corpore jumenti, sed cordis inclinatione. Et nisi jam mihi demonstrata infirmitate mea cito admoneas, aut ex ipsa visione per aliquam considerationem in te assurgere, aut totum contemnere atque transire, vanus hebesco.

5. —Quid cum me domi cedentem stellio muscas captas, vel aranea retibus suis irruentes implicans, sæpe intentum facit? Num quia parva sunt animalia, ideo non res

mon attention. Autre chose est de se relever promptement, autre chose de ne jamais tomber (1). Ma vie est pleine de pareilles chutes, et ma seule espérance est dans la grandeur de vos miséricordes. Car, dès là que notre âme est devenue le réceptacle de tant de misères et s'est remplie d'un amas de vanités, nos prières sont souvent interrompues et troublées; et lorsqu'en votre présence nous voulons élever jusqu'à vos oreilles la voix de notre cœur, ces pensées frivoles accourent je ne sais d'où, se jettent à la traverse d'une action si importante.

(1) *Autre chose est de se relever promptement, autre chose de ne jamais tomber.* Quelqu'un tombe par sa faute, victime de sa curiosité, il est coupable bien qu'il ne reste pas longtemps dans son péché; car on ne peut dire qu'il n'est pas tombé parce qu'il s'est relevé aussitôt.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Apprenons, à l'école de saint Augustin, à connaître et à éviter les dangers et les pièges multipliés de la curiosité.

2. Si nous voulons que notre prière ne soit point troublée par des

eadem geritur? Pergo inde ad laudandum te Creatorem mirificum, atque ordinatorem rerum omnium, sed non inde intentus esse incipio. Aliud est cito surgere, aliud est non cadere. Et talibus vita mea plena est, et una spes mea magna valde misericordia tua. Cum enim hujusmodi rerum receptaculum sit cor nostrum, et portet copiosæ vanitatis catervas, hinc et orationes nostræ sæpe interrumpuntur atque turbantur, et ante conspectum tuum, dum ad aures tuas vocem cordis intendimus, nescio unde irruentibus nugatoriis cogitationibus, res tanta præciditur.

pensées étrangères, sachons mettre un frein à la concupiscence des yeux. Se répandre et se dissiper dans les choses extérieures et chercher à connaître une foule de choses inutiles, c'est ouvrir la porte à toutes les distractions. (Voir ce que disent, sur cette curiosité, saint Augustin, Traité II, nos 12 et 13, sur le chapitre II de l'*Epître de Saint Jean*, et Bossuet, *Traité de la concupiscence*, ch. IX.)

CHAPITRE XXXVI

Une troisième tentation est que certains devoirs de la société nous mettant dans la nécessité de rechercher la crainte et l'amour des hommes, l'orgueil nous persuade facilement de nous faire aimer et craindre, non pour Dieu, mais en place de Dieu. Or il ne nous sert de rien d'être loué des hommes si Dieu nous blâme et nous condamne.

1. — Est-ce là encore ce que nous traiterons de bagatelle? Et notre espérance peut-elle être placée ailleurs qu'en votre miséricorde bien connue (1), puisqu'elle a commencé notre conversion? Vous savez à quel point vous m'avez changé; vous m'avez d'abord guéri de la passion de la vengeance (2), pour n'être pas moins secourable à mes autres iniquités, et guérir toutes mes langueurs, racheter ma vie de la corruption, me couronner dans votre grâce et votre bonté, et rassasier tous mes désirs de bonheur. (*Ps.* CII, 3-5.) Par votre crainte, vous avez écrasé mon orgueil et assoupli ma tête sous votre joug. Je le porte aujourd'hui et il m'est doux, car ce que vous aviez promis, vous l'avez fait; et il l'était déjà, à mon insu, alors que je craignais de m'y soumettre.

2. — Mais quoi, Seigneur, vous qui seul dominez sans orgueil, parce que, seul, vous êtes le maître véritable qui n'avez pas de maître, est-ce que cette troisième espèce de tentation a cessé pour moi, ou peut-elle jamais cesser dans cette vie tout entière? Vouloir être craint et aimé des hommes, dans le seul but de trouver en cela une joie qui n'est pas vraie, quelle vie misérable, quelle honteuse vanité! Car alors, on ne vous aime pas par-dessus tout et notre crainte n'est pas assez pure. Aussi

(1) *Votre miséricorde bien connue.* D'autres éditions disent *votre pleine miséricorde* et portent *tota* au lieu de *nota.*

(2) *Vous m'avez d'abord guéri de la passion de la vengeance.* Les historiens de la vie de saint Augustin rapportent qu'il supportait les injures avec une patience inaltérable. Nous avons pour preuve ce qu'il fit plusieurs

CAPUT XXXVI

Ut se habet ad tertium tentationis genus quod est superbiæ.

1. — Numquid etiam hoc inter contemnenda deputabimus, aut aliquid nos reducet in spem, nisi nota misericordia tua, quoniam cœpisti mutare nos? Et tu scis, quanta ex parte mutaveris, qui me primitus sanas a libidine vindicandi me; ut propitius fias etiam cæteris omnibus iniquitatibus meis, et sanes omnes languores meos, et redimas de corruptione vitam meam, et corones me in miseratione et misericordia, et saties in bonis desiderium meum : quia compressisti a timore tuo superbiam meam, et mansuefecisti jugo tuo cervicem meam, et nunc porto illud et leve est mihi; quoniam sic promisisti, et fecisti; et vere sic erat, et nesciebam, quando id subire metuebam.

2. — Sed numquid, Domine, qui solus sine typho dominaris, quia solus verus Dominus es, qui non habes dominum; numquid hoc quoque tertium tentationis genus cessavit a me, aut cessare in hac tota vita potest, timeri et amari velle ab hominibus, non propter aliud, sed ut inde sit gaudium, quod non est gaudium? Misera vita

fois en faveur des Donatistes qui avaient juré sa mort, lorsqu'il intercéda pour eux auprès des gouverneurs et des proconsuls Marcellin, Apringius, Donat, etc. « Pensez et dites d'Augustin tout ce que vous voulez, écrivait-il, pourvu que ma conscience ne m'accuse en rien aux yeux de Dieu. » (*Ep. 127 Cont. Secund. Manich.*, cap. 1.)

Il n'attachait aucune importance aux outrages dirigés contre lui. Aussi Dieu usa-t-il à son égard de toute sa miséricorde en lui pardonnant ses péchés, car il remet toutes les dettes à celui qui les remet lui-même à ses débiteurs.

vous résistez aux superbes et vous donnez votre grâce aux humbles, (*I Petr.* v, 5.) Vous tonnez contre les ambitions du siècle, et les fondements des montagnes sont ébranlés. Or, comme certains devoirs de la société nous mettent dans la nécessité de rechercher la crainte et l'amour des hommes, l'ennemi de notre véritable félicité est là qui nous tend partout des pièges, en nous criant : « Courage ! Courage ! » Il veut que, par notre avidité dans cette recherche, nous nous laissions surprendre, et que, ne plaçant plus notre joie dans votre vérité, nous la mettions dans les mensonges des hommes ; que nous prenions plaisir à nous faire aimer et craindre, non pour vous, mais au lieu de vous. De cette façon, devenus semblables à lui, il nous associe, non pas à l'union dans la charité, mais au partage de son supplice, lui qui a mis son trône sur l'aquilon (1) (*Is.* XIV, 15), afin que, en suivant des voies tortueuses et perverses pour vous imiter, nous devenions des esclaves au milieu de ses froides ténèbres.

3. — Mais nous, Seigneur, nous sommes votre petit troupeau (*Luc.* XII, 32), soyez notre seul pasteur. Étendez vos ailes sur nous et qu'elles soient notre refuge. Soyez seul notre gloire ; que l'on ne nous aime que pour vous, et que l'on ne craigne en nous que votre parole. Celui qui veut être loué des hommes

(1) *Qui a mis son trône sur l'aquilon.* L'aquilon, vent du septentrion, froid et sec, est pris ici pour le septentrion lui-même, où il n'y a que glace et ténèbres. C'est pour cela qu'il est l'emblème du royaume des ténèbres et de son chef, le démon, dont les orgueilleux, aveugles dans leur esprit, privés dans leur cœur du feu de la charité, sont les malheureux esclaves.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Ceux qui sont à la tête de l'Eglise ou de l'Etat ont besoin de crainte, d'amour, d'honneur, de louanges, sinon ils deviennent un objet de mépris, et il leur est impossible de gouverner ceux qui sont soumis à leur autorité. Qu'ils veillent donc à ce que ces témoignages d'honneur ne soient pas un aliment pour la vaine complaisance et ne les rendent semblables au roi des enfants d'orgueil. (Voir ce que dit sur ce même sujet le saint Docteur, *Lettre 126, alias 225, Sermon CCCXXXV, De la Vie et des Mœurs des Clercs, alias XLV ; Du Bien de la Viduité, à la veuve Julienne,* ch. XXII et XXVII, et liv. III, *Contre les lettres de Pétilien.*)

2. Que celui qui recherche les louanges des hommes, en étant certain

est, et fœda jactantia. Hinc fit vel maxime, non amare te, nec caste timere te. Ideoque tu superbis resistis, humilibus autem das gratiam : et intonas super ambitiones sæculi, et contremiscunt fundamenta montium. Itaque nobis, quoniam propter quædam humanæ societatis officia necessarium est amari et timeri ab hominibus, instat adversarius veræ beatitudinis nostræ ubi spargens in laqueis : Euge, euge; ut dum avide colligimus, incaute capiamur; et a veritate tua gaudium nostrum deponamus atque in hominum fallacia ponamus; libeatque nos amari et timeri, non propter te, sed pro te; atque isto modo sui similes factos secum habeat, non ad concordiam charitatis, sed ad consortium supplicii : qui statuit sedem suam ponere in Aquilone, ut te perversa et distorta via imitanti, tenebrosi frigidique serviamus.

3. — Nos autem, Domine, pusillus grex tuus ecce sumus; tu nos posside. Prætende alas tuas, et fugiamus sub eas. Gloria nostra tu esto; propter te amemur, et verbum

qu'il n'est point agréable à Dieu, se souvienne de cette vérité enseignée ici par saint Augustin, que ces louanges ne pourront ni le défendre au jour du jugement ni le sauver de la damnation. Qu'il se dise souvent : « Que me servira d'avoir l'estime des hommes, si je perds l'estime de Dieu? Et si j'ai le bonheur d'être estimé de Dieu, qu'ai-je besoin des louanges des hommes? Que peuvent-elles ajouter à mon mérite? Quel bien m'en reviendra-t-il? Je me complairai en moi-même et me rendrai indigne des complaisances de Dieu. Les jugements des hommes ne seront-ils pas jugés un jour? Si Dieu me blâme, les hommes me justifieront-ils? S'il m'accuse, me défendront-ils? S'ils me condamnent, me sauveront-ils? Au contraire, si j'ai Dieu pour moi, en quoi me servira le blâme des hommes? S'il prend ma défense, que m'importe qu'ils m'accusent? S'il me justifie, qu'ai-je à craindre de leur injuste sentence? » *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* (*Rom.* VIII, 31.)

3. Les dons de Dieu, par l'effet de la vaine complaisance et la recherche des louanges des hommes, tournent en ruine à ceux qui en sont ornés. Cela doit nous apprendre à fuir par-dessus tout cette peste de la vaine gloire. (Voir BOSSUET, *Discours sur la vie cachée* et *Traité de la concupiscence*, ch. XVII et XVIII.)

lorsque vous le blâmez, ne trouvera pas d'homme pour le défendre à votre tribunal, ni pour le soustraire à votre condamnation. En effet, alors même que ce n'est point un pécheur qu'on loue des désirs injustes de son cœur, ni un impie dont on bénit les iniquités, mais un homme que l'on félicite de quelque grâce reçue de vous, si cet homme se complaît plus dans les louanges qu'on lui donne que dans la grâce qui en est l'objet, il s'attire votre blâme en même temps qu'il reçoit ces louanges, et celui qui les donne vaut mieux que celui qui les reçoit; car l'un admire dans l'homme le don de Dieu, et l'autre préfère au don de Dieu celui de l'homme.

tuum timeatur in nobis. Qui laudari vult ab hominibus vituperante te, non defendetur ab hominibus judicante te, nec eripietur damnante te. Cum autem non peccator laudatur in desideriis animæ suæ, nec qui iniqua gerit, benedicitur; sed laudatur homo propter aliquod bonum, quod dedisti ei; at ille plus gaudet sibi laudari se, quam ipsum donum habere unde laudatur; etiam iste, te vituperante, laudatur. Et melior jam ille qui laudavit, quam iste qui laudatus est : illi enim placuit in homine donum Dei; huic amplius placuit donum hominis, quam Dei.

CHAPITRE XXXVII

Comme il n'est point permis de faire le mal pour éviter qu'on nous loue, saint Augustin confesse qu'il aime les louanges, mais encore plus la vérité que les louanges.

1. — Ces tentations nous assaillent chaque jour, Seigneur, nous sommes tentés sans relâche. Chaque jour, la langue humaine est pour nous une fournaise. Ici encore, vous nous prescrivez la modération. Donnez-moi ce que vous m'ordonnez, et ordonnez-moi ce qu'il vous plaît. Vous avez vu à ce sujet et les gémissements de mon cœur et les torrents de larmes qui coulent de mes yeux. J'ai peine à discerner jusqu'à quel point je me suis affranchi de cette corruption; je tremble beaucoup pour mes fautes secrètes, que connaissent vos regards et que les miens ignorent. Dans toute autre espèce de tentation, j'ai quelques moyens de m'examiner moi-même; dans celle-ci, je n'en ai presque pas. En effet, pour les plaisirs des sens et la vaine curiosité de savoir, je vois jusqu'à quel point je reste maître de mon esprit lorsque, volontairement ou non, je suis privé de ce qui peut les satisfaire. Je me demande alors à moi-même si cette privation est plus ou moins pénible. Quant aux richesses que l'on recherche pour satisfaire l'une de ces trois concupiscences, ou deux d'entre elles, ou toutes à la fois, l'âme ne peut-elle s'assurer qu'elle les méprise en les possédant, qu'elle les quitte pour s'éprouver elle-même?

2. — Mais, pour échapper à la louange, et pour éprouver le pouvoir que nous avons ici sur nous-mêmes, faut-il vivre mal et mener une conduite si perverse et si déréglée, que nous devenions pour tous ceux qui nous connaissent un objet d'horreur? Qui pourrait dire ou penser pareille insanité? Si la louange est et doit être la compagne nécessaire des bonnes œuvres et de la bonne vie, il ne faut pas plus s'affranchir de cette compagnie que de la bonne vie elle-même. Mais ce n'est

CAPUT XXXVII

Ut movetur laudibus humanis.

1. — Tentamur his tentationibus quotidie, Domine, sine cessatione tentamur. Quotidiana fornax nostra est humana lingua. Imperas nobis et in hoc genere continentiam. Da quod jubes, et jube quod vis. Tu nosti de hac re ad te gemitum cordis mei, et flumina oculorum meorum. Neque enim facile colligo, quam sim ab ista peste mundatior, et multum timeo occulta mea, quæ norunt oculi tui, mei autem non. Est enim qualiscumque in aliis generibus tentationum, mihi facultas explorandi me, in hoc pene nulla est. Nam et a voluptatibus carnis, et a curiositate supervacanea cognoscendi, video quantum assecutus sim posse refrenare animum meum, cum eis rebus careo, vel voluntate cum adsunt, vel necessitate cum absunt. Tunc enim me interrogo, quam magis minusve mihi molestum sit non habere. Divitiæ vero, quæ ob hoc expetantur, ut alicui istarum trium cupiditatum, vel duabus earum, vel omnibus serviant, si persentiscere non potest animus utrum eas habens contemnat, possunt et dimitti, ut se probet.

2. — Laude vero ut careamus, atque in eo experiamur qui possumus, numquid male vivendum est, et tam perdite atque immaniter ut nemo nos noverit, qui non detestetur? Quæ major dementia dici aut cogitari potest? At si bonæ vitæ bonorumque operum comes et solet et debet esse laudatio, tam comitatum ejus, quam ipsam bonam vitam deseri non oportet. Non autem sentio, sine quo esse, aut æquo animo, aut ægre possim, nisi cum abfuerit.

que par la privation d'une chose, que je puis savoir si la perte m'en serait pénible ou indifférente. Que vous confesserai-je donc, Seigneur, sur cette espèce de tentation? Quoi, sinon que j'aime les louanges, mais encore plus la vérité que les louanges? Car si l'on me proposait de choisir entre la louange des hommes pour prix de mes folles erreurs en toutes choses, ou leur blâme unanime à cause de mon inébranlable attachement à la vérité, je sais quel serait mon choix.

3. — Je ne voudrais pas, toutefois, que le suffrage d'une bouche étrangère ajoutât rien à la joie que je ressens de ce peu de bien qui est en moi. Or, je l'avoue, non seulement il l'augmente, mais le blâme la diminue. Et quand je me sens troublé de cette misère, une excuse se présente à mon esprit. Ce qu'elle vaut, vous le savez, mon Dieu; pour moi, elle me laisse dans l'incertain. Car vous ne nous avez pas seulement ordonné la continence qui interdit certains objets à notre amour, mais encore la justice qui nous montre où il doit se porter; et vous n'avez pas voulu que nous vous aimions vous seul, mais encore le prochain. Je me persuade donc souvent, quand je prends plaisir aux louanges d'un homme intelligent, que c'est de son avancement, ou des espérances qu'il annonce, que je me réjouis; comme aussi c'est de ses mauvaises dispositions que je m'afflige quand je l'entends blâmer ce qui est bon, ou ce qu'il ignore. Quelquefois même, je me fâche des témoignages flatteurs que l'on me rend, soit qu'on approuve en moi des choses qui me déplaisent, soit qu'on estime au delà de leur valeur des choses moins bonnes ou de peu d'importance.

4. — Et encore, que sais-je? Ce sentiment ne vient-il pas de ce qu'il me répugne que celui qui me loue ait de moi une opinion en désaccord avec la mienne? Non qu'en cela son intérêt me touche, mais c'est que le bien qui me plaît en moi m'est encore plus agréable quand il plaît également aux autres. En effet, dans un certain sens, ce n'est pas me louer que de contredire mon opinion sur moi, soit en me louant de choses qui me déplaisent, soit en approuvant outre mesure celles qui me

Quid igitur tibi in hoc genere tentationis, Domine, confiteor? Quid nisi delectari me laudibus, sed amplius ipsa veritate, quam laudibus? Nam si mihi proponatur, utrum malim furens, aut in omnibus rebus errans, ab hominibus laudari; an constans et in veritate certissimus ab omnibus vituperari, video quid eligam.

3. — Verumtamen nollem ut augeret mihi gaudium cujuslibet boni mei suffragatio oris alieni. Sed auget, fateor, non solum, sed et vituperatio minuit. Et cum ista miseria mea perturbor, subintrat mihi excusatio, quæ qualis sit, tu scis, Deus; nam me incertum facit. Quia enim nobis imperasti non tantum continentiam, id est, a quibus rebus amorem cohibeamus; verum etiam justitiam, id est, quo eum conferamus; nec te tantum voluisti a nobis, verum etiam proximum diligi : sæpe mihi videor de profectu aut spe proximi delectari, cum bene intelligentis laude delector, et rursus ejus malo contristari, cum eum audio vituperare quod aut ignorat, aut bonum est. Nam et contristor aliquando laudibus meis cum vel ea laudentur in me, in quibus ipse mihi displiceo; vel etiam bona minora et levia pluris æstimantur, quam æstimanda sunt.

4. — Sed rursus unde scio, an propterea sic afficior quia nolo de meipso a me dissentire laudatorem meum : non quia illius utilitate moveor, sed quia eadem bona, quæ mihi in me placent, jucundiora mihi sunt, cum et alteri placent? Quodammodo enim non ego laudor, cum de me sententia mea non laudatur; quandoquidem aut illa laudantur, quæ mihi displicent; aut illa amplius,

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Ces attaques quotidiennes et non interrompues que nous livre l'orgueil doivent exciter en nous un vif désir de l'humilité, d'autant plus que nous

plaisent moins. Suis-je donc sur ce point un mystère pour moi-même? Je le vois bien en vous, ô Vérité, je ne dois être sensible à la louange que pour l'intérêt seul du prochain et non pour moi-même. Je ne sais s'il en est ainsi. Et en cela je me connais moins que je ne vous connais.

5. — Je vous en supplie, mon Dieu, révélez-moi à moi-même, afin que je puisse faire connaître à mes frères qui prieront pour moi les plaies que je trouve en moi. Je m'interrogerai donc encore avec plus de soin. Si c'est l'utilité du prochain qui me touche dans les louanges qu'on m'adresse, d'où vient que je suis moins affecté lorsqu'un autre que moi est blessé injustement? Pourquoi suis-je plus blessé d'une injure qui m'est faite, que de l'injure, aussi imméritée, faite devant moi, à un autre? Ne sais-je pas cela non plus? Eh quoi! ne me reste-t-il plus qu'à me tromper moi-même et à trahir de bouche et de cœur la vérité en votre présence? Éloignez de moi, Seigneur, cette folie, de peur que mes paroles ne soient pour moi cette huile du pécheur, dont il veut parfumer ma tête. (*Ps.* CXL, 5.)

sommes certains de ne pouvoir entrer dans le royaume des cieux à moins de devenir semblables à de petits enfants.

2. Il ne faut point fuir les louanges en faisant des actions dignes de blâme, mais il faut nous efforcer, avec saint Augustin: 1° d'être plus sensibles à la vérité qu'aux louanges et disposés à faire des actions dignes de louanges quand même personne ne nous louerait; 2° de combattre de toutes nos forces la vanité lorsque nous sommes troublés de ne point obtenir de

quæ mihi minus placent. Ergone de hoc incertus sum mei? Ecce in te, Veritas, video, non me laudibus meis propter me, sed propter proximi utilitatem moveri oportere. Et utrum ita sit, nescio. Minus mihi in hac re notus sum ipse, quam tibi.

5. — Obsecro te, Deus meus, et meipsum mihi indica, ut confitear oraturis pro me fratribus meis, quod in me saucium comperero. Iterum me diligentius interrogem : si utilitate proximi moveor in laudibus meis, cur minus moveor si quisquam alius injuste vituperetur, quam si ego ? Cur ea contumelia magis mordeor, quæ in me, quam quæ in alium eadem iniquitate coram me jacitur? An et hoc ego nescio? Etiamne id restat, ut ipse me seducam, et verum non faciam coram te in corde et lingua mea? Insaniam istam, Domine, longe fac a me, ne oleum peccatoris mei sit os meum, ad impinguendum caput meum.

louanges, ou agréablement flattés de celles qu'on nous donne; 3° d'arriver à ce degré de perfection de n'être sensibles aux louanges qu'on nous décerne, ou qu'on décerne aux autres, que pour la seule gloire de Dieu. Cette lutte nous offrira de grandes difficultés, mais si nous persévérons à prier et à combattre, nous remporterons la victoire avec saint Augustin qui, dans ses ouvrages, ne recommande rien tant que l'humilité, docteur d'autant plus grand et plus excellent qu'il est plus humble. (Voir Bossuet, *Discours sur la vie cachée.*)

CHAPITRE XXXVIII.

Nous sommes exposés au danger de la vaine gloire, surtout dans les actions que nous faisons devant les hommes et jusque dans le mépris que nous paraissons faire de la vaine gloire.

Je suis pauvre et misérable. (*Ps.* CVIII, 22.) Où je vaux mieux, c'est dans mes secrets gémissements, lorsque je me déplais à moi-même et cherche votre miséricorde jusqu'à ce que je sois soulagé de mes défaillances et parvenu à cette paix que l'œil du superbe ne connaît pas. Mais les paroles sortant de notre bouche et nos actions connues des hommes, rencontrent la plus dangereuse tentation dans l'amour de la louange, qui rapporte à une certaine supériorité personnelle des suffrages mendiés. Il me tente au moment même où je le condamne en moi, par cela même que je le condamne. Souvent l'homme tire une vanité nouvelle du mépris même de la vaine gloire. Aussi ne peut-il se glorifier de ce mépris de la gloire, car il ne la méprise pas s'il se glorifie intérieurement.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Quel plus puissant motif d'humilité que de se reconnaître misérable à ce point que le mépris des louanges devient un aliment à l'orgueil, c'est-à-dire que le remède lui-même se tourne en poison si le céleste médecin ne guérit lui-même cette enflure de notre cœur!

Sainte Thérèse appelait le vice de la vaine gloire venant du mépris de la vaine gloire elle-même, *l'orgueil le plus subtil*. C'est ce qui faisait dire à Pascal que l'orgueil contrepèse toutes les misères: ou il cache ses misères, ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connaître. (*Pensées*, t. II, *Grandeur et Misère de l'homme*.) « La vanité, dit-il ailleurs, est si ancrée dans le cœur

CAPUT XXXVIII

Est virtuti periculum a vana gloria.

Egenus et pauper ego sum, et melior in occulto gemitu displicens mihi, et quærens misericordiam tuam, donec reficiatur defectus meus et perficiatur usque in pacem, quam nescit arrogantis oculus. Sermo autem ore procedens, et facta quæ innotescunt hominibus, habent tentationem periculosissimam ab amore laudis, qui ad privatam quamdam excellentiam contrahit emendicata suffragia. Tentat, et cum a me in me arguitur, eo ipso quo arguitur; et sæpe homo, de ipso vanæ gloriæ contemptu, vanius gloriatur: ideoque, non jam de ipso vanæ gloriæ contemptu gloriatur; non enim eam contemnit, cum gloriatur intus.

de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs, et les philosophes mêmes en veulent. Et ceux qui écrivent contre, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu, et moi, qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront l'auront également. » (*Pensées diverses*, t. Ier.)

« O malheur de l'homme, s'écrie de son côté Bossuet après notre saint Docteur, où ce qu'il y a de plus épuré, de plus sublime, de plus vrai dans la vertu, devient naturellement la pâture de l'orgueil! Et à cela, quel remède, puisque encore on se glorifie du remède même? En un mot, on se glorifie de tout, puisque même on se glorifie de la connaissance qu'on a de son indigence et de son néant, et que les retours sur soi-même se multiplient jusqu'à l'infini. » (*Traité de la concupiscence*, ch. XXIII.)

CHAPITRE XXXIX

Saint Augustin craint un autre genre de tentation qui fait qu'on se regarde avec complaisance sans plaire aux autres et en ne se souciant nullement de leur plaire. Nature et force de l'amour-propre.

Il y a encore en nous, dans ce genre de tentation, un autre mal : c'est la vanité des hommes qui se complaisent en eux-mêmes quoiqu'ils ne plaisent pas aux autres, ou même qu'ils leur déplaisent, et se soucient peu de leur plaire. Or, en se plaisant à eux-mêmes, ils vous déplaisent beaucoup, non seulement quand ils se glorifient dans le mal comme si c'était le bien, ou qu'ils se regardent comme les auteurs du bien qu'ils tiennent de vous, mais encore lorsque, reconnaissant qu'il vient de vous, ils l'attribuent à leurs mérites, ou lorsqu'enfin ils confessent qu'ils le tiennent de votre grâce, mais avec cette joie égoïste qui envie aux autres les mêmes faveurs. Parmi tant de périls et d'épreuves de ce genre, vous le voyez, mon cœur tremble, ma vigilance à n'être pas blessé est moins grande que votre sollicitude à guérir mes blessures.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Les remèdes contre les tentations multipliées de l'orgueil se trouvent dans tous les livres de spiritualité. Un des ouvrages les plus remarquables sur

CAPUT XXXIX

Amoris proprii vis et natura.

Etiam intus est aliud in eodem genere tentationis malum, quo inanescunt qui placent sibi de se, quamvis aliis vel non placeant, vel displiceant, nec placere affectent cæteris. Sed sibi placentes, multum tibi displicent: non tantum de non bonis quasi bonis, verum etiam de bonis tuis, quasi suis; aut etiam sicut de tuis, sed tanquam ex meritis suis; aut etiam sicut ex tua gratia, et non secundum sua merita, non tamen socialiter gaudentes, sed alii invidentes ea. In his omnibus atque hujuscemodi periculis et laboribus, vides tremorem cordis mei: sed et vulnera mea magis subinde a te sanari, quam mihi non infligi, sentio.

cette vertu est le traité qu'en a composé Jacques Alvarez. Il y découvre tous les artifices de l'orgueil et enseigne les moyens de combattre cette passion par des considérations empruntées en grande partie à saint Augustin. A l'exemple de ce grand Saint, il faut joindre la vigilance à la crainte, et rendre grâces à Dieu qui guérit, par ses bonnes inspirations, les blessures des pensées d'orgueil se glissant dans notre âme, souvent à notre insu, et nous fait connaître, par mille moyens secrets, toute l'étendue de notre vanité et de sa vérité.

CHAPITRE XL

Sous la conduite de Dieu qui s'est rendu son maître, il a parcouru toutes choses tant au dehors qu'au dedans de lui, et il a reconnu que Dieu n'est rien de tout cela, qu'il se réjouit en Dieu lorsqu'il le peut, et qu'il y trouve un charme ineffable.

1. — Où ne m'avez-vous pas accompagné, ô Vérité, en m'apprenant ce qu'il me fallait rechercher ou fuir, alors que je vous exposais, autant que je le pouvais, ce que mon œil intérieur avait découvert et que je vous consultais? J'ai parcouru, comme je l'ai pu à l'aide de mes sens, le monde extérieur; j'ai observé sur moi la vie de mon corps et l'action de mes sens. Et je suis entré dans les profondeurs de ma mémoire, dans ces nombreuses et immenses retraites si merveilleusement peuplées d'une infinité d'images; j'ai considéré et j'ai été épouvanté, je n'ai pu rien y distinguer sans vous, et j'ai reconnu que rien de tout cela n'était vous. Moi-même, je ne le suis pas, moi qui, pour vous trouver, ai parcouru toutes ces choses, et me suis efforcé d'en faire le discernement et de les apprécier à leur juste valeur, recevant les unes par le témoignage des sens, et interrogeant les autres que je sentais mêlées à mon être, distinguant ensuite et énumérant ces messagers de mes sensations, fouillant enfin les vastes richesses de ma mémoire, mettant celles-ci en réserve, retirant celles-là.

2. — Vous êtes bien différent de moi qui faisais tout cela, ou plutôt de la puissance en vertu de laquelle j'agissais. Vous n'êtes pas cette puissance, parce que vous êtes la lumière immuable que j'ai consultée sur l'être, la qualité, la valeur de toutes ces choses. Et j'écoutais vos leçons et vos préceptes. Aussi, j'y reviens souvent; j'y trouve un charme ineffable, et, autant que je peux m'arracher aux nécessités des travaux, je me réfugie dans ce plaisir. Or, parmi tous ces objets que je parcours sous votre conduite, mon âme ne trouve qu'en vous

CAPUT XL

Quod in se et cæteris rebus Deum investigavit.

1. — Ubi non mecum ambulasti, Veritas, docens quid caveam, et quid appetam, cum ad te referrem interiora visa mea, quæ potui, teque consulerem? Lustravi mundum foris sensu quo potui; et attendi in me vitam corporis mei, sensusque ipsos meos. Inde ingressus sum in recessus memoriæ meæ, multiplices amplitudines, plenas miris modis copiarum innumerabilium; et consideravi, et expavi, et nihil eorum discernere potui sine te, et nihil eorum esse te inveni. Nec ego ipse inventor, qui peragravi omnia, et distinguere et pro sui quæque dignitatibus æstimare conatus sum; excipiens alia nuntiantibus sensibus, et interrogans; alia mecum commixta sentiens, ipsosque nuntios dignoscens atque dinumerans; jamque in memoriæ latis opibus alia pertractans, alia recondens, alia eruens.

2. — Nec ego ipse, cum hæc agerem, id est, vis mea, qua id agebam, nec ipsa eras tu, quia lux es tu permanens, quam de omnibus consulebam, an essent, quid essent, quanti pendenda essent. Et audiebam docentem ac jubentem; et sæpe istud facio. Hoc me delectat; et ab omnibus actionibus necessitatis, quantum relaxari possum, ad istam voluptatem refugio. Neque in his omnibus quæ percurro consulens te, invenio tutum locum animæ meæ, nisi in te, quo colligantur sparsa mea, nec a te quidquam recedat ex me. Et aliquando intromittis me in affectum multum inusitatum introrsus, ad nescio quam dulcedinem; quæ, si perficiatur in me, nescio quid

un lieu sûr, où elle rassemble mon être épars afin que rien de moi ne s'éloigne de vous. Et parfois vous me pénétrez d'un sentiment bien étrange, de je ne sais quelle douceur intérieure qui, recevant en moi sa perfection, serait je ne sais quoi qui ne serait plus cette vie. Mais je retombe sous le poids de ma chaîne; je suis entraîné par le torrent; je suis captif et je pleure abondamment, mais je suis fortement enchaîné, tant le fardeau de l'habitude nous accable! Je puis être ici, mais je ne le veux pas; je veux être là, et je ne le puis: des deux côtés, je suis malheureux.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. C'est par la méditation que saint Augustin est arrivé à la connaissance parfaite de la vérité, des vertus et des vices; c'est là qu'il consultait Dieu pour savoir de lui, non seulement si les créatures existent, mais leur nature et leur valeur; c'est là que cette divine lumière l'inondait de ses clartés, pour lui apprendre et ce qu'il devait faire et ce qu'il devait

erit, quod vita ista non erit. Sed recido in hæc ærumnosis ponderibus, et resorbeor solitis, et teneor, et multum fleo; sed multum teneor. Tantum consuetudinis sarcina degravat. Hic esse valeo, nec volo; illic volo, nec valeo; miser utrobique.

omettre. Imitons nous-mêmes cet exemple, en nous persuadant bien que nous ferons peu de progrès dans la vie spirituelle sans la méditation fréquente des choses divines. Le saint Docteur nous avoue qu'il consacrait aux délices de la méditation et de la contemplation tout le temps qui n'était pas réclamé par les occupations nécessaires. Donnons au moins à ce saint exercice de la méditation tout le temps qu'exige notre position, ou la règle de l'Institut dont nous faisons partie.

2. Dieu communique souvent à ses élus, dans la méditation, comme un avant-goût de l'éternelle béatitude, qui les force de s'écrier : « Qu'elle est grande, Seigneur, la multitude de votre douceur ! » Mais saint Bernard fait observer avec raison que cette douceur dure peu et que, bientôt, ils sont obligés de reprendre les occupations habituelles, de se soumettre aux nécessités de la vie, ce que déplore ici saint Augustin.

CHAPITRE XLI

Il confesse que la source de ses coupables langueurs est la triple concupiscence, et comment il a invoqué Dieu qu'il avait perdu parce que, avec lui, il voulait posséder le mensonge.

J'ai considéré dans cette triple concupiscence (1) la source de mes coupables infirmités, et j'ai demandé mon salut à votre bras. Car j'ai vu votre gloire, le cœur blessé; et, tout ébloui, j'ai dit : « Qui peut voir jusque-là? J'ai été rejeté loin de l'éclat de vos yeux. » (*Ps.* xxx, 23.) Vous êtes la vérité qui préside à tout; et moi, dans mon avarice, je ne voulais pas vous perdre (2), mais, avec vous, je voulais posséder le mensonge, semblable à ceux qui veulent tout à la fois mentir et savoir la vérité. Je vous ai donc perdu, parce que vous dédaignez d'être possédé avec le mensonge.

(1) *J'ai considéré dans cette triple concupiscence* de la chair, des yeux, de l'orgueil, dont parle saint Jean (*I Joan.* II, 16), et qui porte l'homme au péché, en lui inspirant un amour déréglé de ces trois sortes de biens : 1° les biens dont il jouit en lui-même, comme le plaisir du boire, du manger, de la volupté; 2° les objets qui ne le charment et ne le séduisent que par de vaines apparences, qui n'ont pour but que de satisfaire sa curiosité; 3° les biens qui sont tout entiers en dehors de lui, comme l'honneur, la louange, la gloire. C'est la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie.

(2) *Je ne voulais pas vous perdre.* Nul, si impie qu'il soit, ne veut perdre Dieu, qui est le souverain bien. Tous désirent nécessairement le posséder, bien qu'un grand nombre refusent de prendre les moyens indispensables, pour y parvenir.

CAPUT XLI

Deum amittit quisquis mendacium quærit.

Ideoque consideravi languores peccatorum meorum, in cupiditate triplici; et dexteram tuam invocavi ad salutem meam. Vidi enim splendorem tuum corde saucio, et repercussus dixi : Quis illuc potest? Projectus sum a facie oculorum tuorum. Tu es Veritas super omnia præsidens. At ego per avaritiam meam non amittere te volui, sed volui, tecum possidere mendacium, sicut nemo vult ita falsum dicere, ut nesciat ipse quid verum sit. Itaque amisi te, quia non dignaris cum mendacio possideri.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Combien fut admirable la conversion de saint Augustin, car il sortit si complètement de l'abîme profond des vices de la volupté, de l'orgueil, de la vanité, qu'il ne conserva que quelques légères imperfections dont on a peine à voir la culpabilité! Et nous, par quoi nous laissons-nous arrêter? Suivons ce grand Saint, ou du moins désirons de le suivre. Augustin est devenu chaste, humble, plein de mépris pour le monde, et persévéra constamment dans la pratique de ces vertus. Regardez et faites selon le modèle qu'il vous donne dans sa conversion, vous qui l'avez imité dans ses égarements.

2. Dieu ne veut pas être dans notre cœur l'associé du mensonge. Le grand empêchement à notre conversion et à notre progrès dans la vertu, c'est que nous voulons placer notre joie tout à la fois en Dieu et dans les créatures, et nous nous persuadons faussement que cette alliance est possible. Nul ne peut servir deux maîtres. (*Matth.* VI, 24; *Luc.* XVI, 13.) Quel lien peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité? Quelle union entre la lumière et les ténèbres? Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial? (*II Cor.* VI, 14.)

CHAPITRE XLII

Quelques-uns s'égarent jusqu'à recourir aux anges déchus comme médiateurs entre Dieu et les hommes.

1. — Qui trouverai-je pour me réconcilier avec vous? Faut-il solliciter les anges? Et par quelles prières? Par quels sacrifices? Beaucoup d'hommes, ai-je appris, travaillant pour revenir à vous (1) et ne le pouvant d'eux-mêmes, ont tenté cette voie; ils succombèrent au désir de voir des choses étranges et méritèrent d'être livrés à l'illusion. Ces orgueilleux, ils vous cherchaient avec tout le faste de la science (2), élevant la tête au lieu de se frapper la poitrine; aussi, par la conformité de leur cœur, ils sont devenus complices de l'orgueil des puissances de l'air (*Ephes.* II, 2) dont les prestiges les ont trompés. Ils cherchaient le médiateur qui devait purifier leur âme, et ils ne l'ont pas trouvé; car il n'y avait là que le diable transformé en ange de lumière. (*II Cor.* XI, 14.)

2. — Il a surtout séduit cet orgueil charnel parce qu'il n'était pas lui-même revêtu d'un corps de chair. En effet, ils étaient mortels et pécheurs; mais vous, Seigneur, avec qui ils cherchaient orgueilleusement à se réconcilier, vous êtes immortel et sans péché. Or, il fallait au médiateur entre l'homme et Dieu, quelque ressemblance avec Dieu et avec l'homme. Entièrement semblable à l'homme, il était loin de Dieu; entièrement semblable à Dieu, il était loin de l'homme; il n'était plus médiateur. Ainsi, ce faux médiateur (3), aux déceptions

(1) *Beaucoup d'hommes travaillant pour revenir à vous,* etc. Saint Augustin paraît vouloir désigner ceux qui, séduits par l'orgueil et la curiosité, cherchent des visions et des révélations divines, et tombent dans les pièges du démon qui les trompe en se transfigurant en ange de lumière.

(2) *Ces orgueilleux vous cherchaient avec tout le faste de la science.* Ceux qui se repaissaient de ces vaines illusions étaient les philosophes pla-

CAPUT XLII

Nonnulli infeliciter ad dæmones, tanquam ad mediatores, recurrerunt.

1. — Quem invenirem, qui me reconciliaret tibi? An ambiendum mihi fuit ad angelos? Qua prece? Quibus sacramentis? Multi conantes ad te redire, neque per seipsos valentes, sicut audio, tentaverunt hæc, et inciderunt in desiderium curiosarum visionum, et digni habiti sunt illusionibus. Elati enim te quærebant doctrinæ fastu, exerentes potius quam tundentes pectora, et adduxerunt sibi per similitudinem cordis sui, conspirantes et socias superbiæ suæ potestates aeris hujus, a quibus per potentias magicas deciperentur, quærentes mediatorem, per quem purgarentur, et non erat. Diabolus enim erat, transfigurans se in angelum lucis.

2. — Et multum illexit superbam carnem, quod in carneo corpore ipse non esset. Erant enim illi mortales peccatores; tu autem, Domine, cui reconciliari superbe quærebant, immortalis et sine peccato. Mediator autem inter Deum et homines, oportebat ut haberet aliquid simile Deo, aliquid simile hominibus: ne in utroque hominibus similis, longe esset a Deo; aut in utroque Deo similis, longe esset ab hominibus; atque ita mediator

toniciens, dont saint Paul confond l'orgueil par ces paroles : « Ces hommes qui se disaient des sages sont devenus fous. » (*Rom.* I, 22.) — Voir cette même idée développée dans la *Cité de Dieu* (liv. IX, ch. Ier), où saint Augustin désigne nommément les philosophes platoniciens.

(3) *Ce faux médiateur.* Il fallait un médiateur entre Dieu et les hommes. Le démon montre avec ostentation l'immortalité qui lui est commune avec Dieu; mais il n'a rien de commun avec les hommes que le péché et le châ-

duquel votre secrète justice livre les orgueilleux, a quelque chose de commun avec l'homme, c'est le péché; et il veut paraître avoir quelque chose de commun avec Dieu, c'est l'immortalité, parce qu'il n'est pas revêtu d'un corps mortel. Mais comme la mort est la solde du péché, et qu'il a le péché de commun avec l'homme, il sera comme lui précipité dans la mort (1).

timent du péché. Il ne peut donc être un vrai médiateur ni expier le péché, puisqu'il est pécheur lui-même.

(1) *Comme il a le péché de commun avec l'homme, il sera comme lui précipité dans la mort.* Quelle est cette mort, puisque le saint Docteur enseigne formellement dans le livre IX de la *Cité de Dieu*, ch. XIV, et ailleurs, que les anges réprouvés sont demeurés immortels? Il l'explique lui-même dans ce même ouvrage : « Celui qui, vivifié par l'esprit de Dieu, deviendra spirituel et immortel, ne pourra mourir. Il en est de même de l'âme créée immortelle, bien que le péché lui donne la mort en la privant

non esset. Fallax itaque ille mediator, quo per secreta judicia tua, superbia meretur illudi, unum cum hominibus habet, id est peccatum : aliud videri vult habere cum Deo; ut quia carnis mortalitate non tegitur, pro immortali se ostendet. Sed quia stipendium peccati mors est, hoc habet commune cum hominibus, unde simul damnetur in mortem.

d'une partie de sa vie, c'est-à-dire de l'esprit de Dieu qui pouvait la faire vivre dans la sagesse et le bonheur. Cependant, malgré sa misère, elle ne cesse pas de vivre de sa propre vie, car elle a été créée immortelle. De même pour les anges apostats : bien qu'ils soient en quelque sorte morts par le péché puisqu'ils ont abandonné le principe de la vie qui est Dieu, source inépuisable d'une vie sage et heureuse, pourtant ils n'ont pu mourir en cessant tout à fait de vivre et de sentir, parce qu'ils ont été créés immortels, » etc. (*Cité de Dieu*, liv. XIII, ch. XXIV, n° 6.)

CHAPITRE XLIII

Jésus-Christ est le vrai médiateur, de qui il espère la guérison de ses infirmités. C'est entre ses mains qu'il a remis le soin de sa vie lorsqu'il résolut de fuir au désert.

1. — Mais le vrai médiateur, que le secret de votre miséricorde a révélé aux humbles et que vous avez envoyé pour leur apprendre, par son exemple, l'humilité même, ce médiateur de Dieu et des hommes, c'est Jésus-Christ fait homme, qui est apparu entre les pécheurs mortels et le Juste immortel, mortel avec les hommes, juste avec Dieu. Et comme la vie et la paix sont la récompense de la justice, par la justice qui l'unit à Dieu il affranchit de la mort, dont il voulut être comme eux tributaire, les pécheurs justifiés. C'est lui qui a été montré de loin aux saints des anciens jours, pour qu'ils fussent sauvés par la foi au sang qu'il devait répandre, comme nous le sommes par la foi en son sang répandu. En effet, c'est en sa qualité d'homme qu'il est médiateur (1): (*I Tim.* II, 5.) En tant que Verbe, il n'est pas intermédiaire, parce que le Verbe est égal à Dieu, Dieu en Dieu (*Rom.* VIII, 32), et en un seul Dieu avec le Saint-Esprit.

2. — De quel amour vous nous avez aimés, ô bon Père, vous qui n'avez pas épargné votre Fils unique, mais l'avez livré pour nos iniquités! (*Rom.* VIII, 32.) De quel amour vous nous avez donc aimés, nous pour qui Celui qui n'a pas regardé comme une usurpation d'être égal à vous s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix! (*Philip.* II, 6.) Celui qui est le seul libre entre les morts (2) (*Ps.* LXXXVII, 6), qui avait le pouvoir de quitter la vie et de la reprendre (*Joan.* X, 18), s'est offert pour nous comme vainqueur et victime, comme vainqueur

(1) *Ce n'est qu'en sa qualité d'homme qu'il est médiateur.* C'est ainsi qu'il tient comme le milieu entre Dieu et l'homme; il est semblable à Dieu

CAPUT XLIII

Christus mediator verax, a quo languorum suorum sanationem sperat.

1. — Verax tamen mediator, quem secreta tua misericordia demonstrasti humilibus, et misisti, ut ejus exemplo etiam ipsam discerent humilitatem; mediator ille Dei et hominum, homo Christus Jesus, inter mortales peccatores et immortalem justum apparuit; mortalis cum hominibus, justus cum Deo: ut quoniam stipendium justitiæ, vita et pax est, per justitiam conjunctam Deo, evacuaret mortem justificatorum impiorum, quam cum illis voluit habere communem. Hic demonstratus est antiquis sanctis: ut ita ipsi per fidem futuræ passionis ejus, sicut nos per fidem præteritæ, salvi fierent. In quantum enim homo, in tantum mediator: in quantum autem Verbum, non medius, quia æqualis Deo, et Deus apud Deum, et simul cum Spiritu sancto unus Deus.

2. — Quomodo nos amasti, Pater bone, qui Filio tuo unico non pepercisti, sed pro nobis impiis tradidisti eum? Quomodo nos amasti? Pro quibus ille, qui non rapinam arbitratus est esse æqualis tibi, factus est subditus usque ad mortem, mortem autem crucis; unus ille in mortuis liber, potestatem habens ponendi animam suam, et potestatem habens iterum sumendi eam; pro

par la divinité et par la justice, il est semblable à nous par la nature humaine.

(2) *Celui qui est le seul libre entre les morts,* car les autres hommes sont soumis à la nécessité de la mort, tandis que Jésus-Christ l'a acceptée volontairement, par la puissance qu'il avait de donner sa vie sur la croix et de la reprendre dans sa résurrection.

parce qu'il a été victime (1). Pour nous, il s'est offert comme sacrificateur et comme sacrifice, sacrificateur parce qu'il a été sacrifice (2). Enfin, d'esclaves que nous étions, il nous a faits vos enfants, lui votre fils devenu notre esclave (3). C'est donc avec justice que je place en lui la ferme espérance que vous guérirez toutes mes langueurs, par lui qui siège à votre droite et intercède pour nous. (*Rom.* VIII, 34.) Autrement je désespérerais, car nombreuses et grandes sont mes infirmités. Oui, nombreuses et grandes; mais plus grande encore est la vertu de vos remèdes.

3. — Nous aurions pu croire votre Verbe trop éloigné de nous pour s'unir à l'homme, et désespérer de nous, s'il ne s'était pas fait chair, et s'il n'avait habité parmi nous. Épouvanté de mes péchés et du poids de ma misère, j'avais délibéré dans mon cœur et presque résolu de fuir au désert (4); mais vous m'avez arrêté et rassuré par ces paroles : « Le Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais pour celui qui est mort pour eux. » (*II Cor.* V, 15.) Aussi, Seigneur, je remets entre vos mains le soin de ma vie, et je considérerai les merveilles de votre loi. (*Ps.* CXVIII.) Vous connaissez mon ignorance et ma faiblesse, enseignez-moi, guérissez-moi. Ce Fils unique en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science (*Coloss.* II, 3), m'a racheté de son sang. Loin de moi les calomnies des superbes (*Ps.* CXVIII), car je connais le prix de ma victime (5); je mange

(1) *Vainqueur parce qu'il a été victime,* car il n'a triomphé du démon que par le sacrifice sanglant qu'il a offert pour nous sur l'autel de la croix.

(2) *Sacrificateur parce qu'il a été sacrifice,* car il n'a institué d'autre sacrifice, il n'a offert d'autre hostie que lui-même, et Dieu son Père ne l'a établi prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech, qu'afin qu'il s'offrît pour nous et donnât sa vie pour la rédemption d'un grand nombre.

(3) *Devenu notre esclave,* se rendant visiblement esclave pour nous, quoique véritablement votre fils. C'est ainsi que, comme Dieu, il a pu offrir une rançon digne et suffisante pour nous racheter, et que, comme homme, il a pu accomplir l'œuvre de notre rédemption.

(4) *J'avais presque résolu de fuir au désert.* On voit par là, comme l'a remarqué le bienheureux Jourdain de Saxe, ermite de Saint-Augustin, que

nobis victor et victima, et ideo victor, quia victima; pro nobis tibi sacerdos et sacrificium, et ideo sacerdos, quia sacrificium; faciens tibi nos de servis filios, de te nascendo, nobis serviendo. Merito mihi spes valida in illo est, quod sanabis omnes languores meos per eum qui sedet ad dexteram tuam, et te interpellat pro nobis; alioquin desperarem. Multi enim et magni sunt iidem languores mei; multi sunt et magni; sed amplior est medicina tua.

3. — Potuimus putare Verbum tuum remotum esse a conjunctione hominis, et desperare de nobis; nisi caro fieret, et habitaret in nobis. Conterritus peccatis meis et mole miseriæ meæ, agitaveram in corde meditatusque fueram fugam in solitudinem; sed prohibuisti me, et confirmasti me, dicens : Ideo pro omnibus Christus mortuus est, ut qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est. Ecce, Domine, jacto in te curam meam, ut vivam, et considerem mirabilia de lege tua. Tu scis imperitiam meam et infirmitatem meam; doce me, et sana me. Ille tuus unicus, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi, redemit

le saint Docteur avait en si grande estime la vie solitaire, qu'il eût embrassé ce genre de vie si Dieu lui-même ne l'en eût détourné.

(5) *Je connais le prix de ma victime,* le prix de ma rédemption, le sang de Jésus-Christ. Je mange la chair, je bois le sang de cette victime dans le sacrifice de la messe; je la distribue aux autres en distribuant l'Eucharistie à ceux qui s'approchent de la Sainte Table.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Bien que la grandeur de ses péchés excitât Augustin à mener une vie d'austérités et d'entière solitude, Dieu l'appela cependant au gouvernement et à la direction des âmes afin qu'il pût en retirer un grand nombre du bourbier de l'hérésie et des autres crimes dans lequel il avait été si longtemps plongé. Augustin obéit à la voix de Dieu, et il aima mieux vivre

sa chair, je bois son sang, et je la distribue aux autres. Pauvre encore, je désire en être rassasié avec ceux qui la mangent et s'en rassasient, et qui louent le Seigneur parce qu'ils le cherchent (1). (*Ps.* XXI, 26.)

pour Jésus-Christ et devenir le ministre de sa rédemption, que de vivre pour lui seul. Il nous apprend ainsi, par un exemple illustre, que, jusque dans la vie commune et dans l'exercice du ministère pastoral, on peut expier les péchés de sa vie passée par un grand amour de Dieu et du prochain.

2. Le saint Docteur paraît être arrivé à la perfection que l'univers catholique admire en lui, surtout par ces trois moyens : 1° en plaçant en Dieu et dans les mérites de Jésus-Christ toute sa sollicitude, toute sa confiance; 2° en considérant dans de fréquentes méditations les merveilles de la loi divine; 3° en offrant souvent et tous les jours sans doute le Saint Sacrifice de la Messe, dans lequel il mangeait la chair, il buvait le sang de la victime du salut et la distribuait aux autres. C'est la triple source d'où découlait cette application si grande à la mortification, à l'aide de laquelle il triompha de la triple concupiscence et invita, par son exemple, tous les lecteurs de ses *Confessions* à l'imiter.

(1) *Parce qu'ils le cherchent.* « Ce mot, le dernier du Xe livre, emprunté à David, en donne le sens et le résumé. Quatorze ans après sa conversion, Augustin, prêtre, évêque, philosophe, exégète, théologien, cherche encore Dieu. Seulement, tandis que, pendant sa jeunesse, le vice et l'erreur avaient ouvert une double blessure dont il avait fini par trouver le remède dans la conversion, maintenant qu'il possède la vérité il plonge son regard dans les sources mêmes du mal, appelées par saint Paul, d'un ton géné-

me sanguine suo. Non calumnientur mihi superbi : quoniam cogito pretium meum, et manduco ; et bibo et erogo : et pauper cupio saturari ex eo, inter illos qui edunt et saturantur, et laudant Dominum, requirentes eum.

rique : la concupiscence. Placé dans cet état particulier et bienheureux que les théologiens décrivent sous le nom d'amour de perfection, il jette sur la concupiscence un regard ferme qui pèse sur elle, qui voudrait la faire disparaître sous le feu dévorant de son accusation. Il se compare quelque part à une immense forêt remplie d'embûches et de périls, et il s'écrie : « Combien de coupes n'ai-je pas déjà faites ! » Mais il sent que l'obstacle à la possession sans mélange de l'objet que son cœur désire est dans cette puissance mystérieuse qui enveloppe tout l'homme et dont saint Paul a formulé la loi funeste : *Caro concupiscit adversus spiritum.* (*Galat.* v, 17.) Il engage contre elle une guerre sans merci. Dieu, il l'aime ; mais il ne le possède pas dans toute la mesure de son désir ; il le cherche encore. Tant qu'il sentira un obstacle ou un péril, tant qu'il croira devoir craindre, il n'aura ni repos ni trêve. Ce n'est pas assez dire. Écrivant pour ceux de ses frères dans la foi qui désirent savoir ce qu'il est au temps même de ses *Confessions*, il est sobre de détails, mais son âme apparaît dans toute la mâle beauté de sa ferme et inébranlable espérance. Soldat pour le ciel, il crée avec un admirable sens chrétien, pour se l'appliquer à lui-même, la discipline de l'ascète, en attendant qu'il formule la règle de vie parfaite à laquelle tant de générations chrétiennes viendront s'abreuver comme aux eaux jaillissantes. » (Mgr Douais, *loc. cit.*, p. 183.)

LIVRE XI

LIVRE XI

Il va traiter des Saintes Écritures, pour lesquelles il brûle d'amour, et expliquer surtout le premier chapitre de la Genèse. Il s'étend sur ces paroles: Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, *et réfute ceux qui demandaient ce que Dieu faisait avant la création de l'univers, et comment, après un si long repos, la pensée lui est venue de le créer. En réfutant ces objections, il disserte longuement sur la nature du temps* (1).

CHAPITRE PREMIER

Saint Augustin expose le motif qui l'a porté à écrire ses *Confessions*, c'est pour exciter l'amour de Dieu dans son cœur et dans le cœur de ceux qui les liront. Dieu, éternel de sa nature, connaît tout; nous ne laissons pas cependant de lui confesser nos misères et nos besoins dans la prière.

Eh quoi! Seigneur, puisque l'éternité vous appartient, ignorez-vous ce que je vous dis, ou ne voyez-vous que pendant un

(1) « Touchant à la fin de son œuvre, Augustin ne devait-il pas à Dieu, le Père retrouvé de son âme désabusée, un plus solennel et plus spécial cantique de gloire? Les livres XI, XII et XIII peuvent être considérés comme son *Te Deum*. S'ils ne sont pas cela, ils se relient difficilement à l'œuvre elle-même, avec laquelle ils n'ont qu'un lien purement artificiel, comme serait le ton déprécatoire, par exemple, constant dans les treize livres. Désormais, nous n'entendrons plus le détail des fautes d'Augustin et des tentations qui l'assaillent encore; sa longue misère, il se borne à la reconnaître en termes généraux. Les yeux fixés sur l'éternelle bonté, au lieu de se considérer principalement lui-même, il la chante. Seulement, pour comprendre ce *Te Deum* final, il faut, d'une part, tenir grand compte du génie propre et de l'état d'esprit d'Augustin, mis en mouvement, travaillé par la triple curiosité du philosophe, du théologien, de l'exégète; il faut, d'autre

LIBER UNDECIMUS

Laudaturus Deum deinceps professione suæ ipsius in Scripturis sanctis sive imperitiæ, sive etiam peritiæ, aut ejus quo in eas ex munere divino flagrabat, studii, explicandum sumit primum caput libri Geneseos, atque hic illustrat hæc priora verba : In principio fecit Deus cœlum et terram. *Occurrit obtrectantibus, quid faceret Deus antequam cœlum et terram conderet; et unde ei in mentem venerit tandem aliquando ea facere, cum antea non fecisset. Dum vero iis refellendis insistit, copiosam de tempore conscribit disputationem.*

CAPUT PRIMUM

Cur confitemur Deo scienti.

Numquid, Domine, cum tua sit æternitas, ignoras quæ tibi dico; aut ad tempus vides quod sit in tempore? Cur ergo tibi tot rerum narrationes digero ? Non utique, ut

part, se transporter à la fin de ce IVe siècle, dont le triomphe progressif du christianisme domine l'histoire troublée par l'égoïsme d'une société qui se meurt et par les sectes religieuses appelant au festin maudit l'opinion qui résiste. On comprend que, sur les lèvres d'un docteur comme Augustin, la louange ait pris un caractère doctrinal. Aussi bien son cantique d'actions de grâces peut être divisé en quatre parties : Dieu parlant dans l'Ecriture; Dieu créateur et éternel; Dieu en trois personnes, mystère dont l'homme porte l'empreinte en lui-même; Dieu sanctifiant et glorifiant les hommes par l'Eglise, vérités d'un intérêt universel pour les temps et les peuples chrétiens. » (Mgr Douais, *loc. cit.*, p. 185.)

temps (1) ce qui se passe dans le temps? Pourquoi donc vous rédiger le récit de tant de choses? Ce n'est pas sans doute pour vous les apprendre, mais pour exciter mon cœur vers vous, et les cœurs de ceux qui me lisent, afin que nous disions tous : « Le Seigneur est grand (2) et infiniment digne de louanges. » (*Ps.* XCV, 4.) Déjà je l'ai dit et je le redirai, c'est par amour de votre amour (3) que j'écris ceci. En effet, nous prions, et cependant la vérité nous dit : « Votre Père sait ce qu'il vous faut avant même que vous le lui demandiez. » (*Matth.* VI, 8.) Nous vous ouvrons donc notre cœur, en vous confessant nos misères et vos miséricordes sur nous, afin que vous acheviez notre délivrance déjà commencée et que nous cessions d'être malheureux en nous-mêmes, pour trouver la béatitude en vous. Car vous nous avez appelés à être pauvres d'esprit, doux, pénitents, affamés et altérés de la justice miséricordieuse, purs et sans tache, amis de la paix! (*Matth.* V, 3-9.) Je vous ai donc tout raconté, suivant mes forces et ma volonté; car, le premier, vous avez voulu que je loue, devant vous, mon Seigneur et mon Dieu, votre bonté et votre éternelle miséricorde. (*Ps.* CXVII, 1.)

(1) *Ou ne voyez-vous que pendant un temps*, etc. Comme l'éternité est simultanée et non successive, Dieu voit d'un seul coup d'œil toutes les choses présentes, passées et futures. L'éternité n'est pas seulement une propriété inhérente à Dieu, mais elle est sa nature, son essence, et la distinction qu'on en fait n'est que purement rationnelle. C'est ce qu'indiquent les paroles par lesquelles saint Augustin commence ce chapitre : « Eh quoi! Seigneur, vous à qui appartient l'éternité, » etc., et ce qu'il développe plus longuement dans son explication du psaume CI, verset 25. « Les années de Dieu, dit-il, ne sont point différentes de lui-même; les années de Dieu, c'est l'éternité de Dieu; l'éternité de Dieu, c'est la substance même de Dieu, qui n'a rien de mobile ou de changeant, et dans laquelle il n'y a ni passé, ni présent, ni futur, » etc. (Voir également le *Livre de la nature du bien, contre les Manichéens*, ch. XXXIX.)

L'éternité, c'est donc l'infini dans le temps. Le temps est la succession de l'existence, ou le développement de la vie de chaque chose. Dieu, qui n'a pas de commencement, qui n'a pas de progrès, qui ne se développe pas, n'a pas non plus de fin; il est donc hors du temps comme hors de l'espace. L'éternité est le présent que rien ne précède, que rien ne suit, que rien n'interrompt; elle est la pleine et éternelle possession d'une vie sans terme.

per me noveris ea; sed affectum meum excito in te, et eorum qui hæc legunt: ut dicamus omnes : Magnus Dominus, et laudabilis valde. Jam dixi, et dicam; amore amoris tui facio istud. Nam et oramus, et tamen Veritas ait : Novit Pater vester quid vobis opus sit priusquam petatis ab eo. Affectum ergo nostrum patefacimus in te, confitendo tibi miserias nostras et misericordias tuas super nos : ut liberes nos omnino, quoniam cœpisti; ut desinamus esse miseri in nobis, et beatificemur in te: quoniam vocasti nos, ut simus pauperes spiritu, et mites, et lugentes, et esurientes ac sitientes justitiam, et misericordes, et mundi corde, et pacifici. Ecce narravi tibi multa, quæ potui, et quæ volui; quoniam tu prior voluisti ut confiterer tibi Domino Deo meo, quoniam bonus es, quoniam in sæculum misericordia tua.

(2) *Le Seigneur est grand*, etc. Après avoir retracé le tableau des égarements de sa vie et de son retour à Dieu, saint Augustin en revient à l'exorde de ses *Confessions :* « Vous êtes grand, Seigneur! » pour renouveler son pieux dessein, et bien imprimer dans l'esprit de ses lecteurs qu'il n'a écrit cet ouvrage que pour célébrer hautement la grandeur de Dieu. On peut dire aussi que, en le commençant, il parlait seul à Dieu; mais, ici, il invite tous les hommes à se joindre à lui, afin que, tous ensemble, nous disions : « Le Seigneur est grand! Dieu seul est grand! »

(3) *C'est par amour de votre amour.* J'ai entrepris ce livre pour développer et accroître votre amour dans mon cœur et dans celui de tous ceux qui liront les *Confessions*. En effet, qui a jamais lu avec piété ces pages brûlantes sans se sentir embrasé d'un amour plus ardent pour Dieu? « A très peu d'exceptions près (celles, par exemple, où, dans ses trois derniers livres, saint Augustin se livre aux plus hautes spéculations de la métaphysique, à la discussion des opinions platoniciennes, à des commentaires allégoriques sur la Genèse), tout ce qu'il raconte de ses anciens désordres et de ses remords, des inspirations de la grâce et de ses longues résistances, des déchirements qu'il éprouvait sous le joug des passions, et du calme délicieux qui avait succédé à ces violentes agitations, est si vrai et si attachant, tellement animé par le pittoresque des descriptions et des images, tellement nourri par la sève de nos Saintes Ecritures, qu'en l'entendant, on croit entendre le divin Esprit qui le fait parler lui-même. » (Abbé Guillon, *Cours d'éloquence.*)

CHAPITRE II

Augustin demande à Dieu l'intelligence des Saintes Écritures qu'il aime.

1. — Comment puis-je suffire, par l'organe de ma plume, à raconter toutes les sollicitations, toutes les terreurs, et les consolations, et les inspirations au moyen desquelles vous m'avez amené à prêcher votre parole et à dispenser vos sacrements à votre peuple? Et lors même que je serais capable de les raconter dans leur ordre, chaque parcelle de temps me coûte si cher! Depuis longtemps, je brûle de méditer votre loi, de vous confesser, en la méditant, ma science et mon ignorance, les premiers rayons de votre lumière en mon âme, les ténèbres qui y restent, jusqu'à ce que votre force ait absorbé ma faiblesse. Aussi, je ne veux pas consacrer à d'autres soins les heures de loisir (1) que me laisseront les besoins du corps, le repos nécessaire à l'esprit, les services que nous devons rendre aux hommes, et ceux que nous leur rendons sans les devoir.

2. — Seigneur, mon Dieu, écoutez ma prière; que votre miséricorde exauce mon désir. Ce n'est pas pour moi seul que je brûle, mais je voudrais être utile en même temps à mes frères. Vous voyez dans mon cœur qu'il en est ainsi. Que je sacrifie à votre service mes pensées et mes paroles, et donnez-moi de quoi vous offrir. Je suis pauvre et indigent; mais vous êtes riche pour tous ceux qui vous invoquent (*Rom.* x, 12), vous qui prenez soin de nous sans inquiétude. Écartez de mon cœur et de mes lèvres toute erreur (2) et tout mensonge. Que vos Écritures soient mes chastes délices; que je n'y trouve ni

(1) *Les heures de loisir que me laisseront les devoirs remplis envers les hommes.* Il suffit d'avoir lu attentivement l'histoire de la vie de saint Augustin pour savoir qu'il ne s'épargnait en rien lorsqu'il s'agissait d'un devoir de charité, quel qu'il fût. Il ne savait pas résister aux sollicitations de son peuple, et, malgré les fatigues d'un corps épuisé par le travail, tous

CAPUT II

Petit a Deo Scripturarum sanctarum intelligentiam.

1. — Quando autem sufficio calami lingua enuntiare omnia hortamenta tua, et omnes terrores tuos et consolationes et gubernationes, quibus me perduxisti prædicare verbum tuum, et sacramentum tuum dispensare populo tuo? Et si sufficio hæc enuntiare ex ordine, caro mihi valent stillæ temporum; et olim inardesco meditari in lege tua, et in ea tibi confiteri scientiam et imperitiam meam, primordia illuminationis tuæ, et reliquias tenebrarum mearum, quousque devoretur a fortitudine infirmitas. Et nolo, defluant in aliud horæ, quas invenio liberas a necessitatibus reficiendi corporis, et intentionis animi, et servitutis quam debemus hominibus, et quam non debemus, et tamen reddimus.

2. — Domine Deus meus, intende orationi meæ, et misericordia tua exaudiat desiderium meum : quoniam non mihi soli æstuat, sed usui vult esse fraternæ charitati : et vides in corde meo, quia sic est. Sacrificem tibi famulatum cogitationis et linguæ meæ : et da quod offeram tibi. Inops enim et pauper sum; tu dives in omnes invocantes te, qui securus curam nostri geris. Circumcide ab omni temeritate, omnique mendacio, interiora et exteriora labia mea. Sint castæ deliciæ meæ, Scripturæ tuæ;

les jours son zèle l'entraînait à de nouvelles œuvres dans l'intérêt du salut des âmes.

(2) *Ecartez de mon cœur et de mes lèvres toute erreur.* Saint Augustin veut parler ici non du mensonge théologique, du mensonge proprement dit, mais du mensonge qui n'entraîne aucune faute, c'est-à-dire de l'équivoque,

à m'égarer ni à égarer les autres. Écoutez-moi, Seigneur, et ayez pitié de moi Seigneur mon Dieu, lumière des aveugles et force des faibles, et en même temps lumière de ceux qui voient, et force des forts. Écoutez mon âme, entendez ses cris du fond de l'abîme. Car, là même, si vous n'y êtes pas pour nous écouter, où diriger nos pas? Où adresser nos cris? A vous appartient le jour, à vous la nuit. (*Ps.* LXXIII, 16.) A un signe de vous, les instants s'envolent.

3. — Ouvrez donc à nos méditations les profondeurs secrètes de votre loi, et ne fermez pas cette porte à ceux qui viennent y frapper; car ce n'est pas sans dessein que vous avez inspiré d'écrire tant de pages remplies d'épais mystères. Les forêts n'ont-elles pas aussi leurs cerfs, qui se retirent, s'abritent, se promènent, paissent, se reposent et ruminent sous leur ombre? Seigneur, achevez de m'éclairer, et dévoilez-moi ces oracles. Votre parole fait toute ma joie, votre voix surpasse toutes les délices. Donnez-moi ce que j'aime; car je l'aime, ô mon Dieu, et c'est vous qui me l'avez fait aimer. Ne laissez pas vos dons imparfaits; ne dédaignez pas votre pauvre plante qui a soif. Que je vous renvoie la gloire de toutes mes découvertes dans vos Saints Livres! Que j'écoute la voix de vos louanges! (*Ps.* XXV.) Que je m'enivre de vous, en considérant les merveilles de votre loi, depuis le premier jour où vous avez créé le ciel et la terre (1) jusqu'à notre partage avec vous du royaume éternel de votre cité sainte. Seigneur, ayez pitié de moi, exaucez mes désirs. Ils n'ont pour objet, je crois, rien de terrestre: ni l'or, ni l'argent, ni les pierres précieuses, ni le luxe des vêtements, ni les honneurs, ni la puissance, ni les plaisirs de la chair, ni les besoins du corps ou de cette vie pas-

ou des paroles erronées qui pourraient lui échapper, ou même toute témérité dans ses pensées.

(1) *Depuis le premier jour où vous avez créé le ciel et la terre,* etc. Saint Augustin annonce ce qu'il développera un peu plus longuement dans le second livre de ses *Rétractations* (ch. VI). Dans les dix premiers livres de ses *Confessions,* il est question de lui; les trois derniers sont

nec fallar in eis, nec fallam ex eis. Domine, attende, et miserere : Domine Deus meus, lux cæcorum et virtus infirmorum, statimque lux videntium et virtus fortium; attende animam meam, et audi clamantem de profundo. Nam nisi adsint et in profundo aures tuæ, quo ibimus? Quo clamabimus? Tuus est dies, et tua est nox. Ad nutum tuum momenta transvolant.

3. — Largire inde spatium meditationibus nostris in abdita legis tuæ, neque adversus pulsantes claudas eam. Neque enim frustra scribi voluisti tot paginarum opaca secreta : aut non habent illæ silvæ cervos suos, recipientes se in eas, et resumentes, ambulantes et pascentes, recumbentes et ruminantes. O Domine, perfice me, et revela mihi eas. Ecce vox tua, gaudium meum; vox tua, super affluentiam voluptatum. Da quod amo : amo enim; et hoc tu dedisti. Nec dona tua deseras, nec herbam tuam spernas sitientem. Confitear tibi quidquid invenero in libris tuis, et audiam vocem laudis, et te bibam : et considerem mirabilia de lege tua, ab usque principio, in quo fecisti cœlum et terram, usque ad regnum tecum perpetuum sanctæ civitatis tuæ, Domine, miserere mei, et exaudi desiderium meum. Puto enim, quod non sit de terra, non de auro et argento et de lapidibus, aut

une exposition des Saintes Ecritures, depuis ces paroles de la Genèse : « Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre, » jusqu'au repos du sabbat. (*Gen.* I, 1.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Quelle leçon importante le saint Docteur donne ici à tous les chrétiens mais surtout aux prêtres sur le prix du temps et l'emploi qu'ils doivent en faire : « Chaque parcelle du temps me coûte si cher! » Ne doit-on pas en économiser toutes les minutes?

2. Ceux qui étudient par état et par devoir les Saintes Ecritures peuvent-ils, d'ailleurs, se proposer un modèle plus parfait que celui du saint Docteur

sagère; toutes ces choses, d'ailleurs, nous sont données par surcroît, si nous cherchons votre royaume et votre justice. (*Matth.* VI, 33.) Voyez, Seigneur, mon Dieu, d'où naissent mes désirs. Les méchants m'ont raconté leurs joies; mais qu'est-ce au prix de votre loi, Seigneur? (*Ps.* CXVIII.) Aussi, est-ce vers elle que tendent mes vœux.

4. — Voyez, ô Père, regardez, voyez et approuvez. En présence de votre miséricorde, faites-moi trouver grâce devant vous, afin que le sanctuaire de vos Écritures s'ouvre à ma prière. Je vous en conjure, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, l'homme de votre droite (*Ps.* LXXIX), le Fils de l'homme que vous avez établi votre médiateur et le nôtre, parce que vous nous avez cherchés, alors que nous ne vous cherchions plus. Or, vous nous avez cherchés, afin que nous vous cherchions à notre tour. Je vous en conjure, au nom de votre Verbe, par qui vous avez créé toutes choses, et moi-même parmi elles; au nom de ce Fils unique, par qui vous avez appelé à l'adoption la multitude des croyants (*Rom.* VIII, 4), dont je fais partie moi-même; je vous en prie, au nom de celui qui est assis à votre droite et y intercède pour nous, en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse. (*Col.* II, 3.) C'est lui que je cherche dans vos Livres Saints; c'est de lui que Moïse a écrit : « Lui-même nous l'assure, c'est la vérité qui le dit. » (*Joan.* V, 46; *Deut.* XVIII, 15.) (1)

et adresser à Dieu, avant cette étude, une prière plus touchante et plus efficace? Trois choses sont nécessaires pour réussir dans cette étude : la piété,

decoris vestibus, aut honoribus et potestatibus, aut voluptatibus carnis; neque de necessariis corpori, et huic vitæ peregrinationis nostræ : quæ omnia apponuntur nobis quærentibus regnum et justitiam tuam. Vide, Domine Deus meus, unde sit desiderium meum. Narraverunt mihi injusti delectationes suas, sed non sicut lex tua, Domine. Ecce unde est desiderium meum.

4. — Vide, Pater, aspice et approba : et placeat in conspectu misericordiæ tuæ, invenire me gratiam ante te, ut aperiantur pulsanti mihi interiora sermonum tuorum. Obsecro per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, virum dexteræ tuæ, filium hominis, quem confirmasti tibi mediatorem tuum et nostrum; per quem nos quæsisti, non quærentes te; quæsisti autem, ut quæreremus te; Verbum tuum, per quod fecisti omnia, in quibus et me; Unicum tuum, per quem vocasti in adoptionem populum credentium, in quo et me; per eum te obsecro, qui sedet ad dexteram tuam, et te interpellat pro nobis, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. Ipsum quæro in libris tuis; Moyses de illo scripsit : Hoc ipse ait, hoc Veritas ait.

l'intelligence, un travail opiniâtre. Ces conditions se sont trouvées réunies à un degré vraiment merveilleux dans saint Augustin.

(1) Bossuet a traduit presque textuellement ce chapitre dans sa *Défense de la tradition et des Pères* (Ire partie, liv. IV, ch. xv).

CHAPITRE III

En commençant l'explication des premières paroles de la Genèse, saint Augustin voudrait être rempli de la sagesse de son auteur inspiré. Au défaut de Moïse, il prie Dieu de lui faire comprendre ce qu'il lui a inspiré d'écrire sur la création du ciel et de la terre.

1. — Que j'entende et que je comprenne comment, dans le principe, vous avez créé le ciel et la terre. (*Gen.* 1, 1.) Voilà ce qu'a écrit Moïse, il l'a écrit et il est disparu; il a quitté cette terre (1) pour aller à vous; et il n'est plus en ma présence. Oh! s'il y était, je le retiendrais, je l'interrogerais, je le conjurerais en votre nom de m'expliquer ces mystères; je prêterais les oreilles de mon corps aux paroles sortant de sa bouche. S'il me parlait en hébreu, ce serait en vain que sa voix frapperait mes sens, car elle ne ferait aucune impression sur mon esprit; si, au contraire, il s'exprimait en latin, je le comprendrais.

2. — Mais d'où saurais-je s'il me dit la vérité? Si même je pouvais le savoir, le saurais-je de lui? Non, ce serait au dedans de moi, dans la plus secrète résidence de ma pensée, que la Vérité même, qui n'est ni hébraïque, ni grecque, ni latine, ni barbare, parlant sans organe, sans voix, sans murmure de syllabes, me dirait : « Il dit vrai. » Et aussitôt, avec une entière certitude, je répondrais à votre serviteur : « Vous dites vrai. » Mais puisque je ne peux l'interroger, c'est à vous, dont il était rempli quand il disait vrai, que je m'adresse (2), ô Vérité; c'est vous, mon Dieu, que j'implore : oubliez mes offenses; et comme vous avez donné à votre serviteur de dire ces choses, donnez-moi aussi de les comprendre.

(1) *Il a quitté cette terre* où il vous était uni, pour passer aux cieux, où vous êtes. Cette phrase est une de celles où se peint le génie pénétrant du saint Docteur. En effet, Moïse vivait sur la terre dans une si grande inti-

CAPUT III

Quæ scripsit Moyses de creatione cœli et terræ, intelligere non potest nisi donante Deo.

1. — Audiam et intelligam, quomodo in principio fecisti cœlum et terram. Scripsit hoc Moyses, scripsit et abiit; transiit hinc ad te. Neque enim nunc ante me est : nam si esset, tenerem et rogarem eum, et per te obsecrarem, ut mihi ista panderet; et præberem aures corporis mei sonis erumpentibus ex ore ejus. Et si hebræa voce loqueretur, frustra pulsaret sensum meum, nec inde mentem meam quidquam tangeret; si autem latine, scirem quid diceret.

2. — Sed unde scirem an verum diceret? Quod si et hoc scirem, num et ab illo scirem? Intus utique mihi, intus in domicilio cogitationis; nec hebræa, nec græca, nec latina, nec barbara vox, sed veritas, sine oris et linguæ organis, sine strepitu syllabarum, diceret : Verum dicit; et ego statim certus confidenter illi homini tuo dicerem : Verum dicis. Cum ergo illum interrogare non possim, te, quo plenus vera dixit, Veritas, rogo; te, Deus meus, rogo, parce peccatis meis : et qui illi servo tuo dedisti hæc dicere da et mihi hæc intelligere.

mité avec Dieu, qu'on peut dire, sans nulle incertitude, qu'il a passé de Dieu à Dieu. C'est avec émotion que saint Augustin rend hommage à cette vérité dont Moïse était plein.

(2) *C'est à vous, dont il était rempli, que je m'adresse.* Tout, en effet, dans les Livres Saints, a Dieu pour auteur : la doctrine, les faits historiques, le style même et l'élocution, bien que Dieu s'y soit accommodé au génie de l'écrivain, dans la langue d'Héber, et jusqu'aux choses mêmes qui paraissent les plus indifférentes.

CHAPITRE IV

Il établit un premier fait indiscutable, c'est que le ciel et la terre existent et proclament qu'ils ont été faits, et aussi que tout ce qu'ils renferment de beau se trouve en Dieu d'une manière bien plus parfaite.

Voici le ciel et la terre : ils existent, ils crient qu'ils ont été faits, car ils changent et varient. Or, ce qui, sans avoir été créé, existe cependant, n'a rien en soi qu'il n'ait eu précédemment; et le contraire est le propre du changement et de la vicissitude. Ils proclament aussi qu'ils ne se sont pas faits eux-mêmes : « Nous sommes, disent-ils, parce que nous avons été faits; nous n'étions donc pas avant d'être, pour nous faire nous-mêmes. » Et leur parole est l'évidence même (1). C'est donc vous, Seigneur, qui les avez créés. Vous êtes la beauté même, et ils sont beaux (2); vous êtes la bonté par essence, et ils sont bons; vous êtes, et ils sont. Mais ils n'ont ni la beauté, ni la bonté, ni l'être de la même manière que vous, ô Créateur; car, auprès de vous, ils n'ont ni beauté, ni bonté, ni être. Nous savons cela, grâce à vous; et notre science, comparée à la vôtre, n'est qu'ignorance.

(1) *Leur parole.* etc. La voix des créatures, c'est leur condition même qui proclame hautement qu'elles ne se sont pas faites elles-mêmes, mais qu'elles ont Dieu pour auteur. Tous les philosophes, parmi les Hébreux, ont été persuadés que Dieu seul est le créateur des êtres visibles et invisibles, et ils firent de cette croyance un des premiers articles de leur religion.

« La création de toutes les natures appartient à Dieu seul, puisqu'il ne fait rien qu'avec la matière faite par lui-même et qu'il n'a pour ouvriers que ceux-mêmes qu'il a créés. S'il retirait de ses œuvres sa puissance créatrice, elles retomberaient aussitôt dans leur premier néant. Je dis premier, vis-à-vis de l'éternité et non du temps; car est-il un autre créateur des

CAPUT IV

Creatura clamat creatorem Deum.

Ecce sunt cœlum et terra; clamant quod facta sint; mutantur enim, atque variantur. Quidquid autem factum non est, et tamen est, non est in eo quidquam, quod ante non erat : quod est mutari atque variari. Clamant etiam, quod seipsa non fecerint : Ideo sumus, quia facti sumus. Non ergo eramus, antequam essemus, ut fieri possemus a nobis. Et vox dicentium, est ipsa evidentia. Tu ergo, Domine, fecisti, ea : qui pulcher es, pulchra enim sunt; qui bonus es, bona enim sunt; qui es, sunt enim. Nec ita pulchra sunt, nec ita bona sunt, nec ita sunt, sicut tu, conditor eorum, cui comparata, nec pulchra sunt, nec bona sunt, nec sunt. Scimus hæc, gratias tibi. Et scientia nostra scientiæ tuæ comparata, ignorantia est.

temps que celui qui a fait les choses dont les mouvements règlent la marche des temps? » (*Cité de Dieu*, XII, XXV.)

(2) *Ils sont beaux*. Personne ne peut donner ce qu'il n'a pas; si donc c'est Dieu qui a tiré les créatures du néant, vous ne pouvez trouver en elles aucune parcelle de sa bonté que vous ne soyez obligé de reconnaître en Dieu. « Ils n'ont ni votre bonté, ni votre beauté, » etc. Rien de plus naturel, en effet, que ce raisonnement des Péripatéticiens : ce qui donne sa forme à un être quelconque possède cette forme dans un degré bien plus éminent; ainsi, par exemple, la terre doit toute sa clarté à la lumière du soleil, donc le soleil lui-même est beaucoup plus lumineux.

CHAPITRE V

Comment Dieu a-t-il créé le monde? Saint Augustin répond qu'il l'a créé de rien, sans se servir d'aucune matière préexistante.

1. — Comment avez-vous fait le ciel et la terre et de quelle machine vous êtes-vous servi pour un si sublime ouvrage? Ce n'est point comme l'artiste (1) qui modèle un corps sur un autre, au gré de sa volonté assez puissante pour réaliser la forme que l'œil intérieur découvre en elle-même. Et d'où lui viendrait ce pouvoir, si vous ne l'aviez créé lui-même? L'artisan façonne une matière existant déjà, ayant en soi de quoi devenir ce qu'il fait, comme la terre, la pierre, le bois, ou l'or, ou toute autre substance. Mais d'où viendraient toutes ces choses, si vous n'en étiez le créateur? C'est vous qui avez fait le corps de l'ouvrier et l'âme qui commande à ses organes (2); vous êtes l'auteur de cette matière dont il fait quelque chose, de ce génie qui conçoit l'art et voit en soi ce qu'il veut réaliser au dehors, de ces sens, interprètes fidèles, qui font passer dans l'ouvrage les conceptions de l'âme et rapportent à l'âme ce qui a été fait afin qu'elle consulte la vérité, juge intérieur, sur la valeur de l'ouvrage. Toutes ces choses vous louent comme le créateur universel.

2. — Mais vous, comment les faites-vous? Comment, ô mon

(1) *Ce n'est point comme l'artiste :* vous avez agi sans façonner une matière préexistante. Bossuet, développant avec la grandeur de style qui lui est ordinaire cette pensée de saint Augustin, dit : « Je ne trouve point que Dieu, qui a créé toutes choses, ait eu besoin, comme un ouvrier vulgaire, de trouver une matière préparée sur laquelle il travaillât et de laquelle il fît son ouvrage. Mais n'ayant besoin pour agir que de lui-même et de sa propre puissance, il a fait tout son ouvrage; il n'est point un simple faiseur de formes et de figures dans une matière préexistante : il a fait et la matière et la forme, c'est-à-dire son ouvrage dans son tout, autrement son ouvrage ne lui doit pas tout, et, dans son fond, il est, indépendamment de son ouvrier. Mais il n'en est pas ainsi d'un ouvrier aussi parfait que Dieu : lui qui est

CAPUT V

Ex nihilo conditus mundus.

1. — In principio fecit Deus cœlum et terram. Quomodo autem fecisti cœlum et terram? Et quæ machina tam grandis operationis tuæ? Non enim sicut homo artifex formans corpus de corpore, arbitratu animæ, valentis imponere utcumque speciem, quam cernit in semetipsa interno oculo. Et unde hoc valeret, nisi quia tu fecisti eam? Et imponit speciem jam existenti, et habenti ut esset; veluti terræ, aut lapidi, aut ligno, aut auro, aut id genus rerum cuilibet. Et unde ita essent nisi tu instituisses ea? Tu fabro corpus, tu animum membris imperitantem fecisti; tu materiam, unde facit aliquid; tu ingenium, quo artem capiat, et videat intus quid faciat foris; tu sensum corporis, quo interprete trajiciat ab animo ad materiam, id quod facit, et renuntiet animo quid factum sit, ut ille intus consulat præsidentem sibi veritatem, an bene factum sit. Te laudant hæc omnia, Creatorem omnium.

2. — Sed tu quomodo facis ea? Quomodo fecisti, Deus,

la forme des formes et l'acte des actes, il a fait tout ce qui est selon ce qu'il est, et autant qu'il est; c'est-à-dire que, comme il a fait la forme, il a fait aussi ce qui était capable d'être formé; parce que cela même, c'est quelque chose qui, ne pouvant avoir de soi-même d'être formé, ne peut non plus avoir de soi-même d'être formable. » *(Elévations sur les mystères, IIIe semaine, 2e Elévation.)* — Cf. *De fide et symbolo liber unus*, cap. II; *De Genesi contra Manich.*, lib. Ier, cap. VI.

(2) *C'est vous qui avez fait le corps de l'ouvrier et l'âme qui commande à ses organes.* C'est probablement d'après cet admirable passage qu'un profond philosophe de nos jours a défini l'homme « une intelligence servie par des organes. »

Dieu, avez-vous fait le ciel et la terre? (1) Ce n'est certainement ni dans le ciel ni sur la terre que vous avez fait le ciel et la terre, ni dans les airs, ni dans les eaux qui en dépendent. Ce n'est pas dans l'univers que vous avez créé l'univers; car pouvait-il être le théâtre de la création avant d'avoir reçu l'être par la création? Vous n'aviez pas non plus dans les mains (2) la matière dont vous fîtes le ciel et la terre; car d'où vous serait venu ce que vous n'aviez pas fait et dont vous auriez fait quelque chose? Y a-t-il rien qui soit par une autre raison que parce que vous êtes? Vous avez donc parlé, et tout a été fait, et votre seule parole a tout créé. (*Ps.* XXXII, 6-9.)

(1) *Comment avez-vous fait le ciel et la terre?* « Faible et imbécile que je suis, qui ne vois que des artisans mortels dont les ouvrages sont soumis au temps et qui désignent par certains moments le commencement et la fin de leur travail, qui aussi ont besoin d'être en quelque lieu pour agir et de trouver une place pour y fabriquer et poser leur ouvrage, je veux imaginer la même chose, ou quelque chose de semblable, dans ce tout-puissant ouvrier qui a fait le ciel et la terre, sans songer que, s'il a tout fait, il a fait le temps et le lieu; et que ces deux choses, que tout autre ouvrier que lui doit trouver faites, font elles-mêmes partie de son ouvrage. » (BOSSUET, *Elévations sur les mystères, IIIe semaine, 3e Elévation.*)

(2) *Vous n'aviez pas non plus dans les mains,* etc. Dieu ne s'est même pas servi des anges pour créer le monde, de l'aveu de presque tous les théologiens, quoi qu'en aient pensé quelques-uns que saint Augustin réfute admirablement. (*Cité de Dieu,* liv. XII, ch. XXV.)

« O Dieu, quelle a été l'ignorance des sages du monde, qu'on a appelés

cœlum et terram? Non utique in cœlo, neque in terra, fecisti cœlum et terram; neque in aere, aut in aquis, quoniam et hæc pertinent ad cœlum et terram. Neque in universo mundo fecisti universum mundum, quia non erat ubi fieret, antequam fieret, ut esset. Nec manu tenebas aliquid, unde faceres cœlum et terram. Nam unde tibi hoc, quod tu non feceras, unde aliquid faceres? Quid enim est nisi quia tu es? Ergo dixisti, et facta sunt, atque in verbo tuo fecisti ea.

philosophes, d'avoir cru que vous, parfait architecte et absolu formateur de tout ce qui est, vous aviez trouvé sous vos mains une matière qui vous était coéternelle, informe néanmoins, et qui attendait de vous sa perfection! Aveugles! qui n'entendaient pas que d'être capable de forme, c'est déjà quelque forme, c'est quelque perfection que d'être capable de perfection: et si la matière avait d'elle-même le commencement de perfection et de forme, elle en pourrait aussitôt avoir d'elle-même l'entier accomplissement.

» ..... Mais qu'est-ce après tout que cette matière, si parfaite qu'elle ait d'elle-même ce fond de son être, et si imparfaite qu'elle attende sa perfection d'un autre? Son ornement et sa perfection ne seront que son accident, puisqu'elle est éternellement informe. Dieu aura fait l'accident et n'aura pas fait la substance! Dieu aura fait l'arrangement des lettres qui composent les mots, et n'aura pas fait dans les lettres la capacité d'être arrangées! O chaos et confusion dans les esprits, plus encore que dans cette matière et ces mouvements qu'on imagine éternellement irréguliers et confus! » (Bossuet, *Elévations sur les mystères, III^e semaine, 2^e Elévation.*)

CHAPITRE VI

Comment Dieu a parlé pour créer le monde.
Est-ce par des paroles articulées et passagères?

1. — Mais comment avez-vous parlé? Est-ce de la même manière que cette voix de la nue disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé? » (*Matth.* III, 17.) Cette voix ne fit que passer : elle a commencé et elle a fini. Les syllabes ont résonné et ont disparu, la seconde après la première, la troisième après la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la dernière, et après celle-là le silence. Preuve claire, évidente, que ce fut là l'expression d'un être créé, qui servit dans le temps (1) d'organe à votre éternelle volonté. Ces paroles, filles du temps, ont été transmises, par les oreilles du corps, à l'âme intelligente, dont l'oreille intérieure s'ouvre (2) à votre parole éternelle. Mais cette âme, comparant ces accents fugitifs à l'éternité silencieuse de votre Verbe, s'est dit : « Quelle différence, quelle énorme différence! Ces paroles sont bien au-dessous de moi, elles ne sont même pas, puisqu'elles passent et s'évanouissent; mais, au-dessus de moi, la parole de mon Dieu demeure éternellement. »

2. — Que si, par des paroles articulées et passagères, vous avez commandé au ciel et à la terre d'exister, si c'est ainsi que vous les avez faits, il y avait donc déjà, avant le ciel et la terre, quelque créature corporelle dont les mouvements passagers auraient fait vibrer cette voix dans le temps. Mais, avant le ciel et la terre, il n'existait aucun corps; ou, s'il en existait, vous l'aviez certainement formé sans paroles successives, cet être devant articuler avec des sons fugitifs l'ordre au ciel et à la terre d'exister, car, quel que soit le corps qui ait produit

(1) *Preuve claire et évidente que ce fut l'expression d'un être créé qui servit dans le temps,* ou d'un ange revêtu d'un corps, ou d'une vibration miraculeuse de l'air, etc. De là, ce principe de l'Ecole que toutes les créa-

CAPUT VI

Quomodo Deus dixit ut fieret mundus.

1. — Sed quomodo dixisti? Numquid illo modo quo facta est vox de nube, dicens : Hic est Filius meus dilectus? Illa enim vox acta atque transacta est, cœpta et finita. Sonuerunt syllabæ, atque transierunt; secunda post primam, tertia post secundam; atque inde ex ordine, donec ultima post cæteras, silentiumque post ultimam. Unde claret atque eminet, quod creaturæ motus expressit eam, serviens æternæ voluntati tuæ ipse temporalis. Et hæc ad tempus facta verba tua, nuntiavit auris exterior menti prudenti, cujus auris interior posita est ad æternum Verbum tuum. At illa comparavit hæc verba temporaliter sonantia cum æterno in silentio verbo tuo, et dixit : Aliud est, longe aliud est. Hæc longe infra me sunt; nec sunt, quia fugiunt et prætereunt : verbum autem Domini Dei mei supra me manet in æternum.

2. — Si ergo verbis sonantibus et prætereuntibus dixisti, ut fieret cœlum et terra, atque ita fecisti cœlum et terram, erat jam creatura corporalis ante cœlum et terram, cujus motibus temporalibus temporaliter vox illa percurreret. Nullum autem corpus ante cœlum et terram : aut si erat, id certe sine transitoria voce feceras, unde transitoriam vocem faceres, qua diceres, ut fieret cœlum et terra. Quidquid enim illud esset, unde talis vox fieret,

tures ont reçu une puissance d'obéissance pour faire, sur l'ordre de Dieu, tout ce qui n'implique pas contradiction.

(2) *L'âme intelligente dont l'oreille intérieure s'ouvre*, etc. Saint Augustin veut parler ici de l'homme éclairé et conduit par la foi divine.

cette voix, il ne pouvait être si vous ne l'aviez fait. Or, pour former le corps d'où ces paroles s'échappèrent, de quel mot vous êtes-vous servi? (1)

(1) *De quel mot vous êtes-vous servi?* « Dieu dit : « Que la lumière soit, » et la lumière fut. Le roi dit : « Qu'on marche! » et l'armée marche; « Qu'on » fasse telle évolution! » et elle se fait! Toute une armée se remue au seul commandement d'un prince, c'est-à-dire à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est, parmi les choses humaines, l'image la plus excellente de la puissance de Dieu : mais, au fond, que cette image est défectueuse! Dieu n'a point de lèvres à remuer; Dieu ne frappe point l'air avec une langue pour

nisi abs te factum esset, omnino non esset. Ut ergo fieret corpus, unde ista verba fierent, quo verbo a te dictum est?

en tirer quelque son. Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même, et tout ce qu'il veut éternellement s'accomplit comme il l'a voulu et au temps qu'il a marqué. » (Bossuet, *Elévations sur les mystères, IIIe semaine, 4e Elévation.*) La parole de Dieu est sa seule action, et sa raison éternelle, c'est son Verbe, principe de tout, notre unique maître, immuable vérité, comme le saint Docteur va le dire aux chapitres suivants.

CHAPITRE VII

La parole par laquelle Dieu a créé le monde est coéternelle à Dieu, bien que tout ce qu'il crée par cette parole ne se produise pas en même temps et de toute éternité.

1. — Vous nous appelez donc à l'intelligence du Verbe-Dieu, qui est Dieu en vous, qui est prononcé éternellement et par qui tout est prononcé de toute éternité, parole sans fin, sans succession, qui dit éternellement et tout à la fois toutes choses (1). Autrement, il y aurait en vous succession de temps et changement, et non plus l'éternité véritable, la vraie immortalité. Je le sais, mon Dieu, et vous en rends grâces. Je le sais, je vous le confesse, Seigneur; et, avec moi, le sait et vous bénit quiconque n'est pas ingrat envers l'éclatante vérité (2).

2. — Nous savons, Seigneur, nous savons que n'être plus ce qu'on était, être ce qu'on n'était pas, c'est là mourir et naître (3). Aussi rien en votre Verbe ne passe, rien ne se succède, parce qu'il est véritablement immortel et éternel. Voilà pourquoi, par ce Verbe qui vous est coéternel, vous dites en même temps et de toute éternité tout ce que vous dites, et il en est ainsi que vous dites. Parole et action, en vous, c'est tout un (4); et

(1) *Qui dit tout à la fois et éternellement.....* Cette parole, par qui toutes choses ont été faites, c'est le Verbe, *principe* coéternel à Dieu, sagesse de Dieu. Le Verbe était engendré au commencement de l'éternité, s'il est permis de parler de la sorte, il est engendré et il sera engendré. Il dit tout à la fois et éternellement, parce que les opérations de Dieu ne sont point soumises à des accroissements successifs, ni aux changements; elles ne sont pas et ne peuvent pas être comme n'ayant pas existé auparavant, tout en Dieu étant éternel.

(2) *Quiconque n'est pas ingrat envers l'éclatante vérité.* Révoquer en doute cette vérité, c'est détruire l'éternité, l'immortalité de Dieu. Or, une saine philosophie, aussi bien que la foi, nous enseignent, à n'en pouvoir douter, que Dieu est éternel, qu'il est immortel.

(3) *N'être plus ce qu'on était et être ce qu'on n'était pas, c'est mourir et naître.* La mort et la naissance sont prises ici, dans leur sens le plus

CAPUT VII

Verbum Dei coæternum Deo.

1. — Vocas itaque nos ad intelligendum Verbum Deum, apud te Deum, quod sempiterne dicitur, et eo sempiterne dicuntur omnia. Neque enim finitur quod dicebatur, et dicitur aliud, ut possint dici omnia; sed simul ac sempiterne omnia. Alioquin, jam tempus et mutatio, et non vera æternitas, nec vera immortalitas. Hoc novi, Deus meus, et gratias ago. Novi, confiteor, tibi, Domine, mecumque novit, et benedicit te, quisquis ingratus non est certæ veritati.

2. — Novimus, Domine, novimus, quoniam in quantum quidquid non est quod erat, et est quod non erat, in tantum moritur et oritur. Non ergo quidquam Verbi tui cedit atque succedit, quoniam vere immortale atque æternum est. Et ideo Verbo tuo tibi coæterno simul et sempiterne dicis omnia quæ dicis; et fit quidquid dicis

étendu, pour les changements et les développements successifs qui sont le propre des êtres créés. Lorsque la semence meurt, la plante naît; lorsque la plante meurt à son tour, la semence lui succède. De même encore à l'hiver qui finit succède le printemps; d'où l'on dit dans un sens vrai que les temps naissent et meurent. Donc, il faudrait dire aussi que Dieu est soumis à la naissance et à la mort, s'il cessait de faire ce qu'il a fait autrefois, ou qu'il fît maintenant ce qu'il n'a jamais fait précédemment. Moïse a expliqué l'origine des choses créées, selon la remarque de Théodoret, mais il n'a pas dit que Dieu ait commencé d'exister : le Créateur est éternel.

(4) *Parole et action, en vous, c'est tout un.* Pour comprendre pleinement cette vérité, écoutez ce que dit saint Fulgence : « Le Verbe en Dieu est comme la parole dans notre esprit, comme un projet, un dessein quelconque dans notre cœur. Lorsque notre esprit a en lui une parole, il ne l'a que par la pensée, car, pour lui, dire n'est autre chose que penser. » (*Ad Monym.*, lib. III, cap. VII.)

cependant tout ce que vous créez ainsi, par votre parole, ne se produit pas en même temps (1), ni de toute éternité.

(1) *Cependant tout ce que vous créez..... ne se produit pas en même temps.* Le saint Docteur nous enseigne ici que, bien que l'action de Dieu soit simultanée et éternelle, cependant les créatures n'existent pas

ut fiat. Nec aliter quam dicendo facis; nec tamen simul et sempiterne fiunt omnia quæ dicendo facis.

toutes en même temps et de toute éternité. La présence de l'éternité, le passé, le présent et le futur, sont comme éternels; mais, considérés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec nous, ils sont distincts et soumis à la succession, au changement.

CHAPITRE VIII

La parole de Dieu, le Verbe, est le principe de tout, qui nous parle et nous enseigne toute vérité.

1. — Comment cela, je vous le demande, Seigneur, mon Dieu? Il me semble l'entrevoir (1), mais je ne sais comment l'expliquer. N'est-ce pas que tout être qui commence et qui finit ne commence et ne finit d'être que lorsque l'éternelle raison, dans laquelle il n'y a ni commencement ni fin, connaît qu'il doit commencer ou finir? Or, cette raison, c'est votre Verbe (2), qui est le principe de tout et qui nous parle (3) (*Joan.* VIII, 25), comme il nous le dit dans l'Evangile, par la voix de la chair; il a retenti extérieurement aux oreilles des hommes, pour leur donner le moyen de croire en lui, de le chercher intérieurement, et de le trouver dans l'éternelle vérité, où ce bon et unique maître instruit tous ses disciples. C'est là, Seigneur, que j'entends votre voix me dire : « Il n'y a que celui qui nous instruit qui nous parle. » Mais nous parler sans nous instruire, ce n'est pas nous parler.

(1) *Comment cela?..... Il me semble l'entrevoir.* Dieu fait tout simultanément et de toute éternité; cependant, les créatures ne sont pas toutes tirées du néant en même temps et de toute éternité : voilà deux vérités qui reposent sur des fondements inébranlables. Mais comment concilier ces deux vérités, c'est ce qu'il est malaisé d'expliquer. Il en est ainsi, dans un autre ordre de choses : nous sommes certains d'être libres, et d'ailleurs, l'intervention et le concours de la grâce dans nos actions est prouvé par les oracles de l'Ecriture, par l'autorité de tous les Pères et de tous les théologiens. Cependant, quoi de plus difficile à concilier pour des esprits vulgaires que ce concours mutuel du libre arbitre et de la grâce? Pour un esprit peu exercé, le libre arbitre est comme écrasé, anéanti par l'action de la grâce efficace, et Dieu agissant en vertu de sa nature n'a fait aucune créature, ou il les a créées toutes éternellement.

(2) *Cette raison, c'est votre Verbe.* Le Verbe divin est la souveraine, l'éternelle raison, l'éternelle sagesse, etc. Saint Augustin, en mille endroits de ses écrits, répète cette vérité que, dans l'éternité, viennent se réunir ces trois temps,

CAPUT VIII

Verbum Dei ipsum est principium quo docemur de omni veritate.

1. — Cur, quæso te, Domine Deus meus. Utcumque video, sed quomodo id eloquar, nescio : nisi quia omne quod esse incipit, et esse desinit, tunc esse incipit, et tunc esse desinit, quando debuisse incipere vel desinere in æterna ratione cognoscitur, ubi nec incipit aliquid, nec desinit? Ipsum est Verbum tuum, quod et principium est, quia et loquitur nobis. Sic in Evangelio per carnem ait; et hoc insonuit foris auribus hominum, ut crederetur et intus quæreretur, et inveniretur in æterna veritate, ubi omnes discipulos bonus et solus magister docet. Ibi audio vocem tuam, Domine, dicentem mihi quoniam ille loquitur nobis qui docet nos. Qui autem non docet nos, etiam si loquitur, non nobis loquitur.

le passé, le présent, le futur, et que toutes les créatures y sont présentes. « Le passé n'est déjà plus, nous dit-il, dans son *Livre des LXXXIII questions* (quest. XVII), le futur n'existe pas encore; le passé nous fait donc défaut comme le futur. Mais pour Dieu aucun temps ne fait défaut, ni le présent, ni le futur, tout est présent à ses yeux. » (Voir encore *De la Trinité*, liv. V, vers la fin, *Questions diverses à Simplicien*, quest. II, n° 2.)

(3) *C'est votre Verbe qui est le principe de tout et qui nous parle.* Voir le magnifique développement de cette pensée dans le *Traité XXXVIII sur saint Jean*, n° 11.

Les Juifs terrestres s'adressaient ainsi au divin Maître : « Qui êtes-vous? (*Joan.* VIII, 25.) Vous nous avez bien dit : « Si vous ne croyez pas que je suis..... » mais vous ne nous avez pas appris ce que vous étiez. Qui êtes-vous donc, afin que nous puissions croire en vous? » Il leur répondit : « Le Principe, moi qui vous parle. » Voilà ce que c'est que l'être. Le Principe est immuable, le Principe demeure ce qu'il est, et renouvelle toutes choses; le Principe est celui à qui il est dit : « Vous êtes éternellement le même, et vos années ne finiront pas. » *Ps* CI, 28)....,

2. — Qui donc nous instruit, si ce n'est l'immuable vérité? Car lors même que nous recevons les leçons d'une créature sujette au changement, c'est qu'elle nous conduit vers l'immuable vérité. C'est là véritablement que nous apprenons, immobiles et attentifs, que nous nous réjouissons de la voix de l'Epoux (1), que nous nous réunissons au principe d'où nous sommes sortis. Lui-même est ce principe; car s'il ne l'était pas, et d'une manière stable, nous ne saurions où retourner dès qu'une fois nous nous serions égarés. Or, quand nous revenons de l'erreur, c'est la connaissance qui nous ramène; et il nous enseigne cette connaissance, parce qu'il est le principe et celui qui nous parle.

Croyez donc que je suis le Principe, puisque, pour vous déterminer à croire, non seulement je suis, mais je vous parle.....

(1) *Nous nous réjouissons de la voix de l'Epoux.* Voir *Traité XIII sur*

2. — Quis porro nos docet, nisi stabilis veritas? Quia et per creaturam mutabilem cum admonemur, ad veritatem stabilem ducimur; ubi vere discimus, cum stamus et audimus eum, et gaudio gaudemus propter vocem sponsi, reddentes nos unde sumus. Et ideo principium; quia nisi maneret cum erramus, non esset quo rediremus. Cum autem redimus ab errore, cognoscendo utique redimus. Ut autem cognoscamus, docet nos, principium est, et loquitur nobis.

saint Jean, n° 12. Saint Jean-Baptiste, rendant témoignage au Christ, disait : « Celui qui a l'épouse est l'époux. Mais l'ami de l'Époux, qui se tient debout et l'écoute, est rempli de joie à cause de la voix de l'Epoux. » (*Joan.* III, 29.) C'est comme s'il disait : « Ce qui me remplit de joie, c'est de n'avoir qu'à écouter; c'est à lui de parler; j'ai besoin d'être éclairé, il est la lumière; je prête l'oreille, il est le Verbe. »

CHAPITRE IX

Il reconnaît que c'est dans le Principe dont il vient de parler que Dieu a cré le ciel et la terre, bien que le mode de leur création nous reste inconn

1. — C'est dans ce Principe (1), ô Dieu, que vous avez fait le ciel et la terre; c'est dans votre Verbe, dans votre Fils, dans votre vertu, dans votre sagesse, dans votre vérité, par une parole, par une action également admirables. Qui le comprendra, qui l'expliquera? Quelle est cette lumière qui, par intervalles, m'éclaire, frappe mon cœur sans le blesser, le glace d'épouvante et l'embrase d'amour : d'épouvante de me voir si éloigné d'elle, d'amour de me sentir si rapproché?

2. — C'est la sagesse elle-même qui, par intervalles, brille à mes yeux en déchirant les nuages de mon âme, nuages qui, de nouveau, lorsque je me détourne de cette lumière, me recouvrent des ténèbres et du fardeau de mes misères. Dans cet état de détresse, mes forces se sont tellement affaiblies (*Ps.* xxx) que je suis incapable même de porter mon bonheur, tant que votre pitié, Seigneur, secourable à mes iniquités, n'aura pas guéri toutes mes langueurs. Mais vous rachèterez ma vie de la corruption, vous me couronnerez de compassion et de miséricorde; vous rassasierez de biens tout mon désir, et ma jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle. (*Ps.* ciii, 3-5.) C'est par l'espérance que nous avons été sauvés, et nous attendons avec patience l'accomplissement de vos promesses. (*Rom.* viii, 24.)

(1) *C'est dans ce Principe,* etc. Saint Augustin donne ici aux premières paroles de la Genèse un sens qui n'est pas adopté généralement comme le sens littéral. Elles signifient plutôt *au commencement des temps*, « au début de la création des choses visibles » (Saint Ephrem), comme il l'explique lui-même dans le livre Ier *de la Genèse à la lettre* (chapitre Ier), où il expose les trois significations de cette expression : 1° au commencement des temps; 2° avant toutes choses créées; 3° dans le principe qui est le

CAPUT IX

Quomodo verbum Dei loquatur cordi.

1. — In hoc principio, Deus, fecisti cœlum et terram, in Verbo tuo, in Filio tuo, in virtute tua, in sapientia tua, in veritate tua, miro modo dicens, et miro modo faciens. Quis comprehendet? Quis enarrabit? Quid est illud quod interlucet mihi, et percutit cor meum sine læsione; et inhorresco, et inardesco? Inhorresco in quantum dissimilis ei sum; inardesco, in quantum similis ei sum.

2. — Sapientia, sapientia ipsa est, quæ interlucet mihi discindens nubilum meum, quod me rursus ad ea deficientem cooperit, caligine atque aggere pœnarum mearum. Quoniam sic infirmatus est in egestate vigor meus, ut non sufferam bonum meum, donec tu, Domine, qui propitius factus es omnibus iniquitatibus meis, etiam sanes omnes languores meos. Quia et redimes de corruptione vitam meam, et coronabis me in miseratione et misericordia, et satiabis in nobis desiderium meum; quoniam renovabitur juventus mea, sicut aquilæ. Spe enim salvi

Verbe de Dieu, le Fils unique, par lequel tout a été créé. (Voir *Contre l'adversaire de la Loi et des Prophètes*, liv. Ier, ch. II; *De la Cité de Dieu*, XI, 32; *Livre imparfait de la Genèse à la lettre*, ch. Ier; *Sermon I sur la Genèse*, etc.) Mais comme il est également vrai que Dieu a créé le monde par sa parole, par son Verbe,

> Verbe égal au Très Haut, notre unique espérance,
> Jour éternel de la terre et des cieux,
>
> (RACINE.)

les idées que le saint Docteur présente ici n'en sont pas moins justes, grandes et magnifiques. (Voir aussi PATRIZI, *De l'Interprétation des Saintes Ecritures*, liv. II, quest. 2.) « Les anges appartiennent à une création antérieure, dont ne parle pas Moïse. » (Saint BASILE.)

Entende qui pourra votre parole intérieure; pour moi, plein de confiance en vos oracles, je m'écrierai : « Que vos œuvres sont magnifiques, ô Seigneur! Vous avez tout fait dans votre sagesse. » (*Ps.* CIII, 24.) Or, elle est le principe, et c'est dans ce Principe que vous avez créé le ciel et la terre.

facti sumus, et promissa tua per patientiam expectamus. Audiat te intus sermocinantem, qui potest; ego fidenter ex oraculo tuo clamabo : Quam magnifica sunt opera tua, Domine! Omnia in sapientia fecisti; et illa est principium, et in eo principio fecisti cœlum et terram.

CHAPITRE X

Objection. — Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre?

Ne sont-ils pas encore tout entachés du vieil homme (1), ceux qui nous demandent : « Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre? » « S'il demeurait dans l'inaction, disent-ils, pourquoi en est-il sorti? Pourquoi y est-il rentré? S'il y a eu en Dieu un mouvement nouveau (2), une volonté nouvelle, pour donner l'être à la créature qu'il n'avait point encore tirée du néant, comment concilier la véritable éternité avec une volonté que l'on voit naître et qui n'existait pas? Car la volonté de Dieu n'est pas une créature, elle est antérieure à la créature, puisque rien ne serait créé si la volonté du Créateur n'avait précédé. La volonté de Dieu est donc sa substance elle-même (3). Que s'il est survenu dans la substance divine quelque chose de nouveau, on ne peut plus en vérité la dire éternelle. Si, au contraire, Dieu a voulu de toute éternité que la créature soit, pourquoi, elle aussi, n'est-elle pas éternelle? » (4)

(1) *Ne sont-ils pas entachés du vieil homme*, etc. ? Saint Augustin entend par là les esprits qui ne se conduisent que par les inspirations de la chair et des sens, comme il le développe dans le *Sermon CCLXXVII pour la Pentecôte.*

(2) *S'il y a eu en Dieu un mouvement nouveau*, etc. Saint Augustin donne un plus grand développement à cette pensée, dans son ouvrage de la *Cité de Dieu* (liv. XV, ch. v). C'est un regard de pitié qu'il jette sur ceux qui nient la création, ou n'y comprennent rien, ou bien ont l'illusion de penser que l'architecte du ciel et de la terre a laissé couler un océan d'âges infinis avant d'entreprendre ce grand ouvrage. Il est l'auteur des siècles; le temps n'existait pas, son éternité, toujours présente, a précédé le temps. « S'ils nous demandent pourquoi le monde a été créé plutôt alors qu'auparavant, ne pouvons-nous pas demander aussi : « Pourquoi plutôt ici qu'ailleurs? » S'ils imaginent avant le monde des espaces de temps infinis, qu'ils imaginent donc pareillement hors du monde des espaces de lieux infinis. Et si l'on ne veut pas que le Tout-Puissant y ait pu demeurer en repos, il faut rêver, avec Epicure, une infinité de mondes..... »

(3) *La volonté de Dieu est donc sa substance elle-même.* Saint Thomas

CAPUT X

Obtrectantes quid faceret Deus antequam cœlum et terram conderet, introducit.

Nonne ecce pleni sunt vetustatis suæ, qui nobis dicunt : « Quid faciebat Deus antequam faceret cœlum et terram? » Si enim vacabat, inquiunt, et operabatur aliquid, cur » non sic semper et non deinceps, quemadmodum retro » semper cessavit ab opere? Si enim ullus motus in Deo » novus exstitit, et voluntas nova, ut conderet creaturam, » quam nunquam ante condiderat, quomodo jam vera » æternitas, ubi oritur voluntas quæ non erat? Neque enim » voluntas Dei creatura est, sed ante creaturam; quia non » crearetur aliquid, nisi creatoris voluntas præcederet. Ad » ipsam ergo Dei substantiam pertinet voluntas ejus. Quod » si exortum est aliquid in Dei substantia quod prius non » erat, non veraciter dicitur æterna illa substantia. Si autem » voluntas Dei sempiterna erat, ut esset creatura, cur non » sempiterna et creatura? »

nous a donné le meilleur commentaire de cette vérité. (I Dist. 8, quæst. III, art. 1, ad 4.) Dans toute chose où l'opération diffère de la substance, il faut admettre un certain mode de mouvement qui tend vers l'opération, opération qui n'existait pas auparavant, et qui forme un nouveau mode d'existence. Dans Dieu, au contraire, l'opération n'est pas distincte de la substance, et toutes deux sont éternelles. Cependant, il ne s'ensuit pas que l'opération ait produit son effet de toute éternité, elle ne l'a produit que selon l'ordre de la sagesse qui est le principe de l'opération.

Nota. — La plupart des éditions (jusqu'à M. Du Bois) commencent ici le chapitre XI; il nous paraît plus rationnel de ne pas diviser l'objection et de ne commencer le chapitre XI qu'un peu plus loin, comme ont fait les Bénédictins.

(4) *Pourquoi n'est-elle pas éternelle?* La matière ne peut pas être coéternelle à Dieu. Saint Augustin le démontre par la différence des deux natures. La matière ne peut exister que *dans le temps*, qui implique une succession. Dieu ne peut exister que *dans l'éternité*, qui n'implique aucune succession. (*Cité de Dieu*, liv. XII, ch. XV.)

CHAPITRE XI

Différence de l'éternité et du temps. L'éternité de Dieu n'a ni passé ni avenir, qui n'accomplissent leur cours que par la vertu de l'éternité toujours présente.

Ceux qui parlent ainsi ne vous comprennent pas encore, ô sagesse de Dieu, lumière des esprits. Ils ne comprennent pas encore comment les choses sont créées par vous et en vous; ils aspirent à la science de votre éternité (1), mais leur cœur flotte encore sur les vagues du passé et de l'avenir, à la merci de la vanité. Qui le retiendra, qui le fixera, qui pourra l'arrêter un moment, pour qu'il entrevoie la splendeur de l'immuable éternité, qu'il la compare à la mobilité des temps, et trouve toute comparaison impossible? Il verra que la longueur du temps ne doit son étendue qu'à cette multitude d'instants qui passent et qui ne peuvent se développer simultanément; au contraire, que rien ne passe dans l'éternité; que tout y est présent, tandis qu'il n'est point de temps qui soit tout entier présent. Il verra que le passé est chassé par l'avenir, que tout avenir suit le passé, et que tout passé et tout avenir n'ont leur source et leur cours que dans l'éternité toujours présente. Qui retiendra le cœur de l'homme, pour qu'il s'arrête et voie comment, toujours immobile, l'éternité produit le passé et l'avenir, elle qui n'a ni l'un ni l'autre? Est-ce ma main qui aurait ce pouvoir, est-ce ma plume, ma langue, qui opérerait une si grande merveille?

(1) *Ils aspirent à la science de votre éternité,* ils s'efforcent de comprendre des choses éternelles, et les difficultés qu'ils soulèvent viennent de ce principe erroné que le monde est éternel. Ils établissent ce principe sur cette raison qu'on ne peut concevoir une action nouvelle dans un Dieu immuable et éternel. Insensés, ils ne voient pas que Dieu n'agit point par mouvement, comme les créatures, mais par sa substance, sans qu'aucun changement survienne en lui, et qu'il ordonne aux créatures qu'il avait résolu de toute éternité de tirer du néant, de se produire dans le

CAPUT XI

Objectioni respondet quod æternitas Dei nescit tempora.

Qui hæc dicunt, nondum te intelligunt, o sapientia Dei, lux mentium, nondum intelligunt quomodo fiant quæ per te atque in te fiunt; et conantur æterna sapere; sed adhuc in præteritis et futuris rerum motibus, cor eorum volitat, et adhuc vanum est. Quis tenebit illud, et figet illud, ut paululum stet, et paululum rapiat splendorem semper stantis æternitatis, et comparet cum temporibus nunquam stantibus, et videat esse incomparabilem : et videat, longum tempus, nisi ex multis præterreuntibus motibus, qui simul extendi non possunt, longum non fieri; non autem præterire quidquam in æterno, sed totum esse præsens; nullum vero tempus totum esse præsens : et videat omne præteritum propelli ex futuro; et omne futurum ex præterito consequi; et omne præteritum ac futurum, ab eo quod semper et præsens, creari et excurrere? Quis tenebit cor hominis, ut stet et videat quomodo stans dicit et futura et præterita tempora, nec futura nec præterita æternitas? Numquid manus mea valet hoc, aut manus oris mei per loquelas agit tam grandem rem?

temps. « Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité, où avons-nous songé cette infinité? O éternité, ô infinité, dit saint Augustin, que mes sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes? Mais si nous sommes tout corps et toute matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur, et comment avons-nous pu inventer ce nom? » (Bossuet.)

CHAPITRE XII

Ce que Dieu faisait avant la création du monde.

Je vais répondre à cette demande : « Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre? » (1) Je ne répondrai pas comme celui qui, dit-on, pour éluder la difficulté de la question, fit cette plaisante repartie : « Il préparait des supplices aux sondeurs de mystères. » Autre chose est railler, autre chose est voir clair, et telle ne sera pas ma réponse. Je préférerais, en effet, avouer ignorer ce que je ne sais pas, plutôt que dire une plaisanterie pour rendre ridicule celui qui interroge sur de si hauts mystères et pour faire applaudir une mauvaise réponse. Mais je dis, ô mon Dieu, que vous êtes le Père de toutes les créatures; et si on les comprend toutes sous ces mots de *ciel* et *terre,* je réponds avec confiance : « Avant de créer le ciel et la terre, Dieu ne faisait rien; car s'il eût fait quelque chose, que serait-ce, sinon une créature? » Plaise à Dieu que je sache tout ce qu'il m'est utile de connaître, aussi bien que je sais que la créature n'était pas avant la création (2).

(1) *Le ciel et la terre,* c'est-à-dire « la substance du ciel et de la terre, les natures vraiment distinctes qui s'y trouvent ». (Saint Ephrem.)

(2) *Aussi bien que je sais que la créature n'était pas avant la création.* Il n'y avait aucune créature avant la création de tous les êtres. Bien qu'aucune n'ait été faite de toute éternité, il ne s'ensuit nullement que Dieu soit resté comme plongé dans le sommeil et l'oisiveté, car son action

CAPUT XII

Antequam faceret Deus cœlum et terram, nihil faciebat.

Ecce respondeo dicenti : Quid faciebat Deus antequam faceret cœlum et terram? Respondeo, non illud quod quidam respondisse perhibetur joculariter, eludens quæstionis violentiam : Alta, inquit, scrutantibus gehennas parabat. Aliud est videre, aliud est ridere. Hæc non respondeo. Libentius enim responderim : Nescio quod nescio ; quam illud, unde ridetur qui alta interrogavit et laudatur qui falsa respondit. Sed dico te, Deus noster, omnis creaturæ creatorem. Et si *cæli* et *terræ* nomine omnis creatura intelligitur, audenter dico : Antequam faceret Deus cœlum et terram, non faciebat aliquid. Si enim aliquid faciebat, quid nisi creaturam faciebat? Et utinam sic sciam quidquid utiliter scire cupio ; quemadmodum scio, quod nulla fiebat creatura, antequam fieret ulla creatura.

a été éternelle. D'ailleurs, il ne cesse d'agir *ad intra,* comme parlent les théologiens. Le Père engendre le Fils, et du Père et du Fils procède le Saint-Esprit. Il est, comme le dit lui-même saint Augustin au commencement de ses *Confessions,* « jamais nouveau, jamais ancien....., toujours en action, toujours en repos. » (Liv. I[er], ch. IV.)

CHAPITRE XIII

Avant les temps créés par Dieu, aucun temps n'existait encore; on ne peut donc demander ce qu'il faisait alors, puisqu'il ne pouvait y avoir d'*alors* là où il n'y avait point de temps.

1. — Si quelque esprit léger s'égare dans un passé de siècles imaginaires et s'étonne que le Tout-Puissant, créateur et conservateur du monde, l'architecte du ciel et de la terre, se soit abstenu, durant des siècles innombrables, d'entreprendre ce grand ouvrage, qu'il se réveille et considère combien est frivole son étonnement; car d'où seraient venus ces siècles sans nombre dont vous n'eussiez pas été l'auteur, vous, l'auteur et le fondateur de tous les siècles? Ou bien, qu'auraient pu être ces temps qui ne pouvaient être créés sans vous? Ou encore, comment se seraient-ils écoulés, s'ils n'avaient jamais été? Puisque vous êtes l'artisan de tous les temps, si l'on suppose quelque temps avant la création du monde, pourquoi dit-on que vous restiez dans l'inaction? Car de ce temps même vous étiez l'auteur, et les temps n'ont pu courir avant que vous n'eussiez fait le temps. Que si avant le ciel et la terre il n'y avait point de temps, pourquoi demander ce que vous faisiez *alors*? Il ne pouvait y avoir d'*alors* (1) là où il n'y avait pas de temps, et ce n'est point par le temps que vous précédez les temps; autrement, vous ne seriez pas avant tous les temps.

2. — Mais vous précédez tous les temps passés de votre éternité toujours présente; vous dominez les temps à venir, parce qu'ils sont à venir, et qu'aussitôt venus ils seront passés; pour vous, vous êtes toujours le même, et vos années ne s'évanouissent point. (*Ps.* CI, 28.) Vos années ne vont ni ne

(1) *Il ne pouvait y avoir d'*ALORS. Les expressions *alors*, *maintenant*, et autres semblables, sont des adverbes de temps. Si donc vous demandez ce que Dieu faisait avant d'avoir créé le ciel et la terre et produit le temps,

CAPUT XIII

Ante tempora a Deo creata, nullum fuit tempus.

1. — At si cujusquam volatilis sensus vagatur per imagines retro temporum, et te Deum omnipotentem, et omnicreantem, et omnitenentem, cœli et terræ artificem, ab opere tanto, antequam id faceres, per innumerabilia sæcula cessasse miratur, evigilet atque attendat, quia falsa miratur. Nam unde poterant innumerabilia sæcula præterire, quæ ipse non feceras, cum sis omnium sæculorum auctor et conditor? Aut quæ tempora fuissent, quæ abs te condita non essent? Aut quomodo præterissent, si nunquam fuissent? Cum ergo sis operator omnium temporum, si fuit aliquod tempus antequam faceres cœlum et terram, cur dicitur quod ab opere cessabas? Idipsum enim tempus tu feceras; nec præterire potuerunt tempora antequam faceres tempora. Si autem ante cœlum et terram nullum erat tempus, cur quæritur quid tunc faciebas? Non enim erat *tunc*, ubi non erat tempus : nec tu tempore tempora præcedis; alioquin non omnia tempora præcederes.

2. — Sed præcedis omnia tempora præterita, celsitudine semper præsentis æternitatis : et superas omnia futura; quia et illa futura sunt; et cum venerint, præterita erunt; tu autem idem ipse es, et anni tui non deficiunt. Anni tui nec eunt et veniunt : isti autem nostri, et eunt

cette question se détruit par ses propres termes. Cependant, les philosophes et les théologiens emploient quelquefois de semblables expressions en parlant de l'éternité de Dieu, mais c'est toujours d'une manière impropre.

viennent, mais les nôtres vont et viennent afin d'arriver toutes. Vos années demeurent toutes à la fois, parce qu'elles existent toutes à la fois, et elles ne se poussent pas les unes les autres, parce qu'elles ne passent pas ; tandis que les nôtres ne seront accomplies que lorsqu'elles auront cessé d'être. Vos années ne sont qu'un jour ; et votre jour n'est pas une suite de jours (1) ; il est *aujourd'hui*, et votre *aujourd'hui* ne cède pas au lendemain ; il ne succède pas à la veille. *Aujourd'hui*, pour vous, c'est l'éternité. Ainsi, vous avez engendré un Fils coéternel à vous, à qui vous avez dit : « Je t'ai engendré aujourd'hui. » (2) (*Ps.* II, 7.) Vous avez fait tous les temps et il n'y avait point de temps quand le temps n'était pas encore.

(1) *Votre jour n'est pas une suite de jours.* L'adverbe *quotidie* renferme l'idée de plusieurs jours ; or, en Dieu il n'y a qu'un seul jour.

(2) *Je t'ai engendré aujourd'hui.* Voyez l'application que saint Augustin fait de ce mot *aujourd'hui* à l'éternité de Dieu (*Explication du Psaume II*) : « *Aujourd'hui*, c'est-à-dire un jour sans veille ni sans len-

et veniunt, ut omnes veniant. Anni tui omnes simul stant, quoniam stant; nec euntes a venientibus excluduntur, qui non transeunt; isti autem nostri omnes erunt, cum omnes non erunt. Anni tui dies unus; et dies tuus non quotidie, sed *hodie:* quia hodiernus tuus non cedit crastino, neque succedit externo. Hodiernus tuus æternitas; ideo coæternum genuisti, cui dixisti : Ego hodie genui te. Omnia tempora tu fecisti; et ante omnia tempora tu es, nec aliquo tempore non erat tempus.

demain, de toute éternité, dans l'éternité qui n'a ni passé ni futur. »

Saint Paul et les saints Pères appliquent ces paroles « Je t'ai engendré aujourd'hui » à certains faits parculiers de la vie terrestre de Jésus-Christ, tels que sa naissance, son baptême, mais surtout sa résurrection et son sacerdoce (*Act.* XIII, 33), sans doute parce que ces faits ont leur fondement et leur raison dans la dignité même du Fils de Dieu, et qu'ils en sont comme la manifestation dans le temps.

CHAPITRE XIV

Qu'est-ce que le temps ? Nous ne pouvons dire que le temps existe que parce qu'il tend à n'être plus.

1. — Il n'y a donc pas eu de temps où vous n'ayez fait quelque chose, puisque vous aviez fait le temps lui-même. Et nul temps ne vous est coéternel, puisque vous êtes immuable ; mais si le temps était stable, il cesserait d'être le temps. Qu'est-ce donc que le temps ? (1) Qui pourra l'expliquer aisément et brièvement ? Qui pourra, pour en parler, le saisir même par la pensée ? Cependant, quoi de plus familier à nos entretiens et de plus banal que le temps ? Nous le comprenons bien quand nous en parlons ; nous comprenons de même ce que les autres nous en disent.

2. — Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; si je veux l'expliquer à qui m'interroge, je l'ignore. Et pourtant j'affirme hardiment que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé ; que si rien n'arrivait, il n'y aurait point de temps à venir ; que si rien n'était, il n'y aurait point de temps présent. Comment donc sont-ils, ces deux temps, le passé et l'avenir, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore ? Quant au présent, s'il était tou-

(1) *Qu'est-ce donc que le temps ?* L'idée du temps est très claire à notre esprit ; mais s'agit-il de définir et d'expliquer le temps, l'esprit se heurte contre d'incroyables difficultés.

Le temps ne peut se concevoir isolé d'un avenir et d'un passé. Le présent, s'il était toujours présent, sans glisser au passé, ne serait plus le temps, mais l'éternité. La conséquence est que le présent est sans étendue, et ce que l'on peut nommer le présent, c'est, dans le temps, un point idéal et indivisible, comme le saint Docteur le dit dans le chapitre suivant.

Pascal nous rassure, du reste, sur cette difficulté que nous avons de définir le temps, lorsqu'il dit : « Il y a des mots incapables d'être définis, et si la nature n'avait suppléé à ce défaut par une idée pareille qu'elle a donnée à tous les hommes, toutes nos expressions seraient confuses ; au

CAPUT XIV

Temporis differentiæ tres : præteritum, præsens et futurum.

1. — Nullo ergo tempore non feceras aliquid, quia ipsum tempus tu feceras : et nulla tempora tibi coæterna sunt, quia tu permanes. At illa si permanerent, non essent tempora. Quid enim est tempus? Quis hoc facile breviterque explicaverit? Quis hoc ad verbum de illo proferendum vel cogitatione comprehenderit? Quid autem familiarius et notius in loquendo commemoramus, quam tempus? Et intelligimus utique, cum id loquimur; intelligimus etiam, cum alio loquente id audimus.

2. — Quid ergo est tempus? Si nemo ex me quærat, scio ; si quærenti explicare velim, nescio. Fidenter tamen dico, scire me, quod si nihil præteriret, non esset præteritum tempus; et si nihil adveniret, non esset futurum tempus; et si nihil adveniret, non esset præsens tempus. Duo ergo illa tempora, præteritum et futurum, quomodo sunt, quando et præteritum jam non est, et futurum

lieu qu'on en use avec la même assurance et la même certitude que s'ils étaient expliqués d'une manière parfaitement exempte d'équivoques, parce que la nature nous a elle-même donné, sans paroles, une intelligence plus nette que celle que l'art nous acquiert par nos explications.

» Ce n'est pas que tous les hommes aient la même idée de l'essence des choses que je dis qu'il est impossible et inutile de définir. Car, par exemple, le temps est de cette sorte. Qui le pourra définir? Et pourquoi l'entreprendre, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant du temps, sans qu'on le désigne davantage? Cependant, il y a bien des opinions différentes touchant l'essence du temps. Les uns disent que c'est le mouvement d'une chose créée; les autres, la mesure du mouvement, etc. Aussi, ce n'est pas la nature de ces choses que je dis qui est connue à tous, ce n'est simplement que le rapport entre le nom et la chose ; en sorte qu'à cette expression *temps*, tous portent la pensée vers le même

jours présent et ne tombait point dans le passé, il ne serait plus le temps, il serait l'éternité. Si donc le présent, pour être temps, doit s'en aller en passé, comment pouvons-nous dire qu'il est, puisqu'il ne peut être qu'à la condition de n'être plus? Donc, ne pouvons-nous pas dire avec vérité que le temps n'existe que parce qu'il tend à n'être plus?

objet, ce qui suffit pour faire que ce terme n'ait pas besoin d'être défini. Quoiqu'ensuite, en examinant ce que c'est que le temps, on vienne à différer de sentiment après s'être mis à y penser, car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme et non pas pour en montrer la nature. » (Pascal, *Pensées, De l'esprit géométrique*, t. Ier, p. 131, édition P. Faugère.)

Quoi qu'il en soit, saint Augustin ne laisse pas, dans les chapitres suivants,

nondum est? Præsens autem si semper esset præsens, nec in præteritum transiret, jam non esset tempus, sed æternitas. Si ergo præsens ut tempus sit, ideo fit, quia in præteritum transit, quomodo et hoc esse dicimus, cujus causa, ut fit, illa est, quia non erit; ut scilicet, non vere dicamus tempus esse, nisi quia tendit ad non esse?

jusqu'au XXIXe, d'examiner à fond la nature et les propriétés du temps, avec une pénétration d'esprit qui ne le cède qu'à la grandeur des pensées. C'est une analyse du temps, disons mieux, une véritable anatomie, sous forme de monologue original, poussée jusque dans ses derniers éléments, et de laquelle il ressort, pour les moins expérimentés, que le temps n'est rigoureusement susceptible ni de parties ni d'extension.

CHAPITRE XV

Quelle est la mesure du temps. Dans quel sens faut-il entendre ce que nous appelons longueur et brièveté du temps. Comment appeler long ou court ce qui n'existe pas.

1. — Cependant, nous disons qu'un temps est long, qu'un temps est court, et nous ne le disons que du passé ou de l'avenir. Ainsi, par exemple, nous appelons un long passé cent ans en arrière ; un long futur, cent ans devant nous. Au contraire, un temps court, dira-t-on, c'est dix jours passés, ou, peu de temps, c'est dix jours à attendre. Mais comment ce qui n'est pas peut-il être long ou court? Car le passé n'est plus, et l'avenir n'est pas encore. Cessons donc de dire : « Ce temps est long, » mais disons du passé : « Il a été long, » et de l'avenir : « Il sera long. » Seigneur, mon Dieu, ma lumière, votre vérité ne se rira-t-elle pas ici de l'homme? Car ce long passé, comment a-t-il été long? Est-ce quand il était déjà le passé, ou quand il était encore le présent? En effet, il n'a pu être long que tant qu'il fut quelque chose qui pût être long ; mais, une fois passé, il n'était déjà plus; et comment pouvait-il être long, lui qui n'avait plus d'être? Ne disons donc pas : « Le passé a été long, » car nous ne trouverons en lui rien de long, puisque, dès qu'il est passé, il n'est plus. Mais disons : « Il a été long, ce temps présent, » parce que, lorsqu'il était présent, il était long. Il n'avait pas encore passé pour cesser d'être, il était donc quelque chose qui pouvait être long. Mais, après qu'il est passé, aussitôt il a cessé d'être long en cessant d'être (1).

(1) *Aussitôt il a cessé d'être long en cessant d'être.* « Je nie que la vie de l'homme puisse être longue, disait Bossuet..... Je me fonde sur ce principe de saint Augustin : *Non est longum quod aliquando finitur,* tout ce qui a fin ne peut être long. (*Traité sur saint Jean,* XXXII, 9.) Et la raison en est évidente; car tout ce qui est sujet à finir s'efface nécessairement au dernier moment, et on ne peut compter de longueur en ce qui est entiè-

CAPUT XV

In quo sit mensura temporis.

1. — Et tamen dicimus longum tempus et breve tempus, neque hoc nisi de præterito aut futuro dicimus. Præteritum tempus longum, verbi gratia, vocamus ante centum annos; futurum itidem longum, post centum annos. Breve autem præteritum, sicut puta, dicimus ante decem dies, et breve futurum post decem dies. Sed quo pacto longum est aut breve, quod non est? Præteritum enim jam non est, et futurum nondum est. Non itaque dicamus : Longum est; sed dicamus de præterito : Longum fuit; et de futuro : Longum erit. Domine Deus meus, lux mea, nonne et hic veritas tua deridebit hominem? Quod enim longum fuit præteritum tempus, cum jam esset præteritum, longum fuit; an cum adhuc præsens esset? Tunc enim poterat esse longum quando erat quod esset longum. Præteritum vero jam non erat : unde nec longum esse poterat quod omnino non erat. Non ergo dicamus : Longum fuit præteritum tempus; neque enim inveniemus quid fuerit longum; quando, ex quo præteritum est, non est. Sed dicamus : Longum fuit illud præsens tempus, quia cum præsens esset, longum erat. Nondum enim præterierat, ut non esset; et ideo erat, quod longum esse posset. Postea vero quam præteriit, simul et longum esse destitit, quod esse destitit.

rement effacé. Car de même qu'il ne sert de rien d'écrire lorsque j'efface tout par un dernier trait; ainsi la longue et courte vie sont toutes égalées par la mort, parce qu'elle les efface toutes également. » (*Oraison funèbre de M^me^ Yolande de Monterby.*)

2. — Voyons donc, ô âme humaine, si le temps présent peut être long; car il t'a été donné de concevoir et de mesurer son étendue (1). Que me répondras-tu? Est-ce un long temps que cent années présentes? Vois d'abord si cent années peuvent être présentes. Est-ce la première de ces cent années qui se passe? Elle seule est présente; les quatre-vingt-dix-neuf autres sont à venir, et, partant, ne sont pas encore. Si c'est la seconde, déjà la première n'est plus, la seconde est présente, et les autres à venir. Et de même si des années de ce siècle nous choisissons l'une des intermédiaires, quelle qu'elle soit, une seule sera présente; tout ce qui lui est antérieur est passé, tout ce qui la suit est avenir. Cent années ne sauraient donc être présentes. Voyons, du moins, si l'unique année en question est elle-même présente. Si c'est le premier mois qui court, les autres sont à venir. Est-ce le second? Ce premier est déjà passé, le reste n'est pas encore. Ainsi donc, l'année qui s'écoule n'est pas tout entière présente; et partant ce n'est pas une année présente, car l'année, c'est douze mois, dont chacun à son tour est présent, le reste passé ou futur. Et le mois courant même n'est pas présent, seul le jour actuel l'est. Si c'est le premier, le reste est dans l'avenir; si c'est le dernier, le reste est dans le passé. Si c'est un des jours du milieu du mois, il est entre ceux qui ne sont plus et ceux qui ne sont pas encore.

3. — Voilà donc ce temps présent, le seul, à mon avis, qu'on puisse appeler long, réduit à peine à l'espace d'un jour. Et ce jour même, discutons-le encore, aussi bien ce seul jour n'est pas tout entier présent. Il s'accomplit, en effet, nuit et jour, toutes les vingt-quatre heures, dont la première précède et la dernière suit toutes les autres; l'intermédiaire suit et précède, mais cette même heure se composant elle aussi de parcelles fugitives, tout ce qui s'en est envolé, c'est le passé; ce qui en

(1) *Il t'a été donné de concevoir et de mesurer son étendue.* « Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduit à rien : que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure ni terme! Comptons donc comme très court, chrétiens, ou

2. — Videamus ergo, o anima humana, utrum et præsens tempus possit esse longum. Datum enim tibi est sentire moras, atque metiri. Quid respondebis mihi? An centum anni præsentes longum tempus est? Vide prius, utrum possint præsentes esse centum anni. Si enim primus eorum annus agitur, ipse præsens est; nonaginta vero et novem futuri sunt, et ideo nondum sunt. Si autem secundus annus agitur, jam unus est præteritus, alter præsens, cæteri futuri. Atque ita si mediorum quemlibet centenarii hujus numeri annum præsentem posuerimus, ante illum præteriti erunt, post illum futuri. Quocirca centum anni præsentes esse non poterunt. Vide saltem utrum qui agitur unus ipse sit præsens : etenim ejus si primus agitur mensis, futuri sunt cæteri; si secundus, jam et primus præteriit, et reliqui nondum sunt. Ergo nec annus qui agitur, totus est præsens; et si non totus est præsens, non est annus præsens. Duodecim enim menses annus est; quorum quilibet unus mensis qui agitur, ipse præsens est, cæteri autem præteriti aut futuri. Quanquam neque mensis qui agitur præsens est, sed unus dies : si primus, futuris cæteris; si novissimus, præteritis cæteris; si mediorum quilibet, inter præteritos et futuros.

3. — Ecce præsens tempus, quod solum inveniebamus longum appellandum, vix ad unius diei spatium contractum est. Sed discutiamus etiam ipsum; quia nec unus dies totus est præsens : nocturnis enim et diurnis horis omnibus viginti quatuor expletur, quarum prima cæteras futuras habet; novissima, præteritas; aliqua vero interjectarum, ante se præteritas, post se futuras. Et ipsa

plutôt comptons comme un pur néant, tout ce qui finit, puisqu'enfin quand on aurait multiplié les années au delà de tous les nombres connus, visi-

reste est à venir. Si l'on conçoit un point dans le temps (1), sans division possible de moments, si petits soient-ils, c'est celui-là seulement qu'on peut nommer le présent. Et cependant, il s'envole avec tant de rapidité de l'avenir dans le passé, qu'il ne peut avoir la plus petite étendue; car, s'il est étendu, il se partage en passé et avenir. Le présent est donc sans aucune étendue. Ainsi, où est le temps que nous puissions appeler long? Est-ce l'avenir? Nous ne pouvons dire : « Il est long, » puisque ce qui doit être long n'est pas encore; mais nous disons : « Il sera long. » Quand le sera-t-il donc? Tant qu'il est encore à venir, il ne peut être long puisqu'il est encore un pur néant. Et s'il ne doit être long qu'au moment où, de futur, il commencera d'être ce qu'il n'est pas encore, c'est-à-dire un être présent, ayant la propriété d'être long, alors le présent nous crie, par les raisons ci-dessus, qu'il ne saurait être long.

blement ce ne sera rien quand nous serons arrivés au terme fatal. » (Bossuet, *Oraison funèbre de Michel Le Tellier.*)

(1) *Si l'on conçoit un point dans le temps.* Tout ce qui est temps n'est qu'un point, et moins que rien; ce qui dure, ce qui est véritablement, c'est l'éternité, qui ne passe jamais. Accoutumons-nous à juger du temps par la foi. Selon cette règle, qu'est-ce que dix ans, une année, ou un mois, ou

una hora fugitivis particulis agitur : quidquid ejus avolavit, præteritum est; quidquid ejus restat, futurum. Si quid intelligitur temporis, quod in nullas jam, vel in minutissimas momentorum partes dividi possit, id solum est quod præsens dicatur. Quod tamen ita raptim a futuro in præteritum transvolat ut nulla morula extendatur : nam si extenditur, dividitur in præteritum et futurum. Præsens autem nullum habet spatium. Ubi est ergo tempus, quod longum dicamus? An futurum? Non quidem dicimus : Longum est, quia nondum est, quod longum fit; sed dicimus : Longum erit. Quando igitur erit? Si enim et tunc cum adhuc futurum erit, non erit longum, quia quod sit longum, nondum erit. Si autem tunc erit longum cum ex futuro, quod nondum est, esse jam cœperit, et præsens factum erit ut possit esse quod longum sit, jam superioribus vocibus clamat præsens tempus longum se esse non posse.

un jour de peine? Et cependant cette heure nous paraît si longue! Quand jugerons-nous du temps par rapport à l'éternité?

CHAPITRE XVI

Nous mesurons combien un temps est plus long ou plus court qu'un autre seulement pendant qu'il passe et que nous le sentons s'écouler.

Toutefois, Seigneur, nous apercevons bien les intervalles du temps, nous les comparons entre eux, et nous disons que les uns sont plus longs, les autres plus courts; nous mesurons même combien tel temps est plus long ou plus court que tel autre (1) et nous répondons que l'un est double ou triple et que l'autre est simple, ou que les deux sont égaux. Mais nous ne mesurons ainsi les temps que pendant qu'ils passent et que nous les sentons s'écouler, car les temps passés qui ne sont plus, les temps à venir qui ne sont pas encore, qui peut les mesurer? A moins que l'on ne prétende que le néant soit mesurable. Ce n'est donc que dans sa fuite (2) que le temps peut s'apercevoir et se mesurer. Est-il passé, il n'est point mesurable, car il n'est plus.

(1) *Nous mesurons même combien tel temps est plus long*, etc. Nous mesurons son passage. C'est improprement qu'on voudrait soutenir que nous pouvons mesurer le temps en lui-même; nous ne le mesurons que par le mouvement des astres, l'espace que nous parcourons, ou par la marche des horloges, ou par les phénomènes de la nature. Mais, en dehors de tous ces moyens naturels, notre esprit peut-il concevoir des temps plus courts et plus longs? C'est ce que saint Augustin examine au chapitre XXIII. En tous cas, on peut définir l'espace en disant que c'est l'ensemble des relations de contenance et de distance entre les étendues réelles.

CAPUT XVI

Quale tempus metiri liceat, et quale non.

Et tamen, Domine, sentimus intervalla temporum, et comparamus sibimet, et dicimus alia longiora, et alia breviora. Metimur etiam, quanto sit brevius aut longius illud tempus, quam illud; et respondemus, duplum esse hoc, vel triplum; illud autem simplum; aut tantum hoc esse quantum illud. Sed prætereuntia metimur tempora, cum sentiendo metimur; præterita vero, quæ jam non sunt; aut futura, quæ nondum sunt, quis metiri potest, nisi forte audebit quis dicere, metiri posse quod non est? Cum ergo præterit tempus, sentiri et metiri potest; cum autem præterierit, quoniam non est, non potest.

(2) *Ce n'est donc que dans sa fuite* pendant qu'il s'écoule, que le temps peut se concevoir et se mesurer; mais, lorsqu'il est passé cela est impossible, par la raison qu'il n'est plus. « Elles passent donc, ces années temporelles, écrivait saint François de Sales au président Fabre; leurs mois se réduisent en semaines, les semaines en jours, les jours en heures et les heures en moments qui sont ceux-là seuls que nous possédons. Mais nous ne les possédons (et nous ne pouvons les compter et les mesurer) qu'à mesure qu'ils périssent. »

CHAPITRE XVII

Il y a trois temps : le passé, le présent et l'avenir.
Où est le passé ? Où est l'avenir ?

Je cherche, ô mon Père, et n'affirme rien (1). Mon Dieu, secondez-moi et dirigez-moi. Qui oserait me dire qu'il n'y a pas trois temps, comme nous l'apprenons dès l'enfance, comme nous l'enseignons aux enfants : le passé, le présent et l'avenir ; mais que le présent seul existe, puisque les deux autres ne sont pas ? Ou bien faut-il dire qu'ils sont, mais que le temps sort d'une retraite cachée, lorsque de futur il devient présent, et qu'il rentre dans quelque retraite également inconnue quand, de présent, il devient passé ? Où, en effet, ceux qui ont prédit l'avenir l'ont-ils pu voir, s'il n'existe pas encore ? Car on ne peut voir ce qui n'est pas. Et les historiens du passé seraient-ils vrais s'ils ne voyaient ce passé dans leur esprit ? Si le passé n'existait pas, on ne pourrait le voir. Le passé et l'avenir existent donc.

(1) *Je cherche et n'affirme rien.* Si vous ne voulez pas vous rendre indigne de la lumière divine, il faut marcher avec réserve et n'avancer rien

CAPUT XVII

Ubi sit tempus præteritum et futurum.

Quæro, Pater; non affirmo; Deus meus, præside mihi et rege me. Quisnam est, qui dicat mihi non esse tria tempora, sicut pueri didicimus, puerosque docuimus, præteritum, præsens et futurum; sed tantum præsens, quoniam illa duo non sunt? An et ipsa sunt, sed ex aliquo procedit occulto, cum ex futuro fit præsens, et in aliquod recedit occultum, cum ex præsenti fit præteritum? Nam ubi ea viderunt, qui futura cecinerunt, si nondum sunt? Neque enim potest videri, id quod non est. Et qui narrant præterita, non utique vera narrarent, si animo illa non cernerent : quæ si nulla essent, cerni omnino non possent. Sunt ergo et futura, et præterita.

qui ne soit bien établi. Voyez saint Augustin : il s'agit ici d'examiner la nature du temps, question purement physique ou métaphysique et qui peut être résolue par les seules lumières de la raison. Cependant, il croit nécessaire d'implorer la lumière et la direction de Dieu. (Voir ch. II, ci-dessus.)

CHAPITRE XVIII

Comment pouvons-nous dire que le passé et le futur nous sont présents ?

1. — Permettez-moi, Seigneur, de chercher plus encore : vous, mon espérance, ne laissez point troubler mon attention. Si le présent et l'avenir existent, je veux savoir où ils sont. Si je ne le puis encore, je sais cependant que, n'importe où ils soient, ils n'y sont ni futur, ni passé, mais présent. Car s'ils sont à venir, ils ne sont pas encore ; et s'ils sont passés, ils ne sont déjà plus. Où donc qu'ils soient, quels qu'ils soient, ils n'y sont que comme présents. Ainsi, dans un récit véridique d'événements passés, la mémoire nous fournit (1) non les choses mêmes qui ne sont plus, mais des paroles conçues des images de ces mêmes événements, qui, en passant par les sens, ont gravé comme leurs vestiges dans notre esprit. Mon enfance, par exemple, qui n'est déjà plus, est dans le passé, qui lui-même n'est plus ; mais, quand j'y pense, quand j'en parle, je revois son image dans le temps présent, parce que celle-ci est encore dans ma mémoire.

2. — Est-ce de la même façon qu'on prédit l'avenir, et les choses qui ne sont pas encore nous sont-elles représentées par des images ? Mon Dieu, j'avoue ici mon ignorance (2). Mais je sais seulement que d'ordinaire nous préméditons nos actions futures ; que cette préméditation est présente, tandis que l'action préméditée n'est pas encore, parce qu'elle est future. Dès que nous l'aurons entreprise et que nous commencerons de réaliser ce

(1) *La mémoire nous fournit,* etc. Lorsque, par exemple, saint Augustin décrivait les vertus de sa pieuse mère, ce n'est pas Monique elle-même qui était présente à l'esprit du saint Docteur, mais son image, sa parole, ses actions vertueuses et saintes.

(2) *J'avoue ici mon ignorance.* Cette expression n'indique pas dans saint Augustin une véritable ignorance sur ce point, mais l'absence d'évidence

CAPUT XVIII

Quomodo præterita et futura tempora sunt præsentia.

1. — Sine me, Domine, amplius quærere : spes mea, non conturbetur intentio mea. Si enim sunt futura et præterita, volo scire ubi sunt. Quod si nondum valeo, scio tamen, ubicumque sint, non ibi ea futura esse aut præterita, sed præsentia. Nam si et ibi futura sunt, nondum ibi sunt; si et ibi præterita sunt, jam ibi non sunt. Ubicumque ergo sunt, quæcumque sunt, non sunt nisi præsentia quanquam præterita, cum vera narrantur, et memoria proferuntur, non res ipsæ, quæ præterierunt; sed verba concepta ex imaginibus earum, quæ in animo velut vestigia per sensus prætereundo fixerunt. Pueritia quippe mea quæ jam non est, in tempore præterito est, quod jam non est; imaginem vero ejus, cum eam recolo et narro, in præsenti tempore intueor, quia est adhuc in memoria mea.

2. — Utrum similis sit causa etiam prædicendorum futurorum, ut rerum quæ nondum sunt jam existentes præsententur imagines, confiteor, Deus meus, nescio. Illud sane scio, nos plerumque præmeditari futuras actiones nostras, eamque præmeditationem esse præsentem; actionem autem, quam præmeditamur, nondum esse, quia futura est. Quam cum aggressi fuerimus, et

et de certitude, comme le prouve la suite du chapitre et le chapitre suivant. Voir ce qu'il dit dans son ouvrage de la *Trinité* (liv. IV, ch. XVII, n° 22), sur cette même prédiction des choses futures, faite par des conjectures, ou par suite d'expériences comme celles des médecins, des cultivateurs, des matelots, etc.

que nous avons prémédité, alors cette action existera, parce qu'alors elle sera, non plus future, mais présente. De quelque manière qu'ait lieu ce secret pressentiment de l'avenir, on ne saurait voir que ce qui est. Or, ce qui est déjà n'est plus à venir, mais présent. Quand on parle de voir l'avenir, il ne s'agit point d'événements qui ne sont pas encore, c'est-à-dire devant arriver, mais de leurs causes, ou peut-être de signes qui existent déjà. Ainsi, ce n'est point l'avenir que l'on voit déjà, mais un objet présent qui fait prédire ce que l'intelligence conçoit. Ces conceptions existent d'avance, et ceux qui prédisent l'avenir les voient présentes à leur esprit.

3. — Citons un exemple parmi tant de témoignages. Je vois l'aurore et j'annonce le lever du soleil. Ce que je vois est présent, ce que je prédis est futur; mais ce n'est pas le soleil qui est futur, puisqu'il existe déjà, c'est son lever qui n'est pas encore. Cependant, si je n'avais dans mon esprit l'image de ce lever, comme je l'ai au moment où j'en parle, je ne pourrais pas le prédire. Or, cette aurore que je vois dans le ciel n'est pas le lever du soleil, quoiqu'elle le précède, non plus que cette image que j'en forme dans mon esprit; mais les deux choses présentes que je vois me font augurer le phénomène futur. Ainsi, l'avenir n'est pas encore; s'il n'est pas encore, il n'est réellement pas; s'il n'est pas, il ne peut nullement se voir, mais il peut se prédire d'après les choses présentes, qui sont déjà et qu'on voit.

quod præmeditamur agere cœperimus, tunc erit illa actio : quia tunc non futura, sed præsens. Quoquo modo se itaque habeat arcana præsentia futurorum, videri nisi quod est, non potest. Quod autem jam est, non futurum, sed præsens est. Cum ergo videri dicuntur futura, non ipsa quæ nondum sunt, id est, quæ futura sunt; sed eorum causæ vel signa forsitan videntur, quæ jam sunt. Ideo non futura, sed præsentia sunt jam videntibus, ex quibus futura prædicantur animo concepta. Quæ rursus conceptiones jam sunt, et eas præsentes apud se intuentur, qui illa prædicunt.

3. — Loquatur mihi aliquod exemplum tanta rerum numerositas. Intueor auroram, oriturum solem prænuntio. Quod intueor, præsens est : quod prænuntio, futurum. Non sol futurus, qui jam est; sed ortus ejus, qui nondum est. Tamen etiam ortum ipsum nisi animo imaginarer, sicut modo cum id loquor, non eum possem prædicere. Sed nec illa aurora, quam in cœlo video, solis ortus est, quamvis eum præcedat, nec illa imaginatio in animo meo : quæ duo præsentia cernuntur, ut futurus ille ante dicatur. Futura ergo nondum sunt; et si nondum sunt, non sunt; et si non sunt, videri omnino non possunt; sed prædici possunt ex præsentibus, quæ jam sunt et videntur.

CHAPITRE XIX

Augustin confesse ne pas comprendre la manière dont Dieu révélait aux prophètes les événements à venir.

O vous donc, Roi de vos créatures, de quelle manière enseignez-vous aux âmes les événements à venir? Car vous les avez révélés à vos prophètes. Comment enseignez-vous l'avenir, vous pour qui rien n'est avenir? Ou plutôt, comment leur montrez-vous ce qui est déjà présent dans les choses à venir? Car ce qui n'est pas ne peut être enseigné. C'est là une opération trop au-dessus de mon intelligence, elle est au-dessus de mes forces et je n'y saurais atteindre. Toutefois, je le pourrai lorsque vous m'en aurez donné la grâce, vous, la douce lumière de mes yeux enténébrés.

Nota. — Le développement de ce chapitre se trouve dans le livre IV de la *Trinité,* ch. XVII; dans le livre II des *Diverses questions à Simplicien,* question 1re; dans le livre *Contre Adimante,* disciple des Manichéens; dans le livre Ier de l'*Accord des Evangélistes,* ch. XIV. Dans le livre XI de la *Cité de Dieu,* ch. IV, no 1, le saint Docteur dit : « De tous les êtres visibles, le plus grand, c'est le monde; de tous les êtres invisibles, le plus grand, c'est Dieu. Le monde, nous le voyons; Dieu, nous le croyons. Que Dieu ait fait le monde, c'est ce dont il n'est point de plus sûr témoin que Dieu lui-même. Où avons-nous entendu son témoignage? Nulle part mieux que dans l'Ecriture, qui nous dit : « Au commencement Dieu créa le ciel et la

CAPUT XIX

Quærit modum quo Deus docet futura.

Tu autem regnator creaturæ tuæ, quis est modus quo doces animas ea quæ futura sunt? Docuisti enim Prophetas tuos. Quisnam ille modus est, quo doces futura, cui futurum quidquam non est; vel potius, quo de futuris doces præsentia? Nam quod non est, nec doceri utique potest. Nimis longe est modus iste ab acie mea. Invaluit ex me, non potero ad illum; potero autem ex te, cum dederis tu, dulce lumen occultorum oculorum meorum.

terre. » (*Gen.* I, 1.) Est-ce que le prophète était présent quand Dieu créa le ciel et la terre? Non, mais là était présente la Sagesse de Dieu par laquelle tout a été fait; Sagesse qui se répand quand il lui plaît dans les âmes saintes, fait les amis de Dieu et les prophètes auxquels elle révèle intérieurement ses œuvres sans aucun bruit de paroles. Ces mêmes prophètes entendent aussi le témoignage des anges, qui contemplent sans cesse la face du Père (*Matth.* XIII, 10) et annoncent ses volontés à qui il convient. Il était un de ces prophètes, celui qui a écrit : « Au commencement Dieu a fait le ciel et la terre. » Témoin parfait, d'autant plus apte à nous transmettre l'oracle divin, que l'esprit de Dieu qui lui apprend ces grandes vérités de notre foi, lui révèle aussi, tant de siècles à l'avance, la future existence de notre foi même. »

CHAPITRE XX

A proprement parler, il n'y a pas trois temps. Peut-être serait-il plus juste de dire : il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes, le présent des choses futures.

Ce qui est maintenant clair et nettement démontré, c'est que le futur et le passé n'existent pas (1). On ne peut dire, à proprement parler, qu'il y ait trois temps : le passé, le présent et le futur; mais peut-être serait-il plus juste de dire : il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes, le présent des choses futures. Car ce triple mode de présence existe dans l'esprit, je ne le vois pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire; le présent du présent, c'est la vue actuelle; le présent de l'avenir, c'est son attente. Si l'on me permet de l'entendre ainsi, je vois et je conviens qu'il y a trois temps. Que l'on dise encore : il y a trois temps, le présent, le passé, l'avenir; qu'on le dise par une habitude abusive, je n'en ai cure, je n'y contredis pas, je ne blâme rien, pourvu cependant qu'on entende ce qu'on dit et que l'on convienne que l'avenir n'est pas encore, que le passé n'est plus. Nous avons bien peu de locutions justes (2), beaucoup d'inexactes, mais on ne laisse pas de comprendre ce que nous voulons dire.

(1) *Le futur et le passé n'existent pas.* A cette question : « A quoi le souvenir se rapporte-t-il? » il n'y a qu'une réponse à faire, celle du sens commun, qui assigne à la mémoire pour objet le passé; celle d'Aristote, qui, analysant cette vue exacte, mais confuse, rapporte le présent à la sensation et à la science, le passé à la mémoire, et l'avenir à l'espérance, à l'opinion, à la divination. C'est ainsi que saint Augustin résout ici la question : « Nous avons, dit-il, la mémoire du passé, la vue du présent, l'attente de l'avenir. » Puis il ajoute, avec sa subtilité ordinaire, que le passé et l'avenir ne sont rien, puisque l'un n'est plus et que l'autre n'est pas encore, et que cependant les opérations qui s'y rapportent sont quelque chose. La mémoire du

CAPUT XX

Differentiæ temporis quomodo enuntiandæ.

Quod autem nunc liquet et claret, nec futura sunt, nec præterita. Nec proprie dicitur : Tempora sunt tria, præteritum, præsens et futurum; sed fortasse proprie diceretur : Tempora sunt tria, præsens de præteritis, præsens de præsentibus, præsens de futuris. Sunt enim hæc in anima tria quædam, et alibi ea non video. Præsens de præteritis memoria, præsens de præsentibus contuitus, præsens de futuris expectatio. Si hæc permittimur dicere, tria tempora video, fateorque, tria sunt. Dicatur etiam : Tempora sunt tria, præteritum, præsens et futurum; sicut abutitur consuetudo, dicatur. Ecce non curo, non resisto, nec reprehendo, dum tamen intelligatur quod dicitur : neque id quod futurum est, esse jam; neque id quod præteritum est. Pauca sunt enim, quæ proprie loquimur, plura non proprie; sed agnoscitur quid velimus.

passé et l'attente de l'avenir ne sont pas moins réelles que la vue du présent, bien que leur objet n'ait pas la même réalité, et elles ne sont pas moins présentes, en tant que phénomènes de l'âme, bien qu'elles concernent des choses passées ou à venir.

(2) *Nous avons bien peu de locutions justes.* Il y a, en effet, peu de choses dont nous parlions exactement. Les exemples de cette vérité sont si nombreux, si fréquents et si connus, qu'il est inutile d'en citer aucun. Saint Augustin en apporte un des plus frappants à propos des astrologues, qu'il renvoie aux philosophes, pour apprendre à exprimer correctement leurs présages. (*Cité de Dieu*, liv. V, ch. 1er.)

CHAPITRE XXI

Comment peut-on mesurer le temps? Nous le mesurons pendant qu'il s'écoule, mais dans quel espace le mesurons-nous?

1. — Nous mesurons le temps à son passage (1), ai-je dit un peu plus haut; en sorte que nous pouvons affirmer qu'un temps est double d'un autre, ou égal à un autre, ou dans tel autre rapport que cette mesure exprime; c'est pourquoi, disais-je, c'est à son passage que nous mesurons le temps. D'où le savez-vous? me dira-t-on. Je sais, répondrai-je, que nous le mesurons, que nous ne saurions mesurer ce qui n'est pas, et que le passé et l'avenir ne sont pas. Or, comment mesurons-nous le temps présent, puisqu'il est sans étendue? Nous le mesurons donc pendant qu'il s'écoule; une fois passé il ne se mesure plus, car il n'est plus rien qu'on puisse mesurer.

2. — Mais quand nous le mesurons, d'où, par où et où passe-t-il? D'où, sinon de l'avenir? Par où, sinon par le présent? Où, sinon dans le passé? Sorti de ce qui n'est pas encore, il passe par l'inétendu pour arriver à ce qui n'est déjà plus. Que mesurons-nous donc, si ce n'est le temps dans une certaine

(1) *Nous mesurons le temps à son passage.* Cette parole de saint Augustin nous revient à l'esprit au commencement de l'année 1901, la première du XX^e^ siècle, et nous ne résistons pas au plaisir d'emprunter ici à M. Eugène Tavernier un article d'actualité sur le temps. Il servira de commentaires à ces divers chapitres XX-XXIX sur notre manière de diviser le temps, après de longues discussions qui viennent d'avoir lieu, dans tous les journaux, sur le numérotage du siècle.

« Il faut bien se résigner à n'avoir que des mesures incomplètes et irrégulières pour cette chose, le temps, que nous voudrions considérer comme la précision même. Arithmétique, astronomie, géométrie, nous employons des méthodes très perfectionnées et certainement admirables; mais quelles lacunes demeurent en maint endroit, au commencement, à la fin, au milieu!

» D'abord, l'impropriété des termes. Elle est évidente. On dit: « J'ai » vingt ans, j'ai trente ans. » Il semble que ce soit une possession assurée;

CAPUT XXI

Quomodo tempus metiri liceat.

1. — Dixi ergo paulo ante, quod prætereuntia tempora metimur; ut possimus dicere, duplum esse hoc temporis, ad illud simplum; aut tantum hoc, quantum illud, et si quis aliud de partibus temporum possumus renuntiare metiendo. Quocirca, ut dicebam, prætereuntia metimur tempora; ut si quis mihi dicat: Unde scis? respondeam: Scio, quia metimur; nec metiri quæ non sunt possumus; et non sunt præterita vel futura. Præsens vero tempus quomodo metimur, quando non habet spatium? Metimur ergo dum præterit; cum autem præterierit, non metimur. Quod enim metiamur, non erit.

2. — Sed unde, et qua, et quo præterit cum metimur? Unde, nisi ex futuro? Qua, nisi per præsens? Quo, nisi in præteritum? Ex illo ergo quod nondum est, per illud quod spatio caret, in illud quod non jam non est. Quid autem metimur, nisi tempus in aliquo spatio? Neque enim dicimus, simpla, et dupla, et tripla, et æqualia,

au contraire, on ne les a plus, ces années qu'on inscrit à l'actif comme si c'était de l'argent en poche. Elles ont fui, et leur nature est de s'écouler comme l'eau :

Eheu! fugaces, Postume, Postume, labuntur anni.....

» Déconcertés devant le passé et devant l'avenir, nous nous cramponnons au présent, qui nous glisse dans la main.

» Pour corriger les apparences, le paganisme employait les chimères. Il personnifiait l'insaisissable, le décorait d'attributs, l'apostrophait à sa guise. Le vieux Chronos a-t-il entendu assez d'objurgations! Et les Parques, et tant d'autres figurants de la mythologie!

» De nos jours encore, le procédé n'est pas mis au rancart. Nos orateurs

étendue? Lorsque nous disons des temps simples, égaux, doubles, triples, ou que nous exprimons tout autre rapport semblable, ne sont-ce pas des espaces de temps? Quel espace est donc pour nous la mesure du temps qui passe? Est-ce l'avenir d'où il vient? Mais on ne mesure pas ce qui n'est pas encore. Est-ce le présent par où il passe? Mais on ne mesure pas ce qui n'a point d'étendue. Est-ce le passé où il entre? Mais comment mesurer ce qui n'est plus?

et nos poètes usent beaucoup de l'allégorie. Lamartine a supplié les puissances imaginaires, et parfois sur un ton assez impérieux :

O temps, suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours.....
Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux!

» C'est très beau, mais c'est tout ce qu'il y a de plus illusoire.

» Les apparences, elles se sont imposées à l'astronomie elle-même, qui continue de dire que le soleil se lève et se couche, tandis qu'il ne s'accorde pas de repos. Elle parle comme s'il tournait autour de nous; et c'est la terre qui circule autour de ce centre immobile, immobile relativement. Que de points de vue relatifs!

» Et, pour fixer le jour moyen, les astronomes ont calculé d'après la marche de deux soleils qui auraient une allure régulière. Mais il n'y a rien de régulier. Suivant l'époque de l'année, la terre marche plus vite ou plus doucement. On s'en tire par la moyenne, laquelle ne correspond jamais aux réalités.

» Nous parlons du temps comme d'une chose étendue, matérielle, comme d'une étoffe qui se déroulerait, comme du fameux tapis roulant, sur lequel, pendant l'Exposition, les peuples vont venir se serrer; mais le temps se réduit au mouvement et à la succession. Une année, c'est le trajet de la terre autour du soleil, et non pas en cercle; un jour, c'est la rotation de la terre sur elle-même; et, à cet égard, nous ne savons rien de plus.....

» Dans un petit volume, consacré par M. l'abbé Colomber au calendrier grégorien, on lit avec beaucoup d'intérêt les changements qu'a subis la répartition du temps. N'est-ce pas un fait très curieux que, depuis tant de siècles, on ne soit point parvenu à trouver la vraie mesure correspondant au mouvement qui entretient la marche des choses? Les Grecs réglaient

et si quid hoc modo in tempore dicimus, nisi spatia temporum? In quo ergo spatio metimur tempus præteriens? Utrum in futuro, unde præterit? Sed quod nondum est, non metimur. An in præsenti, qua præterit? Sed nullum spatium non metimur. An in præterito, quo præterit? Sed quo jam non est, non metimur.

l'année à la fois sur le soleil et sur la lune. Ils se trouvaient tous les quatre ans en avance de vingt-quatre heures; de là l'institution des Jeux olympiques, une manière ingénieuse d'employer un excédent de loisirs. Méton et Calyppe corrigent le calendrier sans arriver encore à l'exactitude complète. Numa intercale un mois de vingt-deux jours après le 24 février tous les deux ans, et un de vingt-trois jours après deux autres années. Ce n'est pas simple et ce n'est pas exact. César fait travailler Sosigène, qui emploie l'année solaire bissextile tous les quatre ans. Mais, depuis Numa, des erreurs avaient été commises pour la désignation des dates par les pontifes, et il y avait quatre-vingt-dix jours en trop. Ce n'était pas de quoi intimider César, qui s'offrit, par exception, une année de quinze mois pour liquider le stock.

» M. l'abbé Colomber retrace très clairement les travaux poursuivis ensuite. Il expose la méthode de Denys le Petit, qui fut publiée en 526, et qui comptait les années à partir de l'Incarnation; il retrace en détail la réforme faite par Grégoire XIII, et il indique les moyens de résoudre les problèmes auxquels peuvent donner lieu les divers éléments du comput ecclésiastique. Les savants, même ceux de notre époque, ont reconnu le grand mérite de l'œuvre due au Pape. Mais toutes les difficultés n'ont pas disparu.

» Et d'autres ont surgi. Chaque nation veut avoir l'heure sur laquelle les autres doivent se régler. Depuis dix années au moins, le P. Tondini dépense d'intelligents efforts pour faire adopter un méridien unique, celui de Jérusalem. La Russie qui, en ce moment (une Commission a été nommée au mois de novembre 1899 par le czar) étudie les avantages du calendrier universel, doit être assez favorable à l'idée du P. Tondini. Nous verrons la suite. Le plus sûr, c'est qu'on n'a pas achevé de calculer et de fixer le temps, cette chose si banale, si mobile, et où se trouvent, là comme ailleurs, tant de mystères! » (*Univers*, 12 janvier 1900.)

Nouvelle étude sur le calendrier grégorien (ses origines, son histoire, ses éléments), par M. l'abbé Colomber, professeur au Grand Séminaire de Perpignan. — Perpignan, imprimerie Latrobe.

CHAPITRE XXII

Saint Augustin demande à Dieu la connaissance de ce mystère.

1. — Mon esprit brûle de connaître cette énigme inextricable. Je vous en conjure, Seigneur mon Dieu, mon bon Père, je vous en conjure au nom du Christ, ne fermez pas à mon désir l'accès de mystères si familiers et si cachés pour que j'y pénètre, et que la lumière de votre miséricorde les éclaire, Seigneur! Qui puis-je interroger sur ce sujet? A quel autre avouer plus utilement mon ignorance qu'à vous, qui ne désapprouvez pas l'ardeur dont m'enflamment vos Écritures? Donnez-moi ce que j'aime; car j'aime, et c'est un de vos dons. Donnez, ô Père, vous qui ne savez donner que de bonnes choses à vos fils. (*Matth.* VII, 11.) Donnez-moi ce que j'ai entrepris de connaître; je frapperai jusqu'à ce que vous m'ouvriez. (*Ps.* LXXII.)

2. — Je vous en conjure par le Christ, au nom du Saint des saints, que nul ne me trouble ici. Je crois et c'est pourquoi je parle. (*Ps.* CXV, 1.) Mon seul espoir, celui qui me fait vivre, c'est de contempler les délices du Seigneur. Voilà que vous avez fait mes jours périssables (*Ps.* XXXVIII, 6); ils passent, comment? Je l'ignore. Sans cesse nous disons : « Le temps et le temps, les temps et les temps. Combien de temps celui-ci a-t-il parlé? Dans combien de temps cet autre a-t-il fait cela? Qu'il y a longtemps que je n'ai vu telle chose! Cette syllabe longue est le double pour le temps d'une brève. » Nous parlons et on nous parle tous les jours ainsi; nous sommes compris et nous comprenons. Rien de plus clair et de plus usité que ce langage, et cependant rien de plus obscur; et c'est une nouveauté que de le comprendre.

CAPUT XXII

Ænigmatis propositi de temporis mensura solutionem a Deo petit.

1. — Exarsit animus meus nosse istud implicatissimum ænigma. Noli claudere, Domine Deus meus, bone pater; per Christum obsecro, noli claudere desiderio meo ista et usitata et abdita, quominus in ea penetret, et dilucescant allucente misericordia tua, Domine. Quem percunctabor de his? Et cui fructuosius confitebor imperitiam meam, nisi tibi, cui non sunt molesta studia mea, flammantia vehementer in Scripturas tuas? Da, quod amo: amo enim; et hoc tu dedisti. Da, pater, qui vere nosti data bona dare filiis tuis. Da, quoniam suscepi cognoscere; et labor est ante me, donec aperias.

2. — Per Christum obsecro, in nomine ejus sancti sanctorum, nemo mihi obstrepat. Et ego credidi, propter quod et loquor. Hæc est spes mea; ad hanc inhio, ut contempler delectationem Domini. Ecce veteres posuisti dies meos, et transeunt; et quomodo, nescio. Et dicimus: Tempus et tempus, tempora et tempora; quamdiu dixit hoc ille? quamdiu fecit hoc ille? Et: Quam longo tempore illud non vidi! Et: Duplum temporis habet hæc syllaba, ad illam simplam brevem. Dicimus hæc, et audimus hæc; et intelligimur, et intelligimus. Manifestissima et usitatissima sunt; et eadem rursus nimis latent et nova est inventio eorum.

CHAPITRE XXIII

Qu'est-ce que le temps? Il n'est pas le mouvement du soleil, de la lune et des astres.

1. — J'ai entendu dire à un savant que le temps, c'est le mouvement du soleil, de la lune et des astres (1). Je n'en crois rien; car pourquoi le mouvement de tous les corps ne serait-il pas le temps? Eh quoi! si les lumières du ciel s'éteignaient et que la roue d'un potier continuât de tourner, n'y aurait-il plus de temps pour calculer ces tours? Ne pourrions-nous plus dire qu'ils ont lieu à des intervalles égaux, ou qu'ils durent plus ou moins de temps, les uns étant plus lents et les autres plus rapides? Et, en disant cela, ne parlerions-nous plus dans le temps? Ou bien y aurait-il dans nos paroles des syllabes longues et d'autres brèves, si les unes ne duraient un peu plus longtemps, les autres moins? O Dieu, accordez aux hommes de trouver dans un petit exemple la connaissance des choses petites et grandes.

2. — Les astres et les flambeaux célestes sont établis pour être des signes, marquer les saisons, les temps, les années et les jours (*Gen.* 1, 14); il y en a, c'est vrai; aussi je ne dirai pas que le tour de cette roue du potier soit un jour; mais, de son côté, que ce savant ne dise point qu'il n'est pas un temps. Ce que je désire savoir, moi, c'est la puissance et la nature du temps qui nous sert de mesure aux mouvements des corps, et nous fait dire, par exemple : « Tel mouvement dure le double de tel autre. » Car, enfin, ce qu'on appelle *jour* est non seulement l'espace de temps que le soleil demeure sur l'horizon et qui

(1) *J'ai entendu dire à un savant*, etc. « Non, le temps n'est pas le mouvement des corps, et saint Augustin en donne la raison lorsqu'il dit plus loin : « Quand le soleil s'arrêta, à la prière d'un homme, pour lui laisser le loisir d'achever sa victoire, le temps s'arrêta-t-il avec le soleil? Et n'est-ce pas dans l'espace de temps nécessaire que se termina la bataille? » Non,

CAPUT XXIII

Quid sit tempus : utrum illud motus sit, an mora, an utrumque.

1. — Audivi a quodam homine docto, quod solis ac lunæ, ac siderum motus, ipsa sint tempora; et non annui. Cur enim non potius omnium corporum motus sint tempora? An vero, si cessarent cœli luminaria et moveretur rota figuli, non esset tempus quo metiremur eos gyros, et diceremus aut æqualibus morulis agi, aut si alias tardius, alias velocius moveretur, alios magis diuturnos esse, alios minus? Aut cum hoc diceremus, non et nos in tempore loqueremur? Aut essent in verbis nostris aliæ longæ syllabæ, aliæ breves, nisi quia illæ longiore tempore sonuissent, istæ breviore? Deus, dona hominibus videre in parvo communes notitias rerum parvarum atque magnarum.

2. — Sunt et sidera et luminaria cœli in signis, et in temporibus, et in annis, et in diebus. Sunt vero : sed nec ego dixerim circuitum illius ligneolæ rotæ diem esse; nec tamen ideo tempus non esse, ille dixerit. Ego scire cupio vim naturamque temporis quo metimur corporum motus, et dicimus illum motum, verbi gratia, tempore duplo esse diuturniorem quam istum. Nam quæro, quoniam *dies* dicitur, non tantum mora solis super terram, secundum quod aliud est dies, aliud nox; sed etiam totus

le temps n'est pas le mouvement des corps : c'est dans l'esprit humain qu'on mesure le temps. La réalité passe et laisse dans l'âme une impression qui survit : l'impression, qui seule n'a pas fini, voilà ce que l'esprit humain peut saisir et mesurer. Le temps n'est qu'une abstraction. » (A. Desjardins, *Essai sur les Confessions de saint Augustin*, 127.)

sépare le jour de la nuit, mais encore le cercle tout entier qu'il décrit de l'Orient à l'Orient; et quand nous disons : « Tant de jours se sont écoulés, » nous y comprenons aussi les nuits, sans en faire un temps à part. Donc, puisque le jour s'accomplit par le mouvement du soleil et par sa révolution d'Orient à Orient, je demande si le jour est ce mouvement ou l'espace du temps pendant lequel il s'accomplit, ou s'il est ces deux choses à la fois. Dans le premier cas, on aurait donc un jour lors même que le soleil fournirait sa carrière dans le court espace d'une heure. Dans le second cas, il n'y aurait donc point de jour si, d'un lever du soleil à l'autre, il ne s'écoulait que l'espace si court d'une heure, et si le soleil devait fournir vingt-quatre fois sa carrière pour que le jour fût accompli. Si maintenant le jour est à la fois le mouvement et la durée du mouvement, on ne pourrait appeler *jour* l'espace d'une heure que le soleil mettrait à accomplir sa révolution; on ne le pourrait non plus si le soleil arrêtait sa marche autant de temps que dure sa course périodique d'un matin à un autre.

3. — Je ne demande donc plus qu'est-ce qu'on nomme le *jour*, mais bien qu'est-ce que le temps à l'aide duquel, mesurant le cours du soleil, nous dirions qu'il l'aurait accompli en moitié moins de temps que de coutume, c'est-à-dire dans l'espace de douze heures. Or, en comparant ces deux espaces de temps, nous dirions que l'un est simple et l'autre double, quand bien même le soleil emploierait tantôt douze heures, tantôt vingt-quatre heures pour aller de l'Orient à l'Orient. Qu'on ne me dise donc plus que le temps est le mouvement des corps célestes. En effet, quand le soleil s'arrêta, à la prière d'un homme, pour lui laisser le loisir d'achever sa victoire (*Jos.* x, 13), cet astre était immobile, mais le temps marchait puisque la bataille fut continuée et dura le temps nécessaire pour la terminer. Je vois donc que le temps est une sorte d'étendue; mais le vois-je en effet, ou n'est-ce qu'une illusion? A vous de me le démontrer, ô lumière, ô vérité!

ejus circuitus, ab oriente usque ad orientem, secundum quod dicimus : Tot dies transierunt. Cum suis enim noctibus dicuntur tot dies, nec extra reputantur spatia noctium. Quoniam ergo dies expletur motu solis atque circuitu ab oriente usque ad orientem, quæro utrum motus ipse sit dies, an mora ipsa qua peragitur, an utrumque. Si enim primum dies esset, dies ergo esset, etiamsi tanto spatio temporis sol cursum illum peregisset, quantum est horæ unius. Si secundum : non ergo esset dies, si ab ortu solis usque in ortum alterum, tam brevis mora esset, quam est horæ unius; sed vicies et quater circumiret sol, ut expleret diem. Si utrumque : nec ille appellaretur *dies*, si horæ spatio sol totum suum gyrum circumiret; nec ille, si sole cessante tantum temporis præteriret, quanto peragere sol totum ambitum de mane ad mane assolet.

3. — Non itaque nunc quæram quid sit illud quod vocatur *dies*, sed quid sit tempus quo metientes solis circuitum, diceremus eum dimidio spatio temporis peractum minus quam solet; si tanto spatio temporis peractus esset, quanto peraguntur horæ duodecim. Et utrumque tempus comparantes, diceremus illud simplum, hoc duplum; etiamsi aliquando illo simplo, aliquando isto duplo, sol ab oriente usque ad orientem circumiret. Nemo ergo mihi dicat cœlestium corporum motus esse tempora; quia et cujusdam voto cum sol stetisset, ut victoriosum prælium perageret, sol stabat, sed tempus ibat, per ipsum quippe spatium temporis, quod ei sufficeret, illa pugna gesta atque finita est. Video igitur tempus, quamdam esse distensionem. Sed video, an videre mihi videor? Tu demonstrabis, lux, veritas.

CHAPITRE XXIV

Le temps n'est pas le mouvement des corps, bien que ce soit par le temps que nous mesurons les mouvements des corps.

1. — M'ordonnez-vous de croire celui qui dirait que le temps est le mouvement des corps? Non, vous ne l'ordonnez pas. Un corps ne se meut que dans le temps : vous le dites et je l'entends; mais que le mouvement des corps soit le temps lui-même, voilà ce que je n'entends pas; ce n'est pas vous qui le dites. Lorsque, en effet, un corps se meut, c'est par le temps que je mesure la durée de ce mouvement (1), depuis son commencement jusqu'à sa fin. Si je n'ai pas vu l'instant où il a commencé, et si la durée ne me permet pas de voir la fin, je ne puis la mesurer, si ce n'est peut-être du moment où j'ai commencé à celui où j'ai cessé de le voir. Si je l'ai vu longtemps, je dis seulement que le temps a été long, mais non de combien. Car, pour évaluer le temps, il faut comparer, il faut pouvoir dire : « Ceci est autant que cela, » ou le double ou autres expressions semblables. Si nous pouvions marquer les points de l'espace d'où vient le corps qui se meut et où il va, ou bien quelqu'une de ses parties supposé que ce corps semble tourner sur lui-même, alors nous pourrions préciser en combien de temps s'est accompli, de tel lieu jusqu'à tel autre, le mouvement de ce corps ou de l'une de ses parties.

2. — Ainsi, puisque le mouvement d'un corps est différent de la mesure de sa durée, qui ne voit laquelle de ces choses mérite le plus le nom de temps? Un corps, en effet, se meut quelquefois avec des vitesses variables, quelquefois il s'arrête, et le temps n'est pas moins la mesure de son repos que de son

(1) *C'est par le temps que je mesure la durée de ce mouvement,* et non seulement son mouvement, mais encore son repos. En effet, les choses sont soumises au temps, non seulement quand elles sont en mouvement, mais

CAPUT XXIV

Tempus est quo metimur corporis motum.

1. — Jubes, ut approbem, si quis dicat tempus esse motum corporis? Non jubes. Nam corpus nullum nisi in tempore moveri audio. Tu dicis. Ipsum autem corporis motum, tempus esse non audio. Non tu dicis. Cum enim movetur corpus, tempore metior, quamdiu moveatur, ex quo moveri incipit, donec desinat. Et si non vidi ex quo cœpit, et perseverat moveri, ut non videam cum desinit, non valeo metiri, nisi forte ex quo videre incipio donec desinam. Quod si diu video, tantummodo longum tempus esse renuntio, non autem quantum sit : quia et *quantum* cum dicimus collatione dicimus; velut : Tantum hoc quantum illud, aut : Duplum hoc ad illud, et si quid aliud isto modo. Si autem notare potuerimus locorum spatia, unde et quo veniat corpus quod movetur, vel partes ejus, si tanquam in torno movetur, possumus dicere quantum sit temporis ex quo ab illo loco usque ad illum locum motus corporis vel partis ejus affectus est.

2. — Cum itaque aliud sit motus corporis, aliud quo metimur, quamdiu sit : quis non sentiat quid horum potius tempus dicendum sit? Nam etsi varie corpus aliquando movetur, aliquando stat; non solum motum ejus, sed etiam statum tempore metimur : et dicimus :

quand elles sont en repos. Les philosophes font cette distinction que le temps est par lui-même la mesure du mouvement, tandis qu'il n'est la mesure du repos que « par accident », en ce sens que le repos est la privation du mouvement.

mouvement, et nous disons : « Il est resté en arrêt autant qu'en marche, » ou : « Son repos a duré deux ou trois fois plus que son mouvement. » Et ainsi, plus ou moins, comme on dit, soit d'après une appréciation exacte, soit d'après une évaluation approximative. Donc le temps n'est pas le mouvement des corps.

Tantum stetit, quantum motum est; aut : Duplo vel triplo stetit, ad id quod motum est; et si quid aliud nostra dimensio sive comprehenderit, sive existimaverit, ut dici solet, *plus minus*. Non est ergo tempus corporis motus.

CHAPITRE XXV

Augustin demande de nouveau à Dieu de l'éclairer sur la nature du temps.

Je l'avoue, Seigneur, j'ignore encore ce qu'est le temps. Et cependant, Seigneur, je vous le confesse aussi, je sais que c'est dans le temps que je vous parle, que voilà longtemps que je parle du temps, et que cette longue durée n'est qu'un intervalle de temps. Mais comment puis-je le savoir, ignorant ce que c'est que le temps? Ne serait-ce point peut-être que je ne sais comment exprimer ce que je sais? Malheureux que je ne suis, j'ignore même ce que j'ignore! O mon Dieu, me voici devant vous; vous voyez que je ne mens pas et que ma parole est comme mon cœur. Vous allumerez donc mon flambeau, Seigneur mon Dieu, et vous éclairerez mes ténèbres. (*Ps.* XVII, 25.)

CAPUT XXV

Deo confitetur quid nesciat et quid sciat.

Et confiteor tibi, Domine, ignorare me adhuc quid sit tempus; et rursus confiteor tibi, Domine, scire me in tempore ista dicere, et diu me jam loqui de tempore; atque idipsum *diu,* non esse nisi mora temporis. Quomodo igitur hoc sciam, quando quid sit tempus nescio? An forte nescio quemadmodum dicam quod scio? Hei mihi! qui nescio saltem quid nesciam. Ecce, Deus meus, coram te, quia non mentior; sicut loquor, ita est cor meum. Tu illuminabis lucernam meam, Domine; Deus meus, illuminabis tenebras meas.

CHAPITRE XXVI

Comment mesurons-nous le temps? Le temps est-il autre chose que l'étendue?

1. — Mon âme ne vous confesse-t-elle pas avec sincérité que je mesure le temps? Est-ce donc vrai, mon Dieu, que je le mesure sans connaître ce que je mesure? Je mesure le mouvement d'un corps par le temps; et le temps lui-même, ne puis-je le mesurer? Pourrais-je mesurer la durée et l'étendue d'un mouvement sans mesurer le temps où il s'accomplit? Mais avec quoi mesurer le temps lui-même? Un temps plus court sert-il de mesure à un plus long, comme la coudée sert à mesurer une solive? Aussi bien on nous voit évaluer par la durée d'une syllabe brève celle d'une syllabe longue, et nous disons que l'une est double de l'autre. De même nous mesurons la longueur d'une poésie sur celle des vers, la longueur des vers sur celle des pieds, la longueur des pieds sur celle des syllabes, et les syllabes longues sur les brèves. Ce n'est point par le nombre des pages, car ce serait mesurer l'espace et non le temps; mais, à mesure que les paroles passent, en les prononçant nous disons : « Ce poème est long, car il se compose de tant de vers; ces vers sont longs, car ils renferment tant de pieds; ces pieds sont longs, car ils ont tant de syllabes; cette syllabe est longue, car elle est le double d'une brève. »

2. — Toutefois, ce n'est pas encore là une mesure exacte du temps; car il peut arriver qu'un vers plus court, si on le prononce lentement, dure davantage qu'un long débité plus vite; ainsi d'un poème, d'un pied, d'une syllabe. D'où il me semble

CONSIDÉRATION PRATIQUE

« Notre vie est toujours emportée par le temps qui nous échappe; tâchons d'y attacher quelque chose de plus ferme que lui.

» Il est tard ménager quand on est au fond : rien de plus essentiel que

CAPUT XXVI

Quomodo tempus metimur.

1. — Nonne tibi confitetur anima mea confessione veridica, metiri me tempora? Itane, Deus meus, metior, et quid metiar, nescio? Metior motum corporis in tempore, item ipsum tempus non metior? An vero corporis motum metirer, quamdiu sit et quamdiu hinc illuc perveniat, nisi tempus in quo movetur metirer? Ipsum ergo tempus, unde metior? An tempore breviore metimur longius, sicut spatio cubiti spatium transtri? Sic enim vidèmur spatio brevis syllabæ metiri spatium longæ syllabæ, atque in duplum dicere. Ita metimur spatia carminum, spatiis versuum; et spatia versuum spatiis pedum; et spatia pedum spatiis syllabarum; et spatia longarum spatiis brevium : non in paginis (nam eo modo loca metimur, non tempora), sed cum voces pronuntiando transeunt, et dicimus : Longum carmen est, nam tot versibus contexitur; longi versus, nam tot pedibus constant; longi pedes, nam tot syllabis tenduntur; longa syllaba, nam dupla est ad brevem.

2. — Sed neque ita comprehenditur certa mensura temporis : quandoquidem fieri potest ut ampliori spatio temporis personet versus brevior, si productius pronuntietur quam longior, si correptius. Ita carnem, ita pes, ita syllaba. Inde mihi visum est nihil esse aliud tempus

de travailler de bonne heure. Il faut épargner le temps de la jeunesse : celui qui reste au fond n'est pas seulement le plus court, mais le plus mauvais et comme la lie de tout l'âge. » (Bossuet, *Pensées chrétiennes et morales.*)

que le temps n'est qu'une étendue. Mais l'étendue de quoi? Je l'ignore. Chose étrange, ne serait-ce pas de l'esprit lui-même? Car, ô mon Dieu, qu'est-ce que je mesure quand je dis d'une manière générale: « Ce temps est plus long que tel autre; » ou d'une manière précise: « Ce temps est double de celui-là? » Je mesure bien le temps, j'en suis sûr; mais cependant ce n'est point l'avenir, puisqu'il n'est pas encore; ce n'est pas le présent, puisqu'il n'a pas d'étendue; ce n'est point le passé, puisqu'il n'est déjà plus. Que mesuré-je donc? Est-ce, comme je l'ai déjà dit, non le temps passé, mais celui qui passe?

quam distensionem; sed cujus rei, nescio; et mirum, si non ipsius animi. Quid enim metior, obsecro, Deus meus, et dico, aut indefinite : Longius est hoc tempus quam illud; aut etiam definite : Duplum est hoc ad illud? Tempus metior, scio; sed non metior futurum, quia nondum est; non metior præsens, quia nullo spatio traditur; non metior præteritum, quia jam non est. Quid ergo metior? An prætereuntia tempora, non præterita? Sic enim dixeram.

CHAPITRE XXVII

C'est dans notre esprit que nous mesurons le temps, c'est-à-dire l'impression que les choses ont faite sur nous en passant et dont notre mémoire garde l'empreinte.

1. — Courage, ô mon âme, redouble d'attention. Dieu est notre soutien; c'est lui qui nous a créés, et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. (*Ps.* XCIX, 3.) Fixe tes regards sur l'aurore de la vérité. Une voix corporelle, imagine-toi, se fait entendre; le bruit continue, et continue encore; et voici qu'il cesse. Alors c'est le silence, le bruit a passé, il n'y a plus de voix. Elle était à venir avant de se faire entendre; on ne pouvait la mesurer, puisqu'elle n'était pas encore, maintenant c'est impossible, parce qu'elle n'est déjà plus. On le pouvait pendant qu'elle résonnait, parce qu'alors elle était chose mesurable. Cependant, alors même, elle n'était pas stable, elle allait et passait; n'est-ce point pour cette raison même que nous pouvions mieux la mesurer? En passant, elle s'étendait dans un espace de temps qui pouvait lui servir de mesure, tandis que le présent n'a point d'étendue. S'il en est ainsi, écoutez : voici une nouvelle voix; elle commence, elle retentit, le son continue sans interruption. Mesurons-la pendant qu'elle se fait entendre; car, dès que le son aura cessé, elle sera passée; il ne sera plus possible de la mesurer.

2. — Mesurons-la donc et apprécions sa durée. Mais elle retentit encore et on ne peut la mesurer que de son commencement à sa fin, car ce qu'on mesure c'est précisément l'intervalle qui sépare le commencement de la fin. Ainsi, la voix qui dure encore n'est pas mesurable; on ne saurait dire si elle est longue ou courte, si elle est égale à une autre, si elle est la moitié, le double, ou si elle a tout autre rapport. Et quand elle aura cessé de vibrer, elle aura cessé d'être. Comment donc la mesurer? Cependant, nous mesurons le temps, mais ce n'est

CAPUT XXVII

Quomodo metimur tempus in animo permanens.

1. — Insiste, anime meus, et attende fortiter : Deus adjutor noster ipse fecit nos, et non ipsi nos. Attende ubi albescit veritas. Ecce, puta, vox corporis incipit sonare, et sonat, et adhuc sonat; et ecce desinit sonare : jamque silentium est, et vox illa præterita est, et non est jam vox. Futura erat, antequam sonaret; et non poterat metiri, quia nondum erat : et nunc non potest, quia jam non est. Tunc ergo poterat, cum sonabat; quia tunc erat, quæ metiri posset. Sed et tunc non stabat; ibat enim, et præteribat. An ideo magis poterat? Præteriens igitur tendebatur in aliquod spatium temporis quo metiri posset, quoniam præsens nullum habet spatium. Si ergo tunc poterat, ecce, puta, altera cœpit sonare, et adhuc sonat, continuato tenore sine ulla distinctione; metiamur eam dum sonat. Cum enim sonare cessaverit, jam præterita erit, et non erit quæ possit metiri.

2. — Metiamur plane, et dicamus quanta sit. Sed adhuc sonat, nec metiri potest, nisi ab initio sui, quo sonare cœpit, usque ad finem quo desinit. Ipsum quippe intervallum metimur, ab aliquo initio usque ad aliquem finem. Quapropter vox quæ nondum finita est, metiri non potest ut dicatur quam longa vel brevis sit; nec dici aut æqualis alicui, aut ad aliquam simpla, vel dupla, vel quid aliud. Cum autem finita fuerit, jam non erit. Quo pacto igitur metiri poterit? Et metimur tamen tempora, nec ea quæ nondum sunt, nec ea quæ jam non sunt, nec ea quæ nulla mora extenduntur, nec ea quæ ter-

ni celui qui n'est pas encore, ni celui qui n'est déjà plus, ni celui qui n'a aucune étendue, ni celui qui n'a pas de limites. Donc, nous ne mesurons ni l'avenir, ni le passé, ni le temps présent, ni le temps qui passe, et néanmoins nous mesurons le temps.

3. — Le vers *Deus, creator omnium* a huit syllabes, alternativement brèves et longues. Il y a donc quatre brèves : la première, la troisième, la cinquième, la septième. Elles sont simples comparativement aux quatre longues, la seconde, la quatrième, la sixième, la huitième, qui durent chacune le double de temps des autres. Je les prononce, je les scande, et je le vois avec évidence par le témoignage de mes sens. Autant que je puis croire ce témoignage, je mesure une longue par une brève, et je sens qu'elle est double de celle-ci. Mais lorsqu'elles résonnent l'une après l'autre, si la brève précède la longue, comment retenir la brève pour l'appliquer comme mesure à la longue, et me convaincre que celle-ci a deux fois plus de durée, puisque la longue ne commence à résonner que lorsque le son de la brève a fini? Et cette longue même, je ne la mesure pas tant qu'elle est présente, puisque je ne saurais la mesurer avant sa fin. Mais une fois finie, elle est passée. Qu'est-ce donc que je mesurerai? Où est la brève qui sert de mesure? Où est la longue à mesurer? Toutes deux ont résonné, disparu, passé, elles ne sont plus; pourtant je les mesure et je réponds hardiment, autant qu'on peut se fier à des sens exercés, que l'une est simple et l'autre double en durée ; je ne le puis que quand elles sont passées et finies. Ce n'est donc pas elles que je mesure, puisqu'elles ne sont plus, mais quelque chose qui reste fixé dans ma mémoire. C'est en toi, mon esprit, que je mesure le temps (1). Ne murmure pas à mes oreilles : « Qu'est-ce que

(1) *C'est en toi, mon esprit, que je mesure le temps.* Si l'on veut peser sérieusement toutes ces preuves apportées par saint Augustin et en laissant franchement de côté toutes les équivoques qui, loin de résoudre les difficultés, ne font que les éluder ou les couvrir, on arrive nécessairement à cette conclusion que le temps n'est pas un être véritablement indépendant des opérations de notre esprit. Suivant saint Augustin, nous devons donc

minos non habent. Nec futura ergo, nec præterita, nec præsentia, nec prætereuntia tempora metimur, et metimur tamen tempora.

3. — *Deus, creator, omnium :* versus iste octo syllabarum brevibus et longis alternat syllabis. Quatuor itaque breves : prima, tertia, quinta, et septima; simplæ sunt ad quatuor longas, secundam, quartam, sextam, et octavam. Hæ singulæ ad illas singulas, duplum habent temporis : pronuntio et renuntio; et ita est, quantum sentitur sensu manifesto. Quantum sensus manifestus est, brevi syllaba longam metior, eamque habere bis tantum sentio. Sed cum altera post alteram sonat, si prior brevis, longa posterior, quomodo tenebo brevem, et quomodo eam longæ metiens applicabo ut inveniam quod bis tantum habeat, quandoquidem longa sonare non incipit nisi brevis sonare destiterit? Ipsam quoque longam non præsentem metior, quando nisi finitam non metior. Ejus autem finitio præteritio est. Quid ergo est quod metior? Ubi est, qua metior, brevis? Ubi est longa quam metior? Ambæ sonuerunt, avolaverunt, præterierunt, jam non sunt ; et ego metior ; fidenterque respondeo, quantum exercitato sensu fiditur, illam simplam esse, illam duplam, in spatio scilicet temporis. Neque hoc possum, nisi quia prætereuntur, et finitæ sunt. Non ergo ipsas quæ jam non sunt, sed aliquid in memoria mea metior, quod infixum manet. In te, anime meus,

l'idée du temps à la réflexion et non à la sensation, et ce que nous rappelons à notre mémoire ou dont nous jugeons intérieurement, ce sont moins les objets eux-mêmes que les idées que nous en avons eues, les impressions que nous en avons reçues.

Dans ce chapitre, comme dans le chapitre VIII du livre X, il revendique avec raison, au profit de la mémoire, une grande partie du domaine qu'on laisse d'ordinaire trop libéralement à la perception. Ainsi, c'est dans notre esprit seul que nous mesurons le temps, qui est l'impression produite dans

cela? » Ne va pas te troubler toi-même devant la foule de tes impressions. Oui, c'est en toi que je mesure le temps. L'impression que les choses ont faite sur toi en passant et qui reste après leur passage, voilà ce que je mesure et non pas les choses elles-mêmes qui passèrent pour la produire; c'est elle que je mesure en mesurant les temps. Par conséquent, ou cette impression est le temps que je mesure, ou bien je ne mesure pas le temps.

4. — Mais quoi! lorsque nous mesurons les silences et que nous disons : « Tel silence a duré autant de temps que tel son, » n'est-ce pas que notre pensée s'efforce de mesurer le son comme s'il vibrait encore, afin de pouvoir déterminer par cet espace les intervalles du silence? En effet, quand, la voix et les lèvres muettes se taisant, nous récitons en nous-mêmes des poèmes, des vers ou n'importe quel discours, nous en déterminons le mouvement et les proportions, la valeur de chaque mesure et la durée respective des syllabes les unes à l'égard des autres comme si nous les prononcions à haute voix. Quelqu'un veut-il prononcer une syllabe longue et en régler d'avance la longueur dans sa pensée? Il a dû mesurer certainement un espace de temps dans le silence, et, se fiant à sa mémoire, il commen-

l'esprit par la succession des choses. La réalité passe et laisse dans l'âme une impression qui lui survit. L'impression qui, seule, n'a pas fini, voilà ce que l'esprit humain peut saisir et mesurer. Le temps, cette image mobile de l'immobile éternité, n'est qu'une abstraction: le présent, un point idéal, le passé et l'avenir n'ont d'être que dans les conceptions de l'esprit.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. *Le temps de la vie est la monnaie de l'éternité.* Nous devons le mesurer par les actions, non par les années.

« C'est ce que vous comprendrez sans difficulté, dit Bossuet, par ce raisonnement invincible. Nous pouvons regarder le temps de deux manières différentes : nous le pouvons considérer premièrement en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par mois, par années; et, dans cette considération, je soutiens que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni substance; que tout son être n'est que de couler, c'est-à-dire que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien. C'est ce qui fait dire au Psalmiste, retiré profondément en lui-même dans

tempora metior. Noli mihi obstrepere : Quod est? Noli tibi obstrepere turbis affectionum tuarum. In te, inquam, tempora metior, affectionem quam res prætereuntes in te faciunt, et quæ, cum illæ præterierint, manet; ipsam metior præsentem, non eas quæ præterierunt, ut fieret, ipsam metior, cum tempora metior. Ergo aut ipsa sunt tempora, aut non tempora metior.

4. — Quid cum metimur silentia, et dicimus illud silentium tantum tenuisse temporis, quantum illa vox tenuit : nonne cogitationem tendimus ad mensuram vocis quasi sonaret, ut aliquid de intervallis silentiorum in spatio temporis renuntiare possimus? Nam et voce atque ore cessante, peragimus cogitando carmina, et versus, et quemque sermonem, motionumque dimensiones quaslibet; et de spatiis temporum, quantum illud ad illud sit renuntiamus, non aliter ac si ea sonando diceremus. Si voluerit aliquis edere longiusculam vocem, et constituerit præmeditando quam longa futura sit, egit utique iste spatium temporis in silentio, memoriæque

la considération du néant de l'homme : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos :* Vous avez, dit-il, établi le cours de ma vie pour être mesuré par le temps; et ce qui lui fait dire aussitôt après : *Et substantia mea tanquam nihilum ante te :* Et ma substance est comme rien devant vous. (*Ps.* XXXVIII, 6.) Parce que tout mon être dépendant du temps, dont la nature est de n'être jamais que dans un moment qui s'enfuit d'une course précipitée et irrévocable, il s'ensuit que ma substance n'est rien, étant inséparablement attachée à cette vapeur légère et volage, qui ne se forme qu'en se dissipant, et qui entraîne perpétuellement mon être avec elle d'une manière si étrange et si nécessaire, que si je ne suis le temps, je me perds, parce que ma vie demeure arrêtée; et d'autre part, si je suis le temps qui se perd et coule toujours, je me perds nécessairement avec lui. D'où, passant plus outre, le Psalmiste conclut : *In imagine pertransit homo :* L'homme passe comme les vaines images que la fantaisie forme en elle-même dans l'illusion de nos songes, sans corps, sans solidité et sans consistance. » (*Oraison funèbre de Mme Yolande.*)

2. « Mais élevons plus haut nos esprits, et, après avoir regardé le temps dans cette perpétuelle dissipation, considérons-le en un autre sens, en tant

cera à énoncer un son qui retentit jusqu'à ce qu'il le conduise au terme fixé. Que dis-je, il retentit? Et il retentira encore; car ce qui s'est écoulé de lui est un son évanoui; le reste résonnera également. C'est ainsi que s'accomplit sa durée par l'attention présente de l'esprit rejetant l'avenir vers le passé, lequel augmente à proportion que le futur diminue, jusqu'au moment où le futur complètement épuisé ne laisse plus que le passé.

qu'il aboutit à l'éternité. Car cette présence immuable de l'éternité, toujours fixe, toujours permanente, enfermant en l'infinité de son étendue toutes les différences des temps, il s'ensuit manifestement que le temps peut être en quelque sorte dans l'éternité; et il a plu à notre grand Dieu, pour consoler les misérables mortels de la perte continuelle qu'ils font de leur être par le vol irréparable du temps, que ce même temps qui se perd fût un passage

commendans, cœpit edere illam vocem, quæ sonat donec ad propositum terminum perducatur : immo sonuit, et sonabit. Nam quod ejus jam perfectum est, utique sonuit; quod autem restat, sonabit. Atque ita peragitur, dum præsens intentio futurum in præteritum trajicit, diminutione futuri crescente præterito, donec consumptione futuri sit totum præteritum.

à l'éternité qui demeure : et de cette distinction importante du temps considéré en lui-même, et du temps par rapport à l'éternité, je tire cette conséquence infaillible : si le temps n'est rien par lui-même, il s'ensuit que tout le temps est perdu auquel nous n'aurons point attaché quelque chose de plus immuable que lui, quelque chose qui puisse passer à l'éternité bienheureuse. »

CHAPITRE XXVIII

L'esprit est la mesure du temps passé, présent et futur. Il attend quand il s'agit du futur; il est attentif quand il s'agit du présent; il se souvient quand il s'agit du passé.

1. — Mais comment le futur, qui n'est pas encore, peut-il diminuer et s'épuiser? Ou comment s'accroît le passé, qui n'est plus, si ce n'est parce que dans l'esprit, qui produit ce résultat, trois opérations se trouvent réunies? En effet, il attend, il est attentif, il se souvient. Ce qui était l'objet de son attente devient celui de son attention, pour devenir bientôt celui de son souvenir. Qui pourrait nier que l'avenir n'est pas encore? Et pourtant l'attente des choses futures est déjà dans notre âme. Le passé n'est plus; qui le nie? Et pourtant son souvenir est encore dans notre esprit. Le présent manque d'étendue, il n'est qu'un point insaisissable; qui l'ignore? Et pourtant elle dure, l'attention par laquelle se hâte d'arriver ce qui va s'évanouir. Donc le futur, qui n'existe pas, n'est pas un long temps, mais un long avenir, une longue attente de ce qui doit être; de même, le temps passé ne peut être long, puisqu'il n'est plus; mais un long passé n'est qu'un long souvenir du passé.

2. — Je veux réciter un cantique que j'ai retenu : avant de commencer, mon attention se porte sur le cantique tout entier. Dès que j'ai commencé, tout ce que j'en laisse tomber dans le passé est du domaine de ma mémoire. Alors toute la vie de ma pensée n'est que mémoire par rapport à ce que j'ai dit, qu'attente par rapport à ce qui me reste à dire. Cependant, mon attention est toujours présente, elle que doit traverser ce qui n'est pas encore pour devenir passé. Plus cela se fait et plus l'attente s'abrège, pendant que le souvenir s'étend, jusqu'au moment où, l'attente étant toute consommée, mon attention sera tout entière passée dans ma mémoire. Et ce que je dis du cantique entier, je le dis de chacune de ses parties, de chacune

CAPUT XXVIII

Animo tempus metimur.

1. — Sed quomodo minuitur aut consumitur futurum, quod nondum est, aut quomodo crescit præteritum, quod jam non est, nisi quia in animo, qui illud agit, tria sunt? Nam et expectat, et attendit, et meminit; ut id quod expectat, per id quod attendit, transeat in id quod meminit. Quis igitur negat futura nondum esse? Sed tamen jam est in animo expectatio futurorum. Et quis negat præterita jam non esse? Sed tamen adhuc est in animo memoria præteritorum. Et quis negat præsens tempus carere spatio, quia in puncto præterit? Sed tamen perdurat attentio, per quam pergat adesse quod aberit. Non igitur longum tempus futurum, quod non est, sed longum futurum, longa expectatio futuri est; neque longum præteritum tempus, quod non est, sed longum præteritum, longa memoria præteriti est.

2. — Dicturus sum canticum quod novi. Antequam incipiam, in totum expectatio mea tenditur; cum autem cœpero, quantum ex illo in præteritum decerpsero, tantum tenditur in memoria mea, atque distenditur vita hujus actionis meæ in memoriam, propter quod dixi, et in expectationem, propter quod dicturus sum; præsens tamen adest attentio mea, per quam trajicitur quod erat futurum ut fiat præteritum. Quod quanto magis agitur et agitur, tanto breviata expectatione prolongatur memoria, donec tota expectatio consumatur, cum tota actio finita transierit in memoriam. Et quod in toto cantico, hoc in

de ses syllabes, et aussi d'une hymne plus longue dont ce cantique n'est peut-être qu'une partie; et même de la vie humaine tout entière, dont toutes les actions de l'homme ne sont que des parties; et enfin d'un siècle entier de générations humaines, dont chacune des vies n'est aussi qu'une fraction.

singulis particulis ejus fit, atque in singulis syllabis ejus : hoc in actione longiore, cujus forte particula est illud canticum ; hoc in tota vita hominis, cujus partes sunt omnes actiones hominis ; hoc in toto sæculo filiorum hominum, cujus partes sunt omnes vitæ hominum.

CHAPITRE XXIX

Augustin, distrait par la vicissitude des temps, dont l'ordre lui est inconnu, désire se recueillir tout entier en Dieu et dans les délices de l'éternité, qui ne commencent ni ne finissent point.

Mais votre miséricorde vaut mieux que toutes les vies (*Ps.* LXII, 4); la mienne n'est qu'une dissipation; et voilà que votre main m'a recueilli en mon Seigneur, Fils de l'homme, Médiateur entre vous, qui êtes un, et nous qui sommes multitude, multiplicité et division (1), afin que je m'attache à celui qui s'est emparé de moi, et que, revenu de mes anciens égarements, je vous suive vous seul, oubliant le passé, sans préoccupation des choses futures et qui passeront, pour marcher vers celles qui sont devant moi. Je m'étends sans me disperser moi-même (2); car ce n'est pas dans la dispersion, mais dans un seul élan, que je poursuis la palme de la vocation d'en haut (*Phil.* III, 13-14), où j'entendrai l'hymne de vos louanges,

(1) *Multitude, multiplicité et division.* Le texte latin porte : *Et nos multos in multis per multa,* c'est-à-dire nous qui, très nombreux, sommes divisés de mille manières en une multitude d'affections.

(2) *Sans me disperser moi-même.* Tout ce passage est une allusion à des paroles de saint Paul dans l'épître aux Philippiens (III, 13-14). « Voilà, dit le saint Docteur, de quel côté (celui de l'avenir éternel) je m'étends, mais par une extension bien différente de celle qui me portait autrefois à embrasser un si grand nombre de choses et qui ne faisait que dissiper et consumer mon cœur. »

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. « Le temps, dit saint Augustin, est une imitation de l'éternité. » (*De musica,* lib. VI, n° 29.) « Faible imitation, je l'avoue, ajoute Bossuet; néanmoins, tout volage qu'il est, il tâche d'en imiter la consistance. L'éternité est toujours la même; ce que le temps ne peut égaler par la permanence, il tâche de l'imiter par la succession. C'est ce qui lui donne moyen de se jouer de nous. Il ôte un jour, il en rend un autre. Il ne peut retenir cette année qui passe; il en fait couler en sa place un autre semblable, qui nous empêche de la regretter. Il impose de cette sorte à notre faible imagination,

CAPUT XXIX

Se in temporalia distentum, cupit in Deum colligi.

Sed quoniam melior est misericordia tua super vitas, ecce distentio est vita mea, et me suscepit dextera tua in Domino meo, mediatore Filio hominis inter te unum et nos multos, in multis per multa; ut per eum apprehendam, in quo et apprehensus sum, et a veteribus diebus colligar, sequens unum, præterita oblitus: non in ea quæ futura sunt et transitura sunt, sed in ea quæ ante sunt, non distentus, sed extentus; non secundum distentionem, sed secundum extensionem, sequor ad palmam supernæ vocationis: ubi audiam vocem laudis tuæ, et contempler delectationem tuam, nec venientem, nec præ-

qu'il est aisé de tromper par la ressemblance, qui ne sait pas distinguer ce qui est semblable; et c'est en ceci, si je ne me trompe, que consiste cette malice du temps dont l'Apôtre nous avertit par ces mots: *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt* : Rachetez le temps, parce que les jours sont mauvais (*Ephes.* v, 16), c'est-à-dire malins et malicieux. Il ne paraît pas qu'une année s'écoule, parce qu'elle semble ressusciter dans la suivante. Ainsi l'on ne remarque pas que le temps se passe, parce que, quoiqu'il varie éternellement, il montre presque toujours le même visage. Voilà le grand malheur, voilà le grand obstacle à la pénitence.

2. » Toutefois, une longue suite découvre son imposture. La faiblesse, les cheveux gris, l'altération visible du tempérament nous contraignent de remarquer quelle grande partie de notre être est abîmée et anéantie. Mais prenez garde à la malice du temps: voyez comme ce subtil imposteur tâche de sauver ici les apparences, comme il affecte toujours l'imitation de l'éternité. C'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état, le temps, pour en approcher en quelque sorte, ne nous dépouille que peu à peu; il nous dérobe si subtilement que nous ne sentons point son larcin; il nous mène si finement aux extrémités opposées, que nous y arrivons sans y penser. Ezéchias ne sent point écouler son âge; et dans la quarantième année de sa vie il croit qu'il ne fait que de naître: *Dum adhuc ordirer succidit me* : Il a coupé ma trame dès le commencement de mes jours.

où je contemplerai vos délices sans avenir et sans passé. Maintenant mes années s'écoulent dans les gémissements (*Ps.* xxx), et vous, ô ma consolation, ô Seigneur, ô mon Père, vous êtes éternel; pour moi je suis devenu la victime des temps, dont l'ordre m'est inconnu; et leurs tumultueux changements déchirent mes pensées, ces entrailles de mon âme, jusqu'à ce que, purifié et fondu au feu de votre amour, je m'écoule en vous.

Is. xxxviii, 12). Ainsi la malignité trompeuse du temps fait insensiblement écouler la vie, et on ne songe point à sa conversion.

3. » Nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les bras de la mort. Nous ne sentons notre fin que quand nous y sommes. Et voici encore ce qui nous abuse; c'est que, si loin que nous puissions porter notre vue

tereuntem. Nunc vero anni mei in gemitibus; et tu solatium meum, Domine pater meus, æternus es. At ego in tempora dissilui, quorum ordinem nescio : et tumultuosis varietatibus dilaniantur cogitationes meæ, intima viscera animæ meæ, donec in te confluam purgatus et liquidus igne amoris tui.

nous voyons toujours du temps devant nous. Il est vrai, il est devant nous; mais peut-être que nous ne pourrons pas y atteindre. Parmi ces illusions nous sommes tellement trompés que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, nous ne savons que juger de notre vie. Tantôt elle est longue, tantôt elle est courte, selon le gré de nos passions. Toujours trop courte pour les plaisirs, toujours trop longue pour la pénitence. » (Bossuet, *4e sermon pour le premier dimanche de Carême.*)

CHAPITRE XXX

Il combat de nouveau ceux qui demandent ce que faisait Dieu avant la création du monde.

C'est alors que je m'établirai, que je m'affermirai en vous, en votre vérité (1), type de mon être; je ne souffrirai plus les importunes questions des hommes (2), qui, pour leur châtiment, demandent avec plus de curiosité que d'intelligence : « Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre? » ou : « Comment lui est venue la pensée de faire quelque chose, puisqu'il n'avait jamais rien fait jusque-là? » Inspirez-leur, ô mon Dieu, de bien réfléchir à ce qu'ils disent, et de reconnaître qu'il n'y a point de *jamais* là où le *temps* n'est pas! Ainsi, dire qu'on n'a jamais rien fait, n'est-ce pas dire qu'on n'a rien fait dans aucun temps? Qu'ils conçoivent donc qu'il ne peut y avoir de temps s'il n'y a point de création, et qu'ils cessent leur vain langage. Qu'ils fixent leur attention sur ce qui est devant eux, et qu'ils comprennent que vous êtes, avant tous les temps, l'éternel Créateur de tous les temps; qu'aucun temps ne vous est coéternel, ni aucune créature, en fût-il une qui ait devancé les temps! (3)

(1) *C'est alors que je m'établirai, que je m'affermirai en vous, en votre vérité.* La bonté divine perfectionnera la volonté, la vérité divine perfectionnera l'intelligence des bienheureux, pour donner à l'une le privilège de l'impeccabilité, à l'autre celui de l'infaillibilité.

(2) *Je ne souffrirai plus les importunes questions des hommes,* etc. C'est le péché d'Adam qui est cause de cette malheureuse infirmité de l'esprit humain, qui veut embrasser plus de vérités qu'il n'est capable d'en comprendre.

(3) *Aucune créature, en fût-il une qui eût devancé les temps,* ou quand on la supposerait élevée au-dessus des temps. Il veut parler des anges, qui ne sont point soumis aux vicissitudes des temps et qui, néanmoins, ont la mesure du temps, mesure qui pour eux a commencé mais ne finit point. Cependant, on ne peut dire qu'ils soient éternels.

Voir le *Livre des LXXXIII questions* (quest. XXIX), où saint Augustin établit clairement la distinction entre ce qui est immortel et ce qui est éter-

CAPUT XXX

Coarguit rursum obtrectantes quid fecerit Deus ante mundi creationem.

Et stabo atque solidabor in te, in forma mea, veritate tua; nec patiar quæstiones hominum, qui pœnali morbo plus sitiunt quam capiunt, et dicunt: Quid faciebat Deus, antequam faceret cœlum et terram? Aut: Quid ei venit in mentem ut aliquid faceret, cum antea nunquam aliquid fecerit? Da illis, Domine, bene cogitare quid dicant; et invenire, quia non dicitur *nunquam* ubi non est tempus. Qui ergo dicitur *nunquam fecisse,* quid aliud dicitur nisi *nullo tempore fecisse?* Videant itaque nullum tempus esse posse sine creatura tua, et desinant istam vanitatem loqui. Extendantur etiam in ea quæ ante sunt, et intelligant te ante omnia tempora æternum creatorem omnium temporum, neque nulla tempora tibi esse coæterna, nec ullam creaturam, etiam si est aliqua supra tempora.

nel. De toutes les raisons apportées par lui dans le cours de ce livre, on aurait tort de conclure qu'il admet (quelle que soit l'opinion qu'on se forme du temps) qu'aucune créature n'aurait pu être tirée du néant de toute éternité. Il parle simplement de ce qui a eu lieu, et non pas de ce qui aurait pu se faire. Si donc il dit dans un certain endroit que la créature n'a été et ne peut être éternelle, il considère l'éternité dans la réunion de toutes ses propriétés. C'est ce qu'il faut avoir continuellement devant les yeux en parcourant les ouvrages des Pères. Saint Augustin lui-même paraît être favorable à cette opinion dans son ouvrage de la *Cité de Dieu,* où il la présente comme probable, tout en ayant soin de faire observer que si Dieu a toujours eu soumise à sa puissance une créature qui n'a pas été engendrée de sa substance, mais qu'il a tirée du néant, cette substance ne lui est pas coéternelle, car il était avant elle bien qu'en aucun temps il n'ait été sans elle. Aussi presque toutes les écoles enseignent que, par un acte de la puissance divine, les créatures auraient pu être dans ce sens produites de toute éternité.

CHAPITRE XXXI

La connaissance que Dieu a du passé et de l'avenir est bien autrement grande et impénétrable que celle que nous pouvons en avoir.

O Seigneur, ô mon Dieu, combien impénétrable est la profondeur de vos secrets! Combien les tristes conséquences de mes péchés m'en ont jeté loin! Guérissez mes yeux, afin que je me réjouisse à votre lumière. Certes, s'il était un esprit doué d'une science et d'une prescience assez grandes pour avoir du passé et de l'avenir une connaissance comme celle que j'ai du cantique que je sais le mieux, notre admiration pour lui ne tiendrait-elle pas de la stupeur? Rien, en effet, qui lui fût inconnu dans les vicissitudes des siècles passés ou à venir, comme rien ne l'est pour moi dans ce cantique. Quand je le chante, je sais tout ce que j'en ai dit depuis le commencement et tout ce qui m'en reste jusqu'à la fin. Mais loin de moi de penser que vous, le Créateur de l'univers, le Créateur des esprits et des corps, vous connaissiez ainsi le passé et l'avenir. Loin de moi cette pensée! Votre connaissance est bien autrement admirable, bien autrement cachée! Si celui qui chante ou qui écoute un chant connu voit ses impressions varier, ses sens se partager entre l'attente des sons qui vont venir ou le souvenir des sons passés, il n'en est pas de même pour vous, qui êtes éternellement immuable et le vraiment éternel Créateur des esprits. Comme vous connaissiez au commencement le ciel et la terre, sans variation dans cette connaissance, de même vous avez fait au commencement le ciel et la terre, sans différence dans votre action. Que celui qui comprend, comme celui qui ne comprend point ces choses, vous le confesse! Oh! que vous êtes élevé! Néanmoins, les humbles de cœur sont votre demeure. Car vous élevez ceux qui sont brisés (*Ps.* xcv, 8); ils ne tombent pas, ceux dont vous êtes l'élévation.

CAPUT XXXI

Quomodo cognoscit Deus, quomodo creatura.

Domine Deus meus, quis ille sinus est alti secreti tui, et quam longe inde me projecerunt consequentia delictorum meorum? Sana oculos meos, ut congaudeam luci tuæ. Certe si est tam grandi scientia et præscientia pollens animus, cui cuncta præterita et futura ita nota sint, sicut mihi unum canticum notissimum, nimirum mirabilis est animus iste, atque ad horrorem stupendus ; quippe quem ita non lateat quidquid peractum et quidquid reliquum sæculorum est, quemadmodum me non latet cantantem illud canticum, quid et quantum ejus abierit ab exordio, quid et quantum restet ad finem. Sed absit ut tu conditor universitatis, conditor animarum et corporum, absit ut ita noveris omnia futura et præterita. Longe tu, longe mirabilius, longeque secretius. Neque enim sicut nota cantantis, notumve canticum audientis, expectatione vocum futurarum, et memoria præteritarum, variatur affectus sensusque distenditur, ita tibi aliquid accidit incommutabiliter æterno, hoc est vere æterno creatori mentium. Sicut ergo nosti in principio cœlum et terram, sine varietate notitiæ tuæ, ita fecisti in principio cœlum et terram, sine distentione actionis tuæ. Qui intelligit, confiteatur tibi; et qui non intelligit, confiteatur tibi. O quam excelsus es ! Et humiles corde sunt domus tua. Tu enim erigis elisos, et non cadunt quorum celsitudo tu es.

TABLE ABRÉGÉE DES CHAPITRES

A leur place respective, ils sont analysés plus longuement dans chaque titre.

Un Index alphabétique des matières *se trouve à la fin du tome IV.*

LIVRE NEUVIÈME

CH. I. — Augustin rend grâces à Dieu qui a changé sa volonté.... 6
II. — Il ajourne jusqu'aux vacances le dessein de renoncer à sa profession..... 10
III. — Verecundus lui cède l'usage de sa campagne. Mort de Verecundus et de Nebridius..... 16
IV. — Livres qu'Augustin compose à Cassiacum. Lettres à Nebridius. Son enthousiasme à la lecture des psaumes. Guérison subite d'un violent mal de dents..... 22
V. — Il publie sa résolution de quitter la chaire de rhétorique, consulte saint Ambroise sur ses lectures..... 34
VI. — Son baptême, à Milan, avec Alypius et Adeodatus..... 36
VII. — Institution du chant ecclésiastique à Milan. Invention des corps des saints Gervais et Protais..... 40
VIII. — Conversion d'Evodius. Voyage de sainte Monique à Ostie. Ses premières années..... 46
IX. — Augustin fait l'éloge des vertus de sa mère..... 54
X. — Son entretien avec Monique sur le bonheur du ciel..... 60
XI. — Dernières paroles et mort de sainte Monique..... 66
XII. — Douleur d'Augustin. Sacrifice pour les défunts..... 74
XIII. — Il prie et demande qu'on prie pour sa mère..... 82

LIVRE DIXIÈME

CH. I. — En Dieu seul notre joie et notre espérance..... 92
II. — Confession du cœur à Dieu. Pourquoi celle d'Augustin.. 96
III. — Son dessein en confessant ce que la grâce a fait de lui.. 100
IV. — Quel fruit il espère de cette confession..... 106
V. — L'homme ne se connaît pas entièrement lui-même..... 112
VI. — Certitude qu'il a d'aimer Dieu. On s'élève jusqu'à lui par la considération des choses créées..... 114
VII. — Dieu ne peut être connu par les sens..... 122
VIII. — Etendue et puissance de la mémoire..... 124
IX. — De la mémoire des sciences..... 132

X. — Les sciences n'entrent pas dans la mémoire par les sens.. 134
XI. — Apprendre, c'est se ressouvenir..... 138
XII. — De la mémoire des mathématiques..... 140
XIII. — De la mémoire des passions et des opérations de l'esprit.. 142
XIV. — De la mémoire des affections de l'âme..... 144
XV. — Manières dont les réalités absentes se représentent à la mémoire..... 150
XVI. — La mémoire se souvient même de l'oubli..... 152
XVII. — La mémoire est chose merveilleuse; cependant c'est au delà qu'il faut chercher Dieu..... 158
XVIII. — Pour retrouver un objet perdu il faut en avoir conservé la mémoire..... 162
XIX. — De l'oubli et du souvenir..... 164
XX. — Chercher Dieu, c'est chercher la vie heureuse..... 168
XXI. — Comment l'idée de la béatitude peut être dans la mémoire..... 172
XXII. — La vie heureuse, c'est se réjouir en Dieu..... 176
XXIII. — C'est la joie que donne la vérité..... 178
XXIV. — Dieu, la vérité même, se trouve dans la mémoire..... 184
XXV. — Quelle place Dieu occupe dans la mémoire..... 186
XXVI. — Dieu est la vérité consultée de tous..... 188
XXVII. — La beauté divine ravit le cœur..... 192
XXVIII. — Vicissitudes du cœur et misères de la vie..... 196
XXIX. — Espérance en la miséricorde de Dieu..... 200
XXX. — Triple tentation de la volupté, de la curiosité et de l'orgueil..... 202
XXXI. — De la volupté dans les aliments..... 208
XXXII. — Des plaisirs de l'odorat..... 218
XXXIII. — Délectation de l'ouïe. Du chant de l'Église..... 220
XXXIV. — Séduction des yeux..... 226
XXXV. — Tentation de la curiosité..... 232
XXXVI. — Tentation de l'orgueil..... 240
XXXVII. — Dispositions d'Augustin touchant le blâme et les louanges. 246
XXXVIII. — Danger de la vaine gloire..... 246
XXXIX. — De la complaisance en soi-même..... 252
XL. — Comment Augustin a cherché Dieu..... 254
XLI. — Ce qui le rejetait loin de Dieu..... 256
XLII. — Égarement des orgueilleux recourant aux anges déchus comme médiateurs entre Dieu et les hommes..... 260
XLIII. — Jésus-Christ seul médiateur..... 262

LIVRE ONZIÈME

Ch. I. — La confession de nos misères excite l'amour de Dieu dans notre cœur..... 274
II. — Augustin demande à Dieu l'intelligence des Saintes Écritures..... 278
III. — Il implore la Vérité qui a parlé par Moïse..... 284

IV. — Toute la création annonce un Créateur 286
V. — L'univers a été créé de rien 288
VI. — Comment Dieu a parlé pour créer 292
VII. — Le Verbe divin, Fils de Dieu, coéternel au Père 296
VIII. — Le Verbe éternel est notre unique maître 300
IX. — Par son Verbe, Dieu a créé le ciel et la terre. Par lui il parle à notre cœur 304
X. — La volonté de Dieu n'a pas de commencement 308
XI. — Différence de l'éternité et du temps 310
XII. — Ce que Dieu faisait avant la création du monde 312
XIII. — Avant le temps créé par Dieu, il n'y avait pas encore de temps 314
XIV. — Qu'est-ce que le temps 318
XV. — Quelle est la mesure du temps 322
XVI. — Comment se mesure le temps 328
XVII. — Où est le passé? Où est l'avenir 330
XVIII. — Comment le passé et l'avenir sont présents 332
XIX. — De la prévision des choses à venir 336
XX. — Quel nom donner aux différences du temps 338
XXI. — Comment on peut mesurer le temps 340
XXII. — Augustin demande à Dieu la connaissance de ce mystère. 344
XXIII. — Nature du temps. Il n'est pas le mouvement des astres.. 346
XXIV. — Le temps est-il la mesure du mouvement ? 350
XXV. — Augustin demande à Dieu de l'éclairer sur la nature du temps 354
XXVI. — Le temps n'est pas la mesure du temps 356
XXVII. — Comment mesurer le temps, ou l'étendue 360
XXVIII. — C'est par l'esprit que nous mesurons le temps 368
XXIX. — Union de l'âme avec Dieu 372
XXX. — Point de temps s'il n'y a pas de création 376
XXXI. — Dieu connaît le passé et l'avenir autrement que nous 378

FIN DU TOME TROISIÈME

Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

DATE DUE

OCT 31 1994

NOV 28 1994

Demco, Inc. 38-293

BW287 .A3 1900 v.3
Les confessions
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00060 4464